## *REGARDS SUR LE DESTIN DES ARTS*

# MORT ET RÉSURRECTION DE LA PLASTIQUE

—

Qui pourrait soutenir que la plastique se doive limiter aux apparences?

La poésie jette-le-gant à la science. La science joue-à-la-balle avec la poésie.

C'est cette pelote qui est, peu à peu, devenue la Connaissance humaine.

L'inconscience-initiale-de-la-création-artistique n'empêche nullement le créateur d'art de s'appuyer sur toutes les données provenues de l'expérience, de l'éducation des sens, de leur affinement, et de leurs-prolongements-dus-au-savoir-acquis. C'est l'inconscience de l'artiste qui crée en lui un monde mythique, parfois féerique, parfois pénitentiaire, le plus souvent conjugaison de l'éden et de l'enfer intimes, et toujours tyrannique, jusque dans le sommeil. Mais cette inconscience qui saura même s'aider de la-raisonnante-raison pour nier le réel, trouvera ses éléments d'expression dans le spectacle du monde extérieur. Rien-ne-sort-de-rien. Le possédé d'art, pour créer, est contraint à admettre provisoirement la réalité. Mais, l'art (et dans n'importe laquelle de ses branches), qu'est-ce donc d'autre que le réel, dépassé, franchi, *grâce au tremplin de la réalité?*

Toute œuvre véritable est un confluent d'impondérables.

Poésie mise à part, — puisque la poésie peut, sans presque recourir à la matière, trouver ses éléments aussi bien dans la réalité du monde que dans sa négation, et s'as-

servir continuellement les autres arts, — poésie mise à part, il est à constater que, plus, pour s'exprimer, un art emprunte à la matière, plus les joies spirituelles que l'on attend de lui pourront être renforcées par les joies sensorielles nées de cette matière.

L'architecture, art-chef, — et dont la sculpture et la peinture ne sont que les adjuvants, — bien, que, par malencontre, l'évolution des mœurs les ait contraintes à se soustraire à son emprise, l'architecture est le-plus-matériel-des-arts. La sculpture, de ce point de vue, se situe entre l'architecture et la peinture. La peinture nécessite un peu moins de matière pour prendre son départ.

L'art étant *in fine* destiné à rendre l'immatériel grâce à la matière, il est à noter qu'au fur et à mesure qu'un art est moins contraint par la matière, il devient apte davantage à exprimer l'immatériel.

Il en ira de même dans une branche donnée de l'art, dès que sa matière va s'épurant.

Et ceci s'accorde très bien avec la notion inverse de sensualité artistique. Le corollaire complète le théorème.

Les émotions purement artistiques, intellectuelles ou plastiques, changent de qualité au fur et à mesure que diminue l'importance, ou l'impropriété, de la matière indispensable à l'expression.

Ainsi, l'architecture-ne-saurait-exprimer-que-des-rapports. Et ces rapports rejoignent la mathématique. C'est par la seule mathématique que les rapports de surfaces, de plans et de masses, intellectualisent l'architecture. L'impression de beauté qui va s'ensuivre est une impression provenue du croisement de l'intellectualisation susdite et de la satisfaction du sens visuel provenu de l'emploi de la matière. Il est d'autres conditions à évoquer, mais ce serait alors un cours d'architecture qu'il faudrait entreprendre. Ce n'est pas notre affaire. Contentons-nous d'émettre quelques idées...

Les rapports qu'exprimera la statuaire sont déjà d'un ordre plus complexe. Puisqu'il ne s'agit plus seulement de surfaces, de plans et de masses, mais maintenant de formes. Puisqu'il ne s'agit plus de plan, de coupe et d'élé-

vation, mais de prise de possession d'ensemble, et que la sculpture « tourne ». Les émotions que la sculpture apporte se multiplieront donc de sensations visuelles bien plus complexes puisque provenues de l'emploi de la matière, augmenté de l'attraction subie par un autre de nos sens : la tactilité, éprouvée ou imaginée. Les émotions d'ordre intellectuel se fondront et se confondront dans le complexe sensoriel. L'analyse du spécialiste seule saura les dissocier.

Et les rapports que nous offre la statuaire se complèteront de ceux de la couleur, en la peinture. Les émotions « tactiles » seront fort amoindries, mais non les visuelles qui retentiront d'autant plus fortement en nous que les lignes s'ajoutent aux surfaces, aux plans, aux masses et aux formes, — lesquels, à ne subir le relief et les profondeurs que grâce aux trompe-l'œil les plus divers — créeront pourtant des rapports d'autant plus nombreux que la couleur interviendra pour-les-combiner-avec-les-siens-propres. C'est du choc visuel (émotif et intellectuel, simultanément) que va sortir la certitude de la sécurité de tant de rapports, complémentaires, conjugués, unis, ou opposés, et c'est de cette certitude à la fois mentale et sensorielle que sortira notre adhésion, notre acquiescement, ou notre écrasement passif.

La réalité matérielle sera dépassée. Le génie humain aura superposé-au-monde-extérieur-une-de-ses-créations-mythiques. Et l'on pourrait ajouter que la matière employée semblera disparue, après avoir fomenté-le-miracle-d'art.

Tout ceci ne peut paraître abstrait qu'à ceux qui, n'ayant pas médité suffisamment la question de leur art, consentent à demeurer en-arrière-de-ses-possibilités. Que les critiques aient, — bien rarement, — poussé jusqu'ici analyse et synthèse, c'est parfaitement explicable sinon naturel, mais les peintres qui entendent laisser-des-œuvres, et maudissent l'époque qui les condamne à se confiner à la toile de chevalet, ou à n'être que des intrus vis-à-vis de l'architecture, ces peintres-là savent bien que

tout-ce-qui-précède-n'est-que-le-syllabaire-de-la-plastique.

Tel se croit peintre qui n'exprime, et parfois ne comprend, que partie-de-ce-syllabaire. Tel s'estime, peut-être, créateur qui n'a jamais résumé en lui-même l'essentiel-de-ces-données. Tel même se targue de ses ignorances, et se réfugie dans son-sûr-instinct. Tout ceci est de peu d'intérêt en ce qui nous occupe. Ce qui est assuré, ce que l'on peut affirmer, c'est qu'aucune recherche, aucune audace, aucun effort vers ce qui est spécifiquement pictural ou plastique, ne se peuvent trouver limités par ces considérations générales.

Nous avons dit que la sculpture « tourne ». N'oublions pas que l'architecture devrait « tourner ». Mais nous vivons au-siècle-de-la-façade. Plus de monuments isolés, autant dire. Les édifices sont accolés et n'ont le plus souvent qu'une face. Peu à peu les architectes ont perdu de vue qu'ils ont à « sculpter » des plans, et que les plans doivent « suivre ». Pour parler net, nous n'avons plus d'architecture. Les nécessités de voisinages, — l'obligation de situer une conception dans une alvéole, ont, depuis longtemps, limité l'architecte.

Confiné dans l'utilitarisme, contraint à se conditionner du seul pratique, — son essor désormais entravé (même lorsqu'il s'agit d'un monument commandé par un Etat en raison de considérations le plus souvent étrangères à son art) l'architecte se débat en un perpétuel imbroglio où son sens créateur se perd...

D'autre part, l'architecte-ne-travaille-plus-en-liaison-avec-le-sculpteur-et-le-peintre. L'architecte est de moins en moins capable de concevoir l'apport de la statuaire, de la couleur, et des formes vivantes. Il se borne à « réserver » des emplacements, au lieu de « commander » architectoniquement. Son concept tend à se limiter à ce-qui-est-de-la-construction, au lieu de découvrir, d'un coup, ce qui, grâce aux arts plastiques, devrait le compléter et l'élargir, — augmenter en tout cas ses puissances de suggestion, et couronner ses vues d'ensemble.

Bien des raisons ont ravalé l'architecture contemporaine, et la maintiennent dans des ornières d'où l'on es-

père peu la tirer. Chacun, assurément, démêle quelques-unes des causes. Un architecte destiné à créer un monument-qui-doit-vivre-un-certain-nombre-de-siècles, et dont, peut-être, devrait-naître-un-style, aurait pour mission première de collaborer étroitement avec deux ou trois peintres et deux ou trois sculpteurs. Il ne se laisserait donc pas imposer des éléments étrangers à son concept, — éléments qui, même lorsqu'ils apportent des œuvres de la plus authentique valeur, vont contraindre ses réalisations à quelque hétérogène. — Pour ce faire il faudrait que l'architecte (archos : chef), fût supérieur au point de vue du concept. Il n'est pas indifférent, loin de là, que les sujets sculpturaux ou picturaux choisis le soient par un ministre, par un artiste ou par un architecte. L'idéal serait certes que les trois travaillassent *en liaison*. Ou que le ministre fût l'égal de *notre* architecte. Mais ne nous égarons pas.

Tout est dans l'unité. Unité de l'œuvre. Unité de l'ensemble. Toute partie qui ne concourt pas à parfaire l'ensemble, ou miniminise le concept unitaire, est à rejeter sans pitié. Vérité première. Vérité-à-retrouver.

Que l'on ne nous fasse pas dire : sculpture et peinture sont donc les tributaires de l'architecture. Sculpture et peinture *participent* à l'œuvre. Elles peuvent la dépasser de toute la hauteur dont les créations moins-soumises-à-la-matière savent s'élever jusqu'à l'esprit. Elles ne doivent pas la désintégrer. La théorie serait qu'un architecte fût son propre sculpteur et son propre peintre. En l'état actuel de l'évolution de l'art et de la société, cette théorie est utopique. Où? les artistes qui travaillent aujourd'hui seize et dix-huit heures sur vingt-quatre, et tombent sur leur tâche, en s'accusant, au réveil, de s'être volés?... Et même si cette espèce disparue existait encore, les difficultés et les ressources techniques, en vue de la-plasticisation-d'un-concept les obligeraient à la spécialisation, donc à la collaboration...

Notre plastique, — devant le recul prodigieux de l'architecture — ne pouvait que s'effriter. Ce ne peut être

qu'en retrouvant de-loin-en-loin la vue d'ensemble, que la sculpture et la peinture peuvent récupérer le sens de leur destinée.

Que l'on ne songe pas non plus : les recherches et les trouvailles, les acquisitions et les raffinements des cinquante dernières années, auraient donc été vains... — Ce serait étroitement juger : rien n'est perdu pour l'œil ni le cerveau humains. Tout concourt à enrichir l'avenir. Tout ce qui naît viable accomplit son cycle, ou se lègue. Et il serait presque innocent de croire que les leçons utiles puissent être perdues. — De l'éparpillement même des sensations, ainsi que de la contrainte où l'artiste s'est trouvé d'enregistrer-le-subi, doit précisément découler la perception de la nécessité d'une nouvelle synthèse.

Cette synthèse, qui la fera? oppose-t-on peut-être encore. *Elle se fera seule, si elle doit se faire.* Elle dépend, pour partie, de la forme sociale — et de l'expression que la forme sociale peut concéder au factum artistique. Nous avons nos Fouquet, sinon nos Louis XIV, mais ils n'ont pas idée de se bâtir leurs Versailles ou leurs Vaux. Ils sont prudents, aussi, — et voient selon leurs verres. Ils se sentiraient gênés dans une-architecture-conçue-pour-eux. L'architecture « individuelle » est donc impossible. — Des milliardaires américains de temps à autre s'amputent bien de quelques millions. Mais c'est notre passé qu'ils chérissent. Leurs dollars ne servent qu'à étayer-de-l'histoire. Et ce n'est déjà pas si mal. Mais aucun d'eux n'a jusqu'ici songé au problème de la plastique contemporaine pour aider à retrouver voies ou solutions...

Restent les Etats. C'est là où l'invraisemblable est vrai. Trois, — ou cinq, — dictateurs n'ont cure que de ce qui accroît leur prestige. Ils veulent tirer bénéfice immédiat de la dépense. Ils ne songent guère à vérifier que les époques vraiment historiques ont été marquées par l'architecture plus que par les victoires des armes ou des diplomaties.

L'architecture « totalitaire » ne se destine qu'à la propagande. Et quant à la « démocratique » elle subit le sort de ses dirigeants transitoires : elle vague, sans gran-

deur, — limitée aux délais qu'assignent des démonstrations strictement utilitaires. Pas de plan préconçu. Aucune vision d'envergure...

Il apparaît certain, — malgré tant de travers, d'avortements, de simonies, — que les cerveaux, dans chaque pays, existent capables de concevoir les ensembles dont sortirait une nouvelle renaissance. Comment les accuser d'aboulie, mutilés que, d'avance, sont leurs plans et leurs maquettes. Et le dilemme est là : vivre ou périr.

...Pourtant pour notre civilisation occidentale, le même dilemme se pose, autrement gigantesque : surnager ou sombrer. Et personne ne s'aperçoit que, faute d'une architecture à lui propre, un temps social voit chacune de ses armatures et de ses formes tour à tour retourner au désordonné, à l'arythmique, à l'antétype? Ce qui est gésir plus encore que régresser.

Tout se tient dans-la-vie-de-l'esprit, — donc dans-la-vie-de-l'homme. Du plus matériel des stades au plus idéal des essors. Tout concourt à l'équilibre des instants sociaux, aussi aux déséquilibres exorbitants, à nos paniques psychophysiques. Une part du drame est là. Quelques bribes de la-presque-surhumaine-équation se trouvent liées au sort de la Plastique. L'homme moderne, après avoir perdu ses appétits de Poésie, — ne sentirait-il plus ce que représente encore la Plastique?

...Verrons-nous sa mort ou sa résurrection?

Ce qui seul a dû entraîner notre siècle hors du sens collectif de la construction d'art, c'est assurément le manque d'une foi. A siècle-sans-foi, œuvres qui n'édifient rien...

Il semble qu'un grand nombre d'esprits commencent à pressentir quel inéluctable est contenu en de tels ordres de faits, — et qu'il ne soit pas déraisonnable d'espérer, enfin, une re-naissance...

MARCELLO-FABRI.

# TEMPÊTE SUR LE SIONISME

Il y a un peu plus de dix ans, nous avons prévu et prédit l'effondrement sioniste (1). Comme un édifice construit avec des matériaux trop fragiles sur un plan irrationnel, le Sionisme devait fatalement s'écrouler. La crise économique mondiale, en faisant de la terre palestinienne une valeur-refuge pour les capitaux juifs, les persécutions en Europe centrale et orientale, en dirigeant vers la Terre-Sainte un flot d'immigrants et de capitaux, ont retardé de quelques années cet écroulement : elles ont été impuissantes à l'empêcher.

La première lézarde visible de l'édifice est apparue lors des troubles qui ont agité le pays en été 1930. Pour des raisons que, dès 1928, nous avons exposées, la direction sioniste n'a pas été en mesure de résoudre, ni même d'aborder de front le problème arabe, le principal qui se proposait à elle. Et les troubles recommençaient périodiquement, pour éclater à nouveau en 1936, et cette fois-ci pour ne plus s'arrêter.

Il est facile d'épiloguer sur les responsabilités de l'Administration britannique en Palestine et sur les concours, parfois inattendus, que les rebelles ont trouvés auprès des puissances européennes. Le fait patent, la cause directe de l'opposition, apparemment irréductible, qui sépare Juifs et Arabes découle du caractère même du *pledge* Balfour, sa base fondamentale. Ni contrat juridique, ni engagement politique, cette Déclaration constitue un pacte *sui generis*, aux termes duquel la puissante

(1) Kadmi-Cohen : « La Faillite sioniste », *Mercure de France*, 1er juin 1928.

protection britannique est accordée au très frêle Sionisme, à condition qu'il s'interdise toute activité internationale autonome. En ce qui concerne le problème arabe, il prohibe à la fois une politique de conciliation et une politique d'hostilité dont chacune, dans leurs développements et leurs conséquences ultimes, affecterait nécessairement les intérêts britanniques. Le Sionisme est condamné ainsi à ne pratiquer qu'une politique de ségrégation, une forme supérieure de ghetto politique. Que le corps arabe vive librement de son côté, que le corps juif se développe avec le minimum d'entraves du sien. Et que cette double autonomie continue à l'infini, dans tout l'espace du Proche-Orient, et pour tout le futur à venir. Vue grandiose, assurément, mais chimérique, car ne tenant pas compte des réalités, et utopique, car négligeant le facteur psychologique humain. La réaction arabe, aidée par les interventions étrangères, fut une brutale leçon de choses.

Alors les Anglais, avec leur instinct pragmatique, suggérèrent la solution chirurgicale du partage de la Palestine en deux Etats indépendants, le juif et l'arabe avec l'enclave britannique. Jugement de Salomon, s'il en fut, — épreuve qui s'avéra désastreuse pour les Juifs. Aimaient-ils moins la Palestine que les Arabes qui se sont fait tuer plutôt que d'admettre que le pays fût écartelé? Assurément, non. Car le Congrès Sioniste ne représente qu'une partie du peuple juif. Et dans ce congrès même, le partage n'a été admis que par une majorité de forme; en joignant au tiers qui vota contre le tiers qui, à l'intérieur de la majorité, lui était opposé, on aperçoit que la majorité réelle du congrès était hostile au partage. En fait, ce qui entraîna ce résultat, ce fut la pression des événements en Palestine et en Europe, et peut-être aussi une défaillance passagère des chefs qui, las de lutter, considéraient le partage comme une étape et en espéraient un répit, avant d'aborder l'étape suivante.

Le partage échoua. Et cet échec coïncide tragiquement avec le vent d'épouvante qui souffle sur Israël depuis que l'antisémitisme est devenu un article de foi, de prosé-

lytisme et de propagande politique d'une grande puissance européenne.

Israël est dans le plus profond désarroi. Les idées les plus puériles trouvent crédit. Les anciens tenant du Sionisme « révisionniste » ne parlent de rien moins que d'aller conquérir la Palestine par les armes. Certains bénéficiaires de la direction officiellle du Sionisme, oublieux qu'ils préconisaient le partage comme point de départ, l'accepteraient maintenant comme point d'aboutissement. Le reste du monde juif, non encore englobé dans le Sionisme, courbe le front sous la bourrasque et s'apprête à reprendre son existence errante. Le peuple juif en a tant vu au cours de son existence, aucun massacre ni persécutions n'ont pu l'anéantir! Survivre, n'est-ce pas vaincre? Il espère ainsi, du Temps, la Victoire.

Mais ceux qui ont conservé la tête lucide et le jugement serein, ceux dont l'effroyable drame n'a pas ébranlé le cœur ni altéré le caractère, savent qu'un vent de folie n'a jamais poussé un bateau vers un havre de salut et ils savent aussi que cette tempête-là s'étend à toute la surface de la terre. Refusant de faire confiance à l'avenir qui ne serait pas l'œuvre de leurs propres mains, ils secouent les rêves maladifs et les chimères d'une imagination faussée, et déjà ils aperçoivent les fermes contours du roc, inébranlable et inexpugnable, où peut s'édifier le futur.

§

En faisant abstraction de l'émerveillement que produit le pathétique effort du peuple juif de se libérer par le Sionisme de l'oppression extérieure et de l'opposition intérieure dont vingt siècles d'errance et de souffrances ont jeté sur lui leur chape de plomb, — on conçoit le succès de cette entreprise, aussi extraordinaire que la destinée même d'Israël, comme conditionnée par la jonction et la synthèse de trois éléments symbolisés par les « rêveurs », les « gueux » et les « spéculateurs ». Si les premiers sont les *penseurs et combattants*, si les seconds représentent les *goujats de la Création*, les « spéculateurs », eux, cons-

tituent l'élément économiquement fécondateur des efforts héroïques des deux premiers. C'est ce troisième élément qui a tardé le plus à venir à l'œuvre commune. Or, ce qu'aucune propagande n'a pu faire, la dure loi de la nécessité est en train de l'opérer. Et si cette œuvre d'unification est loin d'être achevée, dans le tréfonds des cœurs, dans la profonde intimité des esprits, elle est acquise. Et plus la pression extérieure se révèle violente, plus cette réconciliation des aspirations et des intérêts juifs s'avère rapide et agissante.

Israël n'a pas à prendre parti dans la lutte idéologique qui divise l'humanité en deux ou en trois tronçons. Il ne peut ni ne doit rendre sa destinée solidaire d'une de ces formes, après tout passagères, des sociétés humaines. Permanent, il leur survivra nécessairement : s'il s'allie, pour des raisons de misérable opportunité, avec l'une d'elles, il succombera avec elle sans utilité et sans raison. En vain objectera-t-on le fait triomphant, mais niais, que les amis d'Israël sont dans un camp et ses ennemis dans l'autre. La composition des camps n'est pas identique avec elle-même ni permanente; et les idéaux qu'Israël a servis lui sont devenus infidèles. Quelle ironie du sort que de voir ses défenseurs du côté des trônes et des autels, et quelle dérision de constater que ceux qui l'accablent sortent des masses populaires émancipées par l'idéal messianique!...

Israël n'a pas à prendre parti. Il n'a pas le droit de le faire, il n'a pas intérêt à prendre parti. Ses prétendus amis et défenseurs, par l'appui qu'ils prêtent aux « nantis » et aux « spéculateurs », affaiblissent et divisent l'effort sioniste, trahissant ainsi les véritables intérêts des « rêveurs » et des « gueux ». Avec autant de tristesse que de lucidité, il faut constater que l'effort libéral, démocratique, socialiste, n'a pas été en mesure de résoudre le problème juif dans la dispersion et que la Grande-Bretagne a échoué dans son entreprise généreuse de faire aboutir le Sionisme auquel elle a, publiquement et officiellement, prodigué l'expression de sa sympathie et ses encouragements.

Il y a dans l'inhumain racisme allemand, quand on néglige ses bredouillements primaires, une idée-force, virile à la fois et équitable, dont il est prisonnier s'il ne veut se renier jusque dans sa substance intime. Il rejette le Judaïsme de son sein, car il est seul maître de sa propre composition, comme il est seul comptable de la façon dont il l'assure, mais par là même il reconnaît le droit à une existence autonome du Judaïsme.

Quand on suit la sinueuse, car subtile, courbe des intentions et des pensées mussoliniennes à ce sujet, on est conduit tout naturellement à faire la ventilation entre ce qui n'est qu'opportunité immédiate et tactique et ce qui forme le fond même du problème. Fond qui est au delà de toute considération subjective ou affective, ou sensorielle, — fond qui se situe sur le sol ferme des réalités permanentes. Qu'on le veuille ou non, il y a un peuple juif. Qu'on l'aime ou non, ce peuple existe. Le pouvoir le plus total de la puissance la plus totalitaire ne pourra pas plus abolir cette existence qu'il ne pourrait modifier la rotation de la Terre autour du Soleil.

En ce monde à trois dimensions dans lequel nous vivons, chaque réalité doit trouver son emplacement adéquat. Et c'est une logique harmonieuse supérieure, et non l'arbitraire, qui préside à cet ordonnancement des choses. Même M. Julius Streicher, qui a fait de l'antisémitisme sa religion et qui conditionne le salut de son âme par la ferveur de sa haine du Juif, n'y pourrait rien. Il *faut* pour la réalité juive un emplacement, d'où elle n'ait pas la tentation de s'échapper, où elle puisse, tout entière, vivre et se développer selon ses lois propres et celles de la nature, où elle puisse être contenue, et où elle ne devienne pas un foyer de fermentation morbide pour le reste de l'Univers.

Si glaciale que soit cette vue, si dépouillée de toute chaleur humaine qu'elle apparaisse, elle est vraie, vraie abstraitement, vraie concrètement, vraie de façon absolue, comme sont vraies inhumainement les éternelles lois mathématiques. Et cette vérité qui vient des sommets où la lumière aveugle en éclairant, où la chaleur brûle sans

réchauffer, conduit inéluctablement au Sionisme, au Sionisme classique et authentique, au Sionisme palestinien.

Il faut un territoire-emplacement pour la réalité juive dans le monde, soit 16 millions d'êtres humains. Non pas fractionné, mais d'un seul tenant afin que sa police, à la fois intérieure et extérieure, soit efficacement assurée. Il faut que dans ce territoire, nécessairement vaste, la révolution morale intérieure de l'âme juive puisse se faire par la mise en contact réel et direct du peuple juif avec son plus lointain passé. Abolir dans cette âme ce qui y est à abolir, y ressusciter ce qui doit y renaître, et y faire germer ce qui lui manque : le culte de l'effort physique, le goût du travail manuel, l'aptitude à la production et non plus à la répartition, à la distribution et à la spéculation. Ce n'est qu'en se retrempant à la source antique que le Sionisme pourra entreprendre cet assainissement et cette « normalisation » du peuple juif, souhaités, il faut l'espérer, par ceux qui considèrent son influence et son action comme délétères.

Est juste, dit le droit allemand, ce qui est utile au peuple allemand. Est juste, dit ou dira le droit italien, ou japonais ou espagnol, ce qui est utile au peuple italien, ou japonais ou espagnol. Tous les autres peuples qui embrasseront cette philosophie, cette *Weltanschauung*, sont et seront fondés à en dire autant, chacun pour sa part. Ce n'est assurément pas le triomphe d'un droit universel. C'est certainement l'instauration d'une morale nouvelle, morale basée sur le droit à la vie et sur la sanctification de la vitalité.

Triomphe de la force ou de la menace de force? Mais jamais, depuis que le monde est monde, la politique intérieure ou extérieure ne s'est faite autrement. On n'achève que des moribonds : on n'a jamais tué la vitalité. Vouloir introduire en politique internationale la morale abstraite, donc arbitraire, car basée sur des principes et non des faits, serait une criminelle absurdité : un tel rigorisme serait payé de millions de vies humaines.

Au surplus, constatation n'est pas approbation, et acceptation n'est pas acquiescement. Mais le plan politique

n'est pas celui de la morale privée. Et le Sionisme, qui a accepté la charge et la responsabilité des destinées du peuple juif n'a à connaître et apprécier les choses qu'au point de vue de son « égoïsme sacré » à lui.

§

L'expérience sioniste en Palestine est à la fois un échec et un succès. C'est un échec dans ce sens que le Sionisme n'a pas pu atteindre le but qu'il s'était assigné. C'est un succès, car le peuple juif a démontré sa volonté et sa capacité de renaître. Les deux sont également précieux; en enseignant quel chemin il ne faut pas prendre, l'échec trace nécessairement celui qu'il faut suivre, — car, le succès l'indique, ce chemin pris conduira à la victoire.

Il n'y aura pas demain d'Etat juif, ni de ministres, ambassadeurs, généraux, amiraux juifs. Le rêve de la nuit est fini. Mais, s'il fait encore noir au fond de la vallée, s'il fait encore froid dans la brume de l'aube, une lueur annonciatrice du soleil apparaît au-dessus de la crête. L'ascension sera longue et dure, mais, en arrivant au sommet, le soleil resplendissant éclairera le chemin, le seul qui mène vers la terre promise.

Le Sionisme ne peut atteindre son but, ni conquérir la Terre Promise par son avant-garde seule. C'est toute l'armée qui doit monter à l'assaut, emporter la forteresse et s'y installer. Car si, par impossible, — mais il est certain maintenant que c'est impossible, — l'avant-garde seule l'emportait, ne serait-elle pas tentée de la considérer comme une chasse gardée où ne peuvent pénétrer que de rares élus? Et, du reste, l'emporterait-elle toute ou la citadelle seulement? Et de quelle sécurité jouirait-elle, en trahissant la raison d'être internationale du Sionisme?

Tout le peuple juif doit partir à la conquête. Mais la bataille à livrer n'est pas au peuple arabe : elle est à la vaste et à l'immense inertie des choses figées en Orient depuis la chute de l'Empire romain. L'échec de l'expérience sioniste provient du fait qu'une fraction du peuple juif, fraction infime, est venue en contact avec une fraction, fraction infime également, du peuple arabe. Néces-

sairement, obligatoirement, inéluctablement, ce contact a été un heurt et un choc douloureux. Car, pas plus que les intérêts immédiats de son avant-garde ne coïncident avec les intérêts du peuple juif tout entier, — pas plus les intérêts de la petite parcelle palestinienne du peuple arabe ne concordent avec l'ensemble infiniment complexe des intérêts du peuple arabe unifié. Et l'on ne redira jamais assez que si les intérêts des parcelles s'excluent, les intérêts de deux complexes s'harmonisent en se complétant. Mais encore faut-il que la question soit posée et elle ne l'a pas été jusqu'à présent.

Les circonstances d'une telle rencontre, prémonitoire à une telle œuvre, doivent être favorables. Mais ces circonstances favorables sont rarement de génération spontanée. Il faut les préparer aussi minutieusement que possible, et, quand une certaine conjoncture optima est réalisée, commencer à agir, l'action seule emportant les doutes et les hésitations, et créant les faits, gros de nouvelles et fécondes réalisations.

Plan d'action enfin. Et là, sans dresser de programme détaillé qui n'aurait pas sa place ici, disons simplement qu'il faut faire un inventaire des moyens et des ressources, qu'il faut ensuite les mobiliser en n'ayant recours qu'aux procédés et aux méthodes efficientes, abstraction faite de toute idéologie. Et cela dans le domaine politique comme dans le domaine économique.

Il n'y a pas d'amis et d'ennemis des Juifs, en dehors de la définition de ceux qui veulent que le problème soit résolu radicalement et définitivement, et ceux qui cherchent, par faiblesse d'âme ou pour de tortueux calculs, à ce qu'il ne le soit pas.

Il n'y a pas de théories infaillibles, de recettes magiques, de brevets dont la récitation est une incantation ou un exorcisme. Il y a plus de socialisme réel dans certaines dispositions législatives des régimes totalitaires que dans toute l'œuvre de la Sozial-Democratie allemande ou dans celle de M. Léon Blum. Et quand les expériences hitlérienne et mussolinienne auront reçu du maître souverain de toutes choses, le Temps, leur consécration dé-

finitive, il y aura plus de véritable démocratie dans l'adhésion joyeuse des peuples aux destinées qui leur auront été forgées que dans l'apparent libéralisme de ceux qui flattent et suivent le peuple, tout en le méprisant au fond de leur cœur.

Certes, jamais, au grand jamais, le peuple juif ne se résignera à abdiquer sa personnalité et sa liberté humaine entre les mains d'un dictateur. Sa souveraineté, inséparable de sa substance, ne saurait se déléguer. Mais d'une telle abdication, fût-elle momentanée, le peuple juif n'a nul besoin. Il y a en lui une « vie unanime », une sorte de raison biologique, un esprit vital, qui commandent tous ses mouvements. Ceux qui s'en écartent se retranchent en quelque sorte du camp d'Israël : ils ne trahissent pas plus le but qu'ils n'alourdissent la marche du peuple vers sa destinée. Des siècles durant, la flamme unificatrice de la religion a conservé la réalité et a maintenu la cohésion du peuple juif. Quand, sous l'influence des idées modernes, cette flamme a commencé à vaciller, le réveil national et nationaliste du Sionisme est venu y suppléer vigoureusement. Il se peut qu'entre les deux un conflit ait pu exister un certain temps : ce conflit est virtuellement du domaine du passé car la loi d'airain de la fatalité a de nouveau solidarisé les fractions juives en les enfermant dans un cul-de-sac sans autre issue que vers la mort ou le Sionisme intégral. La disparition ou la Liberté, il n'y a pas d'autre possibilité pour Israël.

KADMI-COHEN.

# LA RIVIÈRE

—

*Lugubre nuit, plus sombre au sommeil des dormants*
*Que la plus sombre route!*
*Ma route, à moi, est dure, et ses cailloux, coupants :*
*C'est pourquoi je veille et j'écoute.*
*J'écoute les rumeurs sans nom d'un jour d'orage,*
*Et je suis plus sereine, et plus belle, et plus sage,*
*Que tous les sages d'ici-bas...*
*Si l'orage m'emporte en une course folle,*
*Le lendemain, limpide, et calme, et bénévole,*
*J'ai repris mon tranquille pas.*

*Les montagnes où je suis née,*
*M'ont enseigné leur triste et joyeuse chanson :*
*Chanson d'herbes, d'amour, de plantes et d'années,*
*Chanson mélancolique et pleine de leçons!*
*Pauvres hommes, courbés sous le poids de vos peines,*
*Je ne peux pas vous en vouloir;*
*Mais écoutez ma voix sereine,*
*Ma voix toute pleine d'espoir,*
*Car, je sais le secret qui vous rendrait légère*
*La terne pesanteur des heures familières :*
*Dans mon immutabilité,*
*Présente et pure en chaque goutte,*
*Mon vaste cœur, pourtant, s'écoute,*
*Pulsation d'immensité.*
*Parfois, touchés d'entendre un si pressant murmure,*
*Je vous ai vus, lassés, et d'amour trop déçus,*
*Pleurer le jour trop morne et la tâche trop dure;*

*Et vos pleurs, je les ai reçus,*
*Et mon flot, si doux de coutume,*
*S'est fait étrangement amer :*
*Mais qu'importe un peu d'amertume*
*Pour une amante de la mer?*

*Pommiers, pommiers en fleur, trop tard venus,*
*Mon cours est sillonné de vos cœurs ingénus.*
*Pommiers, pourquoi tant vous attendre?...*
*Vous avez la douceur des victimes du temps,*
*Mais mon éternité ne m'en permet pas tant :*
*Il n'est pas bon pour moi d'avoir le cœur trop tendre.*
*Fleur si joyeuse d'être belle,*
*Enfant candide et sans souci,*
*Qui te mires en moi, te croyant éternelle,*
*Mon flot t'emportera cet hiver sans merci,*
*Informe brin de pourriture,*
*Dont je ferai la nourriture*
*D'autres fleurs qui mourront aussi.*
*Et pourtant, que ne donnerais-je*
*Pour n'être, l'hiver, que la neige,*
*Pour n'être que l'herbe au printemps?...*
*Ma lucidité d'immortelle*
*Me paraît tellement moins belle*
*Qu'un chant simple au soleil levant!*
*Mais, à mes yeux, chaque naissance,*
*N'est rien qu'une mort qui commence,*
*Chaque fleur pour moi n'est qu'un fruit,*
*Et je dis au jour qui se lève,*
*Doré d'espoir, d'air et de rêve,*
*Tous les mots qu'on dit à la nuit.*

*Parfois mon courant meurt dans de riantes plaines*
*Jusqu'à se croire un lac aux eaux calmes et pleines,*
*Qui, sous les caresses du ciel,*
*S'étire lentement, se balance et se dore,*
*Et, jusqu'au soir, depuis l'aurore,*
*Redit en mille tons son amour au soleil,*
*Laissant évaporer doucement sa substance*

*Que de tièdes ondées rendront en récompense :*
*Doux commerce sans fin d'échanges éternels.*

*Mais là, n'est pas ma destinée!*
*Bientôt, loin de la paix, les vents m'ont entraînée*
*Dans ma course à bout d'horizon...*
*La douceur n'est pas mon partage,*
*Car mon amour, à moi, fait rage*
*Et la tempête est ma maison.*
*La grande mer m'appelle à longs cris d'agonie.*
*C'est le terme tragique où ma course est finie.*
*Mais pour moi, nul repos!... Je ne peux pas mourir,*
*Car, pour ce don fatal, à jamais recréée,*
*Vierge de l'Océan, vierge et toujours livrée,*
*Chaque instant que je vis m'immole à son plaisir.*

*Ainsi, vieille comme le monde,*
*De la montagne à pic, jusqu'à la mer profonde,*
*Se poursuit mon triste destin;*
*Mais, si vous passez sur mes rives,*
*Si vous écoutez mes eaux vives,*
*Tout n'y est que chansons et que rire argentin.*

*J'ai dépouillé pour vous ma tragique beauté.*
*Et pour consoler vos misères,*
*Je deviens l'eau qui désaltère,*
*Moi qui ne suis qu'aridité;*
*Je me fais douceur à vos lèvres,*
*Et j'éteins un instant ma fièvre,*
*Pour être fraicheur à vos pieds.*

MARGUERITE DE ROHAN-CHABOT.

# ANTHROPO-BIOLOGIE DES RACES[1]

## L'ESPRIT SOUS LA MATIÈRE

—

Conformément à l'usage, mon premier soin doit être de rendre hommage aux autorités universitaires qui ont autorisé l'ouverture du cours d'Anthropo-biologie des races, à la Faculté de Médecine. C'est le premier de cette sorte qui y ait jamais été donné et c'est un de ses élèves qui a l'honneur de le faire. Mes remerciements s'adressent à M. le Recteur, au Conseil de l'Université et à celui de la Faculté. Mais ils prennent la forme d'une sympathique gratitude à l'égard de Monsieur le Professeur Tiffeneau, Doyen de la Faculté. En agréant mes suggestions, il a mis en évidence la nécessité de rendre plus de lustre à une science d'origine purement française, mais entièrement renouvelée par l'esprit de synthèse. Si, en effet, les méthodes analytique et expérimentale sont utiles, elles ne le sont pas plus que ces chemins de la découverte qui s'appellent : l'observation, la méditation, l'intuition. L'observation de la nature dans la nature et non dans un laboratoire, la méditation sur les faits observés, et l'intuition, véritable boussole de la découverte. Il a manifesté aussi quelque fermeté d'âme en permettant que l'on prononce ici, en toute sérénité, le mot « race », sujet d'erreurs monstrueuses, de haines forcenées et de frénétiques colères. N'ai-je pas entendu proposer, dans un milieu scientifique, *de supprimer ce mot du dictionnaire français?*

(1) Cours libre professé à la Faculté de Médecine de Paris (Leçon inaugurale).

Le Cours d'Anthropo-biologie planera au-dessus de ces agitations stériles, il contribuera au relèvement d'une science indispensable à l'étude compréhensive des collectivités humaines. Ce sont mes obervations directes depuis 1913 qui m'ont peu à peu amené à le concevoir, c'est le fruit d'une longue culture désintéressée. La culture désintéressée? Voilà une expression qui sonne bien étrangement à l'époque où nous sommes. Une étude qui ne comporte ni examens, ni diplômes, ni profit? Une étude, cependant, qui mène à une compréhension plus grande de la vie humaine et à la sélection en matière d'immigration est bien une étude d'ordre pratique. Une étude qui contribue à la formation du caractère de ses étudiants, qui leur donne le sens de la mesure et du discernement dans les grands problèmes collectifs, parce quelle leur en a révélé les raisons profondes et antiques, serait-elle une étude sans applications? Une étude qui permet de ne pas mêler la piquette au Chambertin n'est-elle pas indispensable dans un pays redevenu pays d'immigration? Une étude qui doit rendre leur place à des Maîtres négligés, délaissés, reniés même, à des ouvrages dont la lecture serait d'un grand profit pour des esprits dont la science bruyante a besoin de la modération du silence, serait-elle une vaine étude?

Il faudrait être d'une ignorance majestueuse pour oser le dire.

Ajoutons cette constatation : alors qu'il y a des cours d'Anthropologie dans toutes les Universités étrangères, il n'y en a aucun dans les Universités françaises, excepté le cours d'Archéologie préhistorique de la Faculté des Lettres de Toulouse, lequel n'est pas, à proprement parler, un cours d'Anthropologie.

§

Il y a deux faits bien curieux. Le premier, c'est que nos étymologistes ne savent nous dire rien de précis sur le mot « race » qu'ils prétendent venir de l'italien « razza », tandis qu'ils font dériver « racine » du latin « radix » lequel aurait lui-même pour origine : « wrad » dont le w

est tombé. Glissons rapidement sur ce rapprochement dont on ne peut faire état, mais arrêtons-nous plus longuement au second fait.

Les livres d'aucun zoologiste, ni d'aucun anthropologue, ni d'aucune chapelle, ni de nulle part n'ont expliqué ni défini la race ni les races humaines. Seuls, les historiens qui sont souvent aussi des littérateurs et des philologues, plus humanistes, plus cultivés, plus synthétistes que les savants y ont réussi. Le savant, surtout de nos jours, se spécialise trop. La spécialisation bien compartimentée est l'ennemie des idées générales. Je repousse le compartimentage des sciences — qui toutes se tiennent par quelque point, d'ailleurs — et j'ai pris la synthèse comme méthode de travail. La trilogie : histoire, biologie, psychologie m'a conduit à la conception de la race-résultat.

Strabon nous a laissé une description parfaite des Ligures, Tacite des Germains. Si les savants consentaient à s'instruire en histoire, ils comprendraient peut-être aussi bien. Mais ils préfèrent le doute scientifique de peur de se tromper — et se trompent à coup sûr — ignorant qu'une erreur judicieuse peut être la source d'une idée conduisant à une découverte fructueuse. Le littérateur, l'historien découvre l'esprit sous la matière, éclaire la psychologie qui l'anime, le poète porte ce don au sublime et, ainsi, montre la voie au savant. Le poète et le littérateur sont plus exacts, bien que n'écrivant pas en chiffres, parce qu'ils travaillent en profondeur : leur forme brillante, ailée, n'est que la traduction des pensées secrètes, des vérités cachées, des replis inexplorables de la pensée, elle en fait saisir le sublime et, par là, le poète et le littérateur rejoignent le mathématicien transcendantal ou le compositeur vibrant. Les savants démontent des poupées, le penseur en construit, l'analyse dessèche et détruit, la synthèse édifie et ramène la sève : la pensée.

Claude Bernard s'accordait avec Pascal pour dire que l'homme est fait pour la recherche de la vérité et non pour sa possession, mais la recherche suppose des outils variés.

§

Parmi les étrangers à la science qui ont le mieux discerné l'essence et la formation de la race, il faut citer Taine. Relisez au moins le premier volume de son *Histoire de la Littérature anglaise*. L'homme corporel, nous dit-il, n'est qu'un indice au moyen duquel on doit étudier l'homme invisible et intérieur. L'historien doit faire la psychologie des documents de toute sorte qu'il rassemble. Il y a un système dans les sentiments et dans les idées humaines,

et ce système a pour moteur premier certains traits généraux, certains caractères d'esprit et de cœur communs aux hommes d'une race, d'un siècle, d'un pays. De même qu'en minéralogie les cristaux, si divers qu'ils soient, dérivent de quelques formes corporelles simples, de même, en histoire, les civilisations, si diverses qu'elles soient, dérivent de quelques formes spirituelles simples... Si vous voulez saisir l'ensemble des variétés historiques, considérez d'avance une âme humaine en général, avec ses deux ou trois facultés fondamentales, et dans cet abrégé vous apercevrez les principales formes qu'elle peut présenter.

La génétique et l'anthropo-biologie sont en germe dans cette phrase. Et voici l'hérédité :

Dans l'homme, au point de départ, il y a des images ou représentations des objets, c'est-à-dire ce qui flotte intérieurement devant lui, subsiste quelque temps, s'efface et revient lorsqu'il a contemplé tel arbre, tel animal, bref une chose sensible. Ceci est la matière du reste, et le développement de cette matière est double : spéculatif ou pratique selon que ces représentations aboutissent à une conception générale ou à une résolution active. Voilà tout l'homme en raccourci...

Et voici maintenant la différenciation des races humaines suivant le développement du point de vue spéculatif ou du point de vue pratique, c'est-à-dire la formation de la psychologie qui est devenue à notre époque le ciment qui associe intimement les uns aux autres les

métis harmoniques et les familles antiques, qui assure la réussie du feutrage qu'est la race-résultat.

Taine nous dit donc :

Si la conception générale à laquelle elle aboutit est une simple notation sèche, à la *façon chinoise,* la langue devient une sorte d'algèbre, la religion et la poésie s'atténuent, la philosophie se réduit à une sorte de bon sens moral et pratique, la science à un recueil de recettes, de classifications, de mnémotechnies utilitaires, l'esprit tout entier prend un tour positiviste.

Si, au contraire, la conception générale à laquelle la représentation aboutit est une création poétique et figurative, un symbole vivant, comme chez *les races aryennes,* la langue devient une sorte d'épopée nuancée et colorée où chaque mot est un personnage, la poésie et la religion prennent une ampleur magnifique et inépuisable, la métaphysique se développe largement et subtilement, sans souci des applications positives; l'esprit tout entier, à travers les déviations et les défaillances inévitables de son effort, s'éprend du beau et du sublime, et conçoit un modèle idéal capable, par sa noblesse et son harmonie, de rallier autour de soi les tendresses et les enthousiasmes du genre humain.

Si maintenant la conception générale à laquelle la représentation aboutit est poétique, mais non ménagée, si l'homme y atteint, non par une gradation continue, mais par une intuition brusque, l'opération originelle n'est pas le développement régulier, mais l'explosion violente, alors, comme chez *les races sémitiques,* la métaphysique manque, la religion ne conçoit que le Dieu roi, dévorateur et solitaire, la science ne peut se former, l'esprit se trouve roide et trop entier pour reproduire l'ordonnance délicate de la nature, la poésie ne sait enfanter qu'une suite d'exclamations véhémentes et grandioses, la langue ne peut exprimer l'enchevêtrement du raisonnement et de l'éloquence, l'homme se réduit à l'enthousiasme lyrique, à la passion irréfrénable, à l'action fanatique et bornée.

A ces forces intérieures, Taine ne manqua pas d'ajouter l'action du milieu dans lequel vit la race, ni celle

du moment qui est l'œuvre des forces intérieure et extérieure agissant en symbiose.

La langue, expression de cette psychologie, évolue comme elle, comme l'ombre suit le corps, et celui qui étudie les variations de la langue d'une race ou d'un rameau étudie cette race, ce rameau lui-même.

Cette étude offre plus de sécurité que les caractères physiques, en général, et que les caractères ostéologiques, en particulier, par ce que les caractères philologiques et psychiques varient moins que les caractères somatiques sujets à toutes les influences physiques et à l'hybridation. Quand une race meurt, c'est la langue qui disparaît la dernière. Elle peut toutefois subsister, et, dans ce cas, transférer sa psychologie autonome à la race qui l'adopte et la maintient. C'est le cas du français par rapport au latin.

Fustel de Coulanges, puis Lanson ont bien mis en évidence et le transfert de la langue et sa formation définitive coïncidant avec l'accomplissement de la race.

Taine a vu, par le moyen de la formation de la langue anglaise, celle de la naissance de la race anglo-normande et sa différenciation d'avec la race franco-normande. La tapisserie de Bayeux révélait déjà la romanisation totale des Danois dans le milieu celto-latin, mais Taine saisit l'opération dans le détail et l'on constate, moins de deux siècles après 1066, que la race-résultat franco-normande fabrique à son tour une autre race-résultat anglo-normande dont la psychologie aussi bien que la langue s'écartent de plus en plus de celle de la masse restée sur le continent.

Le contraste est frappant et constant : non seulement par l'opposition psychique des deux peuples, en Europe, mais aussi par leur opposition encore plus nette au Canada où les descendants des Français ne se sont jamais mélangés avec ceux des anglo-saxons, mais seulement, et fort peu, avec des Irlandais ou des Ecossais, c'est-à-dire avec des Celtes.

Il s'est créé spontanément une antinomie qui dure toujours, et peut être mesurée, en Europe, au nombre ex-

trêmement restreint des mariages franco-britanniques et anglo-français. Les français se marient avec 26 nations différentes, les avant-derniers étrangers sur cette liste sont les Anglais. En 1931, 93 Français avaient épousé des Anglaises et 218 Françaises des Anglais, tandis qu'en 1920, au lendemain de la guerre, ces chiffres étaient de 124 et de 825. Et cependant les contacts avaient duré longtemps.

Le rôle de la psychologie est donc le premier. Il est en outre un rôle permanent et enfin, il est susceptible d'extension, même si le peuple ne déborde pas lui-même ses frontières. On lira avec profit à ce sujet le livre de L. Réau, intitulé *L'Europe française*.

Il y a des affinités entre les races humaines comme entre les espèces animales et végétales. Ces affinités ne sont pas exprimées par des ressemblances physiques mais par des aptitudes secrètes. Le châtaignier et le marronnier se ressemblent par le fruit et la feuille. Cependant la greffe de l'un sur l'autre ne réussit jamais, tandis que celle du châtaignier sur le chêne prend bien. Il y a des affinités et des antinomies même dans le règne végétal.

Mais, dans notre trilogie synthétique, l'histoire et la psychologie n'agissent pas seules. La science intervient aussi. Pour simplifier la formule j'ai écrit : histoire, biologie, psychologie, il faudrait écrire : anthropo-biologie, ce serait plus complet, mais voulant établir une définition de la race qui ne reposât que sur des constantes, j'ai pensé que le terme biologie devait primer celui d'anthropologie. Loin de nous, cependant, l'idée de négliger le rôle tenu par nos savants dans la création de l'anthropologie ou étude de l'homme. Le règne de Broca approche. Celui de l'Hérédité le suivra de près, regagnant en anthropologie une partie du rôle qu'il a perdu en médecine, au grand dam de celle-ci. Si la génétique a éclairci ou obscurci la question, cela est à voir.

§

Toutefois, avant de parler de Broca, il serait décent de dire un mot de Gobineau, accaparé par les Allemands, cri-

tiqué et renié par les Français. Mais, ceux qui s'acharnent après lui l'ont-ils lu et bien compris? Cela est douteux. Plus un critique est sévère, mordant, acerbe, moins il a lu l'ouvrage qu'il condamne — ou bien c'est un pamphlétaire étranger ne comprenant que peu ou pas le bon français alors qu'il s'est familiarisé avec le français de la rue. Gobineau écrit dans une langue élégante, il a exprimé ses idées sur les races d'une manière un peu romantique et hautaine, il les a classées en belles ou laides, en intelligentes ou stupides. Et il y a des gens qui se sont sentis classés. Mais nous savons tous que les classifications sont toujours révisées par les faits eux-mêmes.

L'admiration de Gobineau pour la race germanique, qu'il fait descendre des Aryens, ne lui a pas fait dire que tous les Allemands étaient des Aryens ni même qu'ils l'étaient en majorité. Il n'a parlé que des Aryens germains, et a même dit expressément que leur propre sang n'était pas absolument homogène. Les Allemands ont pris la partie pour le tout, une toute petite partie.

Mais on ne saurait oublier qu'il était un grand voyageur, un merveilleux observateur, un excellent philologue Ses travaux sur les Persans, sa perspicacité dans l'analyse de la psychologie des races les plus diverses demeurent remarquables. A l'orientaliste se joint l'historien, l'essayiste, le romancier, le poëte. Aux yeux de certains, il a eu le tort de réveiller l'idée de race, — mais les excès du métissage anarchique que nous subissons l'auraient réveillée sans lui. Il s'est trompé peut-être, mais notre volonté d'ignorance en ces matières constitue une erreur encore plus grossière.

§

Avec Broca, c'est la science qui consent enfin à s'occuper de la notion de race.

Mais jusqu'à nos jours, l'anthropologie ou histoire naturelle de l'homme, définition que lui donnait Quatrefages, demeurera chambrée par les zoologistes qui étudieront l'homme exactement comme n'importe quel autre animal, et feront d'une science déjà trop portée à se ré-

duire à la seule ostéologie, une science morte, plus morte que n'importe quelle langue du passé. Il a fallu la découverte des groupements sanguins pour lui rendre la vie, et que nous-même jouiions, en France, le rôle ingrat de leur introducteur dans l'anthropologie, pour lui rendre la vie. Nous avons ramené le sang dans le squelette et la pensée dans le cerveau : la machine marche de nouveau et la nouvelle anthropologie a devant elle une belle et longue carrière. Les travaux si nombreux et si remarquables du Docteur Kossovitch dont on connaît l'envergure scientifique ont concouru fortement à cette renaissance.

Il faut cependant rendre hommage à Broca, car, ce n'est pas de sa faute, si l'anthropologie a été mise sous la cloche du laboratoire et n'a guère servi que la préhistoire. C'est tout de même lui qui a créé cette science, d'où sont sorties l'anthropo-sociologie aussi bien que l'anthropobiologie.

Professeur de Pathologie chirurgicale en cette Faculté, il s'était déjà illustré par des travaux importants, lorsqu'il publia en 1860 ses premiers ouvrages sur l'anthropologie, — ouvrages dont la longue série ne s'arrête qu'à sa mort en 1880. Les principaux ont pour titre : « Recherches sur l'hybridité animale et humaine », « Instructions générales pour les recherches anthropologiques », « Mémoire sur les caractères physiques de l'homme préhistorique », « Mémoires d'Anthropologie », « Sur l'origine et la répartition de la langue basque », « Instructions craniologiques et craniométriques ». Parallèlement, il fondait la *Revue d'Anthropologie*, l'Institut d'Anthropologie et le Laboratoire d'Anthropologie des Hautes-Etudes.

Tous ces travaux, toutes ces fonctions ne l'ont pas sauvé d'un oubli qui pour être relatif n'en est pas moins injustifié. Par un phénomène très naturel, le développement de cette science s'est fait d'une façon prépondérante au profit de la préhistoire, un peu à celui de la criminologie, et a abouti pour l'anthropologie elle-même, c'est-à-dire pour l'étude de l'homme vivant, à un arrêt absolu parce que l'ostéologie est une science limitée par son

objet même et que l'on s'est obstiné à considérer l'étude de l'homme comme celle d'une branche quelconque de la zoologie. Or, l'intérêt que présente un crâne isolé ou un fragment de squelette ou même un squelette est bien médiocre et s'annule de lui-même après quelques mensurations enregistrées. Séparez l'homme de ses ancêtres, de son hérédité, de son milieu et du moment où il vit et vous n'aurez qu'une unité sans intérêt.

Néanmoins Broca eut sa statue. Il en eut même deux: celle que vous connaissez à quelques pas d'ici et celle qui lui fut élevée dans notre pays natal, à Sainte-Foy-la-Grande. Celle-là ne fut jamais inaugurée. Sainte-Foy possédait un autre grand homme, le physiologiste Gratiolet — du parti catholique alors que Broca était de vieille souche protestante. Les catholiques se trouvant démunis de fonds pour élever une statue à Gratiolet résolurent d'empêcher l'inauguration de celle de Broca, et dévoilèrent la statue avant la cérémonie. Grave question. Peut-on inaugurer un monument déjà dévoilé? En haut lieu on répondit non et les officiels ne vinrent pas.

Broca termina sa vie comme sénateur après une carrière commencée comme interne à l'Hôtel-Dieu où il se trouvait au moment de la Révolution de 1848. Il se dépensa sans compter pour ramasser les blessés, sous la fusillade, les transporter, les panser. Sa conduite fut telle que l'on voulut, à 24 ans, le décorer de la Légion d'Honneur. Mais il refusa en disant qu'il n'avait rien fait de plus que ses camarades et qu'on devait décorer toute la salle de garde ou personne.

Il prenait la faction comme garde-national, à la porte de l'Hôtel-Dieu, la nuit. Képi, blouse, fusil au bras, accoté contre un mur sous un réverbère, il lisait. Qui sait si ce n'est pas pendant ces nuits de guerrier studieux que lui vint l'idée de son livre sur l'hybridité animale et humaine?

Broca concluait de l'ensemble de ses recherches sur l'hybridité humaine, que si certains croisements humains sont parfaitement eugénésiques, d'autres, par contre, donnaient des résultats notablement inférieurs.

Il constatait que les métis de première génération issus d'anglo-saxons et de nègres africains étaient inférieurs en fécondité et en longévité aux individus de race pure, qu'il était douteux que ces métis en s'alliant entre eux fussent capables de perpétuer indéfiniment une race, et qu'ils sont moins féconds dans leurs alliances directes que dans leurs croisements de retour avec et vers les deux races mères; que les métis d'anglo-saxons et d'Australiens ou de Tasmaniens étaient encore moins féconds; que plusieurs des degrés d'hybridité qui ont été constatés dans les croisements d'animaux d'espèces différentes paraissent se retrouver dans ceux des hommes de races différentes; et enfin, que le degré le plus inférieur de l'hybridité humaine, celui où l'homoegénésie est assez faible pour rendre incertaine la fécondité du premier croisement, s'est montré précisément là où ont eu lieu les croisements les plus disparates, entre une des races les plus élevées de l'humanité et deux des plus inférieures!

Voici des notions élémentaires bien oubliées aujourd'hui et que je dédie aux partisans du laisser-aller anarchique.

Aujourd'hui, grâce à notre Doyen, ce qui était parti de la Faculté de Médecine y revient, et doit, désormais y rester, car, si la médecine n'est pas la science de l'homme — qu'est-ce? Si l'hérédité, la génétique, la biologie, l'ostéologie ne lui appartiennent pas, alors que fait-elle? Les progrès des sciences ne permettent plus de considérer l'homme uniquement sous l'aspect tantôt zoologique, tantôt pathologique. Il est un roseau pensant. Que faites-vous de la pensée? Et, dans quelle carrière trouverait-on plus de gens qualifiés que chez les médecins pour apprendre à travailler en synthèse, eux qui sont si souvent artistes, littérateurs, historiens, préhistoriens, philosophes et polyglottes en même temps que thérapeutes.

Parmi les nombreux savants qui depuis Broca se sont adonnés à l'Anthropologie et dont les fouilles, recherches et découvertes constituent un matériel des plus imposants, il y en a quatre qui nous paraissent faire le trait d'union entre Broca et Vacher de Lapouge, ce sont : Topinard,

Mortillet, Deniker, Collignon et son élève Chantre.

Topinard dont le volume sur les *Eléments d'Anthropologie Générale* est demeuré classique. Il fut l'élève direct de Broca, mais ne sut pas s'évader de la conception zoologique. Toutefois, il entrevit la vérité sur le sens du mot race, lorsqu'il écrivit, page 115 de son volume :

Un romancier, Walter Scott, et un historien, Augustin Thierry, répondirent au sentiment général, le premier, en montrant, en Angleterre et en Ecosse, le clan formé du chef, de sa famille, de ses serviteurs, de ses vassaux, s'accroissant même des serfs et de tous ceux qui, opprimés ou oppresseurs, ont vécu ensemble depuis des temps reculés, partagé les mêmes gloires et passé par les mêmes angoisses; le second, en établissant que l'histoire est un recueil d'événements dirigés en apparence par des princes, mais derrière lesquels se dérobent des causes générales, des mobiles séculaires, auxquels ni peuple ni prince ne sont libres de se soustraire.

Ce qui confirme ce que je disais à propos de Taine, et doit faire mesurer à nos contemporains la profonde valeur des études d'anthropobiologie. Mais Topinard continue Broca, comme Mortillet d'ailleurs.

Gabriel de Mortillet, chef d'Ecole de 1867 à 1885, qui fut aussi éminent en Géologie qu'en Anthropologie, et établit d'une manière fructueuse la liaison entre ces deux sciences. Cette liaison si nécessaire tourna également à l'avantage de la Préhistoire.

Avec Collignon, Chantre et Deniker nous assistons au rapprochement, à la symbiose de la géographie, de la statistique reliant à leur tour le passé et le présent. Ils nous acheminent vers Vacher de Lapouge.

Collignon a droit à une mention spéciale au point de vue de la race française, car il a entrevu la race-résultat, et n'a pas négligé de mentionner le rôle de l'histoire.

Je ne m'attarderai pas à l'énumération des classifications de races basées sur les caractères somatiques ou sur les types. Classifications surannées dont les subdivisions innombrables aboutissent à la confusion. Il faut se garder

d'identifier des rameaux de races ou de groupes, des sous-groupes avec un type : le jeu des portraits expose au ridicule, surtout lorsqu'on n'est pas très assuré de ne pas confondre un type pathologique avec un type racial.

§

L'Anthropologie était fossilisée lorsque parut Vacher de Lapouge, le premier des anthropo-sociologues. Il n'y a qu'en France qu'on le connaisse peu et mal. Partout ailleurs ses trois volumes : *L'Aryen*, *Race et milieu social*, *Les Sélections sociales*, sont considérés comme les ouvrages d'un grand Maître. Il fut aussi dans la mesure où les découvertes faites en physiologie, pendant son existence qui fut longue et remplie, quelque peu biologiste mais surtout doué d'une intuition originale et vigoureuse, soutenue par une vaste culture, dépourvu d'appétits personnels; il eut le don des rapprochements saisissants et du travail en synthèse. Plein d'idées fécondes, même ses erreurs, comme celles que l'on trouve dans son volume sur *Les Sélections Sociales* ou ses hyperboles de *L'Aryen*, sont intéressantes parce qu'instructives, et nos jeunes chercheurs profiteraient énormément en lisant attentivement ses œuvres qui sont la base même de l'Anthropo-sociologie comme celles de Broca sont la base de l'Anthropologie. Vacher de Lapouge, dont les découvertes sont multiples, a montré ce que l'on peut titrer de l'Anthropologie; c'est lui, et lui seul, qui a mis en évidence les rapports de la race et de l'individu, ainsi que l'influence de l'hérédité dans la destinée des peuples. Ses travaux furent et sont encore maintenus dans les oubliettes, parce qu'ils heurtent tous ceux qui prêchent le laisser-aller en matière de métissage humain et parce que les vérités scientifiques qu'il expose contrarient l'aptitude au moindre effort de nos contemporains. Mais, quelle surabondante moisson de faits, de rapprochements aussi imprévus que précis entre la psychologie de l'homme, sa morphologie, ses arts, sa langue et son état numérique; quelle sûreté dans ses données préhistoriques, dans ses descriptions géologiques et les transfor-

mations lentes, donc inaperçues, du milieu terrestre, quelle érudition historique et géographique. Vacher de Lapouge fut un très grand savant, il doit prendre place parmi nos grands hommes — mais il est mort oublié ou presque il y a, à peine deux ans, très âgé, avec la rancœur d'avoir vu son œuvre mise à l'écart par les Français et déformée par l'école allemande.

Sa science sut aussi bien que la science matérialiste se servir des chiffres — mais il montrait que les chiffres ne résolvaient pas tout, et il rendait au rayonnement spirituel toute son importance dans la formation et la vie des races. Par là, ce savant rejoignait poètes, littérateurs, historiens et philosophes, et c'est à son œuvre qu'il faut, *nolens volens*, se reporter si l'on veut trouver la clef de l'étude des races. Par là, il fut un prophète. Comme tel, il s'est parfois trompé, mais encore une fois ses erreurs sur les nuances sont tellement entourées de vérités qu'on en demeure frappé d'étonnement. Ecoutez la page que voici, publiée en 1909, mais écrite quatre ans avant :

L'avènement des brachycéphales n'est pas simplement un fait anthropologique. La mentalité du peuple français a changé à mesure que les cerveaux courts l'emportaient en nombre sur les cerveaux longs. Le caractère des Français contemporains, leur manière de voir les questions politiques, religieuses, morales et même littéraires diffèrent beaucoup de ce qui existait dans le passé. La différence s'accuse d'autant plus que la démocratisation des mœurs et des institutions substitue de plus en plus l'influence des classes inférieures à celle des classes supérieures. Elle se montre jusque dans les plus petits détails. Il suffit de comparer la littérature de café-concert, vraie littérature nègre, avec la littérature populaire du Moyen Age, pour se rendre compte de l'intensité de la régression intellectuelle. L'humeur agressive du Français d'autrefois a disparu, remplacée par des dispositions pacifiques exagérées jusqu'à l'amour de la paix à tout prix. L'esprit d'indépendance individuelle et d'opposition politique, fécond en rébellions et en guerres civiles, s'est évanoui, laissant à sa place une servilité complète. La très curieuse ten-

tative de destruction du christianisme à laquelle nous assistons ne provoque que des récriminations platoniques dans le pays qui a vu la Ligue et les guerres de religion. Le Français historique est bien éteint. A sa place, nous trouvons un peuple nouveau, de mentalité différente. C'est la première fois dans l'histoire qu'un peuple brachycéphale arrive à l'autonomie. L'avenir seul apprendra si cette expérience intéressante se terminera par l'écroulement de la France, ou si elle donnera la formule des sociétés à venir. Ce n'est pas nous qui le saurons.

§

Que sont donc devenues nos qualités héréditaires? Notre hérédité ancestrale a-t-elle subi le sort des mutations observées par les généticiens chez les plantes et les insectes. Sommes-nous devenus tout à fait indignes de notre histoire? Je me refuse à désespérer ainsi, mais il ne suffit pas de nier, il faut comprendre. Dans le cas présent, comprendre c'est se rendre compte de l'hérédité, de l'hérédité massive de générations d'ancêtres innombrables et non pas seulement de l'hérédité morbide, en particulier, pas de l'hérédo-syphilis. Non. Le domaine de l'hérédité, dit Caullery, se limite strictement aux propriétés de l'individu découlant de la constitution de l'œuf dont il dérive. Et j'ajoute : propriétés psychiques autant que physiologiques. A. Brousseau a écrit :

Les admirables progrès de la génétique ont été acquis grâce à l'étude systématique de générations nombreuses, issues de lignées pures, obtenues, au laboratoire, dans des conditions scientifiques rigoureuses. Rien n'est plus éloigné des conditions dans lesquelles on est contraint d'observer l'hérédité humaine : trois générations par siècle, issues de lignées (génétiquement) bâtardes, en des unions où l'égoïsme, les intérêts de l'individu et du groupe, la complexité et les perversions passionnelles faussent ou dérivent le jeu des puissances instinctives.

Cette déviation des puissances instinctives constitue la différence morale, psychique, raciale entre les Français du XVI$^e$ et ceux du XX$^e$ siècle.

E. Guyénot dit, lui :

...Cependant en raison même de la méthode utilisée par les généticiens, la notion d'hérédité a perdu, auprès de certains d'entre eux, un peu de son ampleur véritable. Les croisements mettant en présence des races différant seulement par un petit nombre de caractères apparents, quelques biologistes paraissent croire que l'hérédité se ramène exclusivement à la transmission des particularités raciales ou individuelles. Ils font, en quelque sorte, abstraction de tout ce qui est commun aux deux races en présence.

Le domaine de l'hérédité est beaucoup plus vaste; il correspond à la totalité des réalisations morphologiques et physiologiques que le descendant tient de ses parents.

Oui, mais que fait-on des aptitudes psychologiques qui gouvernent le physique? Ce n'est pas seulement la continuité de la matière vivante qui constitue l'hérédité. Le feu subtil qui l'anime est également héréditaire.

Contre l'idée de fixité de l'hérédité, on a invoqué l'action du milieu sur le fonctionnement de l'organisme. Celui-ci, en s'adaptant au milieu, acquerrait, peu à peu, une constitution nouvelle dont les descendants hériteraient. Il y aurait une action incessante entre l'organisme et le milieu, avec des réactions réciproques. Si le milieu subit une variation suffisante et durable, le système d'échanges se trouvera modifié et entraînera une variation parallèle de la constitution de l'organisme.

C'est là une bien pauvre conception de l'hérédité, qui révèle une insuffisance totale d'observation de l'homme et de sa vie généalogique.

E. Guyénot, bien que se bornant au point de vue matérialiste, constate, au contraire, l'incroyable fixité du patrimoine héréditaire, telle qu'elle oblige à remettre sur le métier toutes les conceptions en matière d'évolution. L'hérédité est stable, la variation une rarissime exception.

Qu'est-ce qui nous sépare donc de ces conceptions de laboratoire qui ne connaissent ni la vie réelle, ni l'histoire, ni la psychologie? Qu'est-ce qui nous sépare de l'étroitesse de pensée adaptée aux dimensions du champ d'un

microscope? C'est l'immense et mouvant domaine de la pensée. Le matérialisme voit bien dans la science un flambeau mais il ne sait pas en faire jaillir la lumière.

C'est ici que nous nous séparons de Vacher de Lapouge, car s'il est vrai que les dimensions du crâne sont variables non seulement d'individu à individu, mais aussi dans le temps et même, dans certains cas, suivant le milieu, il y a deux éléments qui persistent avec une fixité extraordinaire : un élément biologique : le sang, un élément à la fois psychologique et physiologique : les aptitudes, aptitudes mentales, psychiques et aptitudes morphologiques.

Permettez-moi de m'en référer, ici, à ce que j'ai écrit dans l'ouvrage *Race, Hérédité, Folie.*

Lorsque l'homme construit, crée, en quelque sorte, la meilleure voiture automobile, ou le meilleur modèle de T. S. F. ou le meilleur aéroplane, ou le meilleur appareil télescopique, sa création, sa machine, son appareil, porte en soi tous ses défauts. De par leur structure, leur qualité, leur agencement, tous les organes comportent des avantages et des déficiences; par suite, des prédispositions au bon fonctionnement, mais également au mauvais, voire même à l'accident. Si ces prédispositions se révèlent dès le début de la mise en service, la machine est mauvaise; si, au contraire, et selon le cas habituel, les prédispositions à la maladie, c'est-à-dire à la mauvaise marche, se révèlent peu à peu, à l'usage, puis à l'usure, on ne saurait dire qu'elles sont entrées dans la machine depuis sa création. Elles y étaient dès l'instant même où elle a été construite, et même dès la conception. Il en va de même pour l'homme, pour la race, dès l'origine. Nous naissons avec toutes les aptitudes, toutes les prédispositions de nos aïeux les plus lointains, même avant les métissages. Il y en a des myriades qui n'attendent que l'usure de la machine pour se révéler.

Ce ne sont pas des « gènes », car « gène » veut dire qui donne naissance à..., mais des aptitudes existantes, vivantes qui n'ont pas besoin de naître, mais seulement de

sortir au dehors, de se manifester. Ce sont des résurgences qui obéissent probablement aux lois de Mendel comme les groupes sanguins et sont peut-être sous-tendues par ceux-ci comme la corde sous-tend l'arc. Mais la flèche ne part que si le doigt débande l'arc.

Cela est aussi bien conforme à la théorie de chromosomes qu'à la théorie cellulaire.

Mais, dira-t-on, des éléments psychiques si anciens, des aptitudes remontant à plusieurs millénaires, si elles n'ont pas disparu chez les descendants doivent être réduites à quelque chose d'infinitésimal, et, par conséquent, sans influence. A quoi l'on peut répondre que l'influence des hormones sur l'organisme est énorme, et que leur quantité si infinitésimale qu'elle est inconnue, n'en est pas moins formelle et décisive.

La cellule dont nous descendons comprenait déjà toutes nos possibilités héréditaires, et si une race est plus sensible qu'une autre à telle maladie, ou y est réfractaire, cela remonte à la genèse. Une cellule livrée à elle-même, libre de suivre son évolution naturelle, se développe et se continue toujours dans le même sens. Des diverses espèces de cellules existant parallèlement lors de la genèse, il y en a de disparues. Celles qui ont résisté ne sont pas éternelles, mais leur fixité nous paraît, à nous, créatures limitées dans le temps, d'une durée indéfinie. Ce qui s'accorde avec l'opinion de Guyénot.

Dans *Race, Hérédité, Folie,* j'ai exposé ce que j'entends par genèse. Je sais bien que cela conduit au déterminisme. Mais, quand on réfléchit bien, ne trouve-t-on pas de nombreuses limitations internes, intimes, secrètes, personnelles à la liberté? Ne serions-nous pas comme des bibliothécaires, dont toute la liberté consiste à ranger les livres suivant l'ordre qu'ils ont choisi, et dont ils deviennent, d'ailleurs, l'esclave, mais qui ne peuvent rien en dehors de leur bibliothèque?

Nous rejoignons alors Vacher de Lapouge, Krestschmer et son élève L. van der Horst, lorsqu'ils montrent l'influence des races en corrélation avec les types normaux ou les types morbides. Et, l'on comprend qu'une lutte à

à mort se soit déclaré entre Olivier Cromwell, le brachycéphale brun, et Charles Ier, le dolichocéphale blond, doués chacun d'aptitudes totalement différentes.

J'ai fait allusion à la fixité du sang égale à celle des aptitudes. C'est l'étude des groupements sanguins qui l'a mise en évidence, vérifiant ainsi une idée commune à tous les hommes sur la valeur du sang à l'égard de la race. « Il n'est pas de notre sang », disent encore nos paysans français — et ainsi disent les hommes de toutes les races. Le sang est, par excellence, le liquide noble de l'organisme, et chez certains peuples, le serment d'alliance était consacré par le fait que chacun des chefs buvait le sang de l'autre, obtenu au moyen d'une piqûre au bras. Tacite raconte que Mithridate fut assassiné au moment où il allait faire l'échange du sang avec Radamiste.

Comme en pharmocopée, pour les alcaloïdes, l'instinct populaire a précédé, de loin, la découverte scientifique. Cette fixité constitue un des éléments, je dis un des éléments, de la connaissance des races, et le métissage entre les humains se ramène à une transfusion sanguine ethnique massive. L'absence de choix, de sélection du donneur par rapport au récepteur peut entraîner la mort du second par transformation de la race. Ce qui a été le cas des Ossèthes du Caucase.

En arboriculture, le choix du greffon destiné à ennoblir le porte-greffe est opéré avec soin. Il y a mieux, on pratique aujourd'hui « la transfusion de la sève », — là aussi une erreur de sélection peut être mortelle. Je pourrai vous faire assister à cette opération et vous montrer ses résultats.

Mais, méditez déjà sur ce fait curieux observé par M. E. Chauffour, un savant spécialisé dans la biologie végétale.

Sur les branches d'un abricotier, il greffe une pêche, une prune et un brugnon. Pendant douze ans le porte-greffe donne les quatre fruits simultanément. Mais au bout de ce temps, il ne donne plus que des pêches et pas même un abricot. La transformation des Ossèthes fut

celle de cet abricotier. Mais toutes les races ne sont pas des pêches.

La procréation est comparable à une transfusion sanguine. Ses résultats généraux apparaissent beaucoup plus tardivement que ses résultats individuels, et seulement lorsque le nombre des procréés est assez grand. Cette transfusion sanguine totale transmet au germe toutes les aptitudes qui ont caractérisé et continueront de caractériser la race des progéniteurs. Nous naissons avec toutes ces aptitudes. Certaines deviennent apparentes, d'autres restent latentes ou cachées. Elles correspondent alors aux caractères dominants ou récessifs de l'hérédité mendélienne. C'est le développement de telle ou telle aptitude qui donnera au nouveau-né son aspect physique et son caractère moral. C'est le développement de ces aptitudes qui, dans une famille de plusieurs enfants, fait qu'ils ont des caractères très différents les uns des autres, et que même la ressemblance physique ne va pas sans divergences. Dans la masse des aptitudes que leur a léguée l'hérédité, ils ont développé celle-ci ou celle-là, et, il en sera de même pour leurs enfants. Cette notion des aptitudes qui peuvent dominer pendant un certain temps dans une famille ou dans une race rend compte aussi des « mutations » observées ou provoquées par les généticiens sur les plantes ou les animaux. Et, si une famille nouvelle semble se créer, c'est qu'elle manifeste des aptitudes que ses congénères possédaient également, mais que, pour des raisons que nous ignorons encore, ils n'avaient pas produites au grand jour.

§

Aussi, ne sommes-nous pas surpris de voir persister dans une race actuelle quelconque des types de celles qui ont participé à sa formation. En nous contentant de regarder autour de nous, nous voyons subsister dans la population française, avec beaucoup de leurs aptitudes : le Ligure, le Celte et le Latin. Leur langue même ne s'est pas perdue : cela va de soi pour le latin et le celte, cela est moins connu pour le ligure, les exemples ne portent

plus que sur des mots ou des expressions composées, mais ils n'en sont pas moins évidents, je vous en donnerai la preuve dès la prochaine leçon. Il est certain que le cultivateur français des provinces du Nord, du Sud et de l'Ouest de la France a encore la mentalité du Ligure qui occupait le même sol trois mille ans avant notre ère, que le Celte a non seulement maintenu sa langue mais son caractère aventureux, entreprenant, artiste, et que le latin est demeuré l'organisateur et le légiste.

§

Mais alors, qu'est-ce donc qu'une race et par quoi remplacerai-je la notion si insuffisante des zoologistes?

Les généticiens ont organisé des expériences pour obtenir, rapidement, sur les animaux et les plantes un très grand nombre de générations, espérant par là éclaircir le mystère des races. Soit. Mais pourquoi négliger systématiquement l'observation des généalogies humaines. Elles ne vont pas assez vite, elles ne sont pas assez nombreuses, elles ne sont pas assez certaines, elles ne sont pas assez pures? Quelle erreur. Ces objections dénotent une ignorance qui dépasse les bornes. Les généalogies humaines, mais ce sont d'admirables expériences dont les unes sont faites et les autres en cours. Mais, vous êtes incapables de voir ce qui se passe devant vos yeux, autour de vous, à côté de vous. Du côté des expériences faites vous avez : les généalogies qui continuent et les créations familiales en cours. Un matériel gigantesque est ainsi abandonné, méconnu, enfoui dans un oubli volontaire. N'est-il pas tragique de voir la science se confiner dans les laboratoires, alors que la vie lui offre tant et de si nombreux sujets d'observations qu'elle ne pourrait être embarrassée que d'une chose : sa richesse? Qu'on n'invoque pas non plus les lacunes ni les altérations des généalogies. N'y a-t-il pas aussi nombre d'expériences qu'il faut rejeter et les théories scientifiques les plus retentissantes ne sombrent-elles pas tour à tour dans l'oubli. Que faites-vous dans les hôpitaux, dans les asiles? A quoi se réduit dans nos observations les mieux prises la notion hérédité?

Les généalogies sincères et contrôlables, même très anciennes, sont si nombreuses qu'on a toute facilité pour rejeter celles qui sont lacunaires ou celles qui sont frauduleuses.

Mais ici encore, l'étude en synthèse doit intervenir. Il faut savoir que l'art héraldique, aujourd'hui délaissé, a cependant une signification indubitable et que la lecture des pièces d'un blason, d'un blason authentique, fournit de précieuses indications sur l'origine et l'antiquité d'une famille, que le titre et la particule ne sont pas des titres de noblesse, que certaines professions, même en dehors de l'état militaire, étaient héréditaires, qu'il y a des généalogies professionnelles pieusement conservées encore de nos jours : imprimeurs, marins, magistrats, administrateurs, que les documents financiers : impôts, bourses d'étude, inventaires fournissent non seulement des renseignements précieux sur l'état numérique des populations de tel ou tel territoire à une date donnée, mais encore des indications sur les familles qui y habitaient, leur fécondité et la succession de leurs membres payant telle redevance ou tel impôt, que si la première Révolution a provoqué l'abandon des livres de raison, il en reste encore assez pour occuper les chercheurs pendant toute leur vie, qu'il m'a suffi de faire connaître que je les recherchais pour que l'on m'en amasse de véritables moissons, et qu'enfin, la géographie provinciale et historique de nos contrées d'occident, aussi bien que les arbres généalogiques de certaines familles nombreuses constituent des points de repère d'une grande valeur et apportent aussi leur moyen de contrôle aux généalogies éteintes ou vivantes. Je n'ai pas mentionné l'état civil, laïque ou religieux, parce qu'il demeure, bien entendu, un autre moyen de contrôle, en même temps qu'il est un point de départ.

C'est au cours de telles recherches que j'ai été amené à connaître un document officiel publié par l'Etat de Luxembourg, dont je veux vous dire déjà un mot, à titre d'illustration de ce que je viens d'avancer. Cet ouvrage a pour titre *Les Bourses d'Etudes* et pour auteur un chef

de division du Gouvernement, M. Aug. Bruck. La dernière édition que j'ai eue en mains date de 1907. Mais l'ouvrage se continue naturellement chaque jour. Une bourse d'études est ce que son nom indique. Elle a été fondée par un donateur en faveur d'un de ses descendants directs ou collatéraux à la condition d'être perpétuelle et d'aller aux mâles suivant l'ordre de primogéniture. Les premières ont été établies aux Pays-Bas, à la faveur des lois romaines, en vigueur depuis l'empereur Constantin (274-337). Leur nombre s'accrut d'une façon prodigieuse au XVI[e] siècle, et, pour en assurer la succession régulière, les souverains successifs des Pays-Bas, dont le Luxembourg faisait alors partie, furent obligés d'en tenir un compte à la fois généalogique et financier. La Réglementation actuelle a été fixée par les arrêtés royaux des 26-XII-1818, 2-XII-1823 et 12-II-1829.

L'ouvage précité contient 99 fondations de bourses, chacune avec sa généalogie, seul moyen de déterminer le droit à la bourse. Ces 99 généalogies constituent la plupart des familles notables du Luxembourg encore vivantes en 1938, tant à l'intérieur des frontières qu'à l'extérieur.

En voici un exemple : La bourse Appert figure dans le volume avec 1602 personnes allant de 1646 à 1897, sans préjudice de 18 personnes antérieures à 1646 mais sans date d'état-civil. Cette famille, en 1897, comptait 69 bénéficiaires de la bourse de fondation.

Voici maintenant le contrôle administratif et démographique : Une famille bruxelloise, les Van der Noot, apparaît en 1311. Elle fournit d'abord à son lieu d'origine un nombre indéfini d'échevins et treize bourgmestres; au Brabant : trois chanceliers; à Gand : deux évêques; aux Pays-Bas : des abbés, des capitaines, des poètes, et un agitateur politique; à la Suède et à l'Espagne, des hommes de guerre. Elle a donné naissance à huit branches en Europe dont trois subsistent encore vigoureusement : une en Luxembourg, une en France et une en Allemagne. L'ensemble des vivants compte plus de quatre-vingts membres parmi lesquels j'ai pu pratiquer 49 groupe-

ments sanguins. Sur ces 49 examens, il n'y avait que deux sangs B, chez les descendants d'un Grec, entré par mariage en 1713 dans la famille. Tous les autres sont O et A, c'est-à-dire nordiques ou primordiaux. Depuis l'année 1311, on possède les blasons et l'indication des fonctions, et, à partir du XVIIe siècle, souvent plutôt l'état-civil.

Les groupes sanguins montrent, en outre, la fixité de la race dans une famille dont la presque totalité des membres est composée de blonds à yeux bleus.

Or, il y a bon nombre de dynasties privées qui ne sont pas encore éteintes, et, même parmi celles qui le sont, il y aurait des recherches fructueuses à faire.

Que dire des dynasties princières dont la généalogie est forcément officielle et ne prête à aucun arrangement. Le dédain dans lequel on les tient est incompréhensible, et nous avons montré dans *Race, Hérédité, Folie,* tout le parti qu'on peut tirer de leur étude au point de vue de la valeur des métissages. Cela ce sont les expériences faites.

Ailleurs, au Canada, Emile Vaillancourt a relevé et publié les noms et l'état civil et militaire précis de tous les Normands qui se sont établis dès le début du XVIIe siècle dans la colonie et y ont créé une famille qui dure encore en 1937. Ils étaient si nombreux, par rapport aux colons de nos autres provinces que l'on peut dire qu'ils ont été les conquérants du Canada comme ils avaient été ceux de l'Angleterre et ceux de la Sicile. La filiation de toutes ces familles est régulièrement à jour depuis trois siècles, et la race conserve la langue. C'est une expérience à la fois faite et en cours.

Mais il y a encore les expériences en cours. Celles auxquelles vous ne prêtez aucune attention parce qu'elles ont lieu sous vos yeux et à côté de vous. Informez-vous donc de ce qu'étaient les aïeux ou même seulement les arrière-grands-parents de ces familles où l'épilepsie, l'idiotie, la débilité mentale, l'instabilité, les passions morbides frappent un si grand nombre de sujets.

Dans des généalogies qui ne remontent pas plus haut

que le XVIII[e] siècle, on trouve jusqu'à vingt et vingt-deux épileptiques! Si vous vous informiez des origines, vous trouveriez peut-être un métissage dysharmonique, tantôt européen au début, tantôt exotique. Et quelle hérédité nous apportent les Jaunes? Qui est le jaune? Celui de Chine, d'Indochine, de Birmanie, et toutes les nuances de leurs races. Quelles secrètes aptitudes psychologiques sont supportées par leurs groupes sanguins où le B. est plus fréquent que dans toutes les autres parties du monde? Observez les conséquences généalogiques des métissages entre occidentaux et jaunes, ou entre occidentaux et races de l'Asie-Mineure. Mais vous ne savez pas regarder.

§

La race est toujours un résultat. Ces éléments de synthèse ne s'excluent pas les uns les autres. Quel rapport cette synthèse a-t-elle avec la définition zoologique de la race? Elle n'en a qu'un lointain. La définition zoologique de la race se réfère à son origine quand celle-ci peut être découverte. Peu m'importe ce qu'a pu être la race dans la préhistoire, ce qui m'intéresse c'est l'anthropo-biologie de la race vivante, et cette étude conduit à la conception de la *race-résultat*. C'est celle-là même que recherchent les éleveurs, mais qui jusqu'ici s'est formé empiriquement chez l'homme. L'éleveur cherche, par exemple, à créer une race de moutons qui donne bonne quantité de viande de boucherie, et soit, en même temps, grande productrice de laine. Pour obtenir un seul individu de cette espèce, il expérimentera tous les croisements et éliminera impitoyablement tous les produits n'aboutissant pas à ce résultat. C'est la sélection par destruction. Mais, une fois le produit obtenu, l'éleveur s'attache à en faire une race qui conserve et multiplie les sujets avec les qualités obtenues. C'est la race-résultat. La race fançaise, telle que je l'ai décrite dans le volume qui porte ce nom est une race-résultat. Les métissages subis n'ont pas toujours diminué les généalogies les plus anciennes, et ils ont été plus rares qu'on ne pense. C'est ce que nous verrons dans

les prochaines leçons, car il y a aussi les extinctions ou éliminations spontanées. Beaucoup de greffes ont réussi, mais beaucoup d'autres ont échoué. Il y a des sèves qui s'attirent, d'autres qui se repoussent.

Voici deux comparaisons descriptives. Lorsqu'on veut faire un feutre, on prend les poils de beaucoup de lapins : des noirs, des gris, des blancs, des épais, des minces, etc. Lorsqu'ils sont tous bien amalgamés, ils constituent un tissu, un feutre, solide, indéchirable, inusable, que l'on ne peut que détruire mais pas diviser. Même si des poils sont d'une couleur quelque peu différente, ils sont si bien incorporés qu'ils ne peuvent être extraits du feutre. Ce feutre, ce feutrage, c'est la race-résultat.

La seconde comparaison a trait à la qualité du résultat. Elle est due à l'élégant et délicat homme de lettres qu'est le docteur Béliard. Lorsqu'au temps jadis on fondait des cloches, les fidèles, pour manifester leur foi intense, jetaient dans le bronze en fusion des pièces d'or. Le son que rendaient ces cloches avait quelque chose de plus clair, leur sonorité tintait plus joyeusement que celles des cloches en bronze ordinaire, — ce qui les rendait plus nobles. On a jeté beaucoup de poignées d'or dans la race française. Des Lyautey, des Jean Charcot étaient de cette race.

Pour achever de me faire comprendre, je résumerai un exemple collectif en dehors de nous, très différent de nous et cependant tout proche. On y trouvera la réalisation totale de la synthèse : histoire, biologie, psychologie.

En 1700, c'est-à-dire à la fin de l'émigration des calvinistes français en Hollande, émigration qui avait commencé avant 1598, il y avait dans les sept provinces de la République une population totale de 750.000 habitants, tous calvinistes, circonstance psychologique importante. En l'année 1700, la population d'origine française était de 150.000 âmes, donc égale à 1 1/5ᵉ de la population totale. Cette proportion est d'autant plus remarquable qu'elle coïncidait avec une psychologie protestante et libérale absolument identique à celle de la République des sept provinces. Le métissage suivit son cours naturel jusqu'en

1830, c'est-à-dire, pendant quatre générations, la greffe réussit à merveille, la résorption de l'un dans l'autre fut totale. A partir de 1830, les Pays-Bas comptent onze provinces. Les Hollandais du Sud, en majeure partie catholiques, s'unissaient aux Hollandais du Nord, exclusivement protestants.

La Hollande compte alors 2.613.847 habitants, mais, la majorité : 1.631.260 appartient aux sept provinces historiques. L'accroissement de population est suivi d'une multiplication intensive, marquée surtout dans les grands centres maritimes et industriels. Amsterdam augmente, entre 1830 et 1920, le nombre de ses habitants de 320 % et Rotterdam de 700 %. De 1910 à 1920, l'excédent des naissances sur les décès a été de 961.698 unités et le taux de la natalité le plus fort d'Europe : 37 %. L'assèchement du Zuyderzée ne suffit pas à l'agrandissement de la population qui est en 1930 de huit millions d'habitants. La greffe française a exercé aussi bien un rôle stimulant sur la race que sur l'économie nationale. Mais, en 1920, il y avait encore 54.96 % de protestants contre 35.60 % de catholiques.

La vitalité française a eu des répercussions heureuses même jusque dans les colonies hollandaises.

A ces faits psychologiques, historiques et démographiques, il faut ajouter le suivant. C'est la similitude des groupes sanguins des Hollandais et des Français et la proximité de leurs indices bio-chimiques.

| | A | B | AB | O | indice biochimique |
|---|---|---|---|---|---|
| Français | 42.6 | 11.2 | 3 | 43.2 | 3.2 |
| Hollandais | 41.8 | 8.5 | 3 | 46.7 | 3.89 |

Cette similitude est d'autant plus frappante que les groupements sanguins sont fixes et obéissent aux lois de Mendel, et que, parmi les protestants français émigrés il y en avait autant des régions centrales et juxta-méridionales de la France que du Nord. Ce qui veut dire qu'il y avait un très grand nombre d'émigrants qui n'étaient pas de race nordique mais tout de même de sang O ou A. En effet, les groupes O et A prédominent dans les deux

formules, les AB (métis) sont rares, mais les B (asiatiques) sont déjà en forte proportion, plus forte chez nous parce que la race est moins préservée. L'homogénéité des sangs est donc bien entrée en ligne de compte dans la formation du peuple hollandais actuel. Je pourrais vous montrer que la greffe interraciale est praticable pour les masses humaines aussi bien que pour les arbres. Notons que le nouveau-venu peut aussi jouer un rôle de ferment qui n'est pas négligeable.

§

Il nous faudra tout d'abord assister à la naissance d'une race-résultat en commençant par la formation de ses racines.

L'objet de cette leçon inaugurale était triple :

1° Vous montrer ce qu'était une science de synthèse telle que l'anthropo-biologie;

2° Vous amener à la définition de la race-résultat que j'ai déjà formulée et commentée dans mon ouvrage sur *La Race française* et que voici :

On appelle race l'ensemble d'une population dont les caractères psychologiques, latents ou manifestes (langue en particulier), et les traits anthropo-biologiques constituent dans le temps (histoire) une unité distincte.

3° Vous permettre d'entrevoir les raisons secrètes de l'histoire, enfouies au plus profond de nous-mêmes, raisons qui nous mènent encore et deviennent des motifs d'espérer toujours dans les destinées de la France.

DOCTEUR RENÉ MARTIAL.

# QUELQUES PRÉCISIONS
# SUR LE RÉGIME TSARISTE

—

L'accord de Munich a fait incontestablement pâlir l'étoile de l'U. R. S. S. Il se trouve en France des esprits brumeux pour le regretter. Je ne parle pas des « camarades » pour lesquels Moscou est une Mecque; leur chagrin est naturel. Mais il peut paraître étrange que des « gens de droite » partagent ce sentiment, pour d'autres motifs, il est vrai.

Je laisse de côté les espoirs fallacieux qu'on a mis dans l'armée rouge, dont l'objectif déclaré est justement la destruction des Etats bourgeois; j'abandonne également aux spécialistes l'analyse de la valeur militaire de cette armée.

Le seul argument en faveur de l'alliance soviétique dont je voudrais parler ici est celui qu'on rencontre à tous les tournants de certains articles et de certains discours : il n'y a pas de raison de ne pas tendre la main à la tyrannie stalinienne puisqu'on l'a bien tendue à la tyrannie tsariste.

Cette conviction que le bolchévisme n'est qu'une épreuve renforcée du régime impérial, est basée sur une tranquille, profonde et satisfaite ignorance de la Russie et de son histoire, même la plus récente. Cette légende d'un empire où le droit et la liberté étaient soumis à l'arbitraire le plus grossier, cette légende d'une Sibérie, dont les mines retentissaient des gémissements de déportés politiques, cette légende des potences, dressées en permanence pour y accrocher les adversaires du régime — tout

ceci, il faut bien le dire, a été nourri d'une propagande, issue des milieux d'anciens émigrés russes, de ce bouillon de culture, dans lequel s'épanouissaient les Lénine, les Trotsky, les Staline, les Struvé, les Pléhanof et d'autres compagnons de moindre importance, qui subsistent encore ici, sous un aspect quelque peu camouflé.

Qu'y a-t-il de vrai, dans cette légende? Exactement rien.

Le pouvoir du tsar n'était autocratique qu'en théorie; dans la pratique, il se voyait étroitement limité par une rigide armature étatique, composée d'un ensemble d'institutions, depuis le conseil de village jusqu'au conseil d'Empire, sommet de cette pyramide. Aucune loi, aucune mesure n'échappait à l'examen des ministères et du Conseil d'Empire, aucune ne pouvait être promulguée sans l'assentiment du Sénat.

Depuis 1906, cette structure fut transformée par la création de la Douma d'Empire, élue au suffrage universel; le rôle de ce parlement fut immense et pas toujours fort heureux pour les destinées de la Russie.

Un thème sur lequel on aime à broder est celui de l'inégalité des classes en Russie. Le cinéma, qui est entre les mains d'une certaine race, a popularisé les « bateliers de la Volga », crevant de misère devant le luxe effréné étalé par les seigneurs. Encore une légende et des plus stupides. En réalité, le paysan russe est *le seul au monde* qui ait été libéré du servage *avec des terres*. Depuis, le gouvernement impérial n'a pas cessé de favoriser la transformation de la grande propriété rurale en petite et si les paysans libérés avaient été dotés d'un tiers des terres cultivées, la proportion s'est renversée depuis; au moment de la révolution, les « moujiks » possédaient les deux tiers des terres cultivées de l'empire et les grands propriétaires un tiers seulement.

Il est à remarquer que la Russie n'a justement pas été un pays « capitaliste »; les grosses fortunes ne se rencontraient que rarement et les habitations seigneuriales n'avaient rien qui les apparente à la splendeur des châteaux de France. Le contraste entre riches et pauvres en

était atténué d'autant et la pauvreté même, grâce aux ressources inépuisables du pays et au manque de main-d'œuvre, ne sombrait jamais dans la misère. Il eût été impossible de trouver à Pétersbourg ou à Moscou rien de semblable aux quartiers sordides de White-Chapel ou à la « zone » de Paris.

Une question fort à la mode maintenant est celle du racisme et des minorités ethniques. Quoi qu'on en dise, cette question a toujours existée, même dans les Etats qui se prévalent des « immortels principes ». Ainsi, l'Anglo-Saxon n'est pas seulement imbu du préjugé de la « couleur », mais se montrerait surpris si on lui parlait de l'égalité des droits des races soumises à la domination britannique. La France possède un empire de cent millions d'habitants privés de droits politiques. A l'occasion du centenaire de la conquête de l'Algérie, on avait reparlé de conférer aux Arabes le droit de vote; cette question est tombée devant un flot de protestations générales.

La Russie impériale ignorait ces distinctions. Les peuples incorporés à l'Empire bénéficiaient d'une égalité politique complète; des Arméniens, des Géorgiens, des Tartars, des Emérétiens et même des nègres, occupaient les plus hautes fonctions de l'Etat : ministres, généraux, gouverneurs, grands-officiers de la Cour; le général nègre Annibal fit souche d'une lignée de gentilshommes mulâtres, parmi lesquels le plus grand poète russe, Pouchkine. L'aristocratie russe accueillait avec honneur ces nouveaux venus, avec qui elle contractait de nombreuses alliances, qui eussent fait crier d'indignation les nobles lords anglais, issus d'honorables brasseurs ou de commerçants de Birmingham.

Toutes les classes russes, sans exception, étaient représentées à la Douma d'Empire; toutes elles avaient un égal accès à l'instruction et aux carrières libérales et administratives. Ajoutons que toutes étaient égales devant la loi.

Le système judiciaire de la Russie rappelait celui de l'Angleterre; il comprenait, évidemment, le jury, dont la compétence était infiniment plus large qu'en

France et s'étendait jusqu'aux vols de 300 roubles (750 francs-or).

La peine de mort n'étant prévue dans le code que pour les régicides, l'assassinat même n'était passible que des travaux forcés, vingt ans au maximum, la nouvelle loi ne connaissant pas de peines à perpétuité.

Quel était le régime d'un déporté? Les assassins subissaient leur peine dans les conditions ordinaires de tous les pénitenciers du monde. Quant aux déportés politiques, je ne saurais mieux faire, pour donner une idée de leur sort, que de citer un passage d'une biographie de Trotsky, composée par son ardent admirateur, Max Eastman, peu suspect de partialité en faveur du tsarisme.

On s'imagine volontiers, écrit Eastman, qu'être exilé en Sibérie est la dernière des tortures inventées par l'homme; c'est une idée basée sur ce que nous connaissons sur la vie des forçats et non point sur la vie des déportés administratifs. L'existence de Trotsky, dans ce village glacé, où il était relégué comme ennemi de l'Etat, était infiniment plus confortable que celle des indigènes, condamnés à y demeurer par le hasard de la naissance. C'était une vie simple, quasi romantique, la vie que chacun a désirée un instant, en apercevant, à travers la portière d'un wagon, un village, enfoui sous la neige, ou quelque poétique chaumière, à la fenêtre encadrée de verdure.

Lénine, déporté comme Trotsky, occupe, avec sa famille qui avait voulu le suivre, une petite maison de trois pièces, dans lesquelles règnent une propreté et un ordre parfait. Il reçoit des livres, des monceaux de journaux, travaille à ses brochures et à ses articles, destinés à mettre la Russie à feu et à sang.

Dzerjinsky, le monstrueux futur chef de la Tchéka, fait, lui aussi, son stage en Sibérie. Il charme ses loisirs en écrivant des vers qu'il déclame au cours de joyeux pique-niques, que les exilés organisent en été sur les bords d'une rivière.

Tous ces gens vont, viennent, et même partent tout à

fait quand bon leur semble. Ils peuvent gagner leur vie selon leurs goûts, écrire et publier des articles, donner des leçons, ou, comme Trotsky, travailler dans quelque maison de commerce.

Remarquons qu'il ne s'agit point ici de petits conspirateurs que l'administration dédaigne. Ce sont tous de grands premiers rôles, des révolutionnaires patentés, d'implacables ennemis du régime, qui, lorsqu'ils seront au pouvoir, massacreront sans pitié des millions d'hommes et verseront des flots de sang. Et pourtant, toutes ces victimes du régime tsariste l'ont traversé sains et saufs, sans cesser un seul instant de le combattre.

Si le pouvoir se montrait indulgent pour ses ennemis, ces derniers ne lui rendaient certes pas la pareille.

L'assassinat politique sévissait en Russie à l'état épidémique. Pour ne prendre en exemple que les souverains russes, sur six qui régnèrent depuis le début du XIX^e^ siècle, trois — Paul I^er^, Alexandre II et Nicolas II — tombèrent assassinés, et les trois autres : Alexandre I^er^, Nicolas I^er^ et Alexandre III, traqués par des assassins, ne durent leur vie qu'à un miracle.

Quant aux ministres, aux administrateurs, aux officiers, massacrés par les révolutionnaires, il est presque impossible de les dénombrer. Rien que dans l'espace de deux années, en 1905 et 1906, on voit tomber sous les balles et les bombes le Grand-Duc Serge, les ministres Plœwe, Sipiaguine, Bogalepof, les gouverneurs, comte Ignatief, Bobrikof, Starynkevitch, Khvostof, le préfet de Pétrograd Launitz, le Procureur Pavlov, les généraux Mine, Karangosof, Alikhanof. Les Socialistes-révolutionnaires — le parti de Kérensky — font sauter la villa du président du Conseil Stolypine, au moment d'une réception. Il y a des dizaines de tués, une des filles du ministre restera estropiée toute sa vie. Quant à Stolypine, qui échappe à cet attentat, il sera frappé plus tard, en plein théâtre, par la balle d'un assassin, Bogrof.

Cette fureur sanguinaire s'attaque aux petits comme aux grands. Dans un ouvrage, paru en quatorze volumes sous le titre de *Le livre de la douleur russe*, on trouve une

interminable liste de ces victimes : curés de campagne, gardes-champêtres, agents de police, garçons de recette, professeurs de collège. Ces assassinats frappent par leur caractère de sauvage férocité. Le 8 mai 1906, le commissaire Orlof est massacré par les terroristes, qui lui arrachent le cœur et le foie, les coupent en morceaux et les jettent à la rivière. En gare de Koursk, un jeune officier, qui se défend contre une foule menaçante, est brûlé vif avec le wagon dans lequel il s'est réfugié.

En six semaines, du 1er juillet au 15 août 1906, les terroristes commettent 613 attentats et assassinent 244 personnes.

Les banques sont attaquées; Staline dirige le pillage d'un transport de billets de banque, dont l'écoulement est confié à Finkelstein-Vallach, dit Litvinof, que la police française arrête pour ce fait à Paris et expulse de France.

Dans le même temps, par la propagande, par le mensonge, par de faux « ukazes » impériaux, par l'action sur les plus basses passions de la Bête humaine, les socialistes-révolutionnaires déchaînent une véritable jacquerie; un peu partout, des domaines sont incendiés et mis à sac et des propriétaires massacrés.

Que reste-t-il à faire au gouvernement? Il décrète l'état de siège là où la poussée anarchiste est la plus forte. Les tribunaux militaires entrent en action et prononcent quelques condamnations à mort.

Aussitôt, grande indignation dans la société libérale; Andréev écrit son célèbre conte des *Sept pendus* (1). Tandis que Tolstoï lance son manifeste : *Je ne puis plus me taire!* quoique le silence soit une vertu qu'il n'ait jamais pratiquée auparavant.

Cette indignation peut faire sourire, lorsqu'on voit maintenant la parfaite indifférence avec laquelle « l'opinion publique » accueille, par exemple, les nouvelles de Palestine.

(1) Contenu dans le volume *Au pied de l'Echafaud*. Récits traduits du russe de Andréev, Anoutchine, Boretzky, Korolenko, Séménov, Tolstoï, Wladimirov, par J.-W. Bienstock, et Dr A. Skarvan (éditions du Mercure de France).

La pensée et la parole étaient-elles réduites en esclavage en Russie, comme on le prétend?

Une simple observation : la plupart des grands écrivains russes étaient de « gauche », certains même de façon fort violente. En ont-ils souffert? Tolstoï, dont je viens de parler, se livrait à une véritable débauche de propagande anarchiste; souvent on en parla au Tsar, et toutes les fois, il répondit : « Ne touchez pas à Tolstoï! » Gorky, émule de Lénine, bolchéviste notoire et écrivain révolutionnaire, ne fut jamais inquiété par la police tsariste; Amphithéatrof, auteur d'un infâme libelle contre la famille impériale, se vit poliment prié d'aller exercer ses talents à l'étranger. Struvé, champion du marxisme en Russie, concurrent de Lénine, rédacteur d'un journal révolutionnaire *Osvobojdénie*, entretenait avec le ministre des Affaires Etrangères Sazonov une très amicale correspondance.

Telle était la tyrannie que le pouvoir tsariste exerçait sur la pensée. Ici encore, une comparaison vient à l'esprit. Dans un grand Etat républicain et démocratique, un écrivain philosophe, que l'Académie accueillit, n'a-t-il pas été condamné l'année dernière à six mois de prison pour un délit de presse?

La Russie était un pays arriéré; encore une légende qu'il faut détruire. Les statistiques montrent que pendant le règne de l'empereur Nicolas II, les récoltes avaient augmenté de 78 %, l'extraction de la houille de 300 %, du cuivre de 275 %, l'industrie du sucre de 245 %, du coton de 388 %, de la fonte de 250 %. La réserve d'or était passée de 648 millions de roubles à 1.604 millions. Un immense réseau ferré avait couvert le pays, avec la ligne la plus longue du monde, le transsibérien de huit mille kilomètres qui réunit Moscou à l'Océan Pacifique.

Le gouvernement impérial s'était surtout préoccupé de l'instruction publique, dont le budget fut porté de 25.200.000 roubles à 161.600.000 roubles, soit une augmentation de 620 %. L'instruction des jeunes filles, cette prétendue conquête de la démocratie, avait toujours été protégée en Russie, où furent créées les premières grandes

écoles pour femmes. Dans le dernier quart de siècle, le nombre des élèves des écoles secondaires de jeunes filles avait augmenté de 420 %.

L'état des finances russes autorisait ces dépenses. Le budget de l'empire était l'un des rares budgets qui eussent conservé leur équilibre jusqu'à la guerre et, en cinquante années, les recettes de l'Etat étaient passées de 415 millions de roubles à 3.417 millions de roubles.

Mais de quel terrible fardeau fiscal le malheureux « Moujik » devait-il être écrasé pour alimenter ce budget ! Les statistiques calmeront nos inquiétudes rétrospectives.

En 1912, on payait par personne (en roubles) :

1° Contributions directes : Russie, 3,11; Autriche, 10,19; France, 12,35; Allemagne, 12,97; Angleterre, 26,75.

2° Contributions indirectes : Russie, 5,98; Allemagne, 9,64; Autriche, 11,28; Angleterre, 13,86; France, 16.

Autrement dit, le malheureux « Moujik » de la Russie tsariste payait 8 fois et demi moins d'« impôts » que le libre citoyen de la libre Angleterre et 3 fois moins que le contribuable de la France démocratique et républicaine.

« D'une façon générale, fait observer G. Welter, un des rares spécialistes des questions économiques russes, on peut dire que la Russie impériale avait de bonnes finances; c'est dans ce domaine surtout que l'administration tsariste fit preuve de réels talents. » Les budgets ordinaires russes présentaient un excédent de recettes, qui pour la période décennale 1904-1914 constituèrent une réserve de 2.122 millions de roubles, auxquels il faut joindre les 270 millions de roubles, montant du reliquat des budgets précédents. Les dépenses extraordinaires — défense nationale, construction de chemins de fer — étaient couvertes en partie par ces réserves, une partie par l'emprunt.

La dette russe d'avant-guerre atteignait à peine 8.825 millions de roubles, « grâce à la bonne administration des finances, dit G. Welter, la dette publique diminuait d'une manière constante par voie d'amortisse-

ment ». Au 1er janvier 1911, son montant était de 9.030 millions de roubles; un an plus tard, ce chiffre tombait à 8.954 millions, puis à 8.858 millions pour atteindre, au 1er janvier 1914, 8.824 millions de roubles.

Le faible montant de la dette russe d'avant-guerre permettait de n'en inscrire le service et l'amortissement que pour 13 % du budget — chiffre insignifiant et dépassé de beaucoup par les budgets de tous les autres Etats. Mais même après la guerre, malgré l'énorme accroissement des dettes publiques de tous les grands Etats, la dette russe restait, et de beaucoup, la plus modeste. Elle n'atteignait (dette extérieure et intérieure) que 33 milliards de roubles, soit environ 40 % seulement de la dette française à la même époque. Depuis, la France a progressé dans l'emprunt.

La question qui intéresse, à juste titre, le lecteur français, est celle des emprunts russes, qui ont ruiné tant de petits souscripteurs. D'après les calculs de la Commission pour la protection des intérêts français en Russie, le montant des capitaux français investis en fonds russes ne dépasse pas 8.900 millions de francs-or.

Quel eût été le sort de cette créance avec une Russie restée « tsariste »? « Sans la révolution, répond à ceci G. Welter (*Ce qu'il faut savoir de la Russie économique*), la Russie aurait, sans doute, après la victoire commune des Alliés, retrouvé son équilibre financier aussi rapidement que l'Angleterre. » Le célèbre économiste H.-G. Moulton (*Russian debts and russian reconstruction*) va plus loin en affirmant que si terrible que soit l'œuvre dévastatrice des Soviets, le budget d'une Russie libérée de leur joug se rapprocherait, dans un délai très court, de celui de la Russie d'avant-guerre. Nous citerons également l'ouvrage si documenté de A. de Goulévitch, *Tsarisme et révolution, du passé à l'avenir de la Russie*, qui arrive à cette conclusion que « la question de la reprise du service de la dette extérieure russe, question qui intéresse au premier chef tous les créanciers de la Russie, ne pourra se poser qu'après la disparition des Soviets ».

En effet, les Soviets, par décret du 21 janvier 1918,

avaient annulé tous les emprunts d'Etat. Il est curieux de constater que cette spoliation des souscripteurs français avait bénéficié, en quelque sorte, du consentement tacite du gouvernement de la République, puisque le pouvoir, qui reniait les engagements de la Russie, fut cependant reconnu *de jure*, sans aucune garantie pour les créances françaises.

Terminons, enfin, cette petite étude, par quelques mots sur une question, qu'on a traitée avec beaucoup de légèreté : celle de l'alliance russe.

Certains esprits chagrins ont prétendu que cette alliance a toujours été onéreuse pour la France, puisque la Russie a trahi par trois fois ses engagements : pendant la guerre de Sept Ans, après Erfurth et à Brest-Litowsk.

C'est vraiment faire preuve d'une ignorance totale de l'histoire que d'en être encore à ces légendes. Pour ce qui est de la guerre de Sept Ans, Albert Vandal, dans son ouvrage classique *Louis XV et Elisabeth*, a fait justice de ce reproche; après les désastres subis à Rossbach et à Crefeld par l'armée française et les éclatantes victoires des Russes sur Frédéric II à Jaegerndorf et à Kunersdorf, après la prise de Berlin par Todtleben et Souvorof, Louis XV avait entamé, par l'entremise de Bernis, des pourparlers secrets avec la Prusse en vue d'une paix séparée, dans laquelle la Russie serait abandonnée. Lorsque l'impératrice apprit cette singulière démarche, Louis XV s'empressa de charger Choiseul de lui donner tous les apaisements possibles et, en même temps, il envoya à son ambassadeur les étonnantes instructions suivantes :

« Ralentir, si les circonstances le permettent, les opérations des Russes, pour qu'ils ne puissent mettre leurs services et leurs succès à un trop haut prix et qu'au contraire les armes de Sa Majesté lui donnent la principale part à la négociation de la paix. »

On voit donc de quel côté fut, en cette occasion, la fidélité aux engagements pris.

Quant à l'alliance conclue en 1807, il est à peine utile de dire qu'elle fut rompue par Napoléon, qui envahit la Russie et fit subir à la Grande Armée le désastre de 1812.

Enfin, pendant la dernière guerre, la Russie, en sacrifiant par deux fois ses armées — en Prusse orientale et en Galicie, — permit à la France de gagner la Marne et à l'Italie de résister aux Autrichiens.

« Si la France n'a pas été effacée de la carte de l'Europe, c'est avant tout à la Russie que nous le devons »; ces paroles du maréchal Foch répondent noblement aux reproches qu'on a faits à l'alliance russe. « Il faut donc conclure, dit le général Cherfils dans son livre *La Guerre de la délivrance,* que les armées russes, en retenant sur elles tout le poids de la puissance offensive des Allemands, nous ont sauvés d'un désastre... Nous n'aurons jamais assez de reconnaissance pour nos héroïques alliés russes. »

La paix de Brest-Litovsk, on le sait, fut signée par les bolcheviks; il est à remarquer que parmi les plénipotentiaires soviétiques ne se trouvait pas un seul Russe.

Lorsque le commissaire Yaovlev vint chercher le tsar Nicolas II à Tobolsk, où il était en captivité, pour le transférer à Moscou, le tsar s'écria : « Je sais pourquoi on veut m'emmener, c'est pour m'obliger à signer le honteux traité de Brest-Litovsk. Je me couperai le bras plutôt que de le faire! »

L'empereur Nicolas II ne signa pas le traité, qui trahissait la France, et paya sa fidélité de sa vie. Les bolchevicks le signèrent, eux, et se virent reconnus par la France, dont ils devinrent les alliés. Ici, encore, on peut se livrer à certaines réflexions.

Telle est la vérité sur la Russie impériale. Mais cette vérité sera-t-elle entendue?

Pendant la campagne d'Egypte, Monge apprit qu'un savant derviche expliquait aux Arabes la dernière éclipse en affirmant qu'un grand loup avait avalé le soleil et l'avait recraché ensuite.

Il résolut d'ouvrir les yeux au derviche et lui démontra longuement la théorie des éclipses en accompagnant ses paroles d'un dessin, tracé sur le sable. Le derviche écouta attentivement le discours que traduisit l'interprète. Puis il murmura quelques mots.

— Que dit-il? demanda Monge.

— Il dit que c'est le grand loup qui a avalé le soleil, répondit l'interprète.

Et je crains bien qu'après avoir lu ce que je viens d'écrire sur la Russie, il se trouve quand même des derviches politiques qui diront, avec une tranquille et imperturbable assurance :

« Le régime tsariste était une tyrannie. »

J. JACOBY.

# UN EMIR AFGHAN
## ADVERSAIRE DE L'ANGLETERRE EN ORIENT

# DJEMMAL ED DINE
## TÉNÉBREUX AGITATEUR

---

Après avoir culbuté Arabi Pacha et son armée à Tell-el-Kébir, le général Wolseley venait, sans coup férir, d'occuper le Kaire. Les rebelles, maltraités par la fortune des armes, le sont aussi, généralement, par les gazetiers. Seul, en France, Ernest Vauquelin rendit à ceux d'Egypte un peu de cette justice qui leur était due et que les juges du Khédive, stylés par les Anglais, devaient leur refuser. Traçant dans l'*Intransigeant* le portrait de leurs meneurs, il exposa avec impartialité les origines du Parti National égyptien. L'âme de ce parti était un Afghan, de qui nul en Europe n'avait jusque-là entendu parler. Ayant résumé sa carrière, Vauquelin lui-même avouait qu'il ne savait au juste si le personnage était encore de ce monde ni dans quelle partie.

> Si Djemmal ed Dine n'est pas mort en soldat d'aventures sur quelque champ de bataille inconnu d'Asie, écrivait-il, ou s'il n'a pas été empoisonné, il reparaîtra bientôt, et l'Angleterre contre laquelle il a fait le serment d'Annibal, le reconnaîtra aux coups qu'il leur portera. Sur quel point? — sur l'Indus peut-être...

A peine le collaborateur de Rochefort avait-il posé ce point d'interrogation que Djemmal ed Dine, comme s'il eût entendu son appel, surgissait devant ses yeux éberlués.

C'était sur les bords de la Seine que l'Afghan avait choisi

de combattre l'Angleterre. Mais il avait ses raisons pour garder, pendant quelques semaines, l'incognito.

Aux premiers jours de 1883, de la Madeleine à la rue Drouot, les passants se retournaient sur un exotique personnage qui flânait sur le boulevard, sans se soucier de la curiosité qu'il soulevait. De taille moyenne, il était vêtu d'un caftan noir qui lui tombait jusqu'aux pieds, chaussés de babouches, un turban, d'une blancheur immaculée, s'enroulait autour de sa tête bronzée, une longue barbe, épaisse, aussi noire que ses yeux, s'étalait sur sa poitrine, ses traits se distinguaient par une grande finesse, son regard était intelligent et vif, toute sa physionomie respirait la fierté et l'énergie. C'était Djemmal ed Dine qui, nouvel Usbeck, mais moins ingénu que lui, à l'âge de quarante ans, pour la première fois de sa vie, foulait le sol d'un des deux pays de Fanguistân qui s'étaient partagé l'Empire du monde.

Son histoire eût fourni un conte merveilleux des *Mille et une Nuits*, mais, s'il y avait encore de par l'Islam, en dépit des eunuques veillant sur leur « honneur », des sultans sganarelles comme le féroce Shahriar, il n'y avait déjà plus de Shéhérazade quand Mohammed Djemmal ed Dine était venu au monde, en l'an 1254 de l'Hégire (1838-1839), au village d'Assad-Abad, près de Kassar, dépendant de Caboul. Son père descendait du Prophète par Sayed Ali al Tirmishi et par le petit-fils d'Al Hussein, fils d'Ali, fils d'Abou Taleb. Ce saint homme était versé en toutes sortes de sciences, tant sacrées que profanes qu'il enseigna à son rejeton. Il lui apprit la grammaire arabe, la philologie, la rhétorique, la théologie, l'histoire, la géographie, le souffisme, la philosophie, la métaphysique, la physique, la médecine et l'astronomie. Désirant s'instruire aussi des sciences des Infidèles, le jeune Djemmal ed Dine entreprit le voyage des Indes; de là, sa dix-huitième année révolue, ayant été en pèlerinage à la Mecque, il retourna à Caboul, où son digne père s'était fixé. Entré au service de Dest Mohammed, il suivit son souverain dans sa campagne contre Hérat. Le 9 juin 1863, cette ville s'était rendue à l'émir Afghan, qui trépassa 9 jours après. Chir Ali, celui de ses fils qu'il avait élu pour successeur, s'était à peine assis sur le trône que ses frères, tant du même lit que d'un lit dif-

férent, le lui disputèrent. Ils dressèrent successivement leurs fortes têtes contre lui. Chir Ali les humilia l'une après l'autre, sans les trancher. Ensuite son neveu Abdoul Rahman, fils d'Afzul, prit les armes contre lui, imité par ses oncles. Djemmal ed Dine était à leurs côtés. Défaits à Kujbaz les rebelles passèrent la frontière. Abdoul Rahman ne tarda pas à revenir à la charge, soutenu par l'Emir de Bokhara. Rejoint par Azim-Khan, il entra à Caboul, d'où, malgré trois assauts successifs, Chir Ali ne réussit pas à le débusquer. Son plus habile général et les troupes qu'il commandait s'étant laissé débaucher par l'adversaire, Chir Ali se résigna à la fatalité et à la fuite, qui le mena, avec les cinq cents cavaliers qui ne l'avaient pas trahi, en Turkestan. Ayant levé des mercenaires, il reparut bientôt, mais pour presque aussitôt s'enfuir de nouveau, battu par Abdoul Rahman, le 13 septembre 1867. Afzul prit alors le titre d'émir, dont il ne devait jouir que trois semaines, décédé de non moins suspecte façon que le vainqueur de Hérat. Azim, lui ayant succédé, élut Djemmal ed Dine son premier ministre. Le jeune homme d'Etat, qui avait médité en philosophe sur l'histoire de l'Afghanistan, s'efforça de mettre un terme aux luttes fraticides qui, ensanglantant son pays, en faisaient une proie facile pour les Russes et les Anglais. S'il avait jusqu'à présent préservé son indépendance, c'était à la seule rivalité de ces deux grands rapaces qu'il le devait. Il eût été préférable que ce fût à une monarchie forte et respectée. Azim n'écouta point les sages conseils de son jeune vizir. Il exaspéra la haine de ses parents en les tenant à l'écart, confiant à des incapables, dont il se croyait sûr, les principales charges de l'Etat, — et ce qui devait arriver ne tarda pas à arriver. Ayant quitté le Turkestan, Chir Ali s'avança par l'Hérat contre Kandahar. Yakoub Khan, son fils, Aslan Khan, son neveu, et Ismaïl, le frère d'Amin, prirent une revanche décisive sur Abdoul Rahman et rétablirent Chir Ali Khan sur le trône que lui avait légué son père.

Djemmal ed Dine ne suivit pas son maître dans sa fuite précipitée. Il resta à Caboul. On ne l'y inquiéta point, car il avait su se faire aimer du peuple. Sa qualité de descendant du prophète détourna de sa personne la vengeance de Chir

Ali. Condamné à une disgrâce dont il ne prévoyait pas le terme, Djemmal ed Dine souhaita de s'instruire autrement que par les livres, en voyageant. L'Emir lui accorda volontiers la permission qu'il sollicitait d'aller refaire à la Kaaba ses dévotions, à condition qu'il gagnerait le berceau du Prophète en passant par l'Inde et non par la Perse. Les voies d'Allah sont mystérieuses. Cet itinéraire qu'on lui imposait devait révéler sa vocation à Djemmal Ed Dine. Ce n'était pas en vain qu'il descendait du fondateur de l'Islamisme. L'âme ardente de Mahomet battait en lui, et cette âme saignait à constater la décadence d'un Empire qui avait été jadis immense et qui, en l'espace de quelques siècles, avait brûlé d'un si vif éclat sur l'univers.

Ce royaume des Indes, que Djemmal parcourait, avait été un des fiefs et le joyau de l'Islamisme. Il n'était plus maintenant qu'une colonie anglaise. Que 50.000 soldats de Sa Majesté britannique pussent paralyser, comme certains reptiles fascinent leurs proies, près de 200 millions d'Hindous, c'était un monstrueux paradoxe, pour ceux-là seuls qui ignorent l'histoire et n'ont pas réfléchi sur ses enseignements. Ces malheureuses populations de l'Inde avaient été les victimes à la fois de leurs propres passions et de la diabolique astuce des Anglais, qui, sous prétexte de les rendre heureuses, en les protégeant les unes contre les autres, les avaient divisées. Exploitant les haines de race et de religion, au lieu de la sécurité et du bien-être, ils leur avaient apporté la misère. Au fond de tous les cœurs couvait la haine de l'envahisseur. Pris de pitié et de colère, Djemmal ed Dine se jura de purger l'Inde des Anglais. Aux plus grands comme aux plus humbles, aux portefaix comme aux princes, aux Musulmans comme aux sectateurs de Bouddha et de Brahma, à tous, il prêcha l'oubli des injures anciennes et de ne plus se souvenir que de leur présente et commune infortune, les exhortant à s'unir désormais, sans distinction de race, de caste, de religion, à se liguer contre l'intrus qui, perfidement, avait attisé leurs dissensions, pour leur voler leur pays et les réduire en esclavage. Il citait l'exemple de Nana-Sahib, et ils écoutaient avidement sa parole qui leur était sacrée, étant celle d'un descendant du Prophète. Lui-même, il leur semblait un prophète, la

foi qui l'illuminait les vivifiait, leur rendait l'espoir. A mesure que son prestige grandissait, celui de l'oppresseur diminuait. Mais il avait l'ouïe fine, et bien que Djemmal ed Dine s'exprimât à voix basse, et dans le privé, l'écho de ses discours insidieux parvint jusqu'aux oreilles du gouverneur général. l'Afghan était la sorte d'ennemi que les Anglais redoutent comme la peste. Sachant la fragilité de leur domination, ils avaient placé l'Inde entière en quarantaine, cherchant à l'isoler moralement, dressant, entre elle et le reste du monde, comme un cordon sanitaire. A quelque race, à quelque croyance qu'ils appartinssent, les voyageurs n'y étaient admis qu'en nombre restreint, soumis à une stricte et constante surveillance. Prévenu par ses espions, Lord Lytton fit intimer à Djemmal ed Dine l'ordre de se remettre en route et pour qu'il ne ratât point son pèlerinage, Son Excellence poussa la sollicitude jusqu'à l'embarquer aux frais du gouvernement sur le premier vaisseau, en partance pour Suez.

Pendant la traversée, Djemmal ed Dine eut loisir de réfléchir sur ce qu'il avait observé durant son séjour aux Indes, et de voir clair en lui-même. Il lui parut que ce serait une chose infiniment plus agréable à son saint aïeul si, au lieu d'aller s'incliner sur sa tombe, il allait, de pays en pays, rappeler les vrais Croyants au sentiment de leur dignité. Sitôt débarqué à Suez, il s'en fut au Kaire. Ayant pris contact avec les Musulmans d'Egypte, il rendit visite à ceux de Stamboul. Son turban, insigne de son titre, lui servait partout de talisman. Le grand vizir Aali pacha l'accueillit avec tous les égards dus à sa noble origine. Conquis à son Idée, il jugea aussi vain qu'imprudent de la soumettre au Padischah. Abdul Aziz était sous la coupe de sa mère, qui, elle-même, était sous celle du cheikh ul Islam et de sa clique de cagots. C'était un grand malheur. Si les scions de la maison d'Othman avaient su tirer plus adroitement parti de la puissance que leur conférait leur dignité de Khalifes, plus formidable que ne le fut jamais celle des papes des Infidèles, l'Empire n'eût pas été dépecé et l'Islamisme serait encore ce que Djemmal ed Dine voulait qu'il fût. Mais, à l'ombre des vieilles mosquées, qui n'étaient plus que des sépulcres, un parti était né, ces dernières années, le parti de la « Jeune Turquie ». Il avait pour

but de rénover l'Islam décrépit en lui injectant le sang frais des idées nouvelles. Djemmal ed Dine s'accorda tout de suite avec ces effendis. Initié à la franc-maçonnerie, à laquelle les carbonari à fez étaient tous affiliés, il fut élu membre de l'*Anjouman-i-Danesh*, et fit, à cette académie turque, sous les auspices du directeur du *Dar-ul-Fuchmin* (Université), Tahsin effendi, une conférence, au cours de laquelle, comparant le corps social au corps humain, qui avait des parties nobles et des parties humbles, mais toutes également utiles, quoique diversement, à l'organisme, il risqua un parallèle entre les prophètes et les philosophes. Inquiet de son prestige croissant, jaloux de son succès, le Cheikh ul Islam s'empara de ses trop subtils arguments pour l'accuser d'avoir osé insinuer que la mission du Prophète était un art, un métier, et donc Mohammed lui-même un artisan, un imposteur. Dans la polémique qui s'engagea, le Cheikh ul Islam eut le dessous, mais ayant l'oreille du Sultan, il obtint d'Abdul Aziz qu'il priât l'hérétique de colporter ailleurs sa détestable doctrine.

Djemmal ed Dine repassa en Egypte. L'expérience de Stamboul ne l'avait pas découragé. La voie des Prophètes est semée d'embûches, c'est malgré eux qu'il faut sauver les hommes. Mais rien ne prévaudrait contre l'Idée, au triomphe de laquelle tout entier il s'était consacré. L'Islamisme devait être non seulement une religion, mais encore, et surtout, une patrie, dont les différentes contrées où vivaient des musulmans formeraient les provinces fédérées, solidaires les unes des autres, animées de la même ambition : la renaissance de l'Empire des Khalifes. Il rappelait lui-même par son ascétisme les apôtres des temps héroïques. Sa science, confirmée par les titres qu'on lui avait conférés à Stamboul, ajouta de l'éclat à son prestige, que la persécution avait encore grandi. S'exprimant dans le plus pur des dialectes arabes, comme s'il fût né natif de la Mecque, il improvisa ses homélies un peu partout, dans la cour d'El Azhar, à la porte des mosquées, dans le selamlik de quelque bey ami, en plein air, sur la place publique. Les passants s'attroupaient, faisaient cercle autour de lui, qui leur prescrivait, leur ordonnait l'amour de la philosophie, des lettres, des arts et des sciences, lesquels devaient susciter la Renaissance de la patrie commune, l'Islam. Civils

et militaires, des effendis, des beys, quelques pachas se rapprochèrent de lui, séduits par son éloquence, gagnés à son Idée. Entre ces disciples, Djemmal ed Dine distingua tout particulièrement le ministre des warkfs (fondations pieuses), Moustapha pacha Samy. Il lui ouvrit toute sa pensée qui était d'instaurer dans chaque pays musulman un ardent foyer de vie, en donnant le sentiment de la patrie à des êtres de qui la foi fanatique n'avait plus de but ou dont l'énergie se dissolvait, aux trois quarts, dans le plus abject matérialisme. La lettre ayant tué l'esprit, il était temps de rendre à l'esprit sa primauté pour que son souffle ranimât la flamme éteinte. Les religions ont aussi besoin d'être réformées, adaptées aux circonstances, aux nécessités nouvelles. Tous les hommes devaient vivre en frères dans les territoires où prédominait la religion du Prophète, quelle que fût leur race ou leur religion, oublier leurs querelles personnelles, s'unir pour s'affranchir du joug. Trop de gens, et des plus puissants, qui n'étaient pas tous des francs-maçons, avaient, certes, intérêt à s'opposer à ce que ce beau rêve devînt une réalité. Sous les régimes tyranniques, les sociétés secrètes offrent aux opprimés de merveilleuses ressources. Le parti de la *Jeune Turquie* l'avait compris, qui groupait, musulmans, juifs et chrétiens, des jeunes hommes de bonne volonté, affiliés à la franc-maçonnerie, s'épaulant les uns sur les autres, soutenus par leurs frères du monde entier, prêts à tous les sacrifices, y compris celui de leur vie, pour délivrer leurs pays des satrapes indigènes ou étrangers. Convaincu, Moustapha Pacha Samy persuada des Turcs, des Coptes, des Arabes, des Arméniens, voire quelques-uns des rares effendis et beys d'origine fellah. Une loge de trois cents membres fut fondée, qui prit le nom de *Jeune Egypte*. On disposa bientôt d'un journal de propagande rédigé en arabe et en français. Mais il entrait dans cette combinaison trop d'éléments hétérogènes, trop d'intérêts inconciliables, trop de vulgaires ambitions, les visées de chacun étaient trop divergentes pour que l'« union » et le « progrès » ne fussent pas qu'une vaine formule. Les Coptes, les Syriens, les Arméniens désertèrent. Les brebis galeuses parties d'elles-mêmes, Djemmal ed Dine et Moustapha Pacha Samy, reformant le groupe, fondèrent le *Parti National égyptien*, qui se

proposait de mettre fin au pouvoir autocratique du Khédive et d'établir progressivement le régime représentatif en Egypte.

Devançant le Parti national égyptien, dont, à vrai dire, elles ne soupçonnaient même pas l'existence, la France et l'Angleterre se chargèrent de réaliser la première partie de son programme. Elles mirent fin au pouvoir absolu du Khédive, de qui la gestion financière lésait leurs intérêts financiers. Aussitôt Djemmal ed Dine alerta ses partisans. C'est ainsi, leur dit-il, et non autrement, que les choses s'étaient passées aux Indes. L'histoire se répétait. C'était avec le même cérémonial qu'on avait procédé au détrônement du nabab Ferradj Ed-dowla et à son remplacement par Midjafar. Les mêmes calamités allaient fondre sur l'Egypte que sur les Indes. Depuis plus d'un siècle que les Anglais y régnaient, les Hindous étaient mis au ban de l'Humanité, traités, les riches comme les pauvres, en parias, ne pouvant prétendre à aucun grade militaire, ni à aucune fonction publique, n'ayant même plus la liberté la plus sacrée de toutes, la liberté de conscience. Ce n'était pas tout : l'Anglais avait réduit les Hindous à la misère et à la famine, ayant ruiné leur commerce et leur industrie par l'importation de ses fabriques. Tel serait le sort de l'Egypte s'ils toléraient l'ingérence étrangère.

Des contrôleurs anglo-français ayant été imposés au Khédive, le Parti national égyptien se décida à brusquer les événements. Trois de ses membres, trois colonels, sommèrent l'Effendina d'inviter ces messieurs à retourner chez eux. Surpris et ravi tout à la fois de l'explosion de la volonté égyptienne, qui se manifestait pour la première fois, Ismaïl chercha à l'exploiter pour intimider ses créanciers. Mal lui en prit. Les Puissances prêteuses exigèrent du Sultan le renvoi du pacha banqueroutier et son remplacement par son fils aîné Tewfik.

La crise semblait résolue.

Elle ne faisait que débuter. Prévoyant l'avenir, Djemmal ed Din sortit de la pénombre où, volontairement, il s'était jusque-là confiné. A la fiction diplomatique, dont il n'était pas dupe, il opposa la brutale réalité. La douceur, la jeunesse du nouveau khédive ne lui inspiraient guère confiance. Le philosophe se mua en polémiste, il donna l'alarme au pays,

dénonçant au mépris des Egyptiens l'Effendina qui, pour sauver son misérable trône et dans l'espoir, à l'exemple de son père déchu, de brimer et tondre ses sujets, se faisait le serviteur conscient ou inconscient des Infidèles, surtout des Anglais, lesquels se disaient ses protecteurs, et seraient bientôt ses geôliers, leur souci n'étant pas de régénérer le pachalik, mais de le confisquer à leur profit. Si l'indigne arrière-petit-fils du grand Méhémet-Ali n'avait pas manqué de religion autant que de courage, il eût agi comme le roi afghan Shah Shoudja, tourné vers ses sujets, il se fût écrié : « Chassez les Anglais, dussiez-vous pour cela passer sur mon cadavre! »

C'était le cri de guerre que Djemmal ed Dine poussa à la mosquée du sultan Hassan. « Chassez aussi Tewfik, ô Musulmans, prenez les armes contre les Anglais, si vous ne voulez pas qu'ils réduisent l'Egypte en servitude, comme ils y ont réduit l'Inde, soulevez-vous pour défendre votre indépendance et fonder vous-mêmes votre liberté! » Le consul de Sa Majesté britannique veillait. Lord Vivian toucha deux mots au faible Tewfik. Djemmal ed Dine fut arrêté, enlevé plutôt, et ramené aux Indes. On lui fixa pour résidence Haïdar-Abad, dans le Decan. Sa dernière mésaventure semblait l'avoir calmé. Revenu à la philosophie, qu'il avait négligée pour la politique, il employait les loisirs que lui faisaient les Anglais à rédiger un traité intitulé : *Réfutation du Matérialiste.* Au début de 1882, on le fit venir à Calcutta, pour que ses moindres faits et gestes fussent surveillés. Bien que peu de nouvelles lui parvinssent d'Egypte, et celles-là filtrées et censurées, il comprit que l'étincelle, que son souffle y avait fait jaillir, avait pris l'ampleur d'une flamme menaçante. Les Anglais répandant à profusion des tracts où ils assuraient qu'ils ne s'attaquaient pas au Sultan, mais au « rebelle » Arabi, qui avait osé défier son autorité, Djemmal perça la manœuvre. Quelques semaines après, on lui rendait sa liberté à peu près entière. Il ne douta plus que tout fût consommé là-bas, au gré des Anglais. Ils avaient dû y rouler tout le monde. Leur intervention s'était effectuée dans les formes, légalement. Ils avaient été en Egypte comme les délégués du Sultan et ses mandataires, pour rétablir son autorité défiée, mise en péril par les « insurgés ». Ils n'avaient pas conquis le pachalik, ils

l'occupaient provisoirement, s'engageant même d'en retirer leurs troupes dès que l'ordre serait complètement rétabli. Ouais! Djemmal ed Dine savait le cas qu'il fallait faire des promesses britanniques : les kalendes de ces Insulaires étant aussi chimériques que les grecques...

Les coups de canon et de fusil qui avaient massacré les fellahs d'Arabi résonnaient douloureusement dans le cœur des Musulmans de l'Inde. « Il nous faut maintenant, disaient-ils à Djemmal ed Dine, faire des vœux pour que la Russie ne tarde pas à enlever notre pays aux Anglais et y renverser leur avide gouvernement, autrement l'Islamisme trouvera en eux ses plus exécrables persécuteurs : leurs missionnaires voudront faire de nous des chrétiens à tout prix. » Les vrais croyants de l'Afghanistan et du Béloutchistan partageaient ces craintes, que leur avaient soufflées les émissaires du tsar, *via* Samarkand et Achkabad. Il ne servait de rien de faire des vœux, il fallait agir, Allah, selon le dicton des Roumis, n'aidant que ceux qui s'aident eux-mêmes. Les Anglais n'avaient remporté en Egypte qu'une demi-victoire, que la rivalité de la France les empêcherait d'exploiter à fond. L'inexplicable volte-face de Freycinet, le subit rappel de l'escadre française alors que, de conserve avec l'anglaise, elle filait vers Alexandrie, avaient facilité le coup de Seymour et de Wolseley. Djemmal ed Dine flairait là-dessous quelque marchandage; l'opinion publique française, qui n'était pas dans le secret des chancelleries, devait vivement ressentir la carence du gouvernement. Il trouverait en elle sa meilleure alliée. En Asie, il était aussi ligoté qu'un prisonnier, en France il serait libre. Si lord Ripon, qui avait remplacé lord Lytton comme gouverneur général de l'Inde, avait pu se douter de la destination que Djemmal ed Dine avait choisie, il se fût bien gardé de le laisser s'envoler, mais il était trop aise de se débarrasser de l'agitateur pour ne pas lui accorder la permission qu'il demandait d'aller ailleurs, — et de s'y faire pendre, si possible...

Voilà pourquoi, en ce début de 1883, le cheikh Sayed Djemmal ed Dine el Afghan flânait sur les boulevards, en caftan noir et turban blanc. Il se recueillait, flairait le vent, lequel soufflait d'Egypte, et il attendait les événements.

Pour ce nouvel Annibal, Paris ne fut pas une Capoue, bien que ses houris fussent plus séduisantes que les houris du paradis. Mais le descendant du Prophète n'était pas venu en France pour bambocher. Aux petites femmes il préféra les grands hommes, ceux du moins qui passaient pour tels. Depuis longtemps déjà Djemmal ed Dine souhaitait connaître M. Renan. Un syrien, H. Ganem, rédacteur au *Journal des Débats*, satisfit son envie. Si Djemmal ed Dine était curieux de voir comment était fait un philosophe de Franguistân, M. Renan ne l'était pas moins d'étudier « dans ses manifestations originales et sincères, la conscience de l'Asiatique éclairé ». Il se fût montré surpris de rencontrer en Djemmal ed Dine un esprit libre et nullement fanatique s'il ne se fût souvenu que son interlocuteur appartenait à « ces races énergiques du Haut-Iran, voisin de la Perse, où l'esprit aryen vit encore sous la couche superficielle de l'Islamisme officiel », et s'il ne se fût rappelé à propos que, selon les plus sérieux orientalistes, l'Afghanistan était, de toute l'Asie, le Japon excepté, « le pays qui présentait le plus d'éléments constitutifs de ce que nous appelons une nation ». Malgré tout, il restait confondu, et émerveillé, de la curiosité scientifique et philosophique du cheikh, non moins que de sa dialectique déliée, qui formaient un si remarquable contraste avec l'incurie spirituelle des autres musulmans, en deçà de la Perse, si peu curieux de leur nature. En vérité, il se demandait s'il n'avait pas devant les yeux, « à l'état de ressuscité », quelqu'une de ses anciennes connaissances, Avicennes, Averroès ou tel autre de « ces grands Infidèles qui ont représenté durant les siècles la tradition de l'esprit humain ». Pendant que M. Renan dialoguait avec Djemmal ed Dine, le thème d'une conférence germait en lui, qu'on l'avait prié de faire à l'*Association Scientifique*. Il le développa brillamment le mois suivant, sous le titre : *L'Islamisme et la Science*, analysant les causes de « l'infériorité actuelle des pays musulmans, la décadence des Etats gouvernés par l'Islam, la nullité intellectuelle des races qui tiennent uniquement de leur religion leur culture et leur éducation ». « Tous ceux qui ont été en Orient et en Afrique, disait M. Renan, sont frappés de ce qu'a de fatalement borné l'esprit d'un vrai croyant, de cette espèce de cercle de fer

qui entoure sa tête, la rend absolument fermée à la science, incapable de rien apprendre ni de s'ouvrir à aucune idée nouvelle. » Djemmal ed Dine eût été plutôt disposé à donner raison à l'auteur de l'*Avenir de la Science,* mais, en tant que descendant du Prophète, il se devait de prendre publiquement la défense de l'Islamisme, attaqué par le « plus grand philosophe de notre temps, l'illustre M. Renan dont la renommée avait rempli tout l'Occident et pénétré dans les pays les plus éloignés de l'Orient ». Cette dernière assertion, si elle eût été vraie, eût infirmé la thèse de M. Renan; vraie ou fausse, elle flattait si agréablement en lui l'amour-propre du savant, que ce sceptique se borna à faire la part de l'exagération orientale, et retourna courtoisement ses salamalecs au Cheikh Djemmal ed Dine qui était, selon lui, l'exception confirmant la règle, et « le plus beau cas de protestation ethnique contre la conquête religieuse que l'on puisse citer ». Djemmal ed Dine s'était transporté en France pour combattre, non pour disserter. L'illustre M. Renan ne s'intéressait qu'au passé, s'amusant à faire l'autopsie des civilisations défuntes et disséquer les cerveaux de leurs philosophes. L'Islamisme agonisait, il n'était pas encore mort. Avant que de le sauver de lui-même, il importait de l'arracher aux serres de ceux qui le dépeçaient vif et pantelant. Djemmal ed Dine eût pu battre l'Europe à la recherche d'un défenseur pour sa cause, il n'en eût pas trouvé un seul. Cette cause, en ce qui concernait l'Egypte, était entendue. En France, le gouvernement de M. Duclerc avait l'air de s'incliner devant le fait accompli. Pour l'opinion publique, les événements s'étaient précipités avec une telle rapidité, les coups de canon succédant sans transition aux coups de théâtre, qu'elle n'était pas encore remise de sa stupeur. Elle se faisait les idées les plus bourgeoises et les plus fausses sur les nationalistes égyptiens. Elle leur en voulait de s'être fait passer pour plus forts qu'ils ne l'étaient.

Se fût-on seulement douté qu'ils se montreraient de si bonne composition, si faciles à réduire, qu'on n'eût pas permis à Messieurs les Anglais de tirer les premiers. La vraie question d'Egypte, embrouillée dans une foule de petites questions secondaires échappait aux Français. 84 ans après l'ex-

pédition de Bonaparte, une discussion de gros sous entre ses banquiers et le trop magnifique Ismaïl ayant dégénéré en bagarre politique, le gouvernement de Sa Majesté Britannique en avait profité pour se prémunir, une fois pour toutes, contre le risque d'une récidive du coup de main tenté en 1798, qui visait le cœur de son Empire. Durant le XIXe siècle, ç'avait été le cauchemar des Anglais. Défendre leur colonie envers et contre tous, ils y travaillaient sans cesse. C'est avec cet objet en vue qu'ils avaient essayé naguère de s'emparer des défilés de l'Afghanistan et du Béloutchistan. Garantir l'Inde contre toute attaque de l'extérieur, l'entourer comme d'un rempart des pays avoisinants vassaux ou tributaires, s'y retrancher comme dans un comptoir qui fût une forteresse, telle avait été leur tactique. Désormais l'Egypte, commandant la route des Indes, servait de boulevard à leur colonie. On n'a pas compris cela en France...

Le cheikh Djemmal ed Dine eût perdu son temps à Paris si Allah n'avait pas permis que, depuis peu amnistié, Henri Rochefort y fût rentré de Bruxelles. Le directeur de l'*Intransigeant* avait voué une haine mortelle à l'Angleterre. Bien avant que Vauquelin lui eût révélé l'existence de l'Afghan, il était parti en guerre contre elle, justement à propos des affaires d'Egypte. *L'Angleterre, voilà l'ennemi*, s'écriait-il la veille du bombardement d'Alexandrie, « qu'elle soit battue à plate couture : tel doit être le plus ardent de nos vœux, car nous nous arrangerons toujours avec celui qui l'écrasera ». La civilisation britannique ne lui paraissant pas supérieure à l'égyptienne, il souhaitait que l'Angleterre « reçût d'Arabi une leçon qui la refroidît dans son ardeur d'aller planter partout son trop vénal et glouton drapeau ». Lors même qu'elle l'eût planté, ce drapeau, sur les forts démantelés d'Alexandrie, il fondait encore des espoirs sur Arabi.

Que ce patriote, écrivait-il, prenne sa revanche du bombardement d'Alexandrie, qu'il parvienne à enfermer les envahisseurs de l'Egypte entre l'eau du Nil et le feu de ses canons; qu'il écrase enfin l'armée anglaise par un de ces coups désespérés qui ne réussissent qu'aux audacieux; que le monde apprenne demain la fin honteuse des sieurs Seymour, Wolseley et autres, pendus par le vainqueur comme de vulgaires flibustiers aux grands mâts des na-

vires qui les ont amenés et la puissance britannique s'évapore instantanément comme l'hydrogène d'un ballon crevé. L'Inde mahométane la chasse immédiatement de l'Asie. En Amérique, le Canada lui échappe. En Afrique, le Transvaal et le Zoulouland reprennent les armes et il n'y a pas jusqu'à l'Irlande qui, selon toute vraisemblance, ne profite de la défaite de sa plus cruelle ennemie pour secouer ses quatre siècles d'invasions.

Le télégraphe ayant annoncé l'apparition, là-bas, du choléra, il s'en était réjoui, souhaitant que les Egyptiens eussent pour eux le « général Choléra » comme les Russes, en 1812, avaient eu le général Hiver. Mais ce « général », non plus que les trois colonels, ne réussit à arrêter la marche de l'envahisseur. « Ce n'est pas à coups de canon que Wolseley a pris Tell el Kébir, et qu'il est entré au Caire, c'est à coup de livres sterling », écrivait l'enragé. De quelque façon que ce fût, l'Anglais y était et y resterait.

Ce fut à ce moment que Djemmal ed Dine surgit à Paris. Si deux hommes étaient faits pour se comprendre et s'entendre, c'étaient assurément Djemmal ed Dine et Rochefort. Ils nourrissaient la même haine vivace et implacable pour le même ennemi. Sitôt qu'ils se rencontrèrent, ils s'allièrent. L'Afghan inspira tout de suite à Rochefort une sympathie qui ne se démentit jamais. En blond, il lui rappelait Parnell. Calme, digne et serein, plein de flamme, bouillant, passionné pour la cause qu'il défendait, il avait la foi, de l'énergie, de l'intelligence. Sa politique, ses tribulations, son exil, tout concourait à lui concilier l'estime du polémiste, et, par-dessus tout, le rôle occulte et prédominant qu'il avait joué dans la révolution d'Egypte. Pour le directeur de l'*Intransigeant,* le *Parti national égyptien* était un mouvement analogue à celui de la Commune. Le soupçon de résistance que les « rebelles » avaient opposé à l'envahisseur les avait fait soupçonner eux-mêmes de s'être laissé battre par « Lord Sterling » plutôt que par Wolseley.

On vous a joué bien des farces,
Entre autres celle d'Arabi,
Bousculé par vingt-cinq comparses
Dans un choc qu'il... n'a pas subi.
Il sait le cours de la monnaie

De ces ennemis généreux.
Albion paye,
Egyptiens, soyez heureux.

chansonnait Naclaud.

Djemmal ed Dine s'en portait garant : Arabi avait été trahi, il n'avait pas trahi. Rochefort n'en doutait pas, n'ayant pas oublié les infamies débitées par les suppôts de M. Thiers, puis de Gambetta, sur son propre compte et celui de tels de ses camarades qui étaient des justes, après la chute de la Commune. Il ouvrit toutes grandes les colonnes de son journal à son allié et lui fit ouvrir celles de *la Justice.* Djemmal ed Dine était assuré de ne pas prêcher dans le désert. Maître de lui, il regardait l'avenir avec confiance. Un sourire énigmatique errait sur ses lèvres. L'Angleterre n'était pas au bout de ses peines. Elle n'avait pas encore gagné la partie. Elle n'eut pas plus tôt étouffé la révolte d'Arabi, qu'un ennemi bien plus redoutable se dressa contre elle, au Soudan : le Mahdi, que le sirdar Kitchener devait, quinze ans plus tard, écraser avec l'aide... des troupes khédiviales...

Le temps passe, tout change, les hommes et les événements, qui ont sur eux l'action des éléments. Djemmal ed Dine est oublié de ceux-là mêmes que sa voix appela à la liberté. Devenus libres, contraints par la force des choses, les Egyptiens se sont aussitôt alliés à ceux que, durant près d'un demi-siècle, ils regardaient comme leurs plus cruels oppresseurs, mais qui, somme toute, leur firent plus de bien que de mal. Le jour n'est pas loin où l'Egypte tiendra lord Cromer pour son évergète. Humain et humaniste, il le fut en effet. Un revirement si absolu n'eût pas surpris M. Renan qui connaissait l'inconstance des passions, surtout des politiques, mais il eût affligé l'Emir afghan, qui était un homme de guerre et un homme de foi. Que le grain ait pu lever sur la terre fertile de la vallée du Nil, c'est un beau résultat. La paix et les bénédictions d'Allah soient sur lui, et sur l'Islam, qui n'a plus d'histoire propre!

AURIANT.

# SUITE AMOUREUSE

—

*DOUBLE ARABESQUE*

*Voix de l'espoir au chant craintif,*
*Si faible sois-tu, reste pure*
*Et fidèle à ton seul motif*
*De chanter — sinon ce qui dure,*
*Du moins ce que l'oiseau sur l'if,*
*Dans le grand silence attentif,*
*Arrache aux nuits de la nature.*

*Aux fontaines de Salsabil,*
*Si jalouse est l'eau, si ténue*
*Jaillie au ciel en un long fil,*
*Que cette musique menue,*
*Sans retomber dans notre exil,*
*Devient là-haut brouillard subtil*
*Et s'évapore avec la nue.*

—

*L'ECUME*

*Depuis que j'ai compris le songe de vos yeux,*
*Rien n'a changé, pour moi, des jours; mais j'entends mieux*
*La rose qui respire et le daim qui s'élance*
*Dans ces jardins secrets d'au delà du silence*
*Où l'image de nous la plus haute qui soit*
*Sourit à sa légende et s'enivre de soi.*

*Debout, devant la mer vide et calme, j'ignore*
*Si demain votre voile emplira mon aurore;*
*Mais j'écoute; j'écoute, au bord du sable amer,*
*Les brises par instant qui raniment la mer :*

*Sitôt qu'un souffle passe et caresse ma joue*
*Et courbe une volute où la mouette joue,*
*Vers cette vague neuve incliné, pour savoir,*
*Les mains jointes, je cueille une écume d'espoir.*

—

## CETTE GLOIRE DE VIVRE

*Au verger délirant de fleurs où nous passons,*
*Quand je recueillerai ce miel que tu composes,*
*Mon abeille, du suc adorable des roses*
*Et du parfum doré de tes belles chansons;*

*Lorsqu'à travers nos corps déchirés de frissons,*
*L'amour prolongera ses flammes grandioses,*
*Et qu'enfin j'atteindrai cette âme que tu n'oses*
*Ouvrir toute au baiser de mes chaudes moissons;*

*L'heure, hélas! viendra vite, alors, où la colombe*
*Rejoint son nid, le jour sa nuit, l'homme la tombe.*
*Mais nul pleur de regret ne troublera nos yeux,*

*Car nous aurons connu ce que tu me dévoiles,*
*Cette gloire de vivre en espérant les dieux,*
*Et je l'emporterai par delà les étoiles.*

—

## MA JOIE

*Chantez avec moi, bonheur des fontaines,*
*Dansez d'allégresse aux bassins des cours!*
*Fidèles oiseaux, musiques certaines,*
*Chantez! et sonnez, cloches, sur les tours!*

*Emplissez le ciel! Emplissez ma joie!*
*Dilatez le jour, délire vainqueur!*
*Et que tout déborde, et que tout s'emploie*
*A faire éclater le feu de mon cœur!*

*J'ai bu son baiser! J'ai goûté sa bouche!*
*Mon sang, désormais, porte plus de foi,*
*Brûle plus d'amour, ô rose farouche,*
*Que tu n'as de pourpre et d'odeur sur toi.*

—

## *RIMES*

*Les feuilles de l'automne et les roses de mai,*
*J'ai tout aimé. Souvent, de ces roses aimées*
*L'une, dans mon passé, laissa l'odeur amère*
*Des feuilles de l'automne et du vent de la mer;*
*Mais de l'automne aussi la feuille, bien des fois,*
*Me donna ce bonheur intime, cette joie*
*Que j'éprouve à cueillir, en sa grâce enflammée,*
*Pour une autre et que j'aime une rose de mai.*

—

## *L'ABEILLE MORTE*

*Comme une fleur l'abeille,*
*Vous m'attirez en vous,*
*O pétales jaloux,*
*Lèvres, coupe vermeille!*

*Mais plus je m'émerveille*
*Des parfums et des goûts*
*Que mon zèle, à grands coups,*
*Puise en votre corbeille,*

*Plus j'aspire et je mords*
*Vos suaves trésors,*
*O bouche sans pareille,*

*Mieux je comprends la mort*
*Où trop d'ivresse endort,*
*Dans une fleur, l'abeille.*

—

## *DORMEUSE*

*Elle est nue en mes bras et s'abandonne toute*
*Au sommeil, et sourit à son rêve, sans doute.*
*Mais tandis que j'embrasse et caresse le torse*
*De baisers plus légers que ce rêve, et m'efforce*
*De surprendre, aux frissons de la bouche vermeille,*
*Un murmure, un secret de l'âme qui sommeille,*
*Elle, l'âme infidèle, emportée en des vagues,*
*Oublie et mon attente et la lampe et ces bagues*

*Qu'attise, dans la coupe, une vaine féerie :*
*Sur la mer ténébreuse elle flotte, fleurie*
*Et blanche; elle se voit peut-être, belle épave*
*De chair, lasse des jours et que l'écume lave.*
*Cependant que mes bras désespèrent d'étreindre,*
*En ce corps oublié sur ma rive, le moindre*
*Assentiment d'amour, et que la grâce même*
*De ce corps dont mes yeux désirent tant qu'il m'aime,*
*S'idéalise, brûle en délice, et délivre*
*De soi, vers moi, l'essor, le délire d'aile ivre,*
*Et l'arome et l'éclat divin de cette flamme*
*Où triomphe, à l'instant qu'elle va naître, l'âme.*

—

## *LA GRAPPE*

*Les fruits de mon verger n'ont pas le goût des autres*
*Peut-être; et cependant leur goût le plus léger*
*A ma bouche est plus cher que le meilleur des vôtres*
*Parce qu'il est le goût des fruits de mon verger.*

*Gardez votre bonheur. Et souffrez que je cueille*
*Le velours et l'odeur et l'or de mes amours.*
*Et toi, ma chaude grappe, écarte cette feuille :*
*Laisse ta chair mûrir au déclin de mes jours.*

*Est-il plus beau destin, lorsque le temps nous presse,*
*Dans mon verger de rêve est-il destin plus fort*
*Que d'être ce fruit mûr où chante mon ivresse,*
*D'être, quand le soleil descend, la grappe d'or?*

—

## *SOMMEIL PARISIEN*

*Tandis qu'au rouge éclat de ses enseignes crues*
*La ville, dans la nuit d'hiver, ouvre ses rues*
*Et s'irrite, au dehors, de sa criarde voix,*
*— Moi, près de toi couché, captif des murs étroits,*
*Mais du moins l'esprit libre au vent qui le soulève,*
*J'ai dormi, j'ai dormi, j'ai retrouvé ce rêve*
*D'un pays sans tumulte où je marche avec toi,*

*Où le matin s'éclaire au feu de notre foi*
*Lorsque, pour te l'offrir, ma caresse recueille*
*Ce qu'il reste de nuit d'été sous chaque feuille*
*Et ce qu'en garde encore, à l'aube, sur le sol,*
*L'herbe emperlée au loin des chants du rossignol.*

—

*UNE AUTRE*

*Quand je ne souris plus, ne cherche pas pourquoi.*
*Pardonne à ma froideur : n'en sois point offensée.*
*Car une autre me parle et me distrait de toi*
*Qui veut seule, jalouse, occuper ma pensée.*

*Toi, compose un jardin de silence à l'entour*
*Pour que cette ombre un peu te doive d'être belle,*
*Jusqu'à ce qu'un matin, recherchant plus d'amour,*
*Je découvre en tes yeux ce que j'espérais d'elle.*

RAOUL BOGGIO.

# NATIVITÉ

C'est un village nègre qu'on appelle Kouadjovi, allongé au fond de sa brousse, contre une colline ourlant la plaine. Les chemins des blancs courent, plus au nord, et l'administrateur n'y vient pas souvent. Seul un missionnaire, barbu, s'y arrête parfois, pour boire une écuelle de lait mousseux et distribuer sans conviction quelques médailles, couleur d'argent. Il est remercié d'un bon sourire, mais n'insiste pas, car à l'orée du village, il s'est heurté à la statue du lourd fétiche en terre brune, au génie Aly-Koro, au maître trois fois aimé. Et tant d'offrandes, tant de grains de maïs, tant de racines de manioc, tant d'œufs brisés sont amoncelés à ses pieds que le bon Père a depuis longtemps deviné qu'ici plus une parcelle d'âme ne reste libre à sa prédication.

Et c'est vrai! Kouadjovi ne fait qu'un avec son fétiche. Il est aussi rouge que lui et fixé en terre avec autant d'énergie. Les cases rondes, faîtées de paille noircie, se donnent des bourrades, épaulées l'une à l'autre, branlant du chef, grandes et maigres, tirant à la remorque de petites nabotes. Avec un recul de trois sentiers vers la plaine, tout cela dévale de la montagne comme une troupe de buveurs saouls de vin de palme. Jadis, les génies ont dû les figer là d'un geste magique et, depuis, ils y sont plantés comme un prolongement de latérite n'ayant gardé des anciennes fêtes que leurs trognes rubicondes.

Puis, alentour, la brousse a poussé. Tiges, lianes tressées, graminées au bruit sec quand les caresse le vent, arbres aussi, baobabs chauves avec des pendeloques, bananiers cossus, hévéas sinueux. Mais ce qui auréole surtout le village d'une

sorte d'infinie quiétude c'est, près de la colline, une bananeraie aux feuilles d'un vert exquis où Kouadjovi repose par la tiédeur de ses journées équatoriales, douillettement heureux sur cette ouate d'émeraude.

Car tout est heureux en ce coin du bout de la terre. Les hommes sont gras, ce qu'il faut; les femmes bavardes et amoureuses, ce qu'il faut également. La joie naît un peu partout au long des heures depuis la niche du bon diable Aly-Koro, jusqu'aux champs de manioc, au sommeil des chiens, des cabris; on la trouve éparse dans le silence de la plaine, comme dans le bourdonnement de la colline, dans la torpeur du midi comme dans le chant d'un griot. Et c'est bien le dernier endroit du monde où la paix est pénétrante en chaque geste, en chaque parole, assaisonnant comme un habituel condiment tous les mets du village.



Et pourtant, ce soir, à l'heure de la grande lune, quel brouhaha sur la place publique! Le baobab communal déjà bien caduc, et qui chaque nuit aime à s'endormir tôt dans la béatitude du hameau, se fait un mauvais sang capable d'avancer son âge de plusieurs lustres. Ses branches posées si calmes sur le bref crépuscule, avec leurs roussettes et leurs oiseaux nocturnes, hérissent leurs brindilles sous l'étonnement. Tout Kouadjovi grouille sur le sable pêle-mêle aggloméré : Kodjo, Moussa, Babar, N'Diaye, Bokoro, Akakpo, Daidji; la fleur des chefs de case, bras, jambes et boubous au vent. Les yeux blancs roulent au fond des faces noires; les pieds arrachent à la route des poussières sanguines; cent mains levées, brunes au recto, roses au verso, tremblent et barattent l'air, parlant plus que les lèvres. Les gamins pleurent, les chiens hurlent. Il y a la palabre!

Cependant, au pied du baobab, Bada-Massi, le chef du village, raide à force d'être digne, arbitre la cause et tient lit de justice.



Le brave homme! Voyez-le: un peu gras peut-être, mais au coin de sa paupière tant de bonhomie est embusquée! A

force de sourire, son visage n'a plus d'autre masque, et quelques poils blancs au long de ses joues accrochés comme des fleurs en grappe ajoutent une indulgence au plissement bienveillant de ses lèvres.

Un vieux nègre ignorant? Mais non! Bada-Massi possède une science plus subtile que toutes les autres : une connaissance qui ne s'apprend pas. Elle est faite de tout ce que des journées de vie, côte à côte avec Kouadjovi, ont déposé au fond de lui-même, car son village se réalise dans tous ses membres, dans tous ses gestes, dans toute sa sensibilité; son pied nu sur le sol natal ne fait pas que s'y poser pour y marcher, il entre plus avant dans la glèbe : il s'y perd. Mais, grâce à cet étrange prolongement, toute sa terre vit en lui; il en sent la chaleur, les remous, les maladies, les désirs, tandis que le ciel aux pointes de ses doigts lui enseigne ses menaces, sa sécheresse ou son mol abandon.

Parvenu au soir de ses jours, son âme comme sa chair se fondent dans la douceur de Kouadjovi, de sa pente tiède au pied du mont, de sa bananeraie suave comme un cantique. Bada-Massi, c'est le point d'équilibre du hameau, le carrefour des forces amies ou hostiles au maïs, au coton, au mil, au sisal et pas un paysan noir n'entreprendrait une culture sans le consulter.

Parfois cependant un peu de tristesse tremble à l'extrême pointe de son regard lorsque, suivant les coutumes, il sacrifie à Aly-Koro, dont le visage céleste doit fort ressembler au sien. C'est que malgré toutes les prières, malgré tout le sang des poulets versé à ses pieds, le génie a toujours refusé de lui donner un fils. Et quand à force d'avoir vécu sa terre, le bon vieux finira par faire corps avec elle, il se demande qui reprendra le bâton et saura à sa place les secrets du ciel et du sol. Yao, son épouse, est trop vieille maintenant pour qu'on puisse espérer une maternité et surtout une fructification de mâle pour laquelle il sait bien que tant de jeune vigueur est nécessaire.

Sans doute, songe-t-il à l'un de ses gendres (car il a des filles autant que le bougainvillier devant sa case a de fleurs), mais aucun ne lui semble par vocation marqué pour cette mission. A moins que... peut-être, le prochain. Les potins du

village chuchotent en effet que son avant-dernière fille, Myria, la douce, va bientôt épouser Kodjo, le tailleur de bois. Or, celui-là est un homme jeune, aux propos déjà graves, aux paroles pleines de sens qui plaisent à Bada. Et le vieux chef est si facile à enjouer que cette pensée suffit à teinter d'espoir son inquiétude, à colorer de bonne humeur les plis de son visage.

Aussi, n'est-ce point ce tracas qui le chagrine, ce soir, sur la place du baobab, à l'heure de la grande lune, en pleine palabre publique.

Tout autre est son souci. Depuis un instant, il perçoit en effet dans l'odeur de cette foule une âcreté singulière. L'air semble rétrécir les épidermes, tout comme un aigre pamplemousse recroqueville le palais.

Les trois féticheurs d'Aly-Koro avec leurs tu-tu de lianes et leurs culottes blanches, coupées à mi-jambes, semblent condenser autour d'eux l'agitation. Ils se démènent, activent l'énervement, accusent à tort et à travers, crient à la profanation. Ecoutez : ils affirment qu'une main encore inconnue a déposé, tantôt, parmi les présents offerts au Génie, un mauvais gris-gris blanc, un de ceux que le missionnaire distribue parfois lors de ses visites.

Et malheureusement, il semble à Bada-Massi que la vérité habite vraiment leur bouche. Il n'est pas douteux qu'une médaille de la Vierge Marie (puisque c'en est une) a passé ce soir deux heures tête à tête avec Aly-Koro, non pas en visiteuse mal honorée au fond de l'apatam feuillu, temple rustique du village, mais bien face à face avec la motte carrée, image solide, végétale et lente du génie de la terre.

Or, dans Kouadjovi, le fétiche est très aimé à travers le souvenir de maintes pluies obtenues au moment propice, de maints enfants heureusement conçus, de maintes amours satisfaites. Qui donc soupçonner, qui donc accuser d'un tel sacrilège? Ce n'est certes ni Kodjo, ni Moussa, ni Bokoro, ni Traore, ni les autres; mais comme il faut bien un coupable, chacun, irrité au fond de son cœur, se prend à douter de Kodjo, de Moussa, de Bokoro, de Traore et des autres. Et voilà pourquoi circulent entre les gestes des hommes, les

remous des femmes ou de la marmaille, ces étincelles de malignité rares en ce coin paisible; voilà également pourquoi Bada, le chef, sent son cœur triste comme lorsqu'un nuage épaissi d'orage voile peu à peu le soleil par une translucide journée de saison sèche.

★

Mais soudain, qu'est ceci? Aly-Koro lui-même va-t-il apparaître? Une masse de silence, tout à coup, étouffe la grand' place. En hâte, quelques cris attardés s'enfuient, boitant vers les hauteurs du ciel. Les bouches bâillent, grandes ouvertes par l'attention. Ce n'est pourtant ni Aly-Koro, ni un génie. C'est tout bonnement Myria, la fille de Bada-Massi, et Issa, sa plus jeune sœur, qui s'avancent à travers la foule écartée devant elles.

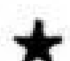
Myria!

Depuis des lunes, on ne l'a vue au centre du village! Elle demeure dans une case de la maison du chef, son père, et chacun sait qu'elle craint la foule et la vie publique. Elle préfère, au soir de ses journées, laisser couler la fatigue des travaux domestiques en appuyant sa tête contre la dernière murette de la cour intérieure, la plus proche des champs... et regarder le ciel. On prétend qu'elle a décidé de compter les étoiles.

Parfois elle chante. Mais si doucement! C'est une voix qui semble ne point lui appartenir. Les paroles ainsi murmurées ont-elles même un sens? Ceux qui par hasard purent en surprendre quelques bribes affirment que les mots prononcés ne signifient rien, mais ils se hâtent d'ajouter que jamais complainte de femme n'eut pour leur âme tant de saveur. C'est limpide et frais comme une jarre d'eau de source, conservée dans une bonne gargoulette et bue à la méridienne. Cela se place sans doute hors de la compréhension, mais à écouter les prières nocturnes de Myria, les yeux, paraît-il, voient soudain se peindre sur leurs rétines des gerbes d'images, à travers lesquelles on démêle le vent de la plaine jouant avec les pointes du manioc, la joie du sol à la première pluie, les travaux des champs, la bananeraie verte du village, sa pente indulgente au nord du mont, tout Kouadjovi

enfin condensé côte à côte avec maints autres paysages inconnus, merveilles sans doute du royaume d'Aly-Koro et des bons génies.

Car l'esprit du fétiche habite la jeune fille depuis sa naissance. Avec lui, elle a de longs entretiens muets sous le minuscule temple de chaume, à chaque présentation des offrandes du jour. Elle semble même communiquer à la motte informe un peu de sa bonté, de sa finesse de femme. Les gestes rituels de ses bras si noirs par les matins si clairs trouvent pour lui de délicats mouvements en caresses, presque de sensuels attouchements, habiles à modeler, à dégrossir le bloc Aly-Koro. En retour, la masse trapue du Dieu pourpre rend à la jeune fille une somme importante d'équilibre, de lenteur, de pondération utiles dans l'accomplissement des tâches domestiques ou la surveillance des captives de cases.



Aussi, de voir intervenir ce soir sur la place du village, à la palabre d'Aly-Koro, tant de sagesse habituellement si réservée, paralyse d'un coup toutes les langues et suspend tous les gestes. On écoute le silence, on prévoit que dans ses plis il apporte une révélation.

Alors, menu, humble, plaintif, naît un bruit. Ce sont les sanglots de la petite Issa. Elle pleure par gros hoquets, de toute son âme en chagrin. Presque nue, sauf une ceinture de jonc au-dessus des fesses à peine grosses comme deux mangues, son corps frêle, élancé, a déjà des formes délicieuses à contempler. Son crâne rasé brille sous la lune et ses épaules étroites sont secouées de larmes.

Bada-Massi, inquiet de mauvais pressentiments, s'est levé. Mais déjà, livrant d'une main très douce, à la justice du chef son père, Issa la coupable, Issa la profanatrice, Myria prend la parole. Elle explique comment la dernière fille du chef a trouvé le gris-gris du missionnaire si net, si parfaitement immaculé qu'en son cœur sans malice une seule mission parut réservée à tant d'éclat, celle de participer à la gloire du fétiche vénéré. Aussi courut-elle, tantôt, lui offrir spontanément la médaille impie comme elle lui eût dédié une fleur de la brousse.

C'est tout!

Un murmure glisse sur la foule. Le baobab secoue ses brindilles sans qu'un souffle d'air ait traversé la nuit. Les féticheurs sentent de confuses pensées rouler dans leurs caboches frisées. Quelques *Hân! Hân!* longs et lents surgissent des gosiers, syllabes traditionnelles de l'étonnement face aux événements difficiles à saisir.

Le bruit de la vie ne parvient pas à renaître. En pleine débauche d'une lune qui n'épargne aucun détail, aucune ombre, tout n'est qu'obscurité en ce village inquiet. Bada-Massi gratte sa poitrine, et son immobilité équilibre assez celle d'une chouette, grave comme Thémis qui, sur la première branche de l'arbre, réfléchit elle aussi à ce singulier cas de conscience.

Puis, de nouveau, Myria parle. A peine prononce-t-elle quelques paroles où le nom d'Issa est mêlé à des actes purs, à des offranches blanches, à des arches d'alliance. Elle dit ensuite une sorte de complainte qui coule ainsi qu'une eau vive et sanctifiante, ainsi qu'un courant où se diluent les minimes parcelles de sacrilège encloses dans l'élan spontané de la petite enfant.

C'est alors que soudain la chouette du baobab se met à crier dans le silence et, prise d'un envol subit, étend ses ailes et voile la lune à gauche.

Or, parmi les signes divinatoires, il n'est pas de meilleur présage. Il agit comme une libération! Pourquoi chercher plus loin, pourquoi se creuser plus avant? Le rire de Kouadjovi se déchaîne : un rire fraternel, tantôt grave, tantôt aigu, avec des glouglоutements, des roulades, des gloussements de basse-cour, un rire où les dents d'émail boivent des rayons de lumière, un rire comme il ne peut en exister que dans cet endroit du monde, hors des routes, des négoces, des outillages et des hommes habiles : le vrai rire de la terre d'Afrique.

Un mouvement de tam-tam s'ébauche dans la foule. Myria s'en retourne, précédée de la petite Issa. On escorte jusqu'à la maison du chef la fillette aux regards pleins d'étonnement qui, tout à coup, par réflexe d'émotion, ou par tendresse vers son aînée, tend sa petite main à la jeune fille et refait inconsciemment, devant tout le village, le geste de don simple

et d'offrande rituelle par lequel elle a lié, quelques heures plus tôt, le destin d'Aly-Koro à celui de la Vierge Marie.

## II

La nuit de cette soirée d'agitation suffit à ramener sur Kouadjovi la paix qui, d'habitude, se confond avec les heures du village, et le lendemain, et les surlendemains firent également retrouver à tous le goût des vies monotones et calmes. Pourtant certains, d'épiderme peut-être plus subtil, ou de cerveau plus délié, ne furent pas sans observer que depuis cette soirée historique de la palabre d'Aly-Koro, de singulières faveurs, des grâces efficientes comblèrent Kouadjovi.

Le climat du village, par exemple, se transforma; la saison sèche et dure se fit cette année presque molle. Certainement, de mystérieux écrans s'insinuaient entre le hameau et les violences du ciel. Aussi, dans quelle joie de belle santé à pousser vertes et fécondes se détendirent, autour du village, la bananeraie et toutes les cultures.

Bada-Massi, avant tout autre, sentit sur son épiderme ces reflets inhabituels du climat. Maintes fois, aux heures capitales du jour, on le surprit debout, au bord de la plaine, analysant de toute sa peau la qualité de l'atmosphère. Hélas! il n'y comprit pas grand' chose; il eut seulement l'intuition que l'air était farci d'actes étranges en gestation.

Puis un jour, le quatrième après la lune neuve de la saison sèche, l'heure du déjeuner étant passée et la lumière se tenant encore haute au ciel, le chef de Kouadjovi décida de prendre « son pied la route » et d'aller biner un lointain champ de manioc, sur l'autre versant de la colline.

Voici qu'il grimpe en vieillard le sentier aux blocs de latérite que pulvérise le soleil et sourit à découvrir comme le village tassé dans son nid se pelotonne à l'ombre de la douce vallée. A mesure qu'il s'élève et qu'il aborde le faîte du mont, la grande plaine de la savane le frappe au visage par son étincellement, son vent rauque et la force de son étendue presque incandescente.

Le vieux chef en vacille sous le choc, et tout enivré d'éblouissement, s'arrête pour que ses yeux reprennent leur

place. Mais soudain, qui voit-il donc monter ainsi vers lui de l'autre versant, façonné dirait-on par la lumière et comme né des rayons de l'espace. C'est un homme que Bada-Massi ne connaît point. Un voyageur, pour sûr! On l'aperçoit parfaitement nu. La statue, carrée et souple, se meut en une aisance extraordinaire des gestes de la marche. C'est une impeccable cadence de jambes ardentes que balance le bras du côté droit. La main gauche retient sur l'épaule un mouchoir qui luit de jaune et de rouge : le rituel fardeau du pèlerin. Son visage, bon génie! Bada en reste pétrifié, tel un roc du sentier. C'est à croire que tous les hommes noirs d'Afrique s'y trouvent figurés. Il ne peut exister en effet un modelage de nègre plus nègre que celui-là. Mais le sculpteur s'est plu à cueillir chaque trait le plus pur de son espèce entre des milliers de traits semblables sur les fronts, les lèvres, les sourcils des fils de Cham pour l'appliquer à ce masque d'une beauté presque excessive.

Bada-Massi voit s'avancer l'homme à contre-lumière, et celle-ci le couvre de son manteau. Plus proche de lui, il se fixe et levant sa paume :

— Je te salue, Bada-Massi, chef de Kouadjovi; où vas-tu?

— Vers mes champs, pour y travailler!

L'étranger, des yeux, regarde le ciel.

— Il y a plus de gloire à brasser la terre des ancêtres, Bada, qu'à mourir la lance au poing. Et tu seras honoré car tes mains sont calleuses, et la plante de tes pieds dure de tes marches laborieuses.

— J'ai toujours fait selon les désir du fétiche, et ma gloire n'est pas grande, étranger. Mais dis-moi, comment sais-tu mon nom, car tu ne sembles pas né dans les proches villages, ou même dans ce pays?

— Bada-Massi, sache tout de Kouadjovi, connais ses fils, ses filles, ses moutons, ses champs de manioc, car tel est ton royaume, mais ne sache pas plus qu'il t'est donné. Comme tu sais les choses de ton village, je sais, moi, celles du mien. Mais il est plus immense et plus innombrable que les plaines derrière nous.

A ces paroles, son bras dessine par l'air un immense geste qui s'étend jusqu'à l'horizon et ramène vraiment au creux de

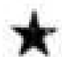
sa paume les plaines derrière lui, comme pour les présenter au chef du village. Celui-ci s'incline, et respectueusement découvre son épaule couverte du boubou. On entend alors, pendant une seconde, le seul bruissement de la chaleur autour des herbes, autour des rocs, autour de la montagne, puis l'étranger reprend :

— Continue ta route, Bada-Massi. Tes travaux n'auront pas été vains. Aly-Koro, qui porte la parole et les prières de Kouadjovi, connaît bien le souci de ton cœur. Et sa voix, je te le dis, vient d'être entendue. Bientôt un fils naîtra qui sera tien et prendra ta place de chef, par l'autorité et par la paix. Il deviendra plus grand que toi, Bada, car le baobab est plus grand que le figuier et lui, plus que toi, témoignera de grands événements. Aussi tu l'appelleras Bara-la : « Celui qui est né pour être témoin. »

— Ce n'est pas bon de te moquer de ma vieillesse, jeune homme! murmure le paysan; comment un fils naîtrait-il de moi? Yao, mon épouse, n'est plus jeune et son âge atteint presque celui où les femmes sont semblables aux branches mortes des arbres.

— Homme de Kouadjovi, va vers le fétiche, fais accomplir sans tarder les sacrifices et ne te soucie pas des routes du destin. Aly-Koro n'aime pas ceux qui doutent de sa parole. J'ai peur qu'il t'en fasse repentir.

Dans cette voix sonne tant d'éclat que Bada-Massi, craintif, baisse le front. Quand il le relève, l'étranger a disparu. Se retournant, il le voit descendre la piste de sa foulée ample et tranquille. Le soleil ruisselle sur son dos, éclairant quelques méplats bruns-noirs qui jouent comme des facettes au mouvent des muscles. Un bloc de latérite posé à clochepointe au bord de la descente le dissimule tout à coup, et Bada-Massi se demande si, le contournant, l'étranger poursuit sa marche par delà ou si, pénétrant la masse de pierre ardente, il y confond par miracle sa chair et sa forme.



Sur son champ, quelques instants plus tard, le bon paysan noir, en tête à tête avec son manioc, tremble encore de l'aventure! Heureuse terre rosée! elle est cet après-midi à peine

chatouillée par la daba autour des hautes tiges. De minute en minute, le piocheur distrait de son ouvrage s'arrête pour tendre au vent son front humide, non de fatigue, mais d'un malaise inexplicable. Aussi, dès que le soleil éclaire plus obliquement le rocher de la montagne, dès que le ciel devient plus souple, il se hâte vers Kouadjovi. Voici qu'il repasse au lieu de la rencontre où l'image de l'étranger tremble encore dans l'air. Le village lui apparaît de nouveau condensé sur le coussin de sa bananeraie, puis s'étirant, à mesure qu'il descend.

A la première case, il aperçoit son futur gendre, Kodjo, le tailleur de bois. On dirait qu'il l'attend; sans doute, puisqu'il le hèle de ses mains en porte-voix et le prie de courir vers sa demeure, lui jetant à la hâte, par bribes, une explication. Peu après le départ de Bada-Massi, Yao, son épouse, a senti, paraît-il, le fétiche du mal s'emparer de son cerveau et ne plus la quitter. Déjà, dans l'avant-cour intérieure de la maison du chef, tout le village est assemblé. Le bruit est presque aussi crépitant que sur la place, il y eut trois lunes, pour la grande palabre d'Aly-Koro. Mais ce soir, le grouillement s'adoucit en une sorte d'émotion, les gestes toujours rapides et brefs se chargent de sympathie, de souffrance également : le mal de Yao est presque une douleur commune.

Bada-Massi, passant rapidement devant sa case à ogive sculptée, traverse directement la seconde cour vers les cases des femmes. Bokoro, le plus ancien des féticheurs, est déjà accroupi au chevet de la malade qu'on a couchée sur sa natte de jonc tressé, la tête raide contre le dur oreiller de bambou à peine rembourré d'étoffe. Plaintivement, elle gémit comme une chienne blessée.

Comment dire son âge? Est-elle très vieille, ou seulement vieille, ou même jeune encore? Tant de considérations entrent dans l'appréciation des années d'une femme! En tout cas, c'est une carrure de négresse taillée longue et large de bassin, avec des seins comme deux papayes pesant sur sa poitrine. Première épouse du chef, maîtresse des femmes de la famille, mère des seuls enfants qui comptent pour la descendance, elle reste celle que toujours il conserve près de son cœur.

Et de la voir ainsi, le visage mal éclairé de profil par une

flamme jaune de falot, sale et clignotant dans un coin, Bada sent couler de la tristesse à travers toutes ses veines. Bokoro mâchonne des incantations magiques. D'une main en parchemin desséché, il présente un sachet plein de poudre grise : des os calcinés de poulets sacrifiés. De l'autre, il égoutte souvent sur le front de la malade une eau boueuse, mêlée aux cendres d'un cabri tué jadis en sacrifice.

Yao gémit toujours. Son visage est gris de souffrance, de ce gris qui est la lividité des noirs. La case est toute bourrée du silence des assistants. Seule la rumeur du village massé dans la cour fait trembler l'ombre.

Soudain, celle-ci cesse à son tour. Au froissement, au remous des corps, on sent qu'arrive un nouveau personnage, et de quelle importance! puisque la foule s'écarte à son passage. De fait, c'est une femme colossale, une négresse énorme, la vieille Kakouma, la rebouteuse et la matrone de Kouadjovi.

Elle dépasse d'une tête toutes les têtes. Ses bras sont aux épaules plus gros que des cuisses d'homme. Elle porte au crâne le poil ras, semé comme un duvet d'oison blanc et deux lames de bois, incarnées dans les lobes, pendent de ses oreilles.

Quand elle marche, bardée d'on ne sait combien de pagnes, de boubous, de manteaux, indigos, bleus, rouges, on croit voir s'avancer une tour pareille à celles que construisent les tambermas devant leurs cases. Depuis des générations, elle soigne, elle panse, elle accouche les générations de Kouadjovi. On ne se demande même plus si quelque autre, avant elle, remplissait cet office. Certains griots prétendent qu'elle fut la première femme d'Aly-Koro, quand celui-ci fonda le village. Aussi, participe-t-elle un peu de sa divinité et personne à Kouadjovi ne manquerait, aux tam-tams consacrés, de lui offrir les poulets blancs, les mesures de maïs et de mil, les dons rituels.

Ce soir, avertie sans doute par quelque mystérieux pressentiment de la maladie, Kakouma, qui d'habitude ne se met en branle que pour cueillir de ses mains immenses les fruits humains du village, s'en vient vers la demeure de la femme du chef. La voici, ruminant une brindille de citronnier, lente et majestueuse comme une qui aurait l'éternité pour elle. A

l'entrée de la case, elle écarte d'une poigne rude, en l'attrapant par la peau du cou, comme on soulève un chat, le petit Malek Gueye (celui qu'elle a tiré au monde il y a deux ans). Et le gamin, sans peur, rit effrontément de la claque qu'il reçoit sur les fesses. Kakouma, elle aussi, se déride, crache et entre.

Sans un mot, elle observe la malade et avance hors du masque de son visage une lippe énorme.

Bada-Massi lui dit :

— Salut, Kakouma! Tes cabris, tes chèvres et tes champs vont-ils comme tu veux?

— Salut, Bada! Ils vont, comme je veux. Et pour toi? tes moutons, tes champs, ta femme, vont-ils comme tu veux?

— Ils vont, comme je veux, reprend sans y penser le chef, avec les mots de salutation usuels qui, dans toutes les langues, finissent par se décharner de leur sens. Puis il ajoute : « Vois, Kakouma, le démon de la maladie est entré ici. Regarde Yao, elle est envoûtée par un mauvais œil. C'est sûr! Bokoro n'arrive pas à lui donner quelque répit, même avec les bons gris-gris. »

Kakouma ne daigne perdre une once de dignité à répondre. Elle continue à frotter ses dents avec la tige du citronnier et s'approche de la natte. Saisissant la main de la malade, elle la palpe, la tourne dans tous les sens. Le féticheur a arrêté ses sortilèges; concurrent ironique, il hoche la tête. Kakouma, sans hâte, s'assoit sur le sol dur, au chevet de Yao, et c'est une avalanche d'étoffe qui s'accroupit. Sans mot dire, elle rejette le pagne de Yao, qui apparaît en relief nue, immense, et noire sur la natte jaune canari. Alors commence, des deux pouces, un énergique pétrissage du ventre. La patiente hoquette de douleur. Ses yeux blancs roulent désorbités dans sa face. Elle n'ose cependant hurler trop fort, car la matrone suspend une seconde son travail pour lui crier des injures, la traitant de chèvre peureuse, d'oiseau trompette, puis elle reprend, indifférente, son massage, appuyant à perforer la peau du nombril, déjà boursouflé d'une ancienne hernie.

Cependant, d'un geste précis, la rebouteuse plonge une main jusqu'au fond du sexe. Des gouttes de sueur perlent

sur le front de Yao. La malheureuse enfonce ses ongles dans ses paumes, ne pouvant plus libérer son gosier tant la douleur bloque les sons.

Mais, posément, Kakouma retire sa dextre après l'auscultation, l'essuie à peine au pan d'un de ses pagnes, rectifie la position de sa chique de bois, se relève et le silence est si creux autour de ces gestes que le froufrou de ses hardes résonne comme un bruit démesuré. Alors, s'adressant au féticheur, elle dit :

— Va, Bokoro, laisse le fétiche à son repos, laisse-le, il ne guérira pas la femme du chef. (Une consternation crispe le visage de Bada-Massi.) Et toi, Bada, donne, pour ma peine, un Kola, reprend la grosse femme, tu me reverras bientôt, je te le dis, tu me reverras, car ta femme « a gagné petit ». Voilà sa maladie, ce soir!

## III

Toute la nuit, on dormit peu dans le village. Les feux demeurèrent tard allumés rouges derrière les palissades, sous les figuiers, dans les courettes. Pensez donc! Yao, enceinte, à son âge! Les langues s'épuisèrent à commenter l'événement. Les cabris éveillés par les bruits bêlèrent comme en plein jour et les chiens, chassés à coups de pierre, jappèrent sans arrêt.

Maintenant, la matinée court déjà vers son midi. Les rayons du soleil, quand ils se posent sur la peau des mains ou des cuisses, semblent ronger la place, pénétrer par les pore, s'infuser au sang, tant l'astre a de mordant.

Bada-Massi a revêtu le pagne blanc des cérémonies, en beau tissu ample, légèrement amidonné, qui se drape bien autour de son corps. Il a chaussé des semelles plates retenues à la cheville par des lanières glissées dans son orteil. Ce n'est point jour de tam-tam, cependant! Mais le chef a longuement réfléchi cette nuit (en se tournant et se retournant sur sa natte, sans sommeil). Avant de regagner sa case hier soir, il eut un long entretien avec Kodjo, son futur gendre, et Myria, sa fille, qu'il consulte toujours aux occasions importantes, car il la sait inspirée et bien disante.

Et ce matin, c'est justement vers la hutte du tailleur de bois qu'il se rend. Il est un peu gêné dans son costume et mal à l'aise de se voir seul, dans le village, si richement habillé.

Kodjo et Myria, côte à côte, l'attendent devant la barrière en feuilles sèches de la cour. Eux aussi ont fait quelque toilette. Le pagne de Kodjo, à damier jaune et rouge, dégage nu son torse brun mat, où frisent quelques crins drus de poils noirs. La jeune fille a tiré sur ses seins, fermes comme deux oranges, une cotonnade verte tandis que son mouchoir de tête éclate d'un bleu plus chaud que le ciel. Ils sont debout, immobiles, taches polychromes, au centre de la matinée, auréolés de soleil contre le fond gris de la palissade et l'œil se gorge de leurs débordantes couleurs.

Bada voit comme ils se tiennent par le petit doigt de la main, balançant le bras, souriant naïvement, sans parler, heureux de leur seule présence, et le bon chef de Kouadjovi, qui ignore l'ironie des blancs, ne trouve leur attitude ni godiche ni empruntée.

— Salut sur toi, Kodjo, dit le vieillard. As-tu agi comme nous avons décidé?

— Salut sur toi, père. J'ai suivi tes ordres. Le féticheur est prévenu. Il attend chez lui. Voici le poulet et les trois mesures de maïs.

Dans la nuit, en effet, Bada a confié aux jeunes gens le récit de son étrange rencontre de l'après-midi. Et tous trois, naturellement, l'ont rapprochée des événements survenus le soir dans la case de Yao. Puis Myria, après un silence long d'attentives méditations, a déclaré que tout ceci s'expliquait seulement dans le cerveau d'Aly-Koro. Le plus pressé était donc de l'interroger en lui sacrifiant dès le matin suivant, l'offrande majeure des situations délicates : un coq blanc aux plumes douces et claires ainsi que les capsules du coton. Et voilà pourquoi tous trois sont lavés, rincés et habillés neufs, alors qu'il n'est aujourd'hui nulle fête au village.

La petite troupe se met en marche. Tous les gamins de Kouadjovi pressentant quelque chose à voir délaissent leur bataille avec les chèvres, ou leurs jeux de fronde, et emboîtent le pas, troupe bariolée dont l'agitation gaie brasse et

mêle les coloris des pagnes au noir austère des corps. Sur la place du baobab, quelques villageois sont encore assis, à même des pierres plates, dans le sable autour de l'arbre sans ombre. Le daba à travers l'épaule, ils se préparent depuis des heures à partir pour leurs champs, mais ne peuvent se décider à liquider une palabre commencée dès l'aube, tant c'est bon de parler dans la lumière matinale. Aussi le passage de Bada, de sa fille et de Kodjo, quelle bonne aubaine pour demeurer encore un instant au village! Ils se mêlent à la troupe, avec du reste une trentaine de curieuses qui, par paquets, débouchent de-ci de-là des ruelles, entre les cases, traînant les pieds dans la poussière, averties du passage du chef avec une prodigieuse célérité, par les ondes magiques qu'émettent les bavardes de tous les pays, sous tous les climats.

Et Kouadjovi est traversé en silence aux premiers pas, puis, peu à peu, les conversations s'enhardissent. Le dialecte nègre roule sa grêle, les gamins se pincent les cuisses, les plus petits, tirés par les grande sœurs, reniflent leur morve. Les chèvres bondissent dans les jambes, emmêlant les pagnes. Ainsi marchant, bondissant, roulant, on arrive chez Bokoro qui habite une case basse d'un rouge fraise, à l'entrée plate et gaufrée de losanges de bois. Il est devant son antre avec les deux autres féticheurs, Gnakadjo et Aballo. Tous trois ont revêtu le costume rituel des sacrifices : le tutu blanc en cloche raidie par ses lianes cousues sur une forme de bois. A la main, une queue de cheval qu'ils agitent indique l'emblème de leurs fonctions. Ils sont farcis de gris-gris et constellés de colliers en coquillages, au long de leurs bustes énormes et carrés, tels des troncs de caïlcedra, car n'ayant qu'à manger, à boire et dormir tous les jours de leur vie, ces saints dévots sont devenus gras comme des phacochères de savane.

Bada offre le cadeau de son maïs aux trois augures. Ils daignent l'accepter, non sans avoir auparavant palpé, tâté, reniflé la qualité et le poids des grains. Puis on repart vers l'entrée du village, vers l'apatam de chaume sous lequel somnole le génie, vers Aly-Koro maintenant saturé de belle et succulente chaleur. Le cercle des Kouadjoviens s'assoit en

tailleur, cerclant la motte d'argile, comme au ciel un halo irisé enserre parfois une planète. Quel silence! seulement interrompu par les piaillements du poulet blanc que Myria tient dans sa main.

Alors un roulement s'amorce, une cadence, un rythme, parmi les assistants. Akakpo, le joueur de tambour, a commencé! Les deux sous-féticheurs s'élancent dans l'espace béant, face au fétiche. Leurs pieds trépignent au sol, leurs épaules frémissent. « Ha-Ha-Ha », grattent les gosiers. Des syncopes, des halètements, des tornades, des roulades tremblent sur la peau de génisse tendue à fond. Les mains des spectateurs accompagnent. Quelques cris fusent. Les faces des deux danseurs sont effrayantes. Ils se ploient d'avant en arrière, jusqu'au moment où, à son tour, s'élance Bokoro. Il rugit. Sa respiration est courte, ses jambes changent de cadence à chaque minute. On dirait qu'elles courent devant les sonorités du tambour, mais Akakpo suit, talonne avec ses doigts de fer, frappant la caisse résonnante des phalanges et de la paume. Les coquillages brinqueballent en cliquetis. Les femmes poussent des cris, les queues de cheval volent dans l'air; on ne s'y voit plus, tant il y a de poussière. C'est le gleli-bo, la danse sacrée d'Aly-Koro.

Seul, debout au-dessus de l'atoll des villageois accroupis, Bada, le chef, jouit d'aise religieuse. A ses pieds, Myria presse à étouffer le poulet blanc dans ses mains, comme si elle cherchait à lui glisser dans les veines un peu de son délire alcoolisé comme une jarre de vin de palme, de sa transe mystique qui lui fait éclater les narines et sourire au ciel. Elle aime ce bourdonnement sacré. Elle soulève sa gorge et de son gosier un sifflement rauque s'échappe. Aly-Koro est présent pour elle; elle le sent dans cette odeur de nègre en sueur, piquante, fauve; c'est le parfum gras et écœurant de toute l'Afrique noire en travail, en prières, en danse, en amour. C'est donc sûrement le parfum annonçant la présence d'Aly-Koro, son génie, pétri de sa terre la plus essentielle, son génie qui va se mettre lui aussi, sous l'obsession du tambour, à danser les rythmes par lesquels tout un continent parfois secoue l'inertie végétative de ses monotones journées.

« Io... o! » C'est Bokoro, net arrêté au centre du cercle,

les pieds écartés, les bras étendus. Les lianes du jupon tremblent encore. Son cri, à travers la poussière, a cinglé les assistants, les figeant dans leurs attitudes : les danseurs, un bras en l'air, Akakpo, le doigt debout. Les marqueurs de cadence, mains contre mains levées.

Bokoro s'approche de Myria, prend le poulet blanc. Voici la minute du sacrifice. La bestiole braille et grince comme une lime sur du vieux fer. Peut-être crie-t-elle sa mort qu'elle pressent. Mon Dieu, qu'il fait chaud tout à coup! Pas un filet d'air! Les langues pâteuses remuent dans les palais : midi avec sa massue, midi à l'affût derrière la bananeraie, guette son imminente entrée en scène.

Alors un éclair de lame tranche net la gorge du poulet et celle-ci, entr'ouverte, laisse fuser un mince jet de sang qui fume encore de vie. Les piaillements aigres de la bête crèvent la pâte de chaleur et les aides qui la maintiennent jettent son corps aux pieds du fétiche, car il faut que les destins révèlent leurs désirs. C'est en effet la direction du liquide rouge qui dira la volonté d'Aly-Koro.

La teinte ardente du sang se confond avec la terre, à croire que celle-ci reprend son bien. Le volatile s'enfle en boule, se détend : spasmes de la souffrance. Il ouvre le bec, tire la langue, bat de la prunelle déjà vitreuse. On dirait qu'il fait des efforts pour tenter de refermer la blessure de son cou, de retenir son sang.

La fin approche, c'est le débat suprême. La main de la mort, égale pour tous, s'active avec autant de minutieuse conscience, qu'il s'agisse d'achever une mince volaille ou d'anéantir un pachyderme. On retrouve dans l'assaut final la même lutte entre les pauvres corps terrestres, menacés, et cet agresseur invisible passé maître en l'art des prises à la gorge, des roulés du bras, des coups de genoux à l'estomac.

Les assistants retiennent leur souffle. Les trois féticheurs halètent. On ne sent plus la chaleur, malgré les gouttes qui bourgeonnent aux fronts. Le coq immaculé réunit son ultime énergie, secoue ses plumes, se remet sur pattes pour crier peut-être, dans son dialecte fruste, une sinistre plainte contre la malchance qu'il eut d'être blanc. Puis il retombe.

Alors par la blessure ouverte, comme une grenade éclatée

aux chairs humides, le cœur projette en un dernier battement le sang qui gicle dru à travers la méridienne de Kouadjovi. Aly-Koro est couvert de son ruissellement. La forme massive s'en gave et boit cette offrande de vie palpitante. L'air s'en épaissit d'un fade relent.

« Aoan-Aoan! » brament les féticheurs enthousiasmés.

Il est très rare en effet que le sang des victimes retombe ainsi sur l'image du génie. C'est le meilleur sacrifice, celui par lequel le Dieu signifie que pas une parcelle du don ne lui échappe, qu'il l'agrée tout entier.

Mais quoi donc surgit à droite au fond de la plaine? Un frisson plisse les crânes. Car soudain un nuage livide, rond comme une pierre de plage, émerge apporté par quelque mystérieux reflux, là-haut entre deux fromagers au bout de l'horizon.

Une telle apparition souillant un ciel pur, au cours d'un sacrifice, signifie d'ordinaire que le génie a de la rancune ou de la colère contre celui qui offre la victime. Bokoro piétine en rond, il est dépassé par ces deux signes contradictoires. Les queues de cheval, indécises, s'agitent comme pour chasser des mouches noires.

Alors Kodjo, le tailleur de bois, se dresse tout à coup et désignant à tous Bada-Massi, s'écrie : « Hân! Hân! Voyez! voyez! Il y a grand mal pour le vieux chef! » Les têtes se tournent; on se bouscule, le cercle est rompu. Bada est toujours debout. Il sautille sur place, emplit l'air de ses deux bras, trace des gestes désordonnés. Il avance, se tâte les joues, les vêtements. Il ouvre la bouche, aspire l'air et parle, mais les mots s'arrêtent aux dents. La langue les forme, les lèvres les dessinent, on ne les entend plus. On dirait que la main d'un génie les lui ravit au seuil de la bouche. Bada-Massi soudainement est devenu muet!

Chacun s'est couché à terre. On sent dans l'invisible des présences surnaturelles qui tiennent, elles aussi, palabre au même instant, en ce lieu, mêlées aux hommes du village. Chaque frôlement du voisin met du froid dans les veines; la main de Boubakar contre le bras d'Akakpo le fait crier de peur et battre tout à coup, sur le tambour, trois mesures de terreur... En ce plein midi, farouchement lumineux d'équa-

teur, sous l'avalanche d'un soleil qui se rue sur toutes choses, à même ce terre-plein dégorgeant de clarté, s'amasse, en une seconde, plus d'angoisse précipitée qu'au fond de la grande forêt par une nuit fantôme d'hivernage.

Mais Bokoro s'est levé sur un genou. Il s'approche du poulet déjà raide, l'œil monstrueusement ouvert vers le ciel. Peut-être la clé de l'énigme est-elle ici, dans les entrailles de cette bestiole!

De sa lame consacrée, il éventre la bête comme on crève la peau d'une outre. Les intestins verdâtres dégoulinent sur la terre battue à cet endroit et devenue rose pâle comme un nuage d'aurore.

Déjà, sous un coup de pouce habile, le gésier brun sombre, encore sanguinolent, a jailli du jabot déboîté, car la consultation des tripes d'un poulet sacrifié doit s'ouvrir par l'observation du grain contenu dans cette poche alimentaire plissée ainsi que les fruits du lingué. Le féticheur en coupe les tendons et, à pleine main, l'ouvre à la manière d'une bourse de cuir; quelque mil, quelque maïs, de petits cailloux s'en échappent.

Mais un bêlement de surprise râcle, au fond, tous les gosiers des spectateurs qui suivent de près l'opération. Bokoro, hâtivement, cherche à terre un objet brillant, échappé comme une étincelle parmi la nourriture jaune à demi digérée.

Alors devant le soleil, entre ses doigts stupéfaits, apparaît étincelante, pure étoile fleurie, née d'un rayon de lumière, une seconde blanche médaille de la Vierge Marie. Cela devient une obsession!

Aly-Koro, de son trône végétal, la contemple lui aussi. Il semble même s'émouvoir à sentir une vie intense se dégager de cette piécette divine, monnaie du ciel. Qu'y comprendre, bon Dieu, qu'y comprendre?

Le féticheur, sans savoir d'où cela vient, voit son bras chargé de la relique se dégager de son corps, partir à travers le vide. Il suit, et sa main guidée, sa main qui ne lui obéit plus, qui semble avoir tout à coup une vie, une volonté, un mouvement propre, dépose la médaille comme une offrande au pied d'Aly-Koro.

Les têtes s'inclinent. Quelque chose, sûrement, va se pro-

duire. Le vieux chef, muet, debout, gesticule, parle, parle à perdre haleine et ses mots silencieux n'imprègnent pas l'atmosphère.

La chaleur épaisse, saturée par l'odeur de sang coagulé, jusqu'ici dure, immobile, figée, s'agite et palpite soudain. Une brise de cristal se met à passer et l'on croirait qu'un enfant, quelque part, souffle sur un fétu de paille ou sur sa bouillie d'igname trop chaude. Un vent menu pousse les blocs de chaleur, les désagrège, se glisse en eux. La vie brusquement a du goût. Aly-Koro n'a plus de forme, ou si peu!

L'écœurante odeur du sang fond dans des courants caressants, tandis qu'un mince nuage de poussière exhalé de terre recouvre délicatement de son linceul bois de rose les entrailles de la bestiole expiatoire.

Alors par la finesse exquise de cet instant, quoi donc descend du ciel, balancé ainsi qu'une pirogue sur la lagune? Tous les yeux regardent cette nef minuscule. Est-ce un pur duvet de soie? Est-ce l'âme légère de l'innocente victime? Est-ce une plume miraculeusement immaculée? Ame, duvet, plume, tout se confond. Au fil de ses pennes, en proue de sa carène, au bord de cette âme, pend une goutte de sang vermeil, rubis à travers le soleil et, ployée à peine sur sa boucle, la plume accroche les mille regards de Kouadjovi qui voient mourir sa chute sur la main tendue de la douce Myria.

## IV

Bien des jours se sont amassés sur des jours depuis ces événements. Ils ont viré chaque matin à l'est, au-dessus de la plaine, ont glissé leurs heures, et sont morts à l'ouest sur les montagnes, doucement, comme une étoffe qu'on plie. Leur froissement s'est à peine entendu dans le ciel, leurs reflets ont été multiples pour les petits hommes du village, mais au regard de l'univers, qui donc put en saisir les nuances minuscules?

Quoi qu'il en soit, il est certain que dans leur impeccable déroulement, ils ont de nouveau replacé aux rives de Kouadjovi l'étang de sérénité, le lac paisible, qui semblait avoir abandonné, un instant, ce coin du monde.

Bien sûr, le vieux Bada-Massi est resté muet. Mais le fétiche, consulté une fois encore, l'avenir déchiffré dans les bâtonnets de Gambi, l'araignée sibylle, ont permis de penser que ce mutisme ne serait peut-être pas éternel. Du reste, au fond de lui-même, dans ce seul endroit où il lui est encore permis de s'entendre, le chef, en ruminant toutes ces choses, a fait un soir surgir à la surface de sa conscience certaines paroles de l'étranger qui donnèrent un sens à sa soudaine infirmité : « Aly-Koro n'aime pas ceux qui doutent de sa parole! Sans doute, t'en fera-t-il repentir! » avait-il été dit en effet.

Or, Bada-Massi, sans l'avoir jamais rencontré, connaissait bien le génie de Kouadjovi. Il le considérait un peu comme un camarade de même âge. N'avaient-ils pas en commun des souvenirs de jeunesse, puis d'âge mûr, des pensées, des travaux, des soucis identiques? Pourquoi serait-il impitoyable envers un vieux camarade fidèle?

Et tandis que toutes ces réflexions se sont imposées dans le silence du chef, tandis que l'atmosphère, après avoir balancé quelque temps, a retrouvé son équilibre autour de la montagne et au creux de la plaine, la petite saison des pluies est revenue sur le village.

Ce soir, la densité du climat est curieuse autour des cases dévalant leurs pentes comme des laptots en bordée. Myria qui vient de terminer la préparation des beignets de maïs pour le repas du soir, se plaît justement à mesurer sur les balances de sa sensibilité, à la fois primitive et cependant très féminine, les courants qui jouent dans l'auréole de Kouadjovi.

Proche est l'instant où derrière la montagne le soleil va se coucher. Des pastilles de nuages sont jetées sur le mol azur du ciel; on dirait de blanches pensées, immobiles, attendant qu'un crépuscule spirituel les teinte pour une seconde de vie chatoyante.

Une lourdeur agréable encombre les membres de la jeune fille à demi couchée sur un mur bas. Pourtant, elle devrait bien faire un effort, car il lui faut porter jusqu'à l'autre lisière de la bananeraie une cuvette de graines de doliques que l'on plantera demain dès l'aube, mais quel ennui de se mouvoir! Allons! debout, et puisqu'il fait toujours moite, car

l'humidité de la pluie tombée ce matin perle encore la tiédeur de cette soirée, Myria dénude son buste et roule autour de ses reins son pagne violet.

Ses seins jaillissent à plein air, tremblant de leurs pointes. Leur fermeté, leur rigidité, leur hardiesse font, aux heures de sa coquetterie, le désespoir de leur maîtresse. En effet, rien n'est moins apprécié en pays nègre, où les yeux des hommes s'attardent au contraire avec plus d'agrément sur des lourdes mamelles, aux rondes extrémités de callebasse, tombant contre les ventres.

Aussi, pour obtenir avant les maternités cette chute élégante, la jeune fille et ses compagnes d'Afrique ont-elles pour coutume de comprimer la dureté de leurs naissantes poitrines dans leurs pagnes qu'elles tendent et nouent au dos, à s'en briser le souffle.

Mais ce soir, tout a besoin d'être libre, pense Myria! tout, après la pluie, a droit de respirer, même les seins, même les sillons des tatouages descendant leurs échelons depuis le cou jusqu'au nombril.

La fille du chef prend sa cuvette, l'élève et la pose sur sa tête; son bras la retient d'un geste attique de canéphore, et balançant l'autre main doucement, elle s'en va, à travers le village, elle s'en va par les sentiers entre les champs, elle marche, dans la tendre verdure des bananiers, effleure les côtes des régimes, arrive à l'autre bord de la plantation, sur les derniers champs du village en frontière, contre la brousse qui commence la plaine.

Ayant déposé son fardeau, elle se sent lasse. Il y a dans cette soirée d'Afrique on ne sait quelle mystérieuse fatigue. Myria s'assied, puis s'étend à même la terre et son dos est enveloppé d'un revêtement de tiédeur, caresse parfumée du sol. Elle a l'impression qu'elle ne pourra plus se relever, qu'elle s'incorpore à l'onctueuse latérite du champ. Elle étend ses bras et tout son corps fond dans l'humus.

Ses yeux sont contre le ciel à tête renversée. Les disques des nuages s'allument rouge, indigo, bleu, batik céleste. Aux pointes de ses seins, s'enroulent, comme autour d'une quenouille, des écheveaux de sensations qui tendent leurs fils vers tous ses membres. Une de ses mains lointaines joue avec

la terre; ses narines battent un rythme secret. Myria, la vierge de Kouadjovi, Myria, la pure inspirée d'Aly-Koro, étendue ce soir dans la paix du village, se laisse mollir de tout son corps au désir de faire l'amour.

Elle clôt ses paupières et son ciel intérieur s'illumine également de nuagelets colorés. Elle écoute sa chair vivre pour elle-même, pour son seul plaisir, et soudain, il lui semble qu'elle s'engage sous une voûte d'or.

Quel éclat! Elle avance, en brassant des paillettes qui tournent, tournent et tournent. Est-ce le chemin du sommeil que ce fulgurant passage? Myria ne sait, car un peu plus tard, elle se retrouve allongée à la même place, sur le sol, et sa main joue encore avec la terre et la bananeraie est toujours tendrement blottie contre la colline. Pourtant, la lumière n'a plus la même qualité! Elle est plus fraîche, plus neuve, comme si le soleil était remonté au ciel. On ne le voit pas du reste!

Mais là-bas, devant Myria, la savane a bougé. Les tiges des graminées penchent à droite, puis à gauche, donnant l'impression qu'on les pagaie. Quelqu'un s'avance à n'en pas douter. Les feuilles sèches frôlées chuchotent une traîne de froissement. Myria, intriguée, est mi-soulevée sur les avant-bras. Elle ouvre la bouche, raidie d'attente et d'émotion. Puis les derniers bambous frémissent et Aly-Koro surgit sur la piste qui longe le champ.

Car c'est sûrement Aly-Koro. Myria l'a trop souvent réalisé en elle aux heures de ses rêveries pour ne pas savoir comme il est fait. Sans doute Bada-Massi ne reconnaîtrait nullement en ce jeune homme, issu ce soir du fond de la savane vers sa fille, le génie de Kouadjovi, tel qu'il le conçoit. Mais chacun n'imagine-t-il pas son génie? Et Dieu sait fort bien se retrouver dans les masques multiples de son même visage.

La forme divine contemple Myria qui perd le souffle. Il sourit gentiment à sa frayeur comme pour l'en délivrer. Les dents étincelantes de la motte d'argile qui s'est glissée dans le vêtement de la vie, au point qu'on voit une chaleur presque humaine courir dans ses veines, inondent la jeune fille d'une pluie sucrée et toutes les choses alentour, la terre, la bana-

neraie, les graminées, les plaines, transparaissent sous la lueur interne de leurs propres reflets.

Le génie s'avance et pas une gerbe du champ n'a plié à son passage. Pourtant, un corps de chair, une charpente musclée, des cuisses fortes, une poitrine carrée, un visage nègre au large nez, aux plates oreilles percées de boucles, au crâne allongé haut, découpent sa place dans l'air, une place compacte et dure.

Mais Myria aux regards simples ne sait pas découvrir le point où, dans cette apparition, la part surnaturelle se dégage de l'humaine pesanteur. Au reste, tout en demeurant identique à elle-même, ne semble-t-il pas que la forme du Dieu bouge à chaque instant, qu'elle se mue avec chaque pulsation, au rythme parfaitement adapté d'une vie prodigieuse.

Aly-Koro est maintenant tout près de la jeune fille. Elle suit le chemin de son regard au long de son corps. Elle n'a plus peur. Au contraire, il naît en son cœur une attirance vers l'être lumineux qui met en terre un genou, frôlant sa peau.

L'incertain désir qu'elle a senti tout à l'heure s'épanouir en elle se colore, se précise, comme sur un pagne qu'on tisse surgit, hors de l'entrelacs des fils, le dessin qui se compose.

La chaleur du souffle et de l'épiderme que dégage cet homme-fétiche, se hausse et se détend, en violence et en douceur, ainsi qu'une journée de saison sèche. Son parfum très âcrement terreux et végétal évoque le bloc de latérite à l'entrée du village plongé par la base dans tous les sols d'Afrique.

Une main s'approche du visage de Myria, effleure sa joue, sans se poser, s'attarde à son cou. Les dents de lumière s'approchent de ses yeux jusqu'à l'éblouir; sa tête tourne, un monde passe sur sa rétine, à l'envers. Puis, elle ne sait plus se souvenir des minutes qui déclinent. Son pagne est-il doucement arraché, la ceinture du sexe forcée amoureusement? et quelles caresses sur son ventre, au bombement des crins noirs quel ravissement de ses seins, de sa langue, sous une possession où elle sent mourir son être et monter, monter légère comme un oiseau d'aigrette, son âme blanche vers le ciel de ce crépuscule.

Mais déjà la jouissance éprouvée la secoue plus violemment qu'un choc sur la nuque. Tout se brouille en son cerveau :

Aly-Koro, les champs, la bananeraie. Elle nage, perdue dans des tourbillons de feux de brousse qui piquent ses yeux et raclent sa gorge : alors ses paupières s'ouvrent; elle se réveille.

*Hé!* fait-elle, dressant d'un sursaut son buste. La nuit est tout à fait venue. Cependant, il fait clair comme à midi, grâce à l'éclairage indirect d'une lune qu'on ne voit pas. Trois nuages hautement carrossés, souvenir des pluies du matin, font à l'horizon une course de char. Une sorte d'indulgence semble sécrétée par tout ce paysage ainsi baigné d'une mousse blanche de clarté. Auprès de Myria, la cuvette remplie des graines de dolique n'a pas bougé. Alentour, le décor de la terre se retrouve pareil à lui-même. Les régimes des plus proches bananiers pendent toujours en lustre à l'arbre aux feuilles d'émail et le pagne violet fermement noué aux reins enserre aussi étroitement que tantôt les formes et la vertu de la jeune fille.

Pauvre Myria! sa langue est acide dans sa bouche! Elle remâche un arrière-goût d'amertume avec son rêve évanoui. Car pourquoi les vierges amoureuses de Kouadjovi n'auraient-elles pas, elles aussi, le regret de songes où des génies bronzés les contempleraient jusqu'à les posséder presque chastement?

Et cette aigreur au fond du palais lui fait faire une grimace. Pour se réveiller tout à fait, elle se frotte les yeux tant et tant qu'elle n'aperçoit pas depuis quelques instants un homme debout sur le sentier, au ras du champ en lisière de la savane.

Ce n'est point une apparition, cette fois. Car il est bien vivant celui-là. Il appuie ses mains sur ses hanches et n'a pour vêtement que la clarté pâle de la lune. Mais quand il s'avance, on dirait que tout marche avec lui, qu'il entraîne le monde. Myria ne l'a jamais rencontré et, cependant, cette stature, ce visage ne lui sont pas inconnus. Il monte à pas très lents la pente à peine marquée de la bananeraie vers la négresse toujours assise.

Devant elle il s'arrête, étend la main droite, et dans ce geste met tant d'élégance et de supériorité que la bananeraie se fait d'un vert plus humble, plus soumis encore. Alors la

jeune fille sait que l'inconnu est celui que rencontra son père.

— Je te salue, Myria, lui dit-il.

— Le salut soit sur toi, étranger! répond la noire Africaine.

— Je m'appelle Djibril!

— Alors, je te salue, Djibril!

— Je suis l'envoyé du génie et toi tu es la vierge de paix et de grâce qui plaît au regard.

Un silence : on dirait que l'homme des Dieux, dans sa main tendue, évalue, soupèse en effet la grâce et la paix de Myria.

— Aly-Koro, le maître, n'a-t-il pas, depuis ta naissance, bâti sa case dans ton cœur et vécu avec toi, comme le sang dans tes veines?

« Ce soir je sais qu'il s'est uni à toi par un songe, tandis qu'il m'avait chargé de retenir d'un doigt le soleil au bord du crépuscule. »

La jeune fille a chaud de honte à se sentir si bien connue. Mais l'ange noir poursuit :

— Un fils va naître de cet acte d'amour, ô Myria, et il sera grand parmi les grands au pays noir. Dans tes entrailles, en ce moment, il n'est à peine qu'une idée et cependant déjà sa présence fait soupirer d'aise mille et mille fils d'hommes à travers les générations à venir. Car, moi, je vois derrière lui plus de cœurs libres, aimant le repos des luttes, qu'il y a de roseaux dans la plaine, comme je vois derrière son père, Aly-Koro, plus de dieux et de génies qu'il y a de chapelles et d'églises au monde.

« Lève-toi, Myria. Rentre à Kouadjovi et ne parle à quiconque de ces événements. Tu n'auras au cœur point de crainte et que Kodjo, le tailleur de bois, soit ton époux devant les chefs de famille! »

Il se tait et lève la main. Myria, comme emportée par ce geste, est debout. Du fond de son être, elle sent monter l'ivresse qui la possède lorsqu'elle assiste aux sacrifices du fétiche ou qu'elle compte les étoiles au bord du ciel. Elle offre ses mains. On dirait qu'une danse a quelque part éclaté, sans tam-tam, et son rythme emplit toute la nuit. Est-ce qu'une procession ne va pas s'avancer au-devant d'un invisible personnage? La terre, la savane, Kouadjovi, attendent

une révélation. Alors l'étranger, dans une phrase lente à frôler l'air, annonce :

— Au fils qui va naître, souviens-toi, femme, de donner le nom de « Tinossé », ce qui signifie : « Tous ont leurs bouches collées contre moi ».

V

Le soleil eut le temps de se lever et de se coucher quatre fois depuis ce crépuscule qui laissa dans l'âme de Myria un rayonnement dont elle se remet à peine.

Et voici que la cinquième nuit, on entendit des cris du côté de la case des femmes dans la cour intérieure de la maison du chef. C'était Yao en mal d'enfant qui, avec l'aide de Kakouma et de deux aide-matrones, accouchait. Elle avait porté pendant les neuf lunes naturelles son fardeau au fil des chaleurs, au poids des fatigues, et ses hanches déjà vieilles eurent maintes fois des lassitudes à faire pleurer.

Mais elle ne dit rien, la bonne Yao. Un vague instinct l'avertissait que c'était sa mission à elle, de faire des petits nègres et encore des petits nègres, sans savoir pourquoi. Du reste, cette vie qui doublait la sienne aux profondeurs de son ventre, n'était pas sans lui donner une confuse jouissance.

Aussi, lorsque les douleurs du travail de mise au monde commencèrent, que la matrone, avertie, vint sans hâte du bout du village, aussi pesante que toujours, Yao s'étendit-elle, sans récrimination, sur sa natte, pour la huit ou neuvième fois, savait-elle au juste! Et puis... celui qui allait naître serait peut-être un fils.

Tout Kouadjovi était accouru. De la mi-nuit jusqu'au matin avait duré le martyre et les souffrances et les cris. Enfin, à la première lueur du jour, Kakouma, les mains encore sanglantes, avait présenté au vieux Bada-Massi un mâle bien membré, un garçon, un beau garçon, de chair ferme et de bouche bien décousue puisqu'il se mit à hurler dès qu'il vit la lumière.

Le chef avait ri, son visage s'était plissé de sillons, au point que ses yeux disparurent un instant. Il tourna trois fois dans un cercle de petits pas, ébauchant la danse de joie. Puis

il ouvrit la bouche et un flot de muettes paroles pendant des minutes et des minutes déferla sur le nouveau-né.

Paroles du silence, hélas! accueil tendre et exubérant du père, fierté du chef de village, que le nouveau-né seul parmi tous comprit sans doute, car tout le temps que dura le discours muet il cessa de pleurer, fasciné par les lèvres de son père, bâillant un doigt en l'air, et les yeux ronds.

La manifestation de Kouadjovi, autour de Myria qui emporta son jeune frère empaqueté dans des langes bariolés, déchirures de pagnes hors d'usage, fut plus bruyante. Il y eut des exhortations, des bras levés, des « Hân! Hân! » du fond du nez. On était content de la joie de l' « Ancien » et de la prospérité qui naissait dans la famille du chef. Les cases du village elles-mêmes découvraient de bonnes figures d'aise et peu s'en fallut, tant se condensa de satisfaction à leurs pieds et à travers le labyrinthe de leurs ruelles, qu'elles ne reprissent leur marche de troupe en goguette, comme jadis lorsque Aly-Koro les avait figées.

Mais le brouhaha dura peu. Car chacun rentra dormir une couple d'heures avant le jour neuf qui bleuissait déjà la plaine de graminées. C'est qu'aujourd'hui non seulement il conviendrait de prendre le temps de réjouir son cœur pour célébrer le fils né à Bada-Massi, mais il faudrait encore garder des forces pour le soir afin de danser dans l'allégresse le tam-tam de la fête des pluies revenues, le tam-tam des champs inondés, de la terre qui bouge, qui tressaille, elle aussi, dans ses entrailles fécondées.

Et c'est pour cela maintenant que tout Kouadjovi est massé en cercle, sur la grande place, sous le baobab, assis par terre dans une mer mousseuse de boubous, de pagnes, de tuniques. La nuit vient de prendre l'Afrique à bras le corps. Et bien qu'en cette saison des pluies, les soirs très souvent soient de ténèbres plus compactes que du graphite aggloméré, la lune aujourd'hui est en plein ciel pour éclairer le doux village nègre au creux de la montagne.

La bière de mil, le dolo, a circulé toute la journée avec le vin de palme et même (oh! si l'administrateur savait!) on a bu de l'alcool blanc, défendu! Aussi la foule est-elle mou-

chetée de bruits claquant, de rires, de youyous, de cris en vrilles. On se tient par la main, on met les paumes sur l'épaule nue du voisin, on lève la tête au ciel qui par toute sa sérénité stellaire donne un acquiescement à la joie, un sourire d'indulgence à la légère ivresse de tous.

Le centre de la place est un cercle immense; si nu, si vide, ce cercle, qu'il effraie en même temps qu'il attire. Près des cases qui, sous la nuit blanche, semblent couvertes de neige, l'orchestre est prêt : xylophones, petits et grands tambours, quelques joueurs de nibichi, d'algaïta et de trompettes. Akakpo, le meneur de danses, celui qui communie directement avec le rythme de la terre, tient le grand tambour.

Deux grands feux en bois sec de filaos s'allument dans les coins de la place. Ils craquent leurs flammes et les piques de leurs étincelles jaillissent hautes à toutes minutes. Ils trouent d'une sanglante colonne de vie le diamant de la pâle lumière morte que partout la lune dispense d'une main de fantôme. Et les cases proches des foyers bougent sous les tremblements de ces flammes rouges qui reforgent en cuivre, aux arêtes mates, les torses nus des hommes.

Mais qu'attend-on pour commencer le tam-tam? Simplement que Soletoke, le griot, ait verrouillé son caquet. Tout à l'heure, dès qu'il fit moins chaud, il se déchaîna à travers le village. On le vit sautillant sur un pied, sa vieille tête de chouette enfouie sous une coiffure de plume et criant de sa voix de piment : *I-I-Yau — O!* Et tous les coqs de Kouadjovi répondirent dans les courettes : *I-I-Yau — O!* C'était à crever de rire.

Puis, par-dessus les haies des carrés de cases, il passa son emplumage, injuriant ici, critiquant là, courant, boitillant, tournillant. On lui donna, qui un collier, qui deux bananes, qui une mesure de mil, qui son poing sous le nez, qui un coup de pied au cul. Mais il l'évita, chaque fois, de justesse, bombant le ventre, rentrant les fesses. Et tandis qu'autour de sa carcasse à peu près aussi grasse qu'un pilon à mil, brinquebalaient ses colliers, ses gris-gris, ses callebasses, il sut chaque fois fuir à temps les coups pour se retourner ensuite à bonne distance et mitrailler son ennemi d'une grêle de : « Fils de femme de rien! — Ta mère est la traînée du vil-

lage! — Scorpion haineux! — Chien malade! — Sexe impuissant! »

Maintenant, il est tout seul accroupi dans le vide du cercle, pas au centre, mais à quelques mètres, face à l'endroit où la foule s'agglomère plus dense, autour de Bada-Massi, dominant ses sujets sur un trône de bois sculpté, chef-d'œuvre de Kodjo, son futur gendre.

Soletoke, depuis quelques instants, s'est en effet attaqué au maître de Kouadjovi dont il espère bien soutirer quelques poulets. Et ce soir, il a la partie d'autant plus belle que le vieux, dont la langue habituellement n'est pas mal pendue, ne peut, et pour cause, répondre à sa parole dévidée comme le fil d'un fuseau. Oh! Ce n'est point que la réplique manque au pauvre Bada, et même il parle sans cesse, invective, lève le bras, braque le pouce, grimace du nez, mais hélas! personne n'entend rien. Le griot se moque de lui et exige de savoir, comme le veut la coutume, quel nom le père a choisi pour le fils qui vient de naître la nuit dernière.

— Où est-il? Où est-il, cet enfant de l'amour, cet enfant au nombril de papaïe! Où est-il le rejeton du chef, la gloire de Kouadjovi? Ei! Ei! Bada, dis-nous un peu comment tu l'appelles. Tu te tais, vieil amoureux! Ah! Ah! C'est sans doute *Afeitour* que tu l'appelles, « Celui qui n'a pas d'histoire », ou bien c'est Badjam, « Personne ne veut de moi », ou encore *Afingnido*, « Celui qui est parfait ». Oh! le joli parfait! Où est-il, le joli parfait? Dis-nous donc, Bada, si tu peux, comment l'appelles-tu?

Et l'on rit, les cases se tordent, la bananeraie se balance de jubilation, et le feu des foyers bondit de gaieté.

— Ei! Ei! Bada, j'écoute bien le vent qui sort de ton ventre et mon oreille ne saisit pas de nom. C'est peut-être *Halatokigem*, « Les femmes mangent sans cesse», que tu veux l'appeler, ou bien *Datombakete*, « Mes paroles ne sont pas bonnes ». Ah! voilà qui lui convient, vieux grand chef. *Datombakete*. Où sont-elles, tes paroles? Mais non! tu dis : *Non* — et le griot lève les bras, remue ses plumes d'avant en arrière. — Quoi? j'entends mal, parle plus fort, Bada... Ça doit être *Magnouseba*, « Celui qui n'a pas de chance »... Ei! Ei! veux-tu que je te dise comme il faut que tu le nommes?

Oh! oh! écoute bien, écoute bien! Il s'appellera *Badakem.* « Chut! N'en dites pas un mot. » Ah! Ah! Ah!...

C'est une explosion de cris. On ne peut plus rire. Les rates font mal à la pointe des côtes et les yeux pleurent. Tant de drôleries peuvent-elles si vite germer dans un cerveau! Ce n'est pas un homme que Soletoke, ce doit être Kolekou, le méchant génie ricanant.

Mais quoi? Soudain, Bada-Massi est debout, il trépigne. Il étend une main, se frappe la poitrine de l'autre. O bon chef de Kouadjovi! Bon vieux d'ordinaire si souriant, si paisible, le voilà démembré de rage. On sent qu'il secoue à les rompre les chaînes de son mutisme, qu'il voudrait riposter à l'injure, glorifier son fils.

De fureur, il serre les poings sous son menton. Alors net, le rire du village se casse. On dirait qu'une lame tranchante de silence l'a coupé. C'est que soudain la voix retrouvée de Bada-Massi, la voix si familière au village, mais pour l'instant encore rauque, encore mal équilibrée, vient de hurler dans la nuit :

— Je vous dis, moi, qu'il s'appellera *Bara-la,* « Celui qui est né pour être le témoin », et toi, mauvais serpent de griot, je dis que tu t'appelles *Yeko-Ma,* « Celui qui bouffe de la crotte ».

L'injure est retombée de tout son poids sur Soletoke comme un paquet de boue, et le vieux fou vacille sous le choc. Puis la foule un instant figée sur place commence à grouiller. Pensez donc! la voix est revenue à Bada-Massi! Le génie vient enfin de rendre le verbe à son corps mutilé, car il faut être nègre pour savoir quelle diminution physique résulte des mots retirés à la bouche, ces mots qui en ce pays valent de vrais membres, à l'égal des bras, des pieds ou des mains.

On ne crie pas au miracle, car il ne se produit pas de miracles à Kouadjovi, là où tout événement est essentiellement d'ordre surnaturel, où tout acte envisagé à l'état pur ne peut être qu'imprévu pour ces cœurs simples qui s'abstiennent de chercher des raisons et des causes. Mais ce soir on admire cette parole revenue, comme on ferait d'une œuvre d'art; on trouve cette circonstance plus poétique et d'un destin plus

spontané, plus coloré que les autres faits quotidiens au relief moins frappé.

Et le village qu'impressionnent ces nuances de vie instinctive, dépouillée, sent naturellement passer en lui le besoin de figurer cet instant du monde. La foule est debout, autour de la place. On piétine doucement. Le centre demeure toujours vide comme un puits de néant ou d'inconnu. Chaque villageois se tourne vers le dos du voisin, reçoit sur son épiderme nu le battement du rythme sympathique. De dos en dos, l'anneau se forme et se ferme, cercle sans fin, image combien exacte d'un horizon total, d'un monde pur et plein, autour du vide. On songe au mythe du serpent intuitivement retrouvé dans ces formations cycliques des groupements d'êtres primitifs. On songe à voir Kouadjovi, le village inspiré d'Afrique, tourner spontanément sur l'axe du vide aux rondes sidérales des planètes, autour de leurs soleils.

Et Akakpo, le batteur de tambour, toutes antennes dehors, a compris le désir commun de ces corps qui ne s'appartiennent déjà plus. Ses deux mains sur le grand tambour courent et frappent. Ses yeux sont tournés au-dedans de lui-même; il est ramassé sur le bord de son être, attentif à toutes les cadences.

Et voilà lancés les appels! Les pieds sont partis, le cercle vire sans qu'on devine presque sa rotation. Les mains frappent et les bouches entonnent : *Bara-La, Bara-La,* « Celui qui est né pour être témoin », prenant ces syllabes nominatives comme thème à variation pour la danse qui les possède.

En dessous du gros tambour, vivant sous les doigts d'Akakpo, s'incorporent dans son battement les autres instruments à percussion, les deuxièmes grands tambours, puis les premiers et les deuxièmes petits tambours, et enfin les coups plus moelleux sur les banitons creux.

Aucun instrument mélodique ne se fera entendre au cours de cette danse cosmique du village. Tout n'est que polyrythmie incolore et froide, communion atonale, profonde et directe avec des forces premières, des architectures, des genèses universelles.

Après des minutes de cette saltation grandiose, l'inspiration meurt avec les dernières pulsations du tambour et les dan-

seurs de Kouadjovi s'assoient, comme au début de la soirée, dans le moutonnement de leurs pagnes. Bada-Massi, qui a pris part à la ronde, qui a modulé « Bara-La » et battu des mains encore plus que les autres, a repris séance sur son trône de bois.

Maintenant, le cercle central n'a plus son caractère de fatalité pesante, mais au contraire apparaît à chacun ainsi qu'un plateau terrestre surhaussé : une véritable scène.

Et déjà s'élancent, sur une invitation frappée d'Akakpo, les petites filles nues de Kouadjovi. Elles s'agglutinent cinq, au point du milieu, dos contre dos, juste sous la lune. Puis, bras levés, elles s'écartent, marchant droit, en rayons d'étoile, s'éloignant du centre aux pas de la danse. Parfois, elles plongent le buste à droite et les seins accrochent de la lumière à ce plongeon. Le bras qui a suivi le mouvement de chute frôle la terre. Mais sa demi-circonférence dans l'air est une pure merveille de grâce, de jeunesse abandonnée. Comme elles paraissent aimables les petites danseuses nues et si réelles, si fraîches, si quotidiennes après les rythmes cabalistiques de tout à l'heure. Par les filles de ses amours, Kouadjovi a retrouvé Kouadjovi, celui de la montagne et de la bananeraie au vert de porcelaine orientale.

Et désormais, c'est une irruption de vie sur le plateau. Les danseurs font des solos accompagnés du battement des mains des assistants demeurés accroupis à terre. Pour les inviter à bondir sur scène, Akakpo, sur son tambour, les appelle par leurs cadences, car chaque habitant du village, outre son nom parlé, possède une cadence qui lui est propre, sorte de leit-motiv rythmé que chacun reconnaît dès qu'il est frappé au tambour.

Voici Baba-Diallo, voici Koffi, voici N'Diaye, puis Houessou et son frère Aouenou. Et des femmes aussi rompent le cercle enchanté. Kamaka, Fatoudji, Diarra : celle-ci avec son moutard de dix mois attaché dans le dos par le pagne, et dont la tête ronde comme un galet opine à droite, à gauche, au rythme du tam-tam. Images de l'humanité kouadjovienne. Ces formes dansent leurs jours d'Afrique, leurs destinées nègres. Elles partent du frémissement jusqu'à un crescendo, un dé-

bordement de mouvement, pour finir sur une chute du buste, la main basse, lassée, mourante.

Et cependant la nuit vient. Elle pourrait durer un siècle, qui s'en soucierait? La lune est on ne sait où sur sa fin lorsque Akakpo appelle au tambour la cadence de Mamadou Diallo. Chacun se serre, chacun bâille d'attente, car on va jouir de plaisir. C'est en effet le meilleur danseur du village.

Il surgit au centre du cercle, comme exhalé de terre; on ne l'a pas vu bondir. L'orchestre est fou de rythme. Mamadou, vêtu d'une longue tunique bleue, soyeuse, bandé d'un roseau à la taille et coiffé d'un bonnet carré, trépigne des deux jambes nerveuses, écartées dans la poussière. Il abaisse et relève le buste, bras en avant : salutations! Les épaules tremblent, les hanches frémissent. Un ruissellement bleu traverse la nuit. Mais la petite flûte de l'orchestre crie une phrase mélodique, incisive de trois mesures à peine : « î-ô-â », et les sifflets et l'algaïta et les bouches de la foule et Mamadou reprennent « î-ô-â », « î-ô-â » sans cesse, sans arrêt, pendant combien de temps! Cette phrase revient, nette, coupante, implacable, toujours la même. C'est de la vie dure, cristallisée, c'est de l'acte pur, brutal, comme une pointe de flèche.

Mamadou toutefois varie ses pas. On croirait qu'il désire échapper à l'emprise du thème qui le harcèle de partout; il bondit, il saute hors de la pesanteur, s'élance. Adieu le sol! Adieu le poids! Vive l'élan! Vive le ciel! Toutes ces impressions sont ressenties à même la foule brûlante. La phrase hallucinante depuis longtemps a opéré une sorte d'extase, a raidi chacun en une catalepsie, une hypnose mystique.

Aussi personne ne s'étonne lorsque, n'en pouvant plus de délire, folle de rythme saint, Myria à son tour s'est élancée sur un bond de Mamadou crevant le cercle vide. Elle tient dans ses langes Bara-La, le nouveau-né. L'orchestre varie des rythmes, de secondes en secondes. Le danseur n'est presque plus à terre, la tunique éclate, passe dans les rayons de la lune, dans les colonnes rouges des deux feux qui toujours brûlent aux extrémités de la place.

Myria présente l'enfant. Mamadou lève un bras, recule, crie; Myria marche. Le danseur saute face au nouveau-né tenu à bout de bras par la jeune fille; il s'incline, s'élance, se tord,

rompt trois pas, s'arrête, replonge, se détend, tombe à terre, puis d'un saut fend l'air. Prosternation!

Myria avance, et cette marche continue, continue, et Mamadou danse devant Bara-La, devant « celui qui est né pour porter témoignage », comme jadis, sous un autre ciel, dans une autre contrée, dansait devant l'arche d'alliance le roi David, celui qui selon saint Mathieu engendra Salomon, qui engendra Nathan, qui engendra Jacob, qui engendra Marie, de qui naquit Jésus qu'on appelle Christ.

## VI

Trois jours, comme des ailes d'oiseau, se sont déployés depuis la nuit du tam-tam où Bada retrouva la parole. Trois ailes blanches car la masse de paix si onctueuse, la croûte de calme si chaude qui ouate Kouadjovi et que tant d'agitation avait quelque peu entamée, s'est reformée parcelle à parcelle.

Maintenant c'est l'heure des métiers au village. La méridienne est passée depuis environ deux fois le temps qu'il faut pour aller à Klodjikopé, le village le plus proche. Les paysans noirs, la daba sur l'épaule, sont partis à leurs champs de mil, d'igname ou de manioc. Les artisans seuls demeurés gardent le hameau.

Au long de l'unique allée centrale, on les devine sans les voir, aux bruits de leurs occupations, ou à l'odeur qui s'échappe des courettes de leurs cases.

Voici Abdoul So, le potier, avec son fin glissement de main froissé sur la pâte de terre, qui tourne en forme de plat circulaire aux lèvres relevées. Droites contre un mur de banko, croustillantes au soleil, des jarres en carquois, des écuelles, des gargoulettes sèchent leur vernis plus noir, plus brillant que la laque. Parfois, il passe dans la main du potier une gaîté, un désir de sourire. Alors, d'un pinceau trempé de safran, il enfle au col des urnes une ligne sinueuse qui joue et se cabre sur le cercle parfait du vase.

Plus loin c'est Hadi Ketoni, l'haoussaha, tailleur de cuir. Il n'est point de Kouadjovi, celui-là. C'est un Musulman qui descend souvent en tournée de contrée en contrée avec deux

bosses — besaces devant et derrière — pleines d'objets à vendre, jusque dans la demeure des blancs. Puis il revient parfois quelque temps pour travailler. Et le cuir et la colle et la poix sentent fort dans sa courette, une âcre odeur de fiente. Lui bien sûr ne la sent plus et son visage maigre entre deux pointes de favoris à l'autrichienne est seulement fixé sur son tranchant qui excise délicatement une peau de philali. Au milieu de ce nauséabond parfum, il est couvert d'un pagne blanc, gorgé de lumière, et l'on a peine à penser à chaque mouvement des amples manches que tant d'éclat brasse tant de puanteur.

Plus loin, c'est Kakou, le tisserand, assis à l'ombre sous un apatom, la calotte sur l'oreille, la chique de kola dans la bouche devant son métier rudimentaire : deux branches en potence, une barre pour les coudes, un peigne de bois pendu à une poulie. Un fil s'attache à chaque orteil et, hop! la navette est balancée de droite à gauche et de gauche à droite. La grâce de ce mouvement est indicible, la joie de l'air au frôlement du petit navire chargé de fil fait du bien au cœur. Car le geste monte dans l'après-midi comme un chant de vie indulgente et l'on voudrait que tous les gens du monde qui ont les dents serrées, l'œil hostile, l'arme au poing, viennent sentir fondre leur colère à la cadence humaine du bras de Kakou le tisserand lançant la navette, en ce village de Kouadjovi perdu au fond de l'Afrique.

Et l'heure des métiers se poursuit, forgée aux coups de barre de Nianvomou le forgeron, teintée bleue vitrail, rouge enluminure dans les bassins de Tatamba le teinturier, ciselée sous les petits marteaux de Boroko le bijoutier, le vieux renard aimé des femmes. Elle se poursuit et meurt au bout du village dans une case isolée derrière ses claies grises, celle de Kodjo, le sculpteur de bois.

Il travaille assis, lui aussi, sous un toit de lianes protecteur des rayons. On aperçoit plus loin la hutte d'habitation au toit conique surmonté d'un pot renversé. Le chambranle de la porte s'abaisse sous un cintre de bois où court un bas-relief géométrique.

Kodjo, dans son atelier, a pour compagnons des planches, des madriers, des poutres, tous plus ou moins entaillés et

par ces blessures on apprécie la chair humide du bois, noir encre de chine pour certains, pour d'autres orange tacheté ou jaune soufre, ou brun mat tête de nègre. Des copeaux roulés comme des cheveux d'ange font à terre un tapis craquant. Kodjo, assis sur un tabouret trépied, sculpte une statuette.

Pourquoi a-t-il choisi comme sujet, après tant d'autres, une maternité? Une femme tient dans ses bras un nouveau-né et lui donne le sein. La mère et l'enfant sont des masses à peine dégrossies du bloc de bois. Le cou est gonflé, les pieds sont disproportionnés, les épaules sont heurtées. Mais l'ensemble est d'une exactitude qui surprend. Sans doute ne circule-t-il dans cette représentation aucune ressemblance avec telle femme ou tel enfant, mais le sens pur du geste de l'allaitement se dégage hors de toute entrave anecdotique.

L'artiste, pour fixer son idée dans la matière, n'a même pas d'instruments. Son outillage se compose d'une herminette, d'une matchette et de quelques clous. Mais il connaît si bien le bois, ses failles, ses faiblesses, ses résistances qu'il semble le pétrir des doigts à la façon d'un modeleur, plus que l'attaquer par ses entailles.

Il en est là de son travail quand sur la rue, par-dessus la palissade, une voix résonne :

— Ho, Kodjo!

— Holà! répond l'artisan.

— Ho, Kodjo! reprend la voix.

— Entre si tu veux parler à Kodjo.

Alors dans le carré ouvert de la muraille en feuilles s'avance un homme noir de bon visage et haut comme un ronier. Il a pour se protéger du soleil un curieux couvre-chef de feutre bosselé. Sa main balance une pioche de gratteur des champs.

— Je passais par ici et j'ai vu ton travail par dessus la palissade. Il m'intéresse.

— Assieds-toi, dit Kodjo hospitalier, j'ai des noix de coco fraîches dans l'ombre de ma case, je vais en chercher, ou préfères-tu une boule de kola?

— Reste ici, tailleur de bois, mes soifs et mes faims peuvent patienter. Ecoute-moi! Depuis des jours, l'envie a gagné

ton cœur, puis tes bras et tes mains de transformer cette poutre d'acajou en femme allaitant son petit d'homme. Or, je sais que cela t'a pris il y a sept soirs.

Kodjo a posé sa statue. Il lève la tête au plafond de son apatam et remue sa mémoire peu apte à fixer les souvenirs. Mais la naissance de Bara-la, les événements récents, le tam-tam de la fête des pluies ont tracé des marques, des coups d'ongles dans la cire du temps. Et c'est bien en effet au crépuscule d'il y a sept soirs que lui vint l'idée de sculpter cette statue. L'étranger est donc un sorcier. Kodjo le regarde. L'inconnu rit de toutes ses dents et le pauvre artiste se sent pénétré, lu pour ainsi dire par le regard de son visiteur. Cela passe à travers ses yeux et descend jusque dans son estomac. Il semble au nègre que ce coup d'œil au fond de lui-même s'occupe à faire l'inventaire de tout ce qu'il y trouve, à contrôler le fonctionnement des pensées et même des muscles. Kodjo tout à coup ne se sent plus chez lui dans son corps.

— Ho Kodjo! ne t'effraie pas. Mon serviteur, le regard qui en ce moment furette en toi, trouve ta maison très nette, ton aire bien damée, et ton toit de chaume sans paille pourrie.

— Mais qui es-tu donc? reprend Kodjo?

— Ah! voilà l'éternelle question des petits hommes : qui es-tu donc! Comme si ce kapokier dans la cour de Traoré ton voisin ou le baobab de la place de Kouadjovi, avait un nom.

« Une seule parmi tous et toutes vers lesquels m'envoya mon maître au nom d'Aly Koro, son seigneur, ne m'a pas demandé qui j'étais et m'a dit : « Je te salue, étranger », comme elle aurait dit : « Bonjour, kapokier ». Mais celle-là n'a-t-elle pas toute science?...

— Oh! je vois, dit Kodjo, tu es l'étranger que rencontra Bada Massi.

— Je le suis, en effet, et je suis également celui que rencontra Myria l'autre soir après l'amour.

— Après l'amour!

— Comment, tu l'ignores encore, pauvre Kodjo! J'ai vu Myria au long de la bananeraie, toute étendue et toute moite encore d'une possession de mâle.

— Non, ce n'est pas vrai, tu mens, mauvais génie!

Kodjo s'est dressé, d'un coup de pied bousculant sa statue. Il a brandi son herminette. Il souffle : *Hou !Hou!*

— J'ai vu Myria ta fiancée, les lèvres encore chaudes d'amour, poursuit imperturbable l'étranger.

— O ia — hôn!

Kodjo s'est rué, le fer haut levé. Un instant, tout s'est éteint dans son cerveau comme un manque de lumière. Alors, poing en avant, il a porté un grand coup en pleine nuit.

Mais maintenant le voici effondré au pied du visiteur, le poinçon tordu dans ses doigts comme un fil de laiton.

Il a mal, mal aux veines, le malheureux tailleur de bois, car il sent que l'étranger dit vrai. Oh! la brisure dans son âme! Quelque chose sûrement s'est cassé en lui et les morceaux éclatent de tous côtés.

Mais soudain une main sur son épaule lui donne chaud. Il n'a jamais senti pareille main! On dirait qu'elle verse de la vie comme du vif argent.

— Allons, Kodjo, relève-toi, tu es un bon chiot de panthère, et calme-toi à cause de Myria la vierge. J'avais seulement besoin de cette certitude en ta force, car tu devras te défendre et te battre et tuer à travers les siècles, je te le dis, Kodjo.

« Pour aujourd'hui, ouvre bien tes oreilles, larges comme deux plats à bouillie, et comprends ce que je vais te révéler.

« Alors que cet autre soir d'il y a sept jours le désir de tailler dans l'acajou une mère et son petit gagnait les paumes de tes mains, une pensée plus grande de maternité passait au même instant sur le monde entier. Les génies en étaient imprégnés comme l'arbre à citron lorsque la tornade l'a trempé et l'on aurait dit que le ciel avait faim d'enfantement.

« O Kodjo, tant d'événements plus affilés, plus coupants qu'une lame de sabre, plus haineux qu'une flèche empoisonnée se heurtent en ce moment sur la pauvre terre malade! Tant et tant de petits d'hommes sont écrasés chaque jour dans un grand mortier sous le pilon à mil, qu'à cette vue les Dieux éternels ont vieilli et se sont sentis soudain las, très las. Ils ont pleuré, assis solitaires sur leurs nuages ou cachés dans le fond des arbres et leurs larmes, ce soir

d'il y a sept jours comme jadis un autre soir d'il y a très longtemps, longtemps, furent si ruisselantes et si fécondes qu'elles se sont fondues dans le songe d'un petit enfant nouveau né qui d'un sourire crèverait la vie des monstres.

« Et cet immense rêve s'est mis à circuler dans l'air autour des terres, autour des continents, autour des Afriques. Mais chut, Kodjo, ferme bien ta bouche à ce que je vais révéler. Sache que seul au monde le « lieu dit » Kouadjovi a su fixer au passage ce pur désir, incertain et léger comme un soupir de dormeuse, coloré comme un vol zigzaguant de papillon. Et désormais dormant là-bas dans la bananeraie verte, assoupi sur un lit de paix, de calme, sur un lit de vie, de bonté et de joie, il attend.

« Heureux Kouadjovi entrevu par les prophètes! Heureuse Myria et toi heureux Kodjo! Je te le dis, lève-toi et célèbre avant peu tes noces avec la vierge fille du chef, car Aly Koro te donne cet ordre et te dit de fermer les yeux sur tous les destins qui se sont accomplis ou qui vont s'accomplir. »

Kodjo, au fur et à mesure que coulent ces mots, sent une aiguille fouiller son âme, et celle-ci doit être de miel, puisque le verbe de l'étranger s'y inscrit comme sous la pointe d'un stylet.

Cela pique même tellement en lui, cela brûle tant dans sa poitrine qu'il porte son poing à l'estomac, courbe le buste et ferme les yeux.

Quand il les ouvre à nouveau, l'étranger a disparu. A sa place l'aire lentement se referme et pendant longtemps le tailleur de bois, plus immobile qu'une de ses statuettes, la main levée et la bouche entr'ouverte, assiste au retissage des parcelles d'atmosphère qui se rebâtissent d'abord en de longs plis incolores, de trame, puis de chaîne et s'entrecroisent enfin de mille et mille fibres de nacre cristalline pour stopper minutieusement le trou béant que l'Ange noir a fait dans le bel après-midi du village.

## VII

Kodjo laisse passer la nuit et tandis que l'ombre roule sur Kouadjovi, il écoute encore au fond de son cerveau tinter les paroles de l'étranger. Tous ces événements sont si mystérieux! Le mutisme de Bada Massi. Sa guérison, l'inconnu apparaissant à l'instant où d'étranges actes vont se dérouler puis la naissance du fils du chef. Son nom si riche d'attirance et de mystère, Bada-la. « Celui qui est né pour être le témoin. » Comme tout est inexplicable, bon génie, comme ce coin du monde est devenu soudainement compliqué.

Cependant le tailleur de bois guette le point du jour, cette minute gris perle, piquante et glacée. Il la reçoit dès qu'elle éclôt là-haut sur la montagne et, les bras étendus dans sa fraîcheur, il s'en baigne le torse.

Puis il court à travers le village et c'est Lassana, Mamadou, Abassé, Samba, Diasse, N'Guye qu'il tire du sommeil par les pieds, vociférant un cri rauque. Il leur crie rendez-vous chez lui, et quelques instants plus tard tous les amis de son âge sont réunis dans la cour de sa case. L'un s'habille encore, l'autre bâille, l'autre se remet à dormir. Les coqs chantent un peu partout. Un chien vers la plaine aboie au soleil.

Alors Kodjo explique sa volonté de célébrer ses noces sans attendre. Du coup toute l'assemblée se réveille, les langues se délient, car on sait ce qu'une pareille invite signifie. Un mariage, c'est une perspective de mangeailles, de tam-tam, de rires, de grands coups de bière de mil. Ce sont les filles affolées qu'on caresse, les maîtresses qui ne résistent plus. Ce sont les rites accomplis dans la joie, dans le bruit, dans la poussière.

Mais déjà Kodjo est rentré dans sa case. Il n'en sortira guère désormais car tout se passera en dehors de lui. Ses amis tiennent un bref conseil et lorsque le soleil commence à pénétrer chaque chose avec plus de pointe, chacun se sépare.

Deux messagers désignés par les camarades descendent la grande rue. Leurs pagnes se déploient derrière eux, car une

brise légère joue à glisser le long de l'allée du village. Ils vont chez Bada Massi. Les voici un à un courbés pour s'introduire sous la basse ogive de la case, entamant dès le dehors les salutations au vieux chef, assis à la turque sur sa natte, occupé à fumer une courte pipe en terre culottée brune.

Alors est présentée sans préambule par N'Gueye la demande en mariage :

— Kodjo, le tailleur de bois voudrait pour femme ta fille, Myria la douce. Y consens-tu?

— Cela je ne puis le savoir, répond Bada-Massi, car avant tout il me faut consulter et la mère et la fille.

Mais ces mots sont devenus à ce point formule classique, presque réponse lithurgique, que dès la fin de la phrase les trois compères, sans plus attendre, se plongent, tête baissée, dans la passionnante discussion de la dot que va payer, pour ces épousailles, Kodjo et sa famille à la famille de Myria et de Bada-Massi.

Et dame! l'entretien se prolonge des temps et des temps. La case résonne de syllabes qui tournent en carrousel contre les parois circulaires. Un moment Bada-Massi envoie quérir deux de ses amis et le débat reprend accru de deux voix neuves, en tonalités différentes.

Oh! la joie du marchandage et de la dispute! Elle éclate sur tous les visages. Pourvu, bon Aly Koro, pourvu qu'on ne tombe pas d'accord vite! Quelles silhouettes, quels croquis, ces gestes à peine ébauchés, mais qui sont plus évocateurs que des paroles. Quand Mamadou ramène vers sa poitrine sa main mi-close avec un retrait de buste, c'est vraiment trois pièces d'étoffes qui sont reprises des cadeaux que Kodjo offrira. Quand Bada-Masi, tête penchée, bras en avant, les doigts en pointe au long de l'index, formule sur des lèvres rapetissées sa proposition, ce sont trois vraies mesures de farine qui se dessinent hissées sur la pique de ses ongles. Et toutes ces phalanges qui se courbent, se détendent dans le mi-jour de la case, où il fait chaud, Bon Dieu, chaud à crever. Mais qu'importe la chaleur. On palabre. Les calottes sont mises, retirées, remises, retirées. On crache des jets rouges de kola. Certaines attitudes sont carrées, nettes, ou

bien d'autres molles, concédentes. Le corps a son dialecte, les yeux sont des oreilles et la méridienne est passée depuis longtemps, les cinq négociateurs ayant déjeuné sur place, quand à regret se clôt l'entretien sur des propositions définitives.

Les deux camarades de Kodjo retournent chez lui et les boubous reflottent dans la rue, en montant, au vent du soir. Tout Kouadjovi au courant les regarde. Ils ne donneraient pas leur place pour l'empire du Mossi, encore qu'ils fassent semblant de ne point voir le village, tout occupés qu'ils sont à parler fort et à se louer de leur habileté.

Et chez Kodjo où les diplomates se font héberger pour le repas du soir, la mimique reprend tout l'après-dîner et tard dans la nuit autour du feu de la cour qui hâle les faces havanes comme se dorent les beignets de maïs. A minuit la dot de Kodjo étant fixée à 5 pièces d'étoffe bleu indigo, à 10 calebasses de maïs, dix de manioc et trois de riz, à 10 journées de travail sur les champs de Bada-Massi, à 20 poulets et 3 moutons, tout le monde va dormir sur sa natte et dans les rêves on continue à ergoter, à retirer deux poulets, ajouter une mesure de manioc, au point que les femmes ne peuvent pas fermer l'œil tant les maris font de gestes et poussent de grognements.



Dès l'aube du lendemain commencent les vraies cérémonies du mariage. On les prépare deux jours durant, surtout chez les parents et collatéraux de Kodjo qui ont l'honneur des cadeaux et des offrandes de pintades, de poulets et de pigeons. La famille du chef et ses amis se contentent de tendre les mains et de recevoir. Kodjo et Myria en principe s'ignorent.

Puis arrive enfin l'après-midi du troisième jour! Quel grouillement autour de la case de Kodjo. Tous les amis sont là, les jeunes gens de son âge, ceux qui ont joué ensemble avec les cabris, qui se sont battus à coup de mangots, qui ont tiré des pierres sur les perruches dans les arbres, qui furent circoncis la même année, qui coururent les femmes à

peu près à la même époque. C'est une franc-maçonnerie de générations que ces garçons beaux ou laids, herculéens ou malingres, mais ce soir tous gais, sifflant, trépignant, se bousculant, se provoquant à la lutte car Kodjo épouse Myria et l'instant est venu d'aller chercher la future.

Déjà le soleil franchit ce degré du ciel où son rayon se dévitalise, où sa pulpe colorée perd un peu de sa violence. La vertu qui en découle est presque de lumière pure, heureuse seulement de modeler sans brûlure les hommes, les animaux, les arbres ou de redessiner, prise de plus haut sur les mers océanes, l'Afrique à forme de massue.

La petite troupe se met en route. Elle est bruyante et tout Kouadjovi rit de les voir rire. Voici le carré des demeures de Bada-Massi. Derrière les haies vives, les petites cases sont muettes comme repliées sur elles-mêmes. Mais pourquoi la troupe de jeunes gens est-elle devenue tout à coup silencieuse elle aussi? pourquoi prend-elle des allures de conspiration? On chuchote, on se divise, la cloison est entourée, deux se postent ici, deux autres plus loin. Toutes les entrées sont occupées.

Alors Abassé et Sambo, le premier géant de cinq coudées, large comme un kapokier, le second petit, râblé comme un phacochère pénètrent ainsi que des voleurs sur la pointe des pieds. Tout est calme chez le vieux chef.

Au ciel le soleil s'accoude sur un nuage pour mieux jouir du spectacle. Les deux gars rampent autour de la case des hommes, glissent vers la case des femmes et d'un bond de panthère font irruption chez Myria.

Elle est debout chez elle, aussi noire que l'intérieur de la hutte. A la vue des jeunes gens, elle pousse un cri. Abassé la saisit à bras-le-corps et se précipite dehors avec sa capture qui appelle à l'aide. C'est le signal! Yao la mère sort de sa demeure avec les autres femmes et les captives de case. Elle hurle, trépigne : « Aabala-o — Poro Koro — o ». « Ils sont venus ravir mon enfant. » Les femelles piaillent comme des dindes de basse-cour, quand folles de peur elles fuient par courtes tentatives de vol. « Abala-o — You — You — You. » On dirait que des clous percent le tympan. Le soleil là-haut se bouche les oreilles avec son nuage.

Bada et les hommes ont surgi à leur tour, d'où? on ne saurait dire. Il pousse une tête à chaque figuier de barbarie, entre chaque pointe de cactus. Les amis du chef ont des gourdins et des pieux. Myria, dans les bras du ravisseur, crie toujours à l'aide. Abassé le grand, sans douceur, lui enfonce son poing dans la bouche. Sambo le râblé protège la retraite avec des moulinets de bâton. « Zi-ou », les pierres grêlent. La poussière s'élève avec les clameurs.

Dehors dans la rue, derrière la haie, les troupes amies de Kodjo sont rassemblées. Et tout Kouadjovi est là, lui aussi divisé en deux camps. On se provoque, on s'injurie : « Fils de femelle malveillante! Cabri empuanté! Viens donc te faire frotter les côtes». Escrime au bâton! piétinements! Et le géant file toujours vers la case du tailleur de bois, sous les injures, avec tout le village aux trousses.

Pourtant à aucun moment il ne passe, dans cette mêlée générale, même un souffle d'inimitié ou de haine. Au contraire ces luttes sont de la joie qui déborde, qui mousse et pétille, gazeuse comme du vin de palme, ces luttes sont les traditions et les simulacres (sauf à garder bel et bien les coups de bâton que l'on a reçus), les fictions coutumières de l'enlèvement, prélude aux rites du mariage.

Mais déjà, tout en pleurs, Myria est jetée dans la cour où Kodjo, le tailleur de bois, avec son père et ses oncles, la reçoivent.

Pauvre Myria, elle a eu mal de ces violences, de ces bousculades, elle si calme, si méditative! O Aly Koro! O les soirs passés à compter les étoiles! O les chansons magiques et les heures de la bananeraie!

Il est heureux que Kodjo soit là avec son bon sourire et ses mains lourdes d'affection vers celle qu'il aime de tout son cœur de nègre, vers celle que depuis la venue de l'étranger il considère également comme revêtue d'une sorte d'allure divine difficile à déterminer pour son simple cerveau.

Les parents de Kodjo, hommes et femmes, entourent Myria; on la console, on la cajole, puis on la conduit vers la case du tailleur de bois, sa nouvelle demeure. Mais l'entrée en est obstruée par Kakouma la matrone, plus enjuponnée de bou-

bous, de pagnes, de mouchoirs, plus bourrée d'étoffes que jamais. Elle a la face farouche. Un bras au ciel, elle semble une noire prêtresse d'Apollon prophétisant à Delphe.

Le soleil sort de son nuage à cet instant, quand il a l'impression que le calme est rétabli et que la poussière est retombée. Il serait dommage en effet que ses derniers rayons avant le bonsoir au ras de la plaine, soient souillés de scories. Ils sont frappés d'un métal si brillant d'or lamé, si rose-robe de bal et parfois lorsque, entre deux branches serrées de baobab, ils sont décomposés, leur chute est une telle pluie mauve de vitrail, comme une bénédiction d'archevêque.

Kakouma lance des imprécations. Sa voix a quelque peine à s'exhaler de ses cavernes de chiffons. Elle est profonde et rude, heurtée à chaque mot qui semble une injure: « N'approche pas, Myria. Reste dans la cour. Si le père de ton mari ne revient avec mille cauries, ne rentre pas dans cette demeure. »

Alors le père de l'époux et ses oncles fouillent dans les poches intérieures de leurs boutons et jettent une pluie de mille cauries. Myria en ramasse mais surtout les aides accoucheuses que Kakouma n'a pas manqué d'inviter avec elle se précipitent et se battent avec les gamins et même les jeunes gens qui bondissent vers cette fortune tombée du ciel, vers ces dragées des mariages nègres.

Alors le rite dit « des cauries » se poursuit. Dès que Myria rentrée dans la demeure se dispose à s'asseoir, à prendre un objet, à parler, Kakouma implacable hurle : « Ne t'assieds pas, ne touche pas ceci, ne parle pas, Myria, si le père de ton mari ne donne mille cauries. » Et de nouveau c'est la pluie des petits coquillages en forme de sexe, c'est la bataille et les poches qu'on remplit.

Peu après Yao la mère, avec cinq de ses filles fait irruption dans la case. Elles entourent l'épouse et lui versent un doigt de farine sur la tête. Bara-la le nouveau-né est de la fête. Porté dans ses langes multicolores par une de ses sœurs, il braille à se rompre la gorge.

Bara-la! Myria, d'une main, trouve une seconde au milieu du brouhaha pour caresser sa petite tête rasée et plissée sous l'effort des larmes. — Pauvre chat! Si comme prétend

l'Etranger tu dois être celui qui est né pour être témoin, voici que tu commences bien tôt le témoignage!

Mais arrive l'oncle germain de la fiancée, le vieil Abdoul So qui fend la foule. Il rappelle Bada Massi son frère, mais un Bada moins souriant, moins indulgent. Il est du genre sec, le visage fripé comme une feuille de bananier morte dans l'herbe. Il s'appuie sur un bâton et froisse sans arrêt de sa main gauche un pli de son boubou bleu... Il demande, il réclame, il exige :

— La coutume, c'est la coutume! Myria, je t'ordonne de te lever, de partir d'ici. Ce n'est point ta famille.

La famille de Kodjo implore :

— Laisse-nous l'épousée, — Père, laisse-nous l'épousée.

Mais Abdoul So est furieux. Les paroles grêlent de sa bouche comme ruisselle l'eau de la tornade aux pointes des pailles d'un toit de chaume. Il frappe le sol :

— Viens, Myria. Ce n'est point ta famille, je t'ordonne de rejoindre ton père.

Kodjo apporte en vain de la bière de mil, du vin de palme, deux mesures de farine. Le vieillard boit la bière et le vin, s'empare de la farine, tout en insistant auprès de sa nièce, pourtant avec moins de vigueur, semble-t-il.

Les oncles de Kodjo interviennent. La matrone également. C'est à nouveau le claquement des voix, la discussion. Alors Abdoul So déclare :

— C'est bon! C'est bon! Si demain à l'aube vous me procurez un coq de trois années bien monté en ergots, je pars.

Kodjo lui assure qu'il sera satisfait. Alors le vieux rit dans sa face, ce qui ajoute un pli aux autres, et sort de la case, très digne, avec les honneurs de la guerre.

Ainsi, après l'enlèvement, après les cauries, est accompli le rite de la protestation de l'oncle germain de l'épousée. Alors le soleil qui là-haut trouve sans doute qu'il s'est assez amusé au bord de son nuage, va se coucher et la première journée du mariage est close.

Myria demeure seule, et, plus vierge que jamais, elle dort cette première nuit dans la case de Kodjo qu'elle doit ignorer cinq jours encore. Du reste, confondu avec ses amis, il est parti qui sait où, dans une autre demeure du village.

Alors, auprès d'un petit mur contre les champs, la jeune fille va d'instinct reprendre chez son époux, comme chez elle, sa place favorite. Maintenant que les grands bruits du jour sont éteints, un calme de miel semble enduire tout le hameau et la noire fille de Bada est transpercée par la quiétude onctueuse de la nuit. Les étoiles ses amies déclinent silencieusement au ciel leurs fleurs nouvelles, et font comme une couronne de noces à leur sœur de la terre.

Mais dans le songe confus de l'épousée, que sont les noces, les rites, les alliances, que pèsent même Kouadjovi, sa bananeraie mauve de nuit, sa montagne et les arbres et les terres et toute l'Afrique?

Bien sûr, elle est trop fruste pour avoir une pensée, une intelligence, une méditation sur l'enchaînement des choses, sur les destins du monde ou sur le mystère des hommes. Mais la connaissance qu'elle en a est cependant très immédiate, car l'intuition lui en est révélée non par son esprit, mais par sa chair directement en contact avec tant et tant d'influence.

Ainsi, ce soir, au bord des étoiles, à demi couchée comme elle est sur le mur de sa vie nouvelle, n'entend-elle pas ses entrailles se contracter de plénitude et de satisfaction, ne sent-elle pas gronder en elle la certitude que sa mission est là dans son ventre, dans sa féminité profonde et paisibe, dans sa fécondité épiée, espérée et bénie d'avance justement par son village, par Kouadjovi, par la bananeraie mauve, la montagne, les arbres, les terres et toute l'Afrique?

Oui, c'est bien cela! C'est bien une vérité de lumière et de sang, car soudain, tout contre cette sensation physique de Myria et pour ainsi dire collée, incorporée en elle, monte un petit cri pur d'enfant. La fille de Bada s'est redressée sous l'étonnement. Elle cherche un instant alentour et découvre à deux pas, au long du fossé de la rue, une de ses sœurs endormie, ayant déposé près d'elle Bara-la, le fils de Yao. Et voici que « celui-là né pour porter témoignage » fixe tout à coup Myria avec d'immenses yeux éveillés, avec des yeux de clarté qui portent certainement, cette nuit, autre chose que des regards d'enfant.

Le lendemain de ce jour et cinq jours durant, le mariage se continue. Les amis de Kodjo ont réuni des pintades, des poulets, des volailles, des cuissots de cabris. Les femmes ont préparé du oumbara, du dolo, du vin de palme et l'on mange aux frais des camarades, on se saoule à leur santé, on danse en leur honneur.

Avec le sang des bêtes égorgées, on arrose les montants de la case du mari, on y jette des plumes, afin que tous ceux qui passent puissent dire : Quelle cérémonie! Comme on a tué de bêtes pour cette fille! Et pendant cinq jours le rouge de la terre et le rouge du sang se marient eux aussi pour une œuvre pacifique.

Puis, même les ripailles ont une fin! Les parents de Kodjo gobergent une fois dernière les invités de la mariée et titubant, chantant, s'ébranle la cohue des amis qui partent.

Soletoke, le griot, est en tête. Deux cadences sur un pied, deux cadences sur l'autre. On frappe des mains : *Soletoke, So-le-to-ke — ô — ô.* Comme la littérature de la région n'a pas encore fourni d'hymne pour célébrer les noces, les processionneurs font des variations en style de fugue sur le nom du griot : *O — Sole — Sole Sole,* puis en rythme de grêle et en basse : *Soletoke, — Soletoke, — Soletoke.*

Et c'est ainsi, virant du buste, battant des pieds, renversant la tête au ciel, que ce soir du cinquième jour, un instant avant la nuit, disparaît au tournant de la haie d'épine, l'ultime cortège nuptial en l'honneur de la fille du chef, au village de Kouadjovi.

Kodjo et Myria demeurent maintenant seuls dans la courette. Ils écoutent décroître le bruit des voix. Le ciel est une coupole de cristal qui reflète en les affinant toutes les choses de la terre. Mais seuls peuvent les contempler les divins regards.

Il a plu toute une demi-matinée, ce qui donne un apaisement frais aux eucalyptus et aux baobabs du village. La bananeraie regarde le couple de toutes ses feuilles d'émail et se fait pour lui plus tendre et plus verte que jamais. Un oiseau cardinal, comme un rubis perché, roule ses trilles sur la branche d'un figuier. La hutte de Kodjo aux neutres tonalités brune et rouille se dégrossit. Son toit conique dans

l'air sans densité s'élance plus haut et ses mur s'agrandissent.

Les deux époux à petits pas s'en vont vers le mur au fond de la cour où s'ouvrent les seuils de la plaine. Ils se tiennent par le petit doigt d'une main, de l'autre balançant une longue feuille de ronier et sourient sans dire un mot. L'ange noir Djibril apparaît debout derrière eux. Son torse de carbone immaculé luit des sucs vernissés de ce crépuscule d'Afrique, d'Afrique ou de Méditerranée ou de la douce Ombrie, car la minute est franciscaine avec ses couleurs de paradis, ces époux chastes tenant des palmes et gauchements liés par un doigt, avec cet ange qui les contemple invisible pour eux et révélé au seul spectateur, ô Giotto, ô Fra Angelico, ô Raphael!

## VIII

Que de temps s'est écoulé depuis cette cérémonie des noces! Les journées de Kouadjovi ont traversé comme des enseignes lumineuses la nuit du monde. Tantôt couleur ardoise avec de la pluie, tantôt rousses ainsi que des plaques de cuivre, énervées d'orages et de décharges électriques, tantôt noires funèbres d'ombres nuageuses sur la montagne et ces journées-là firent verser des larmes de chagrin à la bananeraie où la paix et la gaieté sont toujours réfugiées entre les feuilles.

Mais il y eut des panneaux de climat moins tragiques, des journées qu'on eût prises pour des colonnes de marbre soutenant leur crépuscule tant elles furent de coulée pure et d'élan parfait, des journées, vraies palettes de maître verrier où se mêlèrent bleu de Sèvre, violets amarantes, rouges coquelicots et verts Véronèse.

Le lendemain de la nuit où Myria devint vraiment l'épouse de Kodjo eut lieu le rite de la lutte. C'est la façon des gens de Kouadji de constater la virginité de l'épousée. Il ne leur est pas besoin d'examiner comme d'autres un drap maculé de sang, il leur suffit d'observer, au matin, la sortie de l'époux hors de sa case.

Les jeunes gens, plus d'une heure avant l'apparition du

tailleur de bois, battirent des mains, frappant le sol du pied, criant des invectives : « Sors donc, mari, sors donc pour que nous luttions. » Et lorsque l'époux s'avança, tout le village regarda ses genoux. Pauvres genoux écorchés, râpés, blessés, genoux fourbus des peines nocturnes, des rudes labeurs d'une possession difficile. A leur vue, la foule poussa des *Hân! Hân!* d'approbation, et Soletoke le griot, en secouant le chef, clama de sa voix aigre de fausset :

— Celui-là, voyez, il ne connaissait pas la femme et cette femme non plus ne connaissait pas le mâle. C'est bon, très bon. Car si la femme connaît le mâle, oh! oh! quand son mari lui fait l'amour il ne se fatigue pas, non, bien sûr, il ne s'éreinte pas les genoux, ah! ah! ah!

Et son rire grivois monta dans le ciel, à la façon d'un ressort de machine qui se décroche.

Alors la foule reprit en chœur :

— C'est bon, c'est très bon, ce garçon est sage, qui a écouté les paroles de son père. Cette fille est sage qui a écouté les paroles de son père et de sa mère.

Puis recommencèrent les luttes entre l'époux et les jeunes gens. Il fallut terrasser les adversaires, se laisser rituellement terrasser, entendre des exhortations, y répondre par des formules, toujours les mêmes, formules sacrées, mots incantatoires qui sont doués d'une charge de mystère, verbes dont les syllabes, dès qu'elles s'impriment en l'air ouvrent de silencieuses portes, produisent d'étranges réactions dans le monde des génies, dans les terres d'Afrique, dans les pensées d'Aly Koro.

Puis les fêtes et les coutumes prirent fin une à une, à la manière dont s'éteignent les chandelles, et les deux calmes personnages du ménage Kodjo-Myria commencèrent à imprimer quotidiennement leurs modestes rôles sur les pages polychromes des journées du village.

Or, si quelque part au ciel sont conservés les albums des jours du monde et si Dieu le Père permet parfois aux anges quand ils ont été sages d'en feuilleter avec leurs menottes les éclatantes gravures, les enfants célestes durent voir à cette époque, sur le livre de Kouadjovi, deux jeunes mariés noirs, si noirs qu'ils ont pu d'abord les prendre pour des

diables d'enfer. Mais, à regarder de plus près, ils s'aperçurent que ces deux êtres terrestres étaient au contraire couvés par la bénédiction du Seigneur, car leurs moindres gestes, leurs moindres occupations baignaient dans une auréole de tendresse blanche comme la rosée de l'aube.

Et les petits anges de Dieu eurent joie à regarder Kodjo le mari, assis au travail sous son apatam; il fredonnait entre ses lèvres une curieuse mélopée : « Si n'ba lo — Si n'ba-lo, allons aux champs, allons aux champs! » Un refrain que personne n'ignore à Kouadjovi, depuis l'heure de sa naissance jusqu'à l'heure de sa mort.

Ils eurent doux au cœur à observer ce brave ouvrier du bois faire voler sous son herminette des copeaux noirs, blonds, rouges, aussi frisés que leurs cheveux pour dégager peu à peu des madriers bruts d'obscures représentations que ceux-ci cachaient dans leurs veines.

Mais, angelots d'azur, votre enthousiasme fervent s'est sans doute plus exalté vers l'image de Myria la douce que vous vous êtes désignée de vos doigts roses!

Vous l'avez vue dans ces tableautins journaliers rehaussés d'enluminures sur vélin repoussé, allant et venant, toute prétrie de bonne volonté vers les humbles travaux de la maison. Vous l'avez vue à la lessive des boubous, au pilonnage du mil, au brassage de l'huile de kobi dans les cuviers à savon. Vous l'avez suivie derrière les autres femmes vers la corvée d'eau par les replis des pistes entre les tiges du mil, son estagnon haut sur chef et bavardant comme une perruche en femme joyeuse de l'air qu'elle respire.

Tournez, tournez les pages de Kouadjovi, bambins aux ailes de soie, souriez à ces images de Myria un peu raide, endimanchée pour les tams-tams des pluies, auprès de Kodjo heureux à en écarter les narines et la tenant comme toujours par le petit doigt de la main!

Tournez, tournez encore et soyez émus devant une Myria un soir, assise au bord de la plaine sur son petit mur favori, alors que le tailleur de bois est à la palabre sur la grand'-place! Elle compte toujours les étoiles, mais une autre sensation la trouble, la rappelant sans cesse à la terre. Son ventre

n'est plus seul! Une présence en effet depuis quelque temps s'agite obscurément à l'extrême de son être.

Sur son visage parfois se peignent des malaises physiques, à ses membres s'attachent des pesanteurs qui les allongent. Mais elle ne donnerait pas sa part de souffrance pour le plus riche bijou.

Regardez bien, fils aimés des Génies, ne trouvez-vous point qu'une étrange gravité réside soudain en elle? Ses gestes tracent dans l'air toujours d'aimables mouvements lents et sans brusquerie, mais une sorte de sagesse, de foi continue, se glisse dans la qualité de ses mêmes déplacements de mains ou de corps. Quand elle accomplit sa besogne quotidienne un religieux émoi la couvre d'un pagne invisible et ce vêtement sacré transforme là où elle passe les aspects du village.

Voyez, spectateurs charmants, comme durant cette période triomphe la bananeraie. Kouadjovi n'a plus d'autre soleil. La plaine éteint son appel du large, la montagne assourdit ses chaos, seule la bananeraie demeure la raison de vivre, l'adorable prière, le miel, vert émeraude, de ce coin perdu d'Afrique. Pourquoi le missionnaire à barbe n'est-il point passé par cet endroit en ces mois de quiétude. Pour peu qu'il eût entr'ouvert à la mystique de ce village un volet de son cœur il se serait jeté à genoux tout contre les arbustes pour y réciter des litanies.

Et cependant, anges du ciel, sur ces feuillets de l'imagier céleste, à l'autre extrémité du hameau n'apercevez-vous pas qu'il naît un rayonnement sous le temple de chaume où préside toujours Ali Koro. Il s'échappe de la masse de terre rose-rouge une bizarre bonté, une indulgence inconnue. Quelque chose sourit dans ce carrefour. Les villageois, les prêtres qui viennent chaque jour pour les sacrifices sentent battre sur leur peau cette bonhomie du fétiche.

Bada-Massi plus que jamais s'identifie à lui. Il écoute et comprend mieux que tout autre la leçon que le génie dispense du haut de son trône immobile. Elle dit, cette leçon, qu'il faut laisser filer le temps comme les pêcheurs des fleuves dans les terres du Sud laissent filer les lignes traînantes, qu'il faut être en paix avec soi-même d'abord, avec

son frère ensuite, qu'il faut admirer comme les génies ont donné au baobab une si rugueuse écorce, au fromager tant d'épines, à l'oiseau cardinal de si jolies plumes et à l'homme un vêtement de peau sans coutures, brillant, ajusté, fini et qui lui va si bien quand il se contente de le vouloir humainement porter. Pour ce qui est du temporel, Aly Koro frappe sur l'épaule de Bada-Massi et tout comme un autre que vous connaissez, blond petit Jésus du paradis, il lui dit d'être sans inquiétude car le reste lui sera donné par surcroît.

Et c'est ainsi que, pendant neuf mois, tourna page après page le livre de Kouadjovi, avec en filigrane, pour qui se fût un peu penché afin d'en regarder les images par transparence une forme active qui, semblant invisible et incarnée dans l'air, soutenait les personnages derrière leurs gestes, une forme insaisissable et pourtant déjà vue, n'est-ce pas, O Djibril, noir messager des ordres divins?

Et l'on arrive ainsi de feuillet en feuillet à l'image de ce soir qui est celle d'une nuit comme il en choit peu sur la terre. Vraiment le village semble atteindre en cet instant le point culminant de sa paix terrestre. La bananeraie où la joie semble être enfermée comme dans un écrin de jade est phosphorescente. Est-ce elle ou bien la lune qui diffuse ce tissu lumineux de qualité rare donnant aux huttes, aux arbres, aux palissades une vie élancée presque glorieuse, une apothéose des cœurs simples et doux? La plaine n'a plus de limite, la montagne n'a plus de hauteur. Kouadjovi est suspendu sur terre dans un nuage des mille et une nuits.

Pourtant au milieu du calme des choses, une scène douloureuse paraît se jouer près de la hutte de Kodjo, le tailleur de bois. Tout Kouadjovi est aggloméré dans les environs et, ô miracle! on parle à voix basse. Bada-Massi silencieusement entouré des vieux chefs de case est assis au bord du fossé et sa figure parfois grimace d'inquiétude. Le malheur serait-il donc entré chez les jeunes mariés?

Pas un malheur précisément puisqu'il peut tout à l'heure se muer en une joie splendide. Mais pour l'instant Myria est dans sa case, terrassée sur la natte par les douleurs de l'enfantement.

Elles l'ont prise à l'instant même où le crépuscule mourait

au faîte de la montagne, et ce fut un coup de poignard dans son ventre. Une lumière rouge tourna soudain vite, vite, dans son crâne et elle porta instinctivement la main vers sa grossesse, comme si on la frappait à coups de bâton.

Cette première douleur qui la fit rugir s'apaisa vite. Kodjo se précipita et courut prévenir Kakouma la matrone. Elle apparut quelque temps après, suivie de ses deux aides, mâchonnant son éternel brin de citronnier, majestueuse comme Junon. Tout le village, à respectueuse distance, suivait : on avait compris.

Puis les heures ont passé. Afin d'attendre plus commodément la fin de l'histoire, les curieux se sont installés dans les cours voisines, et l'on glose sur l'événement. Déjà des paris s'engagent sur le sexe du futur enfant. Des tas de cauries se déplacent, de mains en mains; des trafics de hasard s'ébauchent. Il faut bien passer le temps, mon Dieu. Car honni soit celui qui verrait dans ces jeux une marque d'indifférence. Au contraire tout le village ce soir a presque autant d'anxiété que son vieux chef et chaque cri de la parturiente fait frissonner les femmes et hocher la tête des hommes, qui lèvent la main en compassion et murmurent : *Tsa — Tsa — Ah!*

Le travail est laborieux, Kodjo s'est accroupi près de l'entrée de la case, car l'intérieur lui en a été interdit par Kakouma d'un geste qu'on ne discute pas. Auprès de lui est assise la petite Issa, la dernière des filles de Bada, celle qui commit jadis le sacrilège. Dans un pagne de coton elle berce Bara-la qui dort, qui dort, pauvre petit chat, et la berçante n'est pas loin d'en faire autant, somnolante à son propre rythme.

A l'intérieur de la maison, on aperçoit un spectacle qui paraît infernal. Un lumignon de lueur jaune et fumeuse éclaire la scène à contre-éclat. Le banko rouge des murs ricane par ses fentes lépreuses d'un rose douteux. Seul le carré que dans la nuit bleue taille la lucarne est d'un velours royal où se piquent les têtes d'épingles stellaires.

Dans la puanteur de cette chiche lumière s'agitent des ombres. Les aides de Kakouma et Yao, la mère de Myria. Dès qu'elles tracent un geste le mur le redit allongé, déformé,

presque tragique : un vrai sabbat de sorcières. Souvent passent d'infinis silences, au long desquels la flamme de la chandelle danse à cœur joie, semblant entraîner toute la case avec elle. Cependant au dehors la plaine s'allonge au clavier muet des orgues de la nuit. Puis soudain, tant de repos est fracassé par une gerbe de hurlements.

Myria est toute nue sur une natte finement tressée, car la matrone lui a fait, dès la première douleur, quitter ce qui pourrait la gêner, chaînes, bracelets, pagnes, colliers. Elle n'a qu'un jonc autour de la taille au dessus de son ventre bombé comme un calebasse et sur le haut duquel le nombril agrandi regarde à la façon des borgnes. Entre les crises elle est allongée, les mains contre les flancs, les paupières closes, respirant par la bouche, tandis que ses seins déjà gonflés de lait montent et descendent en de rudes soupirs. Mais quand le coup de couteau lui perce les entrailles, elle dresse le buste d'un seul coup de reins, bras au ciel.

Alors, aussi vite que le lui permet sa stature, Kakouma se précipite, écarte les jambes de Myria et s'assied, entre ses genoux. La douleur est telle que la jeune femme se pend à son cou, lui enfonçant un demi-centimètre d'ongle en pleine chair.

Mais la matrone à l'épiderme de crocodile ne bronche même pas. Elle est toute à son métier et déjà sa main preste palpe la peau du ventre, plonge ses doigts agiles au fond du sexe. Elle est à demi penchée, roulant des yeux blancs au plafond. Puis elle retire sa main, apprécie un instant. Ses lippes font une grimace, elle dit « non » de la tête, crache une grande salivée à droite et se relève, furieuse d'avoir été en vain dérangée. La pauvre petite patiente épuisée retombe sur sa natte, le front luisant de sueur.

La lune est déjà très haute au ciel lorsqu'une nouvelle fois, Myria se prend à crier. Or, soudain, sa voix n'a plus la même tonalité. Sans doute le gémissement qu'elle pousse contient-il encore une part de douleur, mais il se colore également d'un appel, halètement rauque du gosier, où l'on devine l'imminence d'un événement. Le cri s'échappe de la case, passe sur la tête de Kodjo qui voûte le dos, va frapper tous les tympans de Kouadjovi, puis se perd dans le fris-

sonnement de la bananeraie. Pas une femme ne s'y trompe. Une à une, elles s'avancent, doucement attirées d'instinct vers la case où naît un foyer fascinant de maternité, qui agit directement par résonance sur leurs organes.

Dans l'étroite pièce, la chandelle, soufflétée par les déplacements des personnages, se livre à une surabande effrénée. Myria encore une fois a redressé le buste et la matrone a repris sa place entre ses jambes. Les aides soutiennent aux épaules la malade, qui de ses deux mains s'accroche à nouveau au cou de Kakouma.

Alors l'enfant paraît. La jeune maman n'en peut plus de souffrir. Elle a rejeté la tête en arrière, les yeux au dedans des orbites. Quel déchirement dans ses entrailles, toutes ces chairs tendues qui se rompent, toutes ces fibres qui éclatent! On dirait un dépècement du corps. Au fond de sa gorge crève une rouge sensation de sang. C'est donc cela donner la vie, c'est cette impression qu'on a de perdre, de vider sa substance. O Aly Koro, ô doux prophète inconnu, ô rêve d'amour sous la bananeraie! qu'êtes-vous devenus? Par quels mystérieux chemins aboutissez-vous à ce carrefour de martyre que vous ne savez même pas épargner à votre douce amie, la vierge douloureuse, la vierge blessée par son enfantement?

Cependant Kakouma a saisi le crâne de l'enfant. Elle tire de toutes ses forces, mais sans brusquerie. De temps à autre, elle encourage Myria : « Donne, donne, petit. Fais effort, donne, donne, petit! » Les aides maintiennent la jeune femme légèrement renversée.

Elle s'est maintenant abandonnée. C'est vraiment le don total d'elle-même dans l'être inconnu qui lentement, tout humide, se dégage de la nuit de son ventre. Tout à coup, elle n'a presque plus de souffrance. Ses dernières énergies doivent être sans doute coupées à la racine. Même une sorte de bien-être commence à l'envahir, une douceur qui rafraîchit son corps et son cœur. Minutes rares de la délivrance, alors qu'une vie faite d'une autre vie respire sa première bouffée d'atmosphère humaine et que le premier bonheur d'être mère gonfle l'âme de la jeune accouchée jusqu'à la pointe des seins.

Kakouma poursuit son labeur. A mesure qu'apparaissent les diverses parties du corps de l'enfant, elle répand sur elles des poudres magiques et balbutie de vagues incantations. Un grand calme, enveloppé d'un grand silence, s'est glissé dans la case de même qu'aux alentours.

A peine perçoit-on le murmure des syllabes rituelles. Puis l'enfant est dégagé complètement et la matrone le dresse dans la première position debout, celle de l'homme face à ses jours, face à ses frères, face au ciel.

Mais Kakouma vivement le pose à côté de sa mère à laquelle il tient encore par un long cordon de chair recroquevillé. Elle le pose non sur la natte ou sur un linge, mais à même la terre nue, au contact de cette aïeule plus vieille que toutes les mamans, de cette grand'mère initiale qui ce soir enduit de sa poussière rose ce petit corps gluant, d'un noir encore mal délayé.

Les aides se précipitent, Kakouma se redresse. On commence à reparler dans la case, bouts de phrases hâtivement utiles, ordonnant, avec le ponctué d'un geste, la suite des opérations. Voici un éclat de tige de mil long, effilé, coupant comme un rasoir. La matrone écarte dans sa main droite son pouce de son index. Puis elle porte par deux fois cette mesure du ventre du nouveau-né au long du cordon ombilical et d'un coup net tranche le lien. L'enfant, désormais, est seul dans la vie.

A ce moment, dans la nuit, tous ceux du village, avertis par quelque intuition, ont senti dans leur cœur que tout était fini. Kodjo se dresse. Bada Massi frissonne. Les hommes, les femmes convergent à petits pas vers la case.

Et voilà que tout à coup, pour les spectateurs du dehors, la chandelle se met à changer de clarté. La hutte du tailleur de bois, l'humble banko est incendié d'un feu intérieur qui fige sur place les arrivants. Les murs éclatent comme si des revêtements de marbre grenat éclairaient le poli de leurs plaques d'incandescences soudaines. La paille du chaume illuminée par transparence découpe dans la nuit une toiture de châsse en or massif dont le vent fait palpiter quelques brindilles mates, pépites détachées d'un fond de niche byzantine. L'aire damée de la case est une mosaïque de joie qui

réfléchit dans son miroir la lueur mystérieuse, source de tant d'éclat.

Mais d'où vient-elle? se demandent les yeux des bons villageois. La chandelle de suif s'amenuise en effet, à peine perceptible, pauvre noyée dans cet océan de clarté. Le point de lumière est cet enfant, ce nouveau-né encore sans mouvement et sans voix, nu sur le sol de la case. C'est de lui bien sûr que partent les rayonnements, les gerbes de feu, les pluies de blanches étincelles. La foule n'ose approcher. Quel prodige! Même Kodjo, le père, les bras en croix, est accroupi devant la porte. Il a peur de pénétrer en ce palais soudain révélé en pleine brousse, par la vertu d'une gloire céleste.

Or, dans la demeure, les femmes semblent ne s'apercevoir de rien. Elles continuent les pratiques habituelles de l'accouchement. Yao, la mère de Myria, est sortie un instant pour quérir derrière la maison l'eau qui, dans un vieux pot, bout depuis des heures sur trois pierres d'un foyer rustique. Les deux aides de Kakouma massent les flancs de l'accouchée, par gestes énergiques. Myria se laisse faire, à demi morte de fatigue.

La matrone lève ensuite le nouveau-né. Elle le tend à bout de bras au fond de la case, près de la lucarne, pour que l'une des femmes puisse l'inonder d'eau très chaude. Et l'enfant, mordu par la brûlure, pousse un cri, un seul, un faible cri.

Alors, dans la nuit, les assistants muets sentent passer sur leur tête comme un vol d'oiseaux invisibles. Une angoisse les pique à la gorge. Leurs épidermes ouverts à toutes les sensations perçoivent que des puissances écrasantes accourent, les bousculent, se réunissent, elles aussi, autour de la case. On dirait que la lune s'élance du ciel et, dans le carré de la lucarne près duquel se trouve l'enfant, le velours bleu de la nuit s'est collé pour mieux voir.

Au bout de ses bras, Kakouma ne porte plus un petit d'homme, c'est une étoile qui brille d'une pureté, d'une candeur, d'une bonté inexprimables. On a envie de tendre les mains vers elle, les cœurs se serrent, les yeux se mouillent. A genoux! A genoux! Tout Kouadjovi, spontanément, dans l'ombre alentour de la pauvre hutte de Kodjo, s'est jeté à

terre, tandis que la bananeraie se rapproche chaque minute un peu plus du palais miraculeux.

Mais, dans la pièce unique, les gestes familiers continuent et les femmes vont et viennent. C'est à croire que rien d'anormal ne les frappe. Voici maintenant que la matrone procède sans douceur à la toilette de Myria et l'injection de liquide presque bouillant qu'elle lui administre en gloussant d'un gros rire fait encore une fois gémir la malheureuse.

Puis les aides nettoient la chambre, arrosent les taches de sang, font disparaître les épais déchets humains de l'opération. Vu du dehors, tout cela paraît un culte, un enchantement de gestes graves, vieux comme le monde et lourd de sens mystérieux.

Maintenant, la bananeraie, gonflée d'adoration et d'exaltation, est parvenue a se ranger contre la hutte. Le ciel, la lune, la montagne, la plaine infinie sont elles aussi collées contre la case. Les légions d'esprits invisibles, les génies de l'air, des forêts, font cohue à la porte.

Kodjo est une statue devant sa demeure et les villageois, derrière lui, sont en bois, stupéfiés dans leur pose. Parfois ils ne peuvent s'empêcher de manifester, et leur voix grelotte les *Hé! Hé! Hé!* traditionnels où se résument tous les étonnements des hommes d'Afrique. Alors un autre chevrotement leur répond. *Bê! Bê! Bê!* disent les chèvres, et les cabris de Kouadjovi qui se trouvent là, on ne sait comment, avec les chiens, les matous, les gorets roses et noirs et les bœufs maigres.

Kakouma, dans la case enchantée, aussi parfaitement à l'aise que dans la grand'rue de Kouadjovi, a tiré de dessous ses dix jupons une noix de cola, qu'elle partage généreusement avec les autres femmes. On les voit hocher la tête, se disant sans doute qu'elles l'ont bien gagnée.

Myria, dont le corps se calme peu à peu, est toujours étendue sur sa natte en sa complète nudité. On ne lui a pas encore permis de regarder son enfant, posé loin d'elle près de la lucarne. Elle observe la matrone anxieusement car elle voudrait bien savoir si le nouveau-né est garçon ou fille. Or, d'après la coutume, seule Kakouma peut le lui révéler.

Mais la grosse femme fait exprès de n'en pas finir de mas-

tiquer sa noix, d'essuyer ses mains à ses jupes, de tourner ici et là. Enfin, elle se décide à boire une longue rigole d'eau fraîche qui descend en elle comme un glouglou de gargoulette. Dans sa bouche rejetée en arrière, elle conserve cependant la dernière gorgée du liquide, dont elle gonfle ses joues.

Alors elle s'approche de la petite maman. Celle-ci ferme les yeux, presque morte d'attente. Kakouma souffle et arrose Myria d'un jet, — un silence, — puis d'un autre jet, — un silence, — puis d'un troisième jet, — un silence. Est-ce tout? La jeune femme ouvre les yeux. Les joues de la matrone sont vides. Trois aspersions d'eau : c'est un garçon. O Aly Koro, ô doux prophète, ô songe d'amour sous la bananeraie!

Cependant Kakouma est sortie de la case. Elle aperçoit Kodjo pétrifié.

— Viens voir ton fils et viens nous dire quel nom tu lui donnes.

Le tailleur de bois ne bouge pas. La matrone s'approche et découvre tout Kouadjovi, aussi raide qu'une file de baobabs desséchés. C'est à crever de rire, ce village congelé. Elle s'en frappe les cuisses de joie et, d'une dextre vigoureuse happant l'épaule du mari, elle le précipite dans la case.

Pauvre Kodjo! il s'est jeté en pleine terre devant Myria, devant l'enfant miraculeux. De la tête, il touche le sable ou le marbre du sol. Kakouma peut répéter : « Tête de bois, tête de bœuf, dis-nous comment tu l'appelles! » Kodjo regarde, ébloui, et fait un signe vers sa femme.

La matrone pose alors la question à la maman qui se tourne vers son petit, tend une main vers lui et, d'une voix aussi faible qu'un trot de rats dans la savane, murmure : « Il s'appellera *Tinossé* (Tous ont leurs bouches collées contre moi).

C'est murmuré aussi faiblement qu'un trot de rats dans la savane, et pourtant tout le village, dehors, a entendu. *Tinossé, Tinossé!* « tous ont leurs bouches collées contre moi », et le ciel et la lune, et Aly-Koro devant les génies et la montagne, et la bananeraie bleuie de douceur, répètent : Tinossé! Tinossé!

Alors, un cri magnifique s'élance dans la nuit, un cri d'enfant certes, mais d'enfant joyeux, presque un rire d'homme

qui reçoit une révélation. Cela sonne comme une cloche d'argent et chacun se retourne car l'appel ne vient pas de la case. Il part de terre, à ras du seuil où l'on découvre le fils de Bada-Massi, le petit Bara-La, presque debout sur ses jambes mal assurées, riant de toute sa figure noire de petit nègre, et celui qui « est né pour vivre le témoignage» désigne à tous d'une menotte potelée l'autre enfant miraculeux, le frère attendu qui vient de naître.

Ce geste délie l'enchantement; c'est comme une pluie d'eau tiède sur de la glace. Kouadjovi se décongèle véritablement, on se rue vers la hutte de Kodjo. Celui-ci, enhardi, a pris le bambin dont la chair avec ses marbrures violettes est d'une couleur indéfinissable. Le tailleur de bois manie en tremblant et se perd dans la contemplation de cet être qui pourtant est tout aussi ridé, grimaçant et laid que la plupart des nouveau-nés du village. Il le pose auprès de Myria et tous deux sont penchés sur lui.

Les femmes se sont reculées, le chaume du toit est une torche de lumière. Les murs magnifiques aux dalles de pourpre de la case doivent peu à peu s'éloigner, s'agrandir en un immense péristyle, car tout Kouad'ovi maintenant peut approcher de l'enfant et chacun lui tend une offrande. Les cauries s'amoncellent en tas d'émail sur le parvis de cette étrange demeure. Puis les colliers, les bracelets des femmes, les ceintures de cotonnade bleu marine, bleu céleste, orange, rose. Ici croule une poignée de maïs aux grains secs; là frise une peau de chèvre noire et blanche. Derrière chacun de ces modestes présents, on devine que vibre encore le cœur ému du donateur, son âme emplie ce soir de joie et de foi dans on ne sait quel espoir de rédemption.

Soletoke le griot, seul debout dans l'assemblée presque couchée à terre, danse de bonheur.

« You-You, l'enfant de Myria! le vieux Soletoke t'a vu. You-You, il peut aller crever comme un chien maintenant. Yoke-O, il a vu l'enfant de Myria. Yoke-O! »

Et son pas se cadence, et son buste tourne en rond. Il rit, il rit en montrant la lucarne, et tous regardent et tous se mettent à rire : car un bœuf a passé la tête du dehors, et lui aussi contemple l'enfant en ruminant sans doute des salu-

tations, tandis que derrière lui dans l'ombre on entend piétiner les cabris et grognasser les gorets.

C'est à cet instant que Bada-Massi, le vieux chef, au comble de l'émotion, ne peut plus surmonter l'envie de satisfaire un bien humble et bien naturel besoin. Il sort, trottinant à petits pas, courbé sur son bâton, et son visage, dans son auréole de barbe, n'est qu'un sourire d'indulgence et d'amour. Il s'en va à l'écart là-bas, vers le mur du fond, au bord de la plaine, roulant en lui l'impression confuse que lui aussi, maintenant, a bien droit de mourir, de s'endormir enfin dans sa bonne terre de Kouadjovi, tout près d'Aly-Koro, son vieux copain.

Le voici au bout de la cour. Il fait très calme sur la savane éclaboussée de lune à perte de vue, orgie de suc lumineux découlant du ciel. Alors lentement, longuement, dignement, Bada-Massi se soulage comme tous les nègres du monde, sans manière, sans honte, trouvant au contraire que « ça aussi, c'est bien, c'est bon ». Et ce geste, cette satisfaction franche, revêt ce soir dans sa pure simplicité une grandeur qui l'exhausse au plan magistral de la plaine infinie, de la chaumière inspirée et de la naissance, au fond de la brousse, d'un doux petit enfant miraculeux.

Mais tout à coup, d'où vient cet appel? *O-O-Yo! O-O-Yo!* Bada-Massi sent qu'il est apporté d'atmosphère en atmosphère à travers le large espace des graminées. Il monte sur la murette basse, en s'aidant de sa canne, et ne distingue rien d'abord qu'un éblouissement où chaque tige, chaque arbre de l'horizon, chaque pointe de feuille semble arder comme le soleil.

*O-O-Yo! O-O-Yo!*

Plus loin! plus près! est-ce là derrière le baobab? Est-ce là-bas au pied de la montagne? Le vieux chef rassemble au bord de sa peau toute son attention. Il hausse sa main en visière sur ses yeux, les pavillons de ses oreilles tournent dans tous les sens.

*O-O-Yo! O-O-Yo!*

Ah! bon génie... là-bas, là-bas... près de la bananeraie, dans la piste noyée d'infini qui s'échappe du village, un homme s'en va, balançant les épaules, un voyageur. Mais le vieux

l'a reconnu, c'est l'étranger qui lui a parlé un soir sur la montagne.

*Hé! hé!* fait le chef.

L'inconnu, pourtant déjà loin, a-t-il donc entendu? Car il s'arrête, se retourne et agite le bras comme pour un adieu. Son corps admirable est ruisselant de clarté, fondant de chaleur, transfiguré de rayonnement. On ne sait s'il est posé sur le sentier ou suspendu au delà de l'horizon. A travers la plaine il élève tout à coup un signe immense avec la main, puis reprend sa route en chantant d'une voix d'airain :

*O-O-Yo! O-O-Yo! O-O-Yo!*

Alors un murmure entoure le chef de Kouadjovi dressé au-dessus de la savane. Cela vient de la bananeraie, cela vient d'Aly-Koro sous son toit de chaume, cela vient des entrailles de la terre; mais le chant, qui se précise, semble accourir aussi de beaucoup plus loin.

Bada-Massi jamais n'en entendit de pareil, puisque c'est le battement continu, régulier, prophétique, d'une cloche chrétienne qui sonne à des lieues et des lieues un office du soir.

Car justement, en cette même nuit, par les villes de la côte d'Afrique, on célèbre une fête joyeuse que les blancs appellent *Noël* d'un ton presque aussi paisible qu'un soupir dans la bananeraie de Kouadjovi, ce village nègre allongé au fond de sa brousse, contre une colline ourlant la plaine.

GILBERT SARRON.

# REVUE DE LA QUINZAINE

—

## LITTÉRATURE

Henri Peyre : *Hommes et Œuvres du XXe siècle*, Corréa, éditeur. — *Poètes contemporains — Anthologie* —, Firmin-Didot. — Pierre Descaves : *La Cité des Voix*, pièce radiophonique.

Je vous recommande fort vivement l'ouvrage de M. Henri Peyre : **Hommes et Œuvres du XXe siècle.** Je dirai même qu'en dépit de force points qu'on peut avoir envie de contester, ce livre par sa richesse, par sa pénétration, voire par l'indépendance de ses jugements mérite de prendre place et en première ligne, dans la bibliothèque de tout homme cultivé d'aujourd'hui qui s'intéresse à son époque.

Ne demandons pas à ce livre d'être un panorama total de la littérature contemporaine, il n'a pas voulu être cela. Evitons donc le jeu facile qui consisterait à dire à l'auteur : il existe des œuvres modernes qui comptent et dont vous ne mentionnez même pas les auteurs. Souvenons-nous que nous sommes en présence d'un simple recueil de conférences, mais de conférences qui, par leur information directe et en profondeur, par l'ampleur et l'acuité des vues, atteignent un niveau qu'on n'attend guère de conférences dites littéraires. Il s'agit vraiment d'études originales et de travaux de qualité.

L'auteur se présente de façon modeste, trop modeste, car il nous donne plus que ce qu'il annonce et c'est une heureuse surprise.

Il y a place, dans la critique de notre littérature contemporaine, dit-il, pour un professeur qui voudrait apporter à cette étude ces qualités modestes, et point trop répandues cependant : la conscience scrupuleuse dans l'information, la sincérité dans l'appréciation, la clarté dans l'exposition.

M. Henri Peyre nous apporte cela et des qualités qui valent mieux encore : un tempérament original, de vives réactions devant les œuvres et le goût de juger par lui-même et en assumant le risque. On relèverait des dizaines et des dizaines de passages où M. Henri Peyre se faisant résolument critique, au lieu de s'en tenir à de vagues et académiques généralités, précise par des exemples concrets. Veut-il parler de réputations d'après-guerre qui ont (à son avis) passé comme l'herbe des champs, il écrit :

Quel naufrage de réputations, que de livres loués à l'égal de chefs-d'œuvre, discutés soudain dans toute la presse, et que nul aujourd'hui ne songe à reprendre : *J'adore, Mal d'Amour, Le Supplice de Phèdre, les Loups, le Pari*, et même les *Enfants terribles* ou le *Bal du Comte d'Orgel.*

Il est permis de ne pas adopter le verdict de M. Henry Peyre sur certains de ces livres, n'empêche qu'une simple énumération de ce genre ne manque pas de crânerie. Le critique continue :

Pourquoi ne pas oser dire que François Mauriac, par exemple, est l'auteur de quelques-uns des plus beaux et de quelques uns des plus exécrables romans de notre époque?... Ne faudrait-il point distinguer pareillement entre les œuvres de Duhamel?... confesser que certains recueils d'aphorismes valéryens ne nous apportent que les miettes ou les crottes d'une pensée ailleurs si pénétrante ou si lucide? ou signaler hardiment les crêtes et les bas-fonds, visibles à tout lecteur sincère, dans l'audacieux périple, sur une mer parfois monotone et plate, entrepris par les *Hommes de Bonne Volonté?* Un Giraudoux lui-même, si habile compositeur soit-il, si adroit normalien dans l'un des sens du mot, n'a pas toujours été égal à lui-même; et pourquoi saluer cette exécrable *Juliette au pays des Hommes*, ou ce fade *Elpénor*, ou même son *Intermezzo*, avec les mêmes éloges convenus que son *Siegfried*, ou sa fraîche Suzanne jouant avec un humour amusé au Robinson du Pacifique?

Vous voyez comment ce fragment peut soulever bien des discussions, mais enfin vous avez le spectacle d'un homme qui juge par lui-même, qui s'efforce à voir clair, à ne pas accepter telles quelles les opinions, en apparence unanimement acceptées. Par certaines touches critiques fort acérées, cet ouvrage peut se rapprocher à l'occasion de certaines pages

de *Bagatelles pour un Massacre* où Céline, jugeant que la critique professionnelle s'est amollie et affadie, lui donne à sa manière une leçon de virulence.

On prendrait d'ailleurs quelque divertissement à constater certaines divergences de leurs jugements. Ainsi M. Henri Peyre pour l'œuvre de Mme Colette est plein de complaisance tandis que pour Céline le génie de Mme Colette n'est pas autre chose qu'une des plaisanteries de notre joyeuse époque.

Je vous ai cité des passages de M. Henri Peyre dont on remarque la crânerie, mais que sur tel ou tel point, on désire vivement discuter. En voici un autre qui donne l'extrême plaisir de l'entière approbation :

En regard de tant d'œuvres de salons et d'académies, il est bon que la littérature française d'aujourd'hui puisse se vanter de recherches ferventes et solitaires, tentées par quelques individus résolus à être eux-mêmes sons compromission. L'obscurité et l'étrangeté sont malsaines en art, si elles ne sont que le fait d'une clique d'esthètes et de snobs, et si quelques centaines de suiveurs croient s'honorer en se séparant de la foule, pour admirer seulement ce qu'ils sont seuls à paraître comprendre. Mais il y a aussi une solitude tragique de certains auteurs, qui n'hésitent pas à rompre tous les ponts avec la gloire et le succès, pour s'exprimer eux-mêmes plus pleinement. Ceux-là poursuivent plus avant leur songe intérieur; ils sont les vrais isolés, et c'est avec une âpreté amère que leur sincérité se fait incommunicable.

M. Henri Peyre unit les jugements de détail incisifs et le pouvoir de s'élever aux ensembles, aux larges vues panoramiques. Ce n'est pas très fréquent. Signe qu'il m'a « accroché », j'éprouve l'envie de le citer fréquemment. Chers lecteurs, exercez-vous sur ces deux jugements portés sur deux auteurs de l'antique avant-guerre. Sur Anatole France :

Nos fils rangeront le *Mannequin d'Osier*, le *Procurateur de Judée*, peut-être même *les Dieux ont soif*, parmi les œuvres précieuses de ces *Minores*, négateurs ou « avancés » en philosophie et en politique, puristes et peut-être attardés dans leur goût littéraire, que furent P.-L. Courier, Mérimée et quelques autres.

Sur *Jean-Christophe :*

L'ambitieuse symphonie de *Jean-Christophe* est elle-même chargée de dissonances et de variations monotones et plates : les jeu-

**nes gens de 1940 connaîtront à peine quel grand espoir et quelle vaste pensée ce fut là pour leurs pères.**

Je remarque que l'arrière-pensée politique ne dicte pas les jugements à M. Peyre; il manifeste grande estime au talent d'Elie Faure.

On relèverait en foule les aperçus intéressants sur des écrivains tels qu'André Gide, Paul Claudel et Alain Fournier. Le chapitre sur André Gide retient l'attention et suscite fréquemment l'approbation. Par certains côtés il me laisse insatisfait. Plusieurs fois, dans cette revue même, j'ai exprimé tout l'intérêt que je porte à l'effort d'André Gide. Mais le moment me semble venu où l'étude de l'œuvre gidienne doit se faire d'une manière plus résolument critique. Il faudrait d'abord s'interroger sur *l'originalité* de cette œuvre. M. André Gide a plus emprunté qu'Anatole France lui-même; dans quelle mesure s'est-il approprié et dans quelle mesure a-t-il créé? dans quelle mesure est-il surclassé ou non sur tel ou tel point par des prédécesseurs moins familiers au large public?

Il faudrait se demander encore comment apparaîtrait l'œuvre gidienne si on la séparait résolument de son auteur, si on la regardait avec décision comme le témoignage d'un auteur inconnu. Existe-t-il de M. Gide, un ouvrage qui, détaché du prestige de son auteur, s'impose comme Mme Bovary ou tel essai de Taine et de Renan ou tel recueil nietzschéen?

Il y a d'ailleurs de bien jolies formules dans cette étude sur Gide :

> Il a cultivé son incohérence avec une application digne de Montaigne et de Renan.

L'étude sur Claudel est empreinte du plus vif enthousiasme. J'aime qu'un critique garde une vive force d'enthousiasme. Claudel pour M. Peyre est « l'un des noms souverains de la littérature française d'aujourd'hui ». Son lyrisme est défini en termes pertinents.

> Claudel est retourné, comme Rimbaud, son maître et intercesseur, à la grande poésie imaginative, à l'ampleur majestueuse du souffle, peu prisée des modernes qui la possèdent en effet si peu.

M. Peyre place Claudel à côté de Victor Hugo comme au-

thentique poète cosmique. Mais n'élude-t-il pas un problème capital sur Claudel? Ce puissant et impétueux poète n'est-il pas doublé d'un orateur qui parfois se substitue au poète et le submerge?

« Alain Fournier, romancier de l'Aventure », encore des pages où abondent les remarques fines et judicieuses.

Son originalité devait être d'unir le meilleur de l'héritage symboliste, la poésie et la douceur, à ce fond robuste et populaire auquel il tenait par ses origines et son enfance campagnarde.

On voudrait cependant que la valeur du célèbre roman *Le Grand Meaulnes* ait été regardée d'un peu plus près. Pourquoi ne pas l'avouer, une réaction et qui n'est pas minime se dessine contre ce livre. Beaucoup de lettrés au fond d'eux-mêmes doutent de la valeur de cet ouvrage lorsqu'on le met à nu, bien dégagé de toute cette magie que l'imagination de toute une génération d'hommes a tissée autour de lui. Pour ce livre, plus que pour tous les autres, il convient de parler du phénomène *de cristallisation* au sens que Stendhal donnait à ce mot pour exprimer un des plus curieux mécanismes de l'amour. La *décristallisation* est en train de se faire et au fond, lorsque nous nous exaltons à propos de *Grands Meaulnes*, il faut bien convenir qu'il s'agit d'un *Grand Meaulnes* idéal plutôt que du *Grand Meaulnes* réel. Le plus durable d'Alain Fournier, ce sera peut-être sa correspondance.

§

On vient de publier une grosse Anthologie **de Poètes contemporains.** Elle fait preuve d'un grand éclectisme. N'empêche qu'il est des noms qu'on s'étonne d'y rencontrer et d'autres qu'on s'étonne de n'y point voir. Trop de ces poèmes qui traînent partout et qui accompagnent le nom de tel ou tel poète comme une rengaine! Et beaucoup trop de poèmes dénués d'étincelles poétiques! Ce n'est pas toujours le plus authentiquement poétique des plus authentiques poètes qui nous est livré. On dirait que cet ouvrage procède d'une volonté de compromis à l'intention d'un public qui ne chercherait pas dans les poètes ce qui est la poésie la plus aiguë. Lorsque s'achève la lecture de ce livre utile, on a l'impression qu'il

place la poésie contemporaine à plusieurs degrés au-dessous de sa vraie teneur poétique.

§

**La Cité des Voix,** pièce radiophonique de M. Pierre Descaves, entre de droit dans ma chronique. Il se peut qu'elle représente une date historique dans notre littérature. Pour la première fois, nous voyons apparaître vraiment une œuvre théâtrale systématiquement conçue pour la Radio et uniquement pour elle. A ceux qui prétendent que la Radio est un péril pour la littérature, M. Pierre Descaves répond par un acte. Et cet acte consiste à montrer que la Radio peut engendrer un art nouveau et qui pourra être un art de qualité. Une pareille tentative mérite donc le plus vif intérêt et le plus vif encouragement. Aussi bien la Radio est jeune, elle est un instrument dont nous ne savons pas encore bien nous servir, mais pourquoi ne pas lui faire crédit? Puisqu'elle existe, le vrai problème consiste à nous demander par quels moyens nous pourrons lui imposer un style. M. Pierre Descaves révèle dans sa tentative beaucoup d'ingéniosité. Il m'a tout l'air de s'être demandé si un art qui est tout entier dans cette chose vivante et impondérable qu'est la voix, avec la multitude de ses timbres et de ses intonations, ne serait pas capable d'obtenir de curieux effets de mystère, de poésie, de fantastique, de surprise et à l'occasion d'humour. A lire la pièce de M. Descaves, je me suis même demandé si un art qui réduit la réalité à la seule voix n'irait pas, d'une façon toute naturelle, vers une sorte d'art surréaliste qui pourrait être bien curieux. Courage donc, Pierre Descaves, avancez hardiment dans le sillon que vous avez ouvert : vous avez les moyens d'y réussir.

GABRIEL BRUNET.

## *LES POÈMES*

Anonyme : *quelques chants pour une enfant d'aujourd'hui*, Emile-Paul frères. — Edmond Fleg : *Apocalypse*, Gallimard. — Jacques Dyssord : *Les dés sont jetés*, Grasset. — Maurice Rostand : *Il ne faut plus jamais*, René Debresse.

Malgré l'horreur de cette présentation typographique, dont la mode passe fort heureusement, et consistant à imprimer

en minuscules les lettres qui, selon les plus anciennes traditions, devraient être des capitales, les quelques chants pris aux « tablettes de mathias », ces **quelques chants pour une enfant d'aujourd'hui,** formant le n° 2 de la collection Yggdrasill, sont d'une lecture agréable et même séduisante. Mais il faut fermer les yeux pour admettre les titres — ou du moins les caractères de ces titres, disciplinés à la prussienne, où toutes les lettres portent un pareil uniforme : par un manque extrême de logique, certaines lettres, cependant, *f* par le haut, *g* par le bas, dépassent l'alignement; voilà qui serait à réformer... Ne suffit-il pas que chaque vers d'un poème soit marqué par la superbe majuscule d'un chef de file — ou honoré par la fastueuse présence, dans le rang (*David, Ville-Vieille,* etc.), d'un porte-fanion? Le plus curieux et détestable résultat d'un tel parti-pris, c'est, après la page des *trois testaments de mathias,* de trouver, au titre suivant : *à la naissance de christine,* le dernier mot du poème imprimé : *Mathias...* Comment un vrai poète, et l'auteur de cette plaquette l'est assurément, peut-il se prêter à un manque de goût pareil? Que les Allemands qui, en général, abusent (peut-être par nécessité) d'initiales majuscules, aient été amenés, par réaction, à essayer de les supprimer toutes sans rémission, on le peut concevoir, mais que cet abus ait entamé l'harmonieuse disposition habituelle de nos titres et de nos rubriques, cela ne s'explique que par le désir qu'ont pu avoir certains éditeurs de se distinguer d'une façon quelconque, moins par un choix réfléchi et consciencieux dans l'intérêt de la beauté qu'en se soumettant à ce qui ne saurait être qu'un caprice momentané et passager de la vogue. La typographie pour être belle doit se présenter claire, précise, nette, et, sous aucun prétexte, ne doit viser à étonner, à dérouter, à bouleverser les habitudes de l'esprit ni de l'œil.

Je n'ai pas résisté au besoin d'exprimer mon sentiment sur cette triste innovation qui tend à se faire de moins en moins fréquente (ce dont je me félicite) parce qu'elle exerce, au moins sur moi, l'effet fâcheux d'aborder la lecture du livre avec un peu de mauvaise humeur et une sorte d'hostilité préconçue. Elles ne tardent pas à se dissiper lorsque je lis des vers qui ont la valeur de ceux-ci. Un homme, ce poète, se

penche sur le berceau de sa fillette, gravement s'attendrit en songeant à elle, à ce qu'elle est, si frêle et promise à tant d'avenir, en songeant à lui-même, au peu qu'il lui est dévolu d'être pour elle, au peu de chose qu'il se sent être et qu'il a été par comparaison à tout ce qui peut éclore en elle. Il prie, il prie, il prie intérieurement, selon son cœur et sa conscience, indépendant de tout rite ou de l'observance d'aucune religion; il prie humainement, selon l'inspiration de ses sentiments intimes et de sa raison émue. Qu'est la gloire des lettres, qu'est l'honneur d'écrire, empli d'ambition, un poème vaste où le sens du monde est envisagé et défini, en regard de ce triomphe : avoir donné naissance à une fleur humaine, riche par avance de toutes les plus sensibles et belles possibilités? Sans doute, on aboutit à cette dérision que, plus tard, lorsque le père ne sera plus, l'enfant d'aujourd'hui répétera avec tendresse cependant, mais avec juste cause :

Il n'a rien pu pour moi, lui qui m'a tant aimée...

Ah! puisse-t-elle, souhaitera le père, ne pas me ressembler, être préservée de ma débilité physique et mentale, ne pas aborder les souffrances, les déceptions de la vie que j'ai subies, se satisfaire d'un destin tranquille, heureux, qui consiste à assurer le facile bonheur des êtres que l'on aime : ainsi vivra-t-elle pour celui qui n'a pu, ainsi vivra-t-elle pour accomplir sur terre, en souriant, ce qu'aurait voulu et ce que n'a pu le « pauvre Mathias ».

La collection Yggdrasill s'enrichit de cette belle œuvre, que je *soupçonne*, puisqu'elle tient à demeurer anonyme, être de l'un des deux directeurs de la revue de ce nom, celui qui chanta moins la profondeur fleurie des eaux ou l'éclat des cieux constellés que l'effort héroïque du chasseur légendaire, héros d'épopée et créateur d'empires.

« A la Paix du Monde », 1914-1938, est dédié le prophétique poème d'Edmond Fleg, **Apocalypse : *Le Mur des Pleurs***, où l'on voit s'ébaucher le temple qui ne peut être encore, *la Danse des Villes*, tandis que le Mur s'allège vers d'humbles soleils, et que les brutalités de la force sur la terre s'appesantissent : Carthage, Sodome, Ninive, Rome, tant d'autres illustres, Londres encore : prenez garde! Que fera demain

l'Eternel, si chacune de vous veut devenir Babel?... Ensuite, c'est *la Guerre du Monde* dont « le Rêveur » a la vision, *le Cri des Hommes*, qu'il entend, et qui s'achève en malédictions par les Morts contre les disciplines imposées de l'Antéchrist, *la messe d'Adam*, présage de rédemption universelle; les Morts acceptent leurs sacrifices, les Mères acceptent, la grande Fraternité s'élève, unit le monde et les hommes. Un ample mouvement soulève l'inspiration du poète, le souffle des prophètes hébreux l'agite et le transporte jusqu'aux zones de l'héroïsme.

Il y a, dans l'art de Jacques Dyssord, dont a récemment paru le recueil **les Dés sont jetés**, de sensibles qualités de familiarité ou d'humour, avec un don certain du rythme approprié à ce qu'il chante. Mais il y a, surtout dans les pièces graves et plus ambitieuses, une sorte de maladresse, par endroits voulue, je crois, par le poète désireux de marquer qu'il entend ne pas s'élever au-dessus d'un langage simple et presque populaire. Je prends au hasard :

Les mannequins de cire, et de bois, et de chair
Qui dans une glace déformante se mirent,
Sous les silencieux flocons des sports d'hiver,
Ont allumé comme une lampe leur sourire.

Cette strophe dont les deux vers médians ne sont guère bons préparent à ce qui suit, qui est irrémédiablement regrettable et

Ne l'ont-ils pas cueilli aux pages des journaux...

c'est, hélas! ce que j'imagine... « dans l'humus abondant où germe et *prolifère* ». Laissez ce verbe barbare aux journalistes qui en abusent... Mais, nous dit le poète, « le papier souffre tout ». Je garde l'impression que Jacques Dyssord accueille, sans examen ni contrôle, tout ce que l'inspiration qui ne discerne pas la valeur des pensées lui suggère : que de bonnes choses étouffées dans ces buissons malsains, que de tristes trivialités. Par contre, quand il se borne à des chansons moins aériennes et cependant souples, il obtient les plus heureuses réussites; les *Prières* n'ont point l'âpreté et la profondeur qu'a imprimées Villon à certaines parties de son

*Grand Testament,* non plus que l'atmosphère émouvante de sa pitié; c'est quelque chose d'avoir la puissance, sans ridicule, d'y faire penser, mais d'autres « chansons » évoluent à perfection, *Disgrâce humoresque,* ou bien ceci :

Dans ta maison coite
Toutes portes closes,
Tu refais le monde
Sans penser à moi...

ou aussi, empli de signification seconde, un quatrain comme ceux, simples, directs et chantants, à la manière de Paul Fort ou de tel jeune que Jacques Dyssord n'a peut-être pas lu :

— Prends par le plus long,
La vie est trop courte.
— Prends par le plus court,
La vie est trop longue.
. . . . . . . .
Tes lèvres seront
Où furent leurs lèvres
Et tes pas seront
Où furent leurs pas.

Il est aisé à certains intellectuels de se rire des compositions et de ce qu'ils appellent les prétentions de Maurice Rostand. Sans doute, dans son théâtre, dans ses poèmes détachés, on est choqué par maintes boursouflures, par une véhémence d'élocution n'évitant le vulgaire que pour s'essouffler à une verve d'emphase trop facile. Maurice Rostand sans retenue exagère les défauts que des raffinés subtils reprochaient à son constant et puissant modèle Alfred de Musset. Néanmoins, il le faut reconnaître, et la lecture de son nouveau recueil **Il ne faut jamais,** confirme cette impression, il se lance sans crainte dans le tourbillon des idées les plus généreuses, les plus hostiles aux intérêts des maîtres de l'heure ou des profiteurs, en dépit des bienséances établies et des réserves du bon ton. Il est emporté lui-même par l'émoi de sa pensée sincère, il n'hésite pas, il s'expose: *Stances à Barbusse, la Prière à Séverine, Mort de Salengro, Dernier Réveillon avec Briand,* ces titres suffisent à montrer l'auteur indifférent aux préjugés les plus répandus dans le monde lit-

téraire actuel, et attestent qu'il ne redoute pas de dire sans aucun scrupule ce qu'il croit vrai ou beau, que ce soit ou non conforme à la mode. Et puis qui ne souscrirait à ce qu'il exalte, à ce qu'il réprouve dans certains poèmes d'*actualité* plus ou moins durable, tels que *le Siège de Madrid, Méditation dans la Chapelle Espagnole, Armistice,* et, par-dessus tous autres poèmes, dans *Prenez garde, ô Mères de France* ou *A Ceux qui instruisent l'Enfance*?... Il est facile de railler les ridicules d'un poète qui tout entier se livre, sans peur ni réticence, et aussi sans choix de raffinement ou de nouveauté plus ou moins profonde, mais n'est-ce rien, tout de même, de pouvoir se rendre témoignage en s'écriant :

Mon Dieu, j'aurais voulu ne chanter que l'amour

tandis que les événements contraignaient, au lieu d'être enivré par des images de bonheur, à ne voir autour de soi que l'horreur des brutales séparations, des morts innombrables, des dévastations incessantes de la terre et des cœurs? Ah, certes, l'idéal serait bien de pouvoir chanter

L'amour humain qui fait se briser les frontières,
Les drapeaux enterrés, la fin des rudes guerres,
La *Marseillaise* éteinte et les tombeaux fermés!

Il est bon que cet idéal soit rappelé par un poète, même si sa lyre est mal accordée ou ne se risque à aucun chant nouveau, et c'est beaucoup de pouvoir dire que le but n'est pas d'avoir été « un grand poète », mais, plus humainement, « d'avoir eu un grand rêve » — et d'y être demeuré fidèle.

Combien de poètes plus habiles, plus subtils, manquent des qualités de cœur qu'on ne saurait refuser à Maurice Rostand. J'ai, de par les fibres de mon tempérament personnel, tendance à lui préférer, certes, un grand poète, parce que son chant contient tout, Homère, Dante, Hugo, Baudelaire — mais un poète médiocre et vain de sa seule virtuosité? Non! J'estime plus haut un homme qu'un virtuose.

ANDRÉ FONTAINAS.

## LES ROMANS

Henri Bachelin : *Le Sabreur*, Mercure de France. — Charles-Henry Hirsch : *L'Instinct profond*, Mercure de France. — Henry Bordeaux : *Premiers romans, Le Mirage Sentimental, Jeanne Michelin, La Voie sans retour*, Plon. — Andrée Sikorska : *Vent de Mort*, Ferenczi. — Joseph Peyré : *Roc Gibraltar, De Cape et d'Epée*, Grasset.

Dès les premières pages du nouveau roman de M. Henri Bachelin, **Le Sabreur,** on entre dans « une atmosphère », comme on dit, et l'on se sent en confiance. L'homme qui a écrit cela sait employer les mots qui conviennent (ce qui ne veut pas dire : que l'on attendait); il connaît son métier; c'est un maître. Et ce maître a su observer. Ne le sortez pas de son domaine : celui-ci est assez grand, assez riche pour approvisionner d'inédit les gens les plus difficiles. Qu'est-ce que *Le Sabreur?* Un roman rustique, qui ramène avec bonhomie, mais non sans quelque brutalité, l'homme moyen à ses justes proportions. Manger, boire, aller au déduit, jouer aux cartes en disant des obscénités (« la f...terie est le lyrisme du peuple », a noté Baudelaire), cancaner ou parler pour ne rien dire, voilà à quoi s'occupent la plupart des gens de Bussy, dans la Nièvre (ce Bussy est, peut-être, Lormes), — quand ils ne travaillent pas. Car ils travaillent et amassent autant de sous qu'ils peuvent : nous sommes en 1899. Ce sont des individus représentatifs et dont Turquois, le héros de M. Bachelin, incarne l'idéal. Comme le gaillard, ils souhaiteraient tous de vivre sans restrictions ni contraintes, débarrassés d'une épouse revêche et regardante, avec de bons écus sonnants à dépenser pour leur plaisir. Turquois, à cinquante-neuf ans sonnés, a perdu sa femme. Elle lui laisse un gros magot, les forces qu'il a économisées dans un commerce conjugal sans entrain. Trapu, reinté, renté que ferait-il d'autre que de sabler vin et absinthe, et de *sabrer* journalières et aubergistes? Turquois s'en fourre « jusque-là », doublant, triplant ses victoires, mais se laisse quasi-rouler par une ambitieuse, qui veut devenir hôtelière à Corbigny. La pécore le trompe avec un huissier dont le moyen de se rendre irrésistible est de réciter *Le Rendez-vous* de Sully-Prudhomme, et le sonnet d'Arvers... Mais il se console en faisant la retraite, c'est-à-dire en se remariant avec une servante encore belle

garce, et finit dans la peau d'un millionnaire, la guerre de 1914-1918 aidant... Il s'est offert des vacances; il est entré dans son rôle avec autant d'aisance qu'il en a adopté le langage — et il ne nous offre pas le spectacle d'une crise de conscience. Au surplus, il ne croit à rien, quoiqu'il ait été, naguère, « fabricien », ait eu sa place au banc d'œuvre. La complication n'est pas son fort — ou son faible. A la bonne heure! M. Bachelin cite Rabelais : c'est une excellente caution. Comme on secoue un prunier pour en faire tomber les fruits, il nous pousse le coude, à tout instant, afin de détacher de nous nos derniers préjugés, nos suprêmes illusions... C'est un sage, de l'espèce des misanthropes; mais aussi un poète, à preuve (p. 139) la visite que fait Turquois à la petite église de Bussy, avant de partir pour Corbigny. La sensibilité de M. Bachelin aux spectacles de la nature se manifeste, d'ailleurs, à tous les détours de son amusant récit satirique ou plutôt humoristique, d'allure flâneuse ou nonchalante. Les délicats y trouveront leur compte, malgré sa franchise, sinon son cynisme.

Les personnages de **L'Instinct profond,** le dernier roman de M. Charles-Henry Hirsch, sont certes plus compliqués, raffinés que ceux du *Sabreur*. C'est qu'ils ont été soumis, dès l'enfance, à des règles plus strictes; c'est que, contraints par la religion, les convenances morales et sociales, ils ont « refoulé » comme disent les disciples du professeur Freud. Leurs ruminations se révèlent plus prolongées et produisent de plus grands ravages, mais leurs instincts sont les mêmes. Déchirée par la fuite de son mari avec une gouvernante anglaise, Mme de Vivarme a soumis ses deux filles à une tyrannique tutelle. Quand l'amour se présente à ces quasi-recluses, sous les traits d'un jeune chirurgien plein d'avenir, elles se livrent sans réserve à sa séduction. Il les dresse, l'une en face de l'autre, en rivales. Mais l'aînée, Laure, trop exubérante, effarouche le prétendant et se voit préférer par lui sa cadette, Béatrice, plus discrète. Elle lui voue une haine indestructible. Détraquée par l'exemple de sa mère, que le désir hallucine, elle se donne, un jour, au premier venu... Folie sans lendemain, qui, loin de l'apaiser, la laisse plus vibrante. Sa sœur et son beau-frère morts, elle adoptera leur fils, l'en-

veloppera d'une tendresse passionnée qui ranimera la violence de sa jalousie de vierge, et, à la veille d'expirer, commettra en imagination, sur l'épouse du jeune homme, le crime qui l'aura hantée toute sa vie... Terrible d'être dominé par la fatalité, comme la tragédie antique, *L'Instinct profond* me semble l'un des meilleurs romans que M. Charles-Henry Hirsch ait écrits. A part Béatrice, peut-être (et encore! puisqu'elle meurt de la mort de son mari) tous ses protagonistes sont courbés sous la griffe de la passion. Ils vont, proie du monstre, comme le torrent vers le gouffre, et l'on n'entend que leurs cris dominer le tumulte qui est en eux. On ne laissera pas, certes! d'objecter contre l'esthétique balzacienne de ce récit, qui soumet impérieusement ses personnages à une force unique, les *stylise*, en quelque sorte, en les faisant dépendre de cette force. Mais elle n'est pas seule à les rendre distincts les uns des autres. Maints traits particuliers, avec finesse choisis, les caractérisent d'autre part, et l'on s'amusera qu'ils soient contemporains d'un passé relativement éloigné, si proche pourtant : celui des expositions de 1889 et de 1900, que M. Hirsch évoque avec pittoresque. Ce discret archaïsme aide à rendre plus vraisemblable la rigueur des principes dont sont victimes, autant que de leur « instinct profond », Mme de Vivarme et sa fille aînée. Ce qu'il y a de préciosité dans le style savant, tendu, de M. Hirsch, ne messied pas aux élégances d'une époque où les hommes se donnaient la peine de parler aux femmes qu'ils désiraient, et où ils prenaient — au nom de la vieille galanterie française — la défense de la plus exotique, sinon de la plus humble de leurs sœurs, contre un goujat.

A quelques vers près, c'est par des essais critiques, accusant, surtout, une vive curiosité des âmes et des mœurs — curiosité prolongée par les autres études qu'il devait donner ultérieurement — que M. Henry Bordeaux a débuté dans les lettres. Un romancier-né, et qui écrivit ses **Premiers Romans** (*Le Mirage sentimental, Jeanne Michelin, La Voie sans retour*) entre la vingtième et la vingt-cinquième année. Dans la préface du deuxième volume de ses « Œuvres de jeunesse », il nous informe qu'il s'interdit de publier *Le Mirage sentimental* par un sentiment chevaleresque : une jeune fille ayant cru

se reconnaître dans son héroïne panthéiste... Il juge avec lucidité cette œuvre, et la suivante, inspirée par un épisode des mémoires apocryphes du maréchal de Richelieu, et l'on sent qu'il a une préférence pour la troisième, évocatrice de l'île Port-Cros, qui fait partie du petit archipel d'Hyères. Ce brelan de récits révèle une foi, un optimisme foncier, de la sensibilité, de la fraîcheur — et cette invention, ce don de faire entrer la réalité dans la fiction, ou de prendre prétexte d'elle pour évoquer des personnages, un milieu, nouer et dénouer une action, si caractéristique du génie romanesque. Il y a une nécessité, une obligation, à l'origine de la carrière de M. Henry Bordeaux, et sa fécondité même n'est pas la moindre preuve qu'il ait fournie de sa qualité de romancier. Aussi bien, notons-le : nous devons d'excellents romans à des auteurs qui ne naquirent pas écrivains romanesques, ne le furent qu'occasionnellement. Ainsi, Mme de La Fayette, Choderlos de Laclos, Benjamin Constant, Eugène Fromentin, etc... L'acuité de l'analyse, l'éclat de la peinture, le raffinement du style, surtout, ne sont pas nécessairement les attributs du romancier. Ce à quoi on reconnaît celui-ci, c'est à son pouvoir de projeter hors de soi un monde viable, plus ou moins teinté par ses idées et ses sentiments, le conteur étant poussé par le désir de narrer des histoires, sans plus. Ce qu'il sait ou croit savoir de la vie, ce qu'il en sent, il importe au romancier de nous le communiquer (George Sand, Balzac, Zola, Daudet); le conteur ne veut que nous amuser ou piquer notre curiosité (Alexandre Dumas, Mérimée, Maupassant). Mais pour en revenir à M. Henry Bordeaux, c'est un joli échantillonnage de ses qualités qu'on trouvera dans ses trois romans de jeunesse. Le moraliste chrétien y fait bon ménage avec l'observateur des mœurs et le psychologue à mi-côte, le « terrien » sensible à la poésie d'une nature dont les aspects sont des « états d'âme ». Tout cela, en sa ferveur encore juvénile, est déjà mesuré, équilibré, raisonnable, digne d'une large audience et conforme à notre plus authentique tradition.

Nous retrouvons dans **Vent de mort** par Mme Andrée Sikorka, l'ardente Judie de son précédent roman. Après le drame qui a dévasté son âme, la jeune femme s'est réfugiée sur un îlot de Bretagne, où ele vit à peu près seule, en digne

fille de René. Dans le village de la côte, où elle peut se rendre à marée basse, elle lie connaissance avec un vieux peintre, et elle aimerait un capitaine de cargo dont le caractère aventureux la séduit, si un raz-de-marée (faut-il croire symbolique?) ne mettait fin à sa destinée tragique, avec ce retour de passion. Il y a de l'ardeur, une beauté sauvage dans ce récit accordé au cadre où il se déroule. Mme Sikorska, à cause de son tempérament romantique, me semble plus à son aise, ici, que dans celles de ses œuvres où l'observation des mœurs la contraignait à ce que George Eliot a appelé « la déposition de témoins sous serment », c'est-à-dire la soumission absolue à l'objet. Elle s'apparente à la George Sand de *Lélia;* et son panthéisme ou son naturisme n'est pas sans rappeler, d'autre part, celui de Mme Marie Lefranc. Sa veine est là, je crois; et je souhaite que la réussite l'encourage à la poursuivre.

Comme le récit de Mme Sikorska, l'histoire d'amour que conte M. Joseph Peyré, dans **Roc Gibraltar,** a le mérite d'être en harmonie avec son cadre. On ne saurait, il est vrai, l'abstraire du rocher britannique qui garde l'entrée de la Méditerranée, ni de l'atmosphère de cauchemar dans laquelle elle baigne. Douloureuse figure que celle de cette Marthe-Marie dont la vie angoissée brûle comme en état de fièvre continuelle, entre un mari valétudinaire et sadique et un vieux serviteur gitane, impuissant à faire plus que de la plaindre! Elle aimera, néanmoins, mais un court temps, et pour finir dans la folie. On garde, en fermant ce livre, l'impression d'avoir eu sous les yeux une eau-forte de Goya, au ciel tourmenté comme ses personnages.

**De cape et d'épée,** du même auteur, est une série de nouvelles inspirées par le caractère et les mœurs — celui-là dérivant de celles-ci — des toreros. Nul ne mettra en doute la sûreté, la probité de la documentation qui se trouve à la source de ces récits. On ne saurait dire, cependant, qu'ils ajoutent beaucoup à notre connaissance des hommes qui vivent de la mise à mort des taureaux, tant la littérature est abondante, qui nous en a minutieusement instruits. Mais ils réveillent nos souvenirs, les rafraîchissent, les modernisent, grâce à tel ou tel détail expressivement choisi. L'art, aussi, de la présentation dont M. Joseph Peyré témoigne, renouvelle

l'intérêt d'un sujet (« le drame » des arènes) dont il se peut que Théophile Gautier ait fait un poncif, voilà près d'un siècle.

JOHN CHARPENTIER.

## THÉATRE

*La Terre est ronde,* trois actes de M. Armand Salacrou, au théâtre de l'Atelier.

Les ouvrages d'actualité sont comme les romans à clé. Ils changent d'intérêt suivant que l'on distingue ou non les liens qui les attachent aux réalités dont ils sont issus. Si toute leur raison d'être tient en un rapport accidentel, ils périssent entièrement dès que ce rapport cesse d'être visible. Au contraire, s'ils sont ornés de tous les prestiges de l'art, ils conservent un intérêt supérieur, alors même que l'on n'aperçoit plus ce rapport. Ils ressemblent à toutes les œuvres de l'esprit et paraissent nés de la seule imagination, qui combine les faits avec une ingéniosité que surpassent toujours les combinaisons infinies tenues en réserve par l'infernale réalité.

On ne saurait faire le compte des œuvres qui furent inspirées d'une réalité qu'on ne soupçonne plus. Parfois un lecteur perspicace croit flairer sous quelque aventure un parfum ou une puanteur d'authenticité, mais il ne lui est pas toujours possible de donner corps à son impression. On connaît des lettrés qui assurent qu'il n'est point dans tout le théâtre de Corneille une seule pièce dont le sujet ne soit tiré de l'actualité. La chose doit pouvoir se soutenir. Mais je serais pour ma part singulièrement reconnaissant à l'érudit qui consacrerait toutes ses peines à faire la démonstration régulière de ce qui n'est pour le moment qu'une hypothèse invérifiée.

Je viens d'être ramené à ces réflexions par la pièce où M. Salacrou nous a rappelé l'aventure de Savonarole de manière à souligner son analogie avec celle que vit l'Allemagne contemporaine. Sans insister, mais avec une précision suffisante, l'auteur nous fait voir un certain nombre d'analogies saisissantes entre la dictature savonarolienne et le régime hitlérien. Des rapprochements de ce genre ont leur prix. Ils montrent que tous les malheurs dont nous souffrons

ont eu des précédents et que l'humanité s'est toujours guérie de ses plus redoutables affections. C'est une idée à la fois encourageante et philosophique que M. Salacrou a tenu à bien préciser par le titre un peu mystérieux choisi pour sa pièce **La terre est ronde.** Cela ne semble pas à première vue annoncer un drame historique. Certes non, mais la terre tourne et toutes les parties de sa surface viennent se replacer à leur tour dans le même éclairage et sous la même lumière. La terre tourne et c'est le perpétuel retour de toutes choses. Savonarole n'était pas le premier dictateur qui empoisonnât l'existence de ses contemporains. La terre continue à tourner et, quoi que nous fassions, nous ne mettrons pas nos arrière-neveux à l'abri de calamités pareilles à celles qui nous affligent ou nous menacent. Ceux qui s'amusent à imaginer des anticipations font toujours des efforts pour prévoir de charmantes utopies qui ne ressemblent à rien qu'on eût vu. Touchante illusion, quand on peut à coup sûr prédire aux siècles des siècles les guerres, les révolutions, les dictatures, les persécutions, les faillites, les constitutions et les éboulements d'empires, et l'humanité concevant toujours ce qu'elle ne peut réaliser. Mais ne nous laissons pas entraîner à faire de l'éloquence facile.

Je ne me propose pas ici de rechercher dans quelle mesure M. Salacrou a atteint le but qu'il se proposait, qui était de nous peindre un certain présent, ou tout au moins de nous y faire songer en nous présentant l'image d'un certain passé. Non; autre chose m'intéresse pour le moment.

En sortant du spectacle, je relus la *Renaissance* de Gobineau, dont la première partie expose précisément l'aventure de Savonarole, et j'y vis avec curiosité que cette composition, qui date de soixante ans environ, pouvait présenter à nos yeux une aussi frappante actualité que la pièce qui affrontait pour la première fois les feux de la rampe ou des projecteurs. Je connais assez mal Gobineau et l'histoire de ses idées. Je ne saurais donc pas définir ce qui l'engageait vers 1877 à traiter le sujet qui requiert aujourd'hui l'attention d'un de nos jeunes contemporains. Gobineau, quant à lui, n'était plus tout jeune quand il se préoccupa des problèmes qui peuvent se ranger autour du souvenir de Savonarole. Il avait passé

la soixantaine, ne comptait plus beaucoup d'années à vivre. L'heure de la retraite avait sonné pour lui. Que voyait-il dans cet épisode de l'histoire de Florence? Comme les peuples peuvent être fascinés, modelés, domestiqués par certaines volontés actives? Comme ils aiment être menés rudement, comme ils s'en lassent? Comme ils sont versatiles et ingrats? Comme le changement les séduit?

Gobineau tirait-il ces réflexions de l'histoire du bonapartisme, ou de souvenirs moins particuliers que son expérience diplomatique ne manquait pas de lui fournir? Peu importe d'ailleurs et il se peut fort bien que l'idée conductrice de *la Renaissance* et de *Savonarole* en particulier, qu'admirait tant Wagner (1), eût surgi de manière absolument inactuelle. Et c'est ce que je souhaite, m'étant proposé justement de souligner comme l'actuel et l'inactuel peuvent se rencontrer — comme le livre a clé et celui qui n'a point de support réel se ressemblent quand la clé est perdue.

Une expérience supérieure, comme fut celle de Gobineau, suffit pour prévoir tous les mouvements des individus et des masses. Nous voyons certains régimes politiques s'efforcer à modeler l'âme de la jeunesse. Et Gobineau, ironique fait dire par un bourgeois sentencieux : *Heureux les Etats où l'enfance apprend de bonne heure à sympathiser avec les sentiments publics.* Les journaux sont pleins de harangues que les politiciens prononcent devant des foules dont Gobineau nous révèle le secret état d'esprit. *Au lieu de tant prêcher et tant parler, il ferait mieux de nous laisser travailler.* Il nous montre encore comme la masse se détourne peu à peu de ses idoles. Qu'on médite par exemple ce petit dialogue de deux marchands :

*Le premier:* Le prophète prêche ce soir à St-Nicolas. N'y venez-vous point? — *Le second :* Que dites-vous? Je m'en fais un devoir sacré et ne voudrais pour rien au monde être accusé de tiédeur; car entre nous j'ai ici d'assez belles choses et ne tiens pas à attirer l'attention. — *Le premier :* Précisément comme moi, voisin. Dans ces temps difficiles il faut être prudent. Allons! mettons-nous en route. L'église sera pleine. Prenez-vous un cierge?

(1) L. Deffoux. Trois aspects de Gobineau. Crès 1929, p. 42.

L'imagination de Gobineau, ou son expérience, rencontre dans un détail encore plus minutieux les événements contemporains. (Aucun de nos revuistes n'oserait les monter en épingle de façon si voyante.) On sait par exemple qu'au 10 novembre dernier, lors du pillage en Allemagne des maisons juives, chacun s'est étonné de la destruction de tant de richesses qui, pour être juives, n'en étaient pas moins allemandes. Voici le sentiment que Gobineau découvre dans l'âme des spectateurs de ces forfaits :

Entre nous, est-ce que Frère Jérôme, que d'ailleurs je vénère, je vous prie de le remarquer, ne ferait pas mieux de nous céder à bon compte tant de belles choses qu'il fait détruire? Ces bons Flamands nous les achèteraient.

A ce propos du second marchand, le premier répond par cette réplique qui semble chargée de tant de mystérieux avertissements :

C'est mon avis. Le digne Frère est intraitable sur ce point. D'ailleurs on ne peut plus lui parler aussi librement qu'autrefois. Il s'emporte au premier mot et vous dit des injures.

Cette irritation n'annonce rien de plus que le crépuscule de Savonarole, et ce n'est pas moi qui établis des rapprochements hasardeux. Mais il est bien curieux de voir que ce Gobineau, prophète du racisme, tant écouté en Allemagne, fournit aussi — je ne dirai pas en cherchant bien par ses œuvres, car tel n'est pas mon cas et je ne fais que les feuilleter au hasard — des textes qui peuvent si bien servir à le critiquer aujourd'hui.

PIERRE LIÈVRE.

## *CHRONIQUE DE L'ÉCRAN*

**Films nouveaux.** — Abondante production cette dernière quinzaine qui confirme les progrès de l'Ecran français à plusieurs points de vue. D'abord, en premier rang, il faut signaler *Le Révolté* au Normandie, venu d'un livre M. Larrouy, dans lequel Léon Matho a montré beaucoup d'adresse. Ces tableaux de la vie de nos matelots et des mœurs du bord ont une force et une ampleur admirables. Pierre Renoir, Aimé Clariond se sont distingués, mais il faut signaler surtout la

révélation de M. René Dary, qui, dans le rôle principal assez délicat, s'est rapproché de son chef de file Gabin, et est cette fois tout à fait sorti des seconds plans où il végétait. *Madame et son Clochard,* à Marbeuf, est une grosse farce qui a amusé beaucoup plus mes voisins que moi-même, et n'ajoutera rien à notre gloire. *Entrée des Artistes* montre les mœurs pittoresques des jeunes élèves de notre Conservatoire, et le piquant de l'histoire est surtout que Jouvet, déjà professeur officiel, rue de Madrid, tient le même personnage dans le film. Danielle Darrieux nous est revenue dans *Katia,* à Marivaux, un épisode des amours du *Tsar Alexandre II,* et nous avons retrouvé dans la principale interprète les mêmes qualités qui n'ont pas été trop gâtées par la publicité abusive déchaînée à son sujet, et que le « génie » de l'artiste ne justifie pas tout à fait. Voici encore Jouvet à Marignan, dans le *Drame de Shanghaï* que Pabst a extrait d'un roman de O.-P. Gilbert, épisodes de guerres civiles entre les jaunes, encadrés dans de nombreux tableaux d'ensemble et de paysages authentiques.

Mais, incontestablement l'intérêt du public est allé aux films réalisés par de véritables auteurs dramatiques, comme je le réclame si souvent si l'on veut affranchir l'écran de sa déplorable routine.

*Carrefour,* d'André-Paul Antoine, a repris le thème de *Siegfried* de M. Jean Giraudoux, mais avec infiniment plus d'originalité et de sûreté dans la construction. Vanel s'y est distingué à côté de Jules Berry et de Suzy Prim. *Le Ruisseau,* au Max-Linder, est encore tiré de la célèbre comédie de Pierre Wolff et a retrouvé le même succès qu'à la scène. A côté de Michel Simon, qui nous donne depuis quelque temps une série de créations supérieures, dans la vérité et en même temps la fantaisie, on a découvert une nouvelle venue, Mlle Gaby Sylvia qui possède les dons les plus rares, un physique admirable pour son emploi et une personnalité qui ne vont pas tarder à la placer au premier rang. Voilà sans doute une véritable étoile française qui s'annonce, et qui nous délivrera des stars surfaites dont on a un peu trop abusé. *La Chaleur du Sein,* au César, venu du théâtre et de la jolie pièce de M. Birabeau qu'elle égale en originalité et en intérêt.

Très belle interprétation de trois de nos meilleures comédiennes, Mmes Jeanne Lion, Gabrielle Dorziat et Arletty, qui, elle, gagnerait peut-être encore à s'efforcer de paraître tout de même moins actrice. Et pour terminer cette série, je signale au Balzac un documentaire de premier ordre, *L'Ile des Angoisses*, nous montrant la quarantaine imposée aux voyageurs prêts à débarquer à New-York, pour vérification de leurs passe-port. Comme cette production a été tournée sur les lieux mêmes, elle nous montre l'établissement dont on parle souvent et que nous ne connaissions pas. Le spectacle de toutes ces épaves, des émigrants attendant d'être accueillis, est tout ce qu'il y a de plus curieux, et la mise en scène et l'interprétation en sont remarquables.

Enfin, pour terminer, voici, à Madeleine-Cinéma, *Ultimatum*, autre documentaire à peu près historique des journées tragiques de 1914 et de la mobilisation générale. Eric von Stroheim, qui semble nous être revenu définitivement, mène le jeu dans l'un de ces types d'officiers étrangers dont il s'est fait une spécialité, et Abel Jacquin a trouvé enfin dans un officier du service secret un rôle à la taille de son talent que j'ai souvent signalé.

On observera dans l'ensemble de ces notes que j'ai été très souvent amené à insister sur le talent de nos interprètes français qui s'affirment de plus en plus et peuvent vraiment, à l'heure actuelle, affronter la comparaison avec leurs rivaux étrangers. C'est un progrès appréciable en attendant les autres.

ANTOINE.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

Eugène Penard : *Les Infiniment petits dans leurs manifestations vitales*; 75 clichés et 6 planches; Genève, Georg. — Elie Reclus : *Physionomies végétales*, portraits d'arbres, d'herbes et de fleurs; 49 bois gravés; A. Costes.

Depuis une vingtaine d'années, on a consacré de nombreux travaux aux Protozoaires, ou animaux unicellulaires; on les a étudiés dans leur structure, la phylogénie, la systématique; mais il est un chapitre que l'on a trop négligé, celui qui devait traiter des manifestations vitales et qui « ressortirait par là non seulement à la Biologie, mais aussi à la Psychologie, à la Philosophie, à la Théologie ». C'est cette lacune qu'un

savant genevois, spécialiste renommé des *Protozoaires*, Eugène Penard, s'est efforcé de combler en publiant les **Infiniments Petits dans leurs manifestations vitales.**

La Psychologie? « C'est là un bien gros mot », déclare lui-même l'auteur. Peu importe : le livre est plein d'observations personnelles fort intéressantes.

Voici quelques exemples. Certaines Amibes, cellules nues à contours changeants, présentent une résistance remarquable à l'inanition, à la dessiccation, aux agents nocifs, le sucre en particulier; laissées pendant trois jours dans une eau sucrée à saturation, amenées ainsi à un état de complète inertie, des *Amœba terricola* ont repris, après transport dans une eau pure, leur vie et leur activité.

Les Difflugies sont des sortes d'Amibes protégées dans des coques; leur protoplasma pousse de longs prolongements ou « pseudopodes ». Or, un pseudopode détaché de la masse générale et laissé dans le voisinage du parent prend la forme amibe et s'allonge dans la direction de l'individu mère, lequel, de son côté, envoie à sa rencontre un large pseudopode. Si au moment où le fragment détaché commence à se diriger vers la mère, on déplace cette dernière de 180 degrés le fragment se ramasse sur lui-même, puis prend une direction opposée à celle qu'il avait suivie, autrement dit il se dirige encore vers la mère. Enfin, si on remplace la mère par un individu d'une autre espèce, le fragment s'éloigne de lui. Ainsi attraction entre plasmas identiques, et répulsion entre plasmas différents.

Du corps des Héliozoaires partent, rayonnant dans toutes les directions de l'espace, des pseudopodes droits, fins, longs, rigides. Quand une proie touche ceux-ci, elle ne tarde pas à être happée par une sorte de suçoir émis par le Protozoaire. Mais celui-ci peut se « tromper »; il lui arrive d'introduire ainsi dans son corps de petits Rotifères, qui, au lieu d'être digérés, se mettent à « brouter » dans la masse de l'Héliozoaire, et le détruisent « sans pitié ».

On le voit, les réactions des êtres, si bien agencées qu'elles paraissent, peuvent être nuisibles à l'organisme. Dans l'acception ou le refus des proies, se manifeste souvent — **du**

moins pour les esprits imbus d'anthropomorphisme, — un manque de « discernement » de la part du Protiste.

Mais voici cependant un fait curieux sur lequel pourront disserter les psychologues. Il s'agit de « sécurité en territoire ennemi ». Certains Infusoires ciliés forment des colonies arborescentes : tels les Vorticelles. Au milieu de la colonie, un Tentaculifère allonge ses suçoirs, non point pour faire du mal aux individus de la colonie, mais pour attaquer d'autres Vorticelles de la même espèce arrivant à sa portée et étrangères à la colonie. « Sans doute, fait observer l'auteur, les Vorticelles au milieu desquelles le Tentaculifère avait choisi sa place étaient-elles utiles en aérant par l'action de leurs cils l'eau du voisinage, ou même en attirant des Infusoires dans leur sphère d'action ». Dans ces conditions, on conçoit, dit l'auteur, que les Tentaculifères épargnent les Vorticelles qui coopèrent si étroitement à leur existence vitale; dans des circonstances analogues, des humains se montreraient moins reconnaissants ou moins avisés.

On peut certes proposer une autre interprétation, par exemple en faisant intervenir les charges électriques. Peu importe : le livre de Penard est riche en faits, et c'est là l'essentiel.

§

Elie Reclus, le frère d'Elisée Reclus, mort en 1904, fut tout le contraire d'un spécialiste; il a évolué dans le vaste domaine de l'ethnographie, de l'histoire des religions, de la mythologie, du folklore; de l'énorme amas de documents assemblés par lui, il a tiré peu d'ouvrages; comme règle de conduite, « il évitait délibérément le succès »; ses admirateurs qui étaient nombreux, ses disciples, ont publié après sa mort quelques œuvres inachevées. Et c'est ainsi que viennent de paraître les **Physionomies végétales,** retrouvées à l'état de notes datées de 1869, et fort curieuses.

Dans l'Introduction, l'auteur avoue s'être proposé, étant jeune, de « construire une encyclopédie condensée en un mince volume » ; les sciences y eussent été expliquées les unes par les autres. Depuis, il a renoncé à ce rêve audacieux. Il s'excuse de parler des plantes, car il avoue n'être ni bota-

niste, ni jardinier; il aimait la campagne et éprouvait de temps à autre le besoin de se reposer de la grande ville dans les bois, les prés, les champs, les jardins.

Je suis de ceux auxquels les arbres disent quelque chose. Dans un bosquet, comme dans un salon, certaines physionomies me vont, d'autres ne me reviennent pas. Telle fleur me plaît, telle autre me laisse froid.

Ses passions l'ont égaré parfois. Jeune homme, il protestait contre la danse « manière affectée de marcher et de piétiner sur place », il protestait aussi contre la Rose; il lui déplaisait que chacun la déclare la plus belle, « comme il déplaisait aux rustauds d'Athènes qu'Aristide fût toujours appelé le Juste».

J'étais révolutionnaire alors, et révolutionnaire je suis resté; mais, comme un petit niais, je débutais par m'insurger contre la Reine des Fleurs. Je lui voulais des égales, de nombreuses rivales. Le Fuchsia, pensais-je, a des couleurs éclatantes, une forme plus originale et en même temps plus gracieuse; la Violette, l'Héliotrope ont des parfums plus suaves.

Depuis, ses sentiments ont changé : « Je fais plus qu'admirer la Rose, je l'aime ». Il s'efforce d'expliquer pourquoi elle est « la fleur préférée de tous » ?

Nous n'aimons que ce qui nous résiste... Nous voulons ce qu'on nous défend d'avoir. La Rose nous semble mille fois préférable à cause de ses épines qui en défendent l'approche.

Opinion bien discutable. Pour ma part, je la préférerais sans épines.

Les sympathies prolétariennes de l'auteur l'ont conduit à s'efforcer de réhabiliter le Pissenlit, que nous qualifions de « mauvaise herbe » et que nous cherchons à exterminer dans nos jardins bourgeois.

Cette fleur, qui est un soleil, devient une voie lactée, un monde d'astres, après la floraison. Elle passe de vert en jaune et en gris-bleu. Tout en elle est unité et radiation, les feuilles aussi bien que la fleur et le fruit. Le Pissenlit représente une idée complète et harmonique; il se révèle partout comme une incarnation de l'unité et constitue une image éloquente de la perfection dans la beauté et la simplicité.

L'auteur décrit avec amour l'épanouissement d'une fleur de

Pissenlit : c'est là « son moment de beauté suprême ». Une verrue vert foncé se soulève un peu, puis monte, monte sur une hampe florale, toujours plus blanche, et garnie en haut d'un fin duvet. Les folioles d'un double involucre se rabattent successivement, le vert virant au violet; la verrue éclate et laisse apparaître en son centre un point jaune éclatant, un « œil de lumière » qui s'entr'ouvre d'abord du côté du soleil, et qui s'élargit.

Le jaune, c'est la lumière par excellence. Les pétales du Pissenlit sont jaunes, mais les étamines sont orange. Quand le rouge s'y met, on pense à chaleur et à passion. L'orange enthousiaste évoque l'admirable élan des idéalistes.

L'auteur évoque encore le « parfum du Pissenlit, chose délicate et subtile », du moins pour les Charançons et les Abeilles.

Le révolutionnaire Elie Reclus voyait en réalité dans le Pissenlit un emblème du communisme. Il s'agit d'une humble « Composée », dont la fleur est un système floral, « un système d'Ordre, de Liberté, de Beauté, d'Egalité, de Fraternité ». une « Communauté ».

A propos de la Mandragore, l'auteur nous parle des « origines magiques de la Médecine ». Il y a, dans ce chapitre, des détails intéressants pour le folklore botanique.

Çà et là, des considérations philosophiques et morales, relativement à l'amour, à la mort. « De dualités, le monde est plein ».

L'influence néfaste de l'Epine noire, qui a joué un rôle dans la magie noire est neutralisée par l'emploi de l'Epine blanche.

On a prétendu que ces deux arbustes se détestent et ne peuvent pousser dans le voisinage l'un de l'autre. L'auteur disserte au sujet de « la dualité de la Douce-amère ». Or, Sapho décrit l'amour comme un monde charmant, doux et amer. Socrate relève aussi l'union constante du plaisir et de la douleur.

L'auteur se pose la question : « Vaut-il mieux mourir ou ne pas mourir? Vaut-il mieux être un arbre à feuilles qui tombent ou bien un arbre à feuillage persistant? » Quand les feuilles se préparent à mourir, elles se font belles, se parent de couleurs parfois éclatantes. A noter, la longue et émouvante « Confession d'un Pin maritime ».

Je pense qu'il n'était pas bien indiqué d'exhumer ces pages écrites il y a 70 ans et où se fait sentir à un haut degré l'influence du romantisme. Elles plairont peut-être aux âmes sensibles, mais n'ajouteront rien à la renommée d'Elie Reclus.

GEORGES BOHN.

*FOLKLORE*

*Travaux du 1er Congrès international de folklore*, Tours, Arrault, in-4°, 448 p., XVI pl. — André Varagnac : *Définition du Folklore, suivi de Notes sur Folklore et Psychotechnique, et sur l'Agriculture temporaire, la Préhistoire et le Folklore.* Société d'Editions géographiques, maritimes et coloniales, 8°, 68 p., VII pl. — Paul Delarue : *Le Folklore appliqué à l'Education.* Coll. de l'Action laïque, Ligue française de l'Enseignement, 8°, 12 p. sur 2 col. — *Activité des Centres régionaux d'études folkloriques.*

Organisé par Georges-Henri Rivière et ses collaborateurs du Musée naguère du Trocadéro, maintenant des Arts et Traditions populaires, ce Congrès fut un réel succès. Le nombre des communications fut tel que dans le volume des **Travaux,** on n'a pu donner souvent que des résumés ou des extraits. Cependant le recueil est de première importance; car il y a peu de sujets qui n'y aient été traités avec soin. La représentation officielle allemande était massive; plusieurs orateurs ont insisté, par ordre sans doute, sur la subordination du folklore au nazisme. Remarquable est d'autre part l'intrusion dans le folklore de questions jusqu'ici, et normalement, réservées à l'économie politique.

Ceci dit, je ne vois pas comment discuter dans le détail les faits, et surtout les théories, exposés par tant d'auteurs. Je ne suis pas d'accord pour l'étude de la maison avec Helbok; ni pour la théorie, et par suite pour la terminologie, de la littérature populaire mouvante, proposées par von Sydow. Prématurées me semblent les cartes pour toute la France de Lucien Febvre des « fonds de cuisine » en France, entendez l'usage de la graisse d'oie, ou de porc, du beurre, de l'huile, etc. Trop de mémoires sont en termes généraux sans être fondés sur des enquêtes personnelles locales. Comme bonnes exceptions on signalera Krüger : Alte Dreschverfahren in der Romania; Fernand Benoît : Moulins à grains et à olives de la Méditerranée; Deffontaines : Répartition géographique des voitures à deux roues et à quatre roues; Me Gauthier-

Villars : les cantiques populaires de Marie-Madeleine; Dauzat : Rapports de la dialectologie et du folklore; Geiger : Technik der bibliographischen Arbeit (in der Volkskunde); Rivière : Méthodes muséographiques de son nouveau Musée; Duchartre : l'Artisanat et la vie moderne; plusieurs mémoires sur les possibilités du maintien ou de la résurrection des costumes ruraux dans divers pays européens.

Toujours d'actualité sont les communications de MM. Henri Pacon, René Clozier, Jacques Le Même, Charles Moreux, Joel Martel, architectes, sur les constructions modernes et les types folkloriques locaux des habitations. Malheureusement aucun folkloriste n'a considéré le problème dans l'autre sens; en séance, je me suis opposé aux pastiches.

Très intéressant fut le rapport de Claudie Marcel-Dubois sur les instruments de musique populaires en France; le texte donné dans les *Travaux* est incomplet; on espère le voir publié ailleurs intégralement, avec dessins.

Une section avait été réservée aux rapports sur l'utilisation du folklore dans les écoles (chants, danses, costumes). Les mémoires sur ce sujet de Maud Karpelès (Angleterre), Guy Le Floch (danses en France); Maurice Chevais (participation de la jeunesse scolaire à des fêtes et cortèges); Paul Delarue (utilisation des chansons populaires vraies), etc., illustrent un mouvement auquel on ne peut ici qu'applaudir, ainsi qu'à son développement dans d'autres directions : Jean Nihon et Otto Abetz : Auberges de Jeunesse; Eugène Arnaud : Scoutisme.

Enfin le savant hollandais Jan de Vries demanda à la fin du banquet « l'internationalisation du folklore ». Il y a bien cent ans qu'on la demande; mais toujours la politique se met en travers. Au Congrès des Arts populaires de Prague aussi cet appel à l'entente internationale fut un leit-motiv dans toutes les sections. Que reste-t-il de nos désirs, et de Prague même? Espérons que les nombreux vœux énumérés pages 441-444 des *Travaux* ne resteront pas à leur tour de la phraséologie vaine.

La **Définition du Folklore** que propose André Varagnac est la suivante (p. 18) : « Le folklore, ce sont des croyances collectives sans doctrine, des pratiques collectives sans théorie. »

Il ajoute n'avoir trouvé pour le folklore que ce critérium négatif. Mais quand il veut aussi définir les caractères positifs, il n'arrive à formuler que des tautologies ou des contradictions. Ainsi : « Tout fait folklorique est collectif; corollaire : aucun fait folklorique n'est individuel. Tout fait de folklore comporte à la fois et à quelque degré répétition et innovation, est en même temps un exemple de conformisme et un exemple de spontanéité (p. 20). » Enfin : « Pas de fait folklorique qui n'ait un aspect régional, voire local; mais ces faits ont en même temps un aspect international (p. 21). » Le tout obligerait à admettre le « caractère fonctionnel » du folklore (p. 25); mais « les fonctions peuvent changer; c'est alors le transfert folklorique » (p. 28).

Je laisse au lecteur le soin de pénétrer le sens profond de ces formules et me contente d'observer que M. Varagnac est jeune et naïf : depuis le XVIII^e^ siècle une bonne demi-centaine d'ethnographes ont attaqué le problème de cette définition à propos des « sauvages », des « primitifs » et des Européens, la difficulté consistant précisément à distinguer l'apport de l'individu dans la formation des mœurs, coutumes, traditions (au sens étymologique), survivances de toute sorte. Un fait peut parfaitement être folklorique en étant individuel, une chanson par exemple inventée lors d'un repas de noces; un thème décoratif sculpté par un petit berger mieux doué que ses camarades. C'est plutôt dans d'autres conditions que je chercherais la solution terminologique.

Paul Delarue a donné à l'Action laïque un bon article sur le **Folklore appliqué à l'éducation;** il est à lire; car l'auteur a une expérience personnelle à laquelle j'ai déjà rendu hommage ici à propos de ses chansons du Nivernais et se fonde sur les résultats qu'il a obtenus en province et à Paris.

**L'activité des centres régionaux d'études folkloriques.** Je me vois obligé de grouper ici, en guise de *mémento,* les publications en série, soit sous forme de revue, soit sous forme aussi de fascicules libres, des centres régionaux folkloriques français dont le nombre augmente sans cesse.

*Marche* (*Creuse*). Le fascicule 5, p. 65-80, contient une bonne étude avec carte de répartition, de la capeline; la suite de

l'enquête sur l'alimentation (par communes); et une étude sur le jeu du *capioté*.

*Ile de France*. Le 1er numéro du *Bulletin folklorique de l'Ile-de-France*, édité par la Fédération des groupements folkloriques d'Ile-de-France, Salon du Tourisme, 30, rue Louis-le-Grand, in-8°, 48 p., est une amorce d'enquêtes à laquelle on souhaite le succès, mais aussi une tenue plus scientifique; la bibliographie des p. 28-29 fourmille d'erreurs; les extraits de Chapiseau, Seignolle, de Luppé sont donnés sans indication du titre complet, ni des pages, ce qui représente à peu de chose près des plagiats. Ces extraits mis à part, le Bulletin ne fournit que peu de documents nouveaux, et seulement fragmentaires, sur le Cycle de Pâques, les feux de la Saint-Jean et les musées de terroir au nombre de 17.

*Bourgogne*. Le 2e fascicule (in-8°, 17 p.) de l'enquête conduite par l'Académie de Mâcon et confiée à Gabriel Jeanton sur *Les limites des influences septentrionales et méditerranéennes en France* contient : la limite dans le dép. de l'Allier de la langue d'oc et de la langue d'oïl comparée, sur carte, avec la limite des toitures à tuiles creuses et à tuiles plates (ou à crochet); une étude sur cette différence des toits dans la Creuse (avec carte); la limite dans la Creuse du droit écrit et du droit coutumier (carte); et trois cartes de la France corrigeant celle de Brunhes sur la répartition des diverses couvertures de toits.

*Languedoc* (*Aude*). Sont parus les fascicules 4, 5, 6 et 7 du périodique simplement intitulé *Folklore, Aude*, in-8°. Les études principales concernent : La Bargado; d'anciens outils agricoles (bons dessins); les feux de joie; le folklore préhistorique (relevé trop sommaire en ce qui concerne les rites); le costume paysan (bons dessins; mais on voudrait aussi les coupes, coutures et principes d'enroulement du mouchoir et du bonnet); les proverbes géographiques locaux; de plus, des questionnaires spéciaux; et, rédigés par le colonel Cros-Mayrevieille, l'animateur de ce groupe, des observations générales et des conseils pratiques.

*Haute-Bretagne*. L'impulsion est donnée dans cette région depuis plusieurs années par la Fédération régionaliste qui tint en 1936 à Quimper un Congrès où s'affirma la nécessité

d'enquêtes nouvelles. Pour aider les travailleurs, Marie Droüart a dressé un tableau de l'*Etat actuel du Folklore en Haute-Bretagne,* Vitré, Ed. Unvaniez Arvor, in-8°, 30 p., 1er fasc., consacré aux études linguistiques et aux patois. Un 2e fascicule, dont l'auteur m'a communiqué le manuscrit, concernera le folklore littéraire et les chansons. Le pays est encore très riche et promet de belles moissons. Personnellement, j'aimerais bien que la Fédération institue une enquête méthodique sur les rites et cérémonies et non pas seulement sur les contes, légendes et chansons.

*Lorraine.* Deux groupes très actifs, pour les Lorrains de langue française et pour ceux de langue allemande.

Les premiers ont publié, sous la direction du Dr de Westphalen, un beau volume : *Nos Traditions, organe du Cercle folklorique de Metz,* Metz, Paul Even, in-8°, 186 p. ill. Voici les principaux mémoires nettement folkloriques : Dosdat, Chemin de la Reine; Barbe, Jeux populaires; Kayser, Règles et dictons météorologiques; Schamber, La Fille-Soldat; Delaux, l'Aubépine; Fabert, Métiers et artisans; R. de Westphalen, Pèlerinage de Sainte-Neige à Hameviller; L'Hote, Dayements; des miscellanées; et une bonne bio-bibliographie de Théodore de Puymaigre par P.-E. Kiffer.

Les Lorrains de langue allemande, sous l'impulsion de l'abbé Pinck et d'E. Bongras, ont publié le fasc. 2 de leur *Zeitschrift für lothringische Volkskunde,* 8°, 64 p. L'article important du chanoine H. Adam sur le culte marial ne distingue pas assez le culte liturgique du culte populaire. L'étude de H. Keuth sur la maison lorraine est trop sommaire : pas de plans. Insuffisante est aussi l'étude de J. Schwaller sur Mélusine en Lorraine : aucune mention de la monographie de Léo Desaivre. Important et neuf, avec quelques localisations précises des variantes, est le mémoire de Mme A. Merkelbach-Pinck sur le folklore de l'enfance. J. Seelig donne quelques rondes enfantines (sans musique). Espérons que les difficultés politiques et linguistiques actuelles, nécessairement transitoires, n'empêcheront pas ces deux organismes lorrains de travailler côte-à-côte amicalement.

A. VAN GENNEP.

## *LES REVUES*

*Revue des Deux Mondes* : contre le pittoresque et pour la vraie grandeur de Villiers de l'Isle-Adam; sa femme mérite l'admiration et son fils un souvenir amical. — *Revue de Paris* : la mauvaise langue de Mérimée. — *Mesures* : Orphée, Eurydice, le Christ et M. Pierre Emmanuel, poète. — *La Revue hebdomadaire* : comment furent découverts au Maroc les gisements de phosphate dont l'exploitation justifie l'importance du port de Casablanca. — Mémento.

Il y a un mauvais sort posthume contre les poètes à qui l'existence fut marâtre en châtiment d'un génie trop altier. La grande noblesse de cœur et d'esprit de Villiers de l'Isle-Adam le cède aujourd'hui encore à l'importance qu'il attachait justement à sa noble origine. On ne discute pas celle-ci dont il lui avait fallu faire la preuve en justice; mais, on cite, même à l'occasion du centenaire de sa naissance et d'une célébration réparatrice bien due à ce grand précurseur, une quantité d'anecdotes fort désobligeantes. L'œuvre est là, qui offre un espace illimité à des commentaires utiles, au lieu d'un écho à ces misérables bavardages qui autorisent le lecteur moyen à moquer les travers d'un écrivain qui paya d'une pauvreté mortelle les dons de son intelligence trop supérieure aux hommes indignes de ses hauts écrits. Quels autres fruits n'aurait-elle portés, cette imagination bouillonnante, si un millième des droits d'auteur payés à un Hector Malot, à un Victor Cherbuliez, à un Gondinet — et je ne cite là que d'honorables signatures — avait permis à Villiers de l'Isle-Adam de se loger, de se vêtir, de se nourrir, au moins comme un petit employé le pouvait, dans le Paris du XIX^e^ siècle d'Emile Augier, de Dumas fils et de Legouvé!

Et puisque la manie de l'anecdote et de l'indiscret regard sur la vie privée des pauvres hommes célèbres ne leur fait grâce, même quand on tente de leur rendre tardivement des honneurs légitimes, je souhaite qu'enfin l'on répare les iniquités, les inexactitudes répandues, maintenant encore, sur la femme et sur le fils de Villiers. Il est indispensable, il est moralement nécessaire, de publier que cette femme admira, adora, aida, de tout son cœur, de toutes ses forces, — tout ce qu'elle possédait et pouvait donner! — le génial visionnaire qu'un hasard fit son voisin, dans les combles d'un immeuble des Batignolles. M. Marcel Longuet doit à la défense de ce

beau nom de nos Lettres de faire connaître la vraie figure de Mme Villiers de l'Isle-Adam. Elle mérite le respect de tous, cette illettrée, pour sa foi dans l'œuvre de Villiers et pour avoir su en élever le fils dans la religion de cet artiste du verbe, méconnu parce qu'il dépassait trop ses contemporains.

J'ai écrit ces lignes après la lecture du *Villiers de l'Isle Adam* que M. Jean de la Varende vient de publier dans la Revue des Deux Mondes (1er novembre) .Bien avant le succès mérité de son *Nez-de-Cuir,* j'avais, ici même, signalé la valeur de cet écrivain. Le voici sur les chemins qui mènent à l'Académie. Et je l'en félicite. Ce sont là de petits bonheurs viagers. Ils devraient au moins encourager leurs bénéficiaires à quelque indulgence et, s'ils ont le goût de la nargue, à l'exercer contre les heureux et les puissants.

M. de la Varende découvre le pittoresque où il y a vraiment mieux que cela. Que Villiers jeune homme ait inspiré confiance en son avenir littéraire à son père et à la bonne Mlle de Kérinou, c'est à la louange de ces trois êtres et ne prête point à moquerie, non plus que « ce patronyme interminable » : Philippe-Auguste-Mathias de Villiers de l'Isle Adam.

Je voudrais que les lignes ci-après n'eussent jamais été imprimées et, surtout, pas sous la couverture saumon qui leur vaut une audience internationale et n'a guère abrité de jugements favorables à l'auteur de *l'Eve future :*

Il [Villiers] a nommé Victor le petit bâtard. Oui, et s'il s'affuble de ce nom de victoire, soyez sûrs que c'est en connaissance de cause, dans le juste sentiment du prénom! Celui-là sera le vainqueur! Il est vrai qu'en famille les grandeurs se rapetissent. J'avais un lévrier russe sans émule, et l'avais nommé Sirius comme je l'eusse sacré Aldébaran... Toute la maison l'appela Sisi... Comme le barzoï impérial, Victor, vite, fut nommé Totor!

Pauvre petit Totor... une bonne frimousse de *brezonneg,* bien semblable à Villiers, mais habillé par Marie Dantine, en fils très unique de concierge... Pourtant il est indéniable que Villiers prit alors du *sérieux*... On me comprend... En tout cas, à partir de cette naissance, il semble avoir voulu intensifier, ordonner sa production. Son premier livre paraît : les illustres *Contes cruels.* Il dut mettre ce livre, qui sortait enfin, après vingt-quatre, vingt-cinq ans de

vie littéraire, entre les grosses menottes du bébé : « Tiens, mon Totor, tu m'as porté chance... »

Ah ! pauvre Totor... Il dévait bientôt connaître d'autres fardeaux... Totor, atroce souvenir, atroce imagination ! Un dessin de Gavarni, qui voudrait faire rire, retouché par un Daumier qui sanglote : pour l'enterrement du poète, le Totor de huit ans, sous le parapluie de Huysmans, engoncé dans son costume noir tout neuf qui le gênait, déjà marqué de tuberculose et pourtant le dernier de la grande race millénaire, le pauvre Totor ridicule, avec une petite rose à la main, qui suivait le cercueil de son papa...

Faire rire ou sourire d'un gamin mal habillé! de Marie Dantine, écrire qu'elle « finit par aimer, dévotieusement, maternellement : mieux caninement » Villiers de l'Isle-Adam — ce n'est pas beau du tout. Pourquoi « caninement » ? Certes, je comprends l'intention et j'aime assez les chiens pour leur découvrir même certaines supériorités sur nombre d'humains. Je maintiens toutefois que cet adverbe est déplaisant. M. de la Varende ne l'aurait pas employé, je le gage, s'il avait su que celle qui devint l'authentique marquise de Villiers de l'Isle-Adam allait, les jours de grand froid d'hiver, ramasser des débris de bois ou de matières combustibles sur la zone militaire de la porte de Saint-Ouen ou de Clichy, pour que *son grand homme ait chaud* dans la mansarde commune! Cela n'est point d'une « servante », mais de la *compagne* à qui rien ne semble trop rude quand il s'agit d'améliorer la vie du compagnon.

Je manquerais à la justice que je réclame, si je ne citais pas ce passage de l'article de M. de la Varende, traitant du destin littéraire posthume de Villiers :

Le jugement du monde suivit ses amis, sans les dépasser encore. Villiers n'est guère lu que dans ses contes. Il fatigue, il attriste. Le monde n'aime pas beaucoup l'ironie, ne la supporte qu'adoucie et, féroce, s'en inquiète. Que demande le lecteur, au XIX$^e$ siècle? Qu'on le distraie, qu'on le promène en l'agitant juste assez pour que cette promenade le change un peu de sa conversation habituelle. Cette curieuse colère persistante de certains grands esprits lui est pénible. Le Français est redevenu bon disciple de Voltaire. Il chérit l'automatisme d'un personnage et redoute sa complexité. Homais a réussi à devenir type par la grossièreté, juste d'ailleurs, de son trait. Tribulat Bonhomet, créé par Villiers, échappe par sa

puissance sombre, qui dérobe et change ses lignes. Pourtant Homais n'était qu'un type du passé, quand Tribulat s'avère comme une perception aiguë de l'avenir.

Et si Villiers n'a pas réussi, c'est qu'il avait le génie contre lui. L'époque n'admettait plus le génie. Le *don* était considéré comme une atteinte à la platitude, une insulte à ce labeur que réclamait l'instant social : une insupportable marque d'inégalité de naissance, d'aristocratie.

Ces années commençaient d'être contrôlées par les « savants » et gérées par les fonctionnaires patentés. Tous les littérateurs qui « parvenaient » devaient être des laborieux, d'abord, des quantitatifs, en même temps qu'ils avaient été étudiants studieux, couronnés : des lauréats des Concours généraux. Les couronnes de l'opinion se réservaient, elles aussi, aux bons élèves. Le public, incertain ,aimait à suivre le tableau d'honneur de la pension.

Il y avait, à coup sûr, des maîtres. Bourget proposait, comme le but suprême au roman, la *crédibilité:* que le public se retrouvât dans son expérience personnelle. Villiers désirait qu'il s'oubliât, se méconnût, se surpassât. Il use toutes ses forces de créance, de persuasion, vers le miracle. Le thaumaturge et le médecin.

M. de la Varende n'a pas résisté au plaisir de dauber sur le XIX^e^ siècle. Il le qualifie de « pourrissant », lorsque la Bretagne et la Normandie lui donnaient « ses parangons d'honneur », Villiers et Barbey. Ce siècle-là demeure pourtant, qu'on le veuille admettre ou non pour des raisons de politique ou de doctrine, le siècle de Victor Hugo, de Balzac, de Flaubert, de Baudelaire et d'Emile Zola, pour la poésie et le roman.

Quant au « tableau d'honneur de la pension », aux « bons élèves », qu' « aimait à suivre » « le public incertain » du siècle défunt, rien en celui-ci n'est changé. De nos jours, les normaliens occupent une quinzaine de sièges à l'Académie française où beaucoup d'autres visent à s'asseoir. Militants des assemblées parlementaires, de la critique, de l'histoire, diplomates, voire : administrateurs de banques, ils soignent leur avenir sous tous les pavillons, depuis le blanc aux fleurs de lys jusqu'au rouge marqué de la faucille et du marteau. Et quelle que soit la cause qu'ils servent, ils ne manquent jamais de s'entr'aider pour se pousser aux emplois et aux vedettes. Ils sont partout. C'est pourquoi la France va si mal.

§

M. Ferdinand Bac donne à la **Revue de Paris** (1er novembre) des « Propos de Mérimée » qu'il tient de son père, du général Fleury et d'Arsène Houssaye. J'en donnerai ici une javelle divertissante :

— Les gens malveillants prêtent des mots à l'impératrice. Ainsi, on l'accuse d'avoir dit d'un fonctionnaire, qui avait découvert un complot contre M. de Persigny : « *Quel maladroit! Il a gâché une belle carrière!* » Naturellement, il n'y a rien de vrai dans tout cela. Jamais elle n'aurait dit une chose pareille!... Elle l'aurait seulement pensé...

— J'ai eu l'honneur de demander un jour à la dame qui avait fait connaître le bonheur aux fils de Louis-Philippe, si elle avait dû employer des méthodes différentes... « *Pas du tout!* affirma-t-elle. *Toujours la même chose...* »

— L'habileté de Péreire et des Rothschild est de faire croire à l'Empereur que c'est Lui qui a eu leurs bonnes idées.

— Morny était vraiment un homme intelligent. Il a brûlé tous ses papiers...

— L'Impératrice m'a dit à Saint-Cloud qu'elle était partie quatre fois *avec l'idée de ne plus rentrer...* Je lui ai demandé ce qui l'avait fait revenir quand même. Elle m'a répondu :

— *Je croyais avoir laissé tous mes tiroirs ouverts!*

Mais elle ajouta, après une courte réflexion :

— *Et puis, enfin..., parce que j'aime l'Empereur...*

— Saint-Arnaud me dit un jour :

— *Si j'avais dû compter sur mon père pour me faire naitre, j'aurais pu attendre longtemps!*

Sur quoi, j'ai répondu :

— Vous, au moins, monsieur le Maréchal, vous savez ce que vous voulez!...

— Un savant anglais m'a demandé si les rapports entre nos confrères de l'Institut avaient le caractère de camaraderie des grands clubs de Londres... Je lui ai répondu :

— Ils sont excellents. Sans doute, il serait exagéré de dire qu'on s'y idolâtre. Mais on s'y complimente en s'y tolérant. C'est une grande maison de tolérance.

— Aux Tuileries, le système d'éducation, appliqué au petit prince, est un jeu de bascule. Le *faible* du père pour le fils s'équilibre par la sévérité de la mère. Tout le monde le comprend, excepté l'enfant...

— L'engouement de l'Impératrice pour Marie-Antoinette n'est préoccupant que pour ceux qui savent comment elle a fini... Mais il y en a beaucoup. Elle (Eugénie) ne s'identifie pas seulement avec elle. Elle entraîne aussi le petit prince, qui doit figurer le dauphin!...

§

Sauf erreur, M. Pierre Emmanuel m'était très peu connu avant ma rencontre avec « Le Poète aux Enfers », dans le n° 4 (15 octobre) de **Mesures.** Cette revue luxueuse insère des œuvres avant tout originales, quelquefois baroques, toujours littéraires et jusqu'à cet excès à quoi pâme le snob. Le poème de M. Emmanuel couvre environ cinq pages de la belle publication, à la gloire d'Orphée, d'Eurydice. Un vers est ainsi composé :

Et l'ultime soupir de Christ dans l'air futur.

J'aime trop, et d'un très vieil amour demeuré jeune en moi, la Poésie, suprême expression de l'homme, pour ne pas craindre l'erreur si je me risque à juger. Je donne aussi dans le travers de vouloir comprendre ce que l'on donne à imprimer pour le faire lire. Si j'attribue à chaque mot sa signification admise et si je ne découvre pas un sens à l'ensemble du poème ou, à défaut de ce sens, une évidente volonté de parodie chez l'auteur, j'en éprouve un malaise presque physique. Cela n'est pas contagieux. Alors, je reproduis ci-dessous un fragment du poème de M. Pierre Emmanuel. « Il », c'est Orphée :

il croit cerner
Les reins
Mais l'abîme dans la moiteur remue il est très loin
Et cependant étreint le Christ!
il est
Plaqué comme l'orage au corps du Christ
Horreur! et le plaisir terrible chante
Les monts brament le cerf en rut dans les halliers
Piétine la ténèbre effarouchée
Ou Eurydice nue! Gicle un plaisir d'enfer
Une atroce clarté jusqu'aux astres! Orphée
En désespoir contre la Face
Jouit et tremble! il est lépreux il fouille en vain

L'odeur la fade odeur du Christ et reconnaît
Un sexe aimé! O plaie qu'il voudrait revêtir
Jusqu'au cœur, où fut engloutie la bien-aimée
Jusqu'au jour interdit de l'orifice fauve
Par où naissante elle sortit

Mais la Femme cachée derrière son dieu mort
Orphée souffre la mort de dieu par pur blasphème
Il crache les poumons de ces deux mille années
Il avive la nuit fervente des blessures
Il invente une ardeur sublime de torture
Une éternelle mort!
O Christ épars ne répond point : un bruit affreux
D'entrailles débondées soulève l'âme.

§

M. Octave Homberg occupe ses loisirs à rédiger ses mémoires. Un fragment paru dans **La Revue hebdomadaire** (22 octobre) montre comment la chance peut servir même un grand organisateur à la taille d'un Lyautey. L'historiette valait d'être contée. Elle l'est avec élégance :

C'est toujours le Maroc de Lyautey que l'on admire là-bas.

Enfant gâté de la fortune, il fut souvent servi par la chance — ce qu'il n'aimait guère à reconnaître. On connaît l'histoire des phosphates du Maroc. Lyautey avait conçu en très grand ce port de Casablanca qui est une réalisation magnifique, étant entièrement gagné sur la mer. Quand le port fut achevé, les détracteurs de Lyautey — ils étaient rares, mais tout de même, il s'en trouvait quelques-uns — triomphèrent. Le port paraissait trop grand : en faisant même état de tout le trafic probable, il risquait de donner une impression de solitude. C'est alors que les bonnes fées intervinrent... sous la figure d'un âne! Un Marocain était allé dans la montagne avec son bourricot; pendant que l'indigène prenait son frugal déjeuner, l'âne livré à lui-même se mit avec son nez et ses pattes à démolir un remblai; des pierres tombèrent, que le Marocain examina; il se trouvait qu'il avait travaillé aux mines de phosphate de Tebessa. Ces cailloux lui parurent curieusement semblables à ceux qu'il avait manipulés là-bas. Il en mit quelques-uns dans l'un des couffins de l'âne, et, de retour à la ville, les porta au Service des Mines. On les examina et l'on découvrit que c'était du phosphate à haute teneur. Aujourd'hui, les phosphates du Maroc sont un des éléments de la richesse du pays et un des gros articles

du trafic du port de Casablanca. Chance, sans doute — mais la fortune n'est constamment fidèle, comme elle le fut à Lyautey, qu'à un homme qui la mérite pleinement.

J'aimerais à savoir si l'ânier a fait fortune.

§

MÉMENTO. — *Aguedal* (Octobre) : « L'histoire du Cheddad Ibnou Add », par M.-L .Justinard. — « La vie et la mort de F.-G. Lorca », poème de M. Michel Manoll. — « La fin d'un dictateur », par G. d'Annunzio. — « Les rabbins de Marakech », par M. J. Bénech. — « La société berbère », par M. Mouloud Mammeri.

*L'Alsace française* (10 octob.) : « Hommage au président F. Herrenschmidt. »

*Le bon Plaisir* (octob.) : Poèmes de MM. Raoul Raynaud, Raymond Groc, André Siala, Marcel Mompezat, et Mme M.-A. Daguet.

*Les Cahiers de la Jeunesse* (15 octob.) : « La Tchécoslovaquie et l'avenir du monde », « la jeunesse crie sa révolte », par divers, dont MM. T. Dominois, P.-L. Duchartre, Ch. Sénéchal.

*Cahiers Léon Bloy* (sept-octob.) : suite de l'« Esai sur la fiction sur l'œuvre de Bloy », par Fam et début d'une « Exégèse de *Sueur et de sang* ».

*Chine* (sept.-octob.) : « Une lettre au peuple français », de M. Wataru-Kaji. — « Le vrai visage de la Chine », par M. Van Min. — Nombre d'illustrations montrent les atrocités commises par les Japonais en Chine. — De M. Jammes Klugmann : « la Jeunesse chinoise dans la guerre ».

*Corymbe* (sept.-octob.) : Poèmes de MM. Ph. Lebesgue, G. Day, J.-A. Marchand, A. Bourgue et de Mme Marie de Sormieu. — « Visages de Paris », par M. V.-A. Georgesco. — « Les amies de Carco », par M. J. Marion. — « La jalousie », par M. Robert Catherine.

*Le Crapouillot* (novembre) : « Le panier aux crabes » ou les « Souvenirs d'un polémiste (1915-1938) », par M. Jean Galtier-Boissière. A signaler une bonne page sur le très curieux homme que fut Eugène Merle. L'ensemble prouve que rien ne s'évapore plus vite que l'esprit de la polémique. Elle est la petite cousine pauvre de la satire. Celle-ci résiste mieux au temps parce qu'elle se nourrit de crustacés plus abondants en chair que le crabe.

*Le front latin* (octob.) : « Enseignement du français en Grèce », par M. Jean Péron.

*Le Jardin de France* (1er nov.) : Poèmes de MM. Pascal Forthuny, L. Chollet, E. Rocher, J. Lucet et J. Pohier.

*Etudes* (20 octob.) : Un remarquable article de M. Victor Poncel : « La question du prêtre-poète; la vocation de Louis Le Cardonnel. »

*La Gazette des Amis des Lettres* (octob.) : « Réflexions sur l'élite », par Mme Ad. Monnier et une « Histoire de l'Europe » basée sur un cataloguement de livres.

*Le Lunain* (octob.) : Poèmes de MM. Tisserand, J. Gacon, H.-P. Livet, A. Lavauzelle, M. Poissenot et Mme Julie Forest. — Un joli poème en prose : « La petite momie », par M. A. Devaux. — Signée Calisaya, une belle défense d'Ernest La Jeunesse attaqué par M. Léon Daudet.

*La Nouvelle Revue* (1er novembre) : De M. Paul Carrère : « La musique, poésie suprême ».

*Le Pont Mirabeau* (N°2. Novembre) : « Sursum » poème de M. André Fontainas, et un excellent choix de poésies de MM. Toursky, E. Lochac, A. Druelle, A. Blanchard, R. Chalupt, A. de Falgairolle, etc., avec un pastiche valéryen de M. Marcel Castay : « Dans le buvard de Mme Emile Teste », et la suite des « Carnets de notes » du cher et regretté Louis Codet.

*La Revue des Ambassades* (Octob.) : « Questions diplomatiques » par divers. — De M. R. Bailly, un « Oscar Wilde »; et un « Morny », par M. H. Frichet.

*La Revue hebdomadaire* (29 octob.) : « Variations sur Bizet », un remarquable, généreux et nécessaire article de M. Ch.-Gustave Amiot sur le grand musicien français.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *LES HEBDOMADAIRES*

*Gringoire*, 27 octobre : *Le maréchal des logis Guindey*, par Léon Treich. — *Marianne*, 26 octobre : *Le nouveau Bonheur*, par Léon-Paul Fargue. — Mémento.

M. Léon Treich raconte allègrement la *vie du Maréchal-des-logis Guindey* dans **Gringoire** (27 octobre) et met habilement en relief cette figure de cavalier de l'empire qui n'aimait qu'une chose : se battre et qui faisait « complètement fi des titres, des galons, décorations et dotations ».

C'était un de ces magnifiques sabreurs qui chevauchaient à travers l'Europe derrière les Murat, les Lassalle.

Guindey était une sorte de capitaine Conan avant la lettre, moins instruit et moins favorisé que Conan par la chance puisque, en un temps où le moindre soldat gagnait les étoiles, il mourut maréchal des logis.

Le 10 octobre 1806, le 10e hussards avançait sur Saalfeld; Guin-

dey était en tête de son régiment avec une patrouille de quelques cavaliers. Au passage d'un gué était un général très jeune et qui avait fort belle mine. Guindey lança son cheval sur ce dernier, comprenant bien qu'il était l'âme de cette suprême résistance.

— Rendez-vous ou vous êtes mort!

— Moi? me rendre? jamais! fit le général qui lança un formidable coup de revers à Guindey. Avec quelque rapidité que ce dernier eût paré, le sabre prussien lui coupa la joue; il riposta d'un coup de pointe qui traversa son adversaire et le jeta à terre. C'était le prince Louis de Prusse. La nouvelle fut transmise aussitôt à Napoléon qui déclara nerveusement :

— J'aurais fait Guindey officier s'il avait pris le prince vivant.

Lannes rapporta le propos au maréchal des logis qui s'excusa :

— J'ai fait de mon mieux. Il n'était pas homme à se laisser emmener comme cela!

La fin de l'histoire est plus curieuse encore. Après Iéna, Guindey fut cantonné dans un château des environs appartenant à certaine baronne de W... Un soir, comme les dames et Guindey étaient encore à table, l'intendant vint dire quelques mots à l'oreille de la châtelaine; celle-ci poussa un cri de douleur, porta les mains à ses yeux, se leva en sanglotant et quitta la salle; les jeunes filles rejoignirent leur mère et ce fut bientôt un concert de lamentations. Que s'était-il passé? Un hussard avait bavardé aux cuisines, conté l'exploit de son maréchal des logis. Or la baronne de W... avait été, l'année d'avant, l'amie très chère du prince Louis de Prusse qui avait causé grand scandale pour elle à la cour de Prusse. La pensée d'avoir sous son toit celui qu'elle appelait l'« assassin » de son cher amant n'était pas tolérable à la baronne.

Guindey poursuivit le cours de ses exploits jusqu'en 1813. Il mourut d'une mort digne de lui, voici exactement cent-vingt-cinq ans, haché à coups de sabre à la bataille de Hanau, par des chevau-légers bavarois dont il avait abattu une demi-douzaine avant de succomber sous le nombre.

**Marianne,** 26 octobre, donne une variété, un essai de Léon-Paul Fargue, plein de fantaisie, de mots inattendus, d'exposés goguenards, tout cela noyé dans une langue cultivée, non pédante, rare, d'expression pleine de charme, comme charment ses mots quand on a le bonheur de le rencontrer dans un des cafés littéraires — oui, encore — de Paris. J'ai aujourd'hui la tâche redoutable de résumer ce qu'il a appelé *le nouveau Bonheur;* peut-on résumer cela? Et dit par le poète

qu'est Fargue? Résume-t-on le bonheur, ancien ou nouveau? Il faudrait avoir le « bonheur du jour »; lire la chose en entier.

Il n'y a pas si longtemps — disons, sans préciser, que c'était avant le mois de septembre — nous nous étions tous et presque secrètement, trouvés d'accord sur le sens d'un bonheur possible, sur le sens même du mot bonheur. Nous en essayions, nous en ressassions, entre amis de cœur, des définitions aussi vagues et ausi précises que la chose à définir : « Le bonheur, c'est de croire à celui des autres... Le bonheur, c'est un coquillage; tout dépend de la façon dont on le place à l'oreille », etc.

...Le bonheur allait être remis en question. Tout le monde avait senti que l'ancien bonheur s'en allait, comme un répétiteur d'internat que la limite d'âge menace, et qu'un être nouveau s'approchait de nos huis, qu'il allait frapper d'un doigt spatulé, camard et violent.

Quels étaient ces préceptes, ces matelas de langueur sur lesquels nous avions fait notre lit? On nous avait tout simplement entraînés au « Narcissisme ». Il suffisait de faire sa gamme matinale de mouvements respiratoires devant le miroir de la France pour sentir le bonheur entrer en soi comme une aigrette d'eau de Cologne. Nous avions notre café, notre journal, notre bonne amie, notre ami politique, notre ennemi politique, nos points de vue sur la politique intérieure et extérieure et, ma foi, dans quelque sachet d'ombre, l'argent nécessaire au sâvon à barbe, aux moules marinière, au fauteuil de music-hall, et parfois même au payement du terme.

On nous vantait notre abondance, nos richesses naturelles, nos forces de séduction, et la solidité féconde, radio-active, de cette « Cendre des morts qui créa la Patrie ».

...La bourgeoisie moderne avait pris pour devise le *bene vixit qui bene latuit.* Quant au peuple, il était pour l'apéritif, bruyant, copieux, bavard, interminable, et pour cette joie particulièrement vive, mais creuse, de ruminer « le peuple seul ».

...Or, dans la maison que nous occupons et qui s'appelle Europe, le voisin s'est mis à lancer ses bottes sombres contre le mur. Il a forcé d'un vilbrequin les cloisons les plus étanches. Et il ne s'est plus senti retenu de faire tonner toute la nuit des grosses caisses, de faire tourner des tables à musique, de mettre en marche des pianos à feu, de trouer le ciel de mèches sanglantes. Des serpents bouillants, bayant à angle droit, ont sifflé sur nos têtes. Le déjeuner sur l'herbe a été cassé. Des draps d'ombre ont

claqué sur les villes moites et clignotantes. Les roues de l'Apocalypse ont laissé percer dans les nuages les gencives bleues de leurs jantes. Un coup de tonnerre a déchiré le ciel transparent de la paix fausse.

Car la paix était fausse et le bonheur était faux. Notre bonheur d'avant septembre était mal cousu, mal ajusté, mal peint. C'était un bonheur de clair de lune.

...Il faut donc être heureux autrement.

...Ainsi le bonheur d'aujourd'hui ne doit-il plus être qu'un effort désespéré pour s'assurer le bonheur de demain.

Mémento. — *Les Nouvelles Littéraires* (29 octobre) : *Forum ou Tour d'Ivoire,* par Abel Hermant, de l'Académie française : « Il y aurait moins de malentendus entre les citoyens d'un même pays et entre les nations si l'on prenait soin de fixer le sens des termes les plus usuels ». — Boisrobert : *La Radio en accusation sous la Coupole;* à propos du discours de M. Georges Duhamel, de l'Académie française, à la séance publique des cinq Académies. — *L'Esprit des Livres,* par Edmond Jaloux, de l'Académie française. — André Thérive : *Querelles de langage.* — *La Joûte du Cygne d'argent,* roman (suite), par Horace van Offel, de l'Académie royale de Belgique.

5 octobre. — *Hommage à Francis Jammes,* poème de Tristan Derême. — *Le Tombeau de Baudelaire,* poème de Saint-Pol-Roux, de l'Académie Mallarmé, à l'occasion de la prochaine érection de son monument. — *Chateaubriand et nous,* par Louis Gillet, de l'Académie française : « Nous sommes tous, plus ou moins, les fils du patriarche ». — A la même page, un portrait de M. Albert Mockel, de l'Académie royale de Belgique, devant le monument élevé au romancier André Baillon. — Une page entière avec reproduction de nombreux poèmes, dédiée à la mémoire de Guillaume Apollinaire, par Francis Ambrière, à l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort. — Encore une page entière, donnant une lettre de Francis Jammes à Colette, de l'Académie royale de Belgique; des notes de Jacques Dyssord sur « Francis Jammes en Béarn »; un adieu de Léon-Paul Fargue, de l'Académie Mallarmé, à Jammes : « Il y a plus de quarante ans que nous nous connaissions », des *Souvenirs d'une collaboration* (avec Francis Jammes) par Darius Milhaud.

*Cyrano* (28 Octobre) : *La justice électorale,* par Clément Vautel. — *Les responsabilités d'Albion :* des faits, résumés année par année, de 1919 à 1938. — Le moniteur social et politique, chronique hebdomadaire : *La France vomit le parlementarisme.* Et des « ti-

tres-courants », revus et augmentés, comme celui-ci : « Attention aux surprises. On ne voit partout que des peuples qui avancent, tandis que la France et l'Angleterre se congratulent »...

*Vendémiaire* (26 octobre) : Ce numéro étant consacré à l'*Histoire du Radicalisme*, nous nous croyons obligés de le détailler et cela nous entraîne un peu loin. On y trouve d'abord : *Le Génie de la liberté entre deux tyrannies*, par Pierre Dominique. — *Le Radical et le Français moyen*, par Gabriel Chevallier. — Page 2, Georges Clemenceau, maître homme, par Georges Saint-Bonnet; *Joseph Caillaux, prophète réaliste*, par Henri de Boisrobert. — *Chefs*, par divers; les chefs sont : MM. Edouard Herriot, Edouard Daladier, Georges Bonnet et Camille Chautemps. La France a besoin de plusieurs *chefs?* Et de quels chefs? La France est forte et écoutée (sans doute grâce à la multiplication des chefs). — Aux pages suivantes, un Léon Bourgeois, un Emile Combes, encadrant une haute pensée de M. Herriot : « Le temps, c'est bien mieux que de l'argent, c'est du temps. » Nous avons le temps... d'épiloguer là-dessus. — Ensuite, un Yvon Delbos, un François de Tessan, un Lucien Lamoureux, un Paul Marchandeau, un Jean Mistler, un César Campinchi, un Guy La Chambre, un Albert Chichery, un Jean Zay. On peut voir, dans ce dernier portrait de « chef », que l'éducation des masses est en excellente voie, que l'organisation des loisirs n'est pas sacrifiée et que la création d'une Ecole d'Administration qui « organisera le recrutement démocratique des élites » ouvre de belles années au pays qui, jusqu'à ces dernières années, s'en tirait à peine, tant bien que mal. — M. Alexandre Gauthier nous donne : *Les Femmes dans le parti radical;* interview de Mme Schreiber, ornée de trois portraits, ceux de Mme Brunschwigg, de Mme Kraemer-Bach, de Mme Schreiber-Crémieux, arrière petite-nièce de Benjamin Crémieux. Ce numéro finit sur l'Ancêtre : *Ledru-Rollin*, par Maurice Bourdet. Vive chaque Chef et chaque Chefesse! »

*Vendredi* (28 octobre) : *Espions du temps de paix*, par André Ullmann. — De Georges Terrier : *Les Morts, les pauvres morts*, à propos des recherches entreprises à l'abbaye de Westminster autour de la tombe du poète Spencer, du « doux Spencer ».

(3 novembre) : Maurice Dumas : *A propos du cinquantenaire de l'Institut Pasteur. Cinquante ans de lutte contre les microbes.* — André Ullmann : *Au feu! Au feu!* (La tragédie de Marseille). — *Nous ne sommes pas égaux devant la mort*, par Georges Terrier.

*Marianne* (26 octobre) : *Pour la culture franco-belge* (Gilbert Carlier). — *Avenir du roman* (Jean-José Andrieu). — *Chutes de feuilles*, par Fernand Gregh. — *Marques trop extérieures du respect*, par La Fouchardière. — *Retour à Delacroix* (Louis Cheronnet).

(2 novembre) : *Voix d'outre-mer*, par Julien Benda. — *Anarchie du roman* (Jean de Pierrefeu). — *Individualisme et association* (René Jouglet). — La semaine théâtrale : *Juliette*, par Henri Bidou.

*Le Canard enchaîné* (26 octobre) : André Guérin : *Les grandes heures du pastis radical-socialiste.* — *Un nouveau démenti.* — *A Marseille, un policier arrête un gangster.* — Un dessin orné de la légende suivante... « Et Régnier de désespoir s'est fichu trois coups d'rasoir » (air connu). — M. Léon Daudet dénonce à la police les agissements du comte de Paris (Jules Rivet). Les cours de la Bourse.

(2 novembre) : *Un choc psychologique a été enregistré hier* (André Guérin). — *Radier Ridier* (Michel Duran). — Dans la rubrique *Théâtres*, ce compte rendu : « Au théâtre Montparnasse : *Arden de Feversham*. C'est beau, mais c'est triste. »

*Occident*, bi-mensuel (25 octobre) : *La manœuvre de la méditation.* — *Nostalgie d'Espagne*, par Francis de Miomandre. — *Revue de presse.* — *Les Brigades internationales.*

*Le Temps présent* (28 octobre) : *Boulogne-Billancourt, publicité courte... et bonne* (?), par François Mauriac. — *Quelques jours chez les Franciscains* (François Perroux). — *Iphigénie*, fantaisie en un acte (Claude Renaudy). Ce qualificatif de choix accolé à Iphigénie fait vraiment bien. Le reste paraît être le fait d'un plaisantin. — *La psychologie des garçons* (Sylvain Roche), avec des choses à noter. — *Adolescences*, feuillet de Daniel Rops.

(4 novembre) : *L'Europe est-elle possible?* (P.-Henri Simon). — *La paix du Christ*, billet de François Mauriac. — *Un hommage à Francis Jammes*, de Louis Chaigne. Fort bien « tourné ». — « La Femme et le Foyer » : *L'Art de punir*, par Jeanne Maritain.

*Gringoire* (26 octobre) : Henri Béraud : *Le pauvre homme.* — *En attendant les Décrets-lois*, par André Tardieu. — *Les partis anti-français en Indochine* (***). — Critique judiciaire : *Java et frénésie*, par Geo London.

(27 octobre) : *Les Malheurs de la Terre promise* (André Tardieu). — *Une histoire de l'An quarante* (Henri Béraud). — *La Radio française sous la botte* (François Robin). — De Raymond Recouly : *Nos intérêts trahis.* — Un écho : *Les Morts qui touchent*, donne quelques précisions ébouriffantes sur les salaires touchés... à la Société des Nations. — *Paris, ma grand'ville : Martini-Tabarin*, par Pierre de Régnier (dessins de Tigre). — La Musique : *Vive la Critique* (André Cœuroy).

*Je suis partout* (28 octobre) : *Pourquoi l'Armée est muette*, par Pierre Gaxotte. — *Lettre à une provinciale. Mais non! la France n'a pas « renié » sa signature*, par Robert Brasillach. — Emmanuel

Beau de Loménie : *Ce qu'il faut connaître de l'organisation économique et sociale du troisième Reich.* — Que devient la Roumanie? *La Roumanie aux Roumains,* par Lucien Rebatet.

(4 novembre) : *Tout va très bien, madame la République!* (Dorsay). — *Le Front populaire sera-t-il remplacé par le Cartel?* (Robert Brasillach. Encore un article qui ne se résumerait pas sans dommage. — La Radiophonie... *Perseverare diabolicum* (Pierre Laclau). *Un bouquet de vérités,* offert à M. Jean Zay. — De P.-A. Cousteau : *Les crétins solennels de la Démocratie :* Paul Nicolaevitch Milioukoff.

*Candide* (26 octobre) : La Paix européenne : *Versailles ou Munich,* par Georges Scapini, député de Paris. — *Ils courent, ils courent, nos milliards...* (Jacques Saint-Germain). — *Il y a vingt ans, Roland Garros...* par Jean Ajalbert. — La critique littéraire de Léon Daudet: *Brune,* de François de Roux. — *Quand et comment jeûner,* par le docteur Ch. Fiessinger. — Emile Vuillermoz : « La Musique ». *Le centenaire de Georges Bizet.* — « Le Cinéma » (Jean Fayard).

(2 novembre) : A mettre à côté de l'écho de *Gringoire* sur les traitements des fonctionnaires de la Société des Nations : *Quelques chiffres,* s'appliquant aux officiers français et aux sous-officiers, et qui fait partie d'une étude plus générale : *La Misère en uniforme.* — Une nouvelle inédite d'Irène Némirovsky : *La Femme de Don Juan.* — *Littérateurs en liberté* (Jean Barreyre). — *La comédie littéraire* (Fernand Vandérem). — Une nouvelle inédite de Kouprine : *La Nuitée,* traduite par P. Stavrov et A. Jakovsky. — Le Théâtre : *De Lestringuez à Jean Giraudoux,* par Lucien Dubech.

SYLVAIN FORESTIER.

## *LES JOURNAUX*

L'hommage à Francis Jammes (*le Figaro,* 5 et 2 novembre; *l'Epoque,* 7 novembre; *le Progrès de l'Allier,* 3 novembre). — Verlaine et Rimbaud à la scène (divers, novembre). — Adieu à Fanchy, poète patoisant (*le Mémorial de Saint-Etienne,* 19 octobre). — Un nouvel auteur... hauteur 1 m. 10 (*l'Intransigeant,* 1er novembre). — Une visite au « grenier » des Goncourt (*l'Ordre,* 8 novembre). — Refaire la France? (*le Temps,* 28 octobre; *le Figaro,* 8 novembre; *le Matin,* 8 novembre; *le Journal,* 31 octobre).

J'ouvre le journal. Francis Jammes est mort hier! Ce n'était pas ce départ au son des cantiques de la Fête-Dieu, dans les parfums du ciel et de la terre, qu'il avait désiré et qu'il décrit dans l'un de ses premiers poèmes. C'était la fin d'une longue torture héroïquement supportée, sous la garde d'une compagne admirable. La Toussaint venait d'éteindre ses cierges, et au clocher commençait de s'ébranler, comme dit Verlaine :

*La voix dolente de l'airain commémoratoire.*

Autour du patriarche à barbe blanche, cinq de ses sept enfants étaient présents et ce petit que l'une de ses filles venait de lui donner. Une autre, au même moment, prenait le voile chez les Sœurs Blanches de Lyon. — La respiration s'aggrave et puis s'arrête. Le ruban bleu de la Vierge de Lourdes effleure ce front vénérable et ces lèvres qui l'ont tant de fois célébrée...

Ainsi écrit Claudel, dans **le Figaro,** où Mauriac, lui, écrivait :

Ses yeux se sont fermés sur l'office du jour, sur cet Evangile des *Béatitudes* dont chacune s'adresse à lui en particulier : mais celle surtout qui promet aux doux la possession du monde. Car il fut doux, en dépit de sa violence apparente — de cette douceur intérieure, propre à ceux qui aiment d'amour les pauvres, et dont la Pauvreté incarnée est le Dieu. Et en récompense, tous les souffles et toutes les nuées du Béarn et de la Biscaye courent dans ses poèmes et toutes les odeurs des jardins paysans, quand la pluie est traversée de soleil.

A rapprocher l'un et l'autre hommage, celui-ci du poète des *Cinq grandes Odes*, celui-là du poète des *Mains jointes*, on croirait qu'une cantate, une prière à deux voix s'élève. Claudel disant, sous l'invocation du dernier livre de Jammes, *Sources :*

Ces sept sources du souvenir où peu de temps avant l'adieu est venue se refléter une face songeuse, une lèvre déjà glacée.

Mauriac reprenant :

J'ai cru longtemps que le plus pur de son œuvre était contenu dans les premiers recueils : *De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir, le Deuil des primevères, Clairières dans le ciel.* Je donne aujourd'hui raison à son jeune disciple Jean Labbé : ses derniers vers, *les Poèmes mesurés* et *Sources*, sont dignes de ce qu'il a écrit de plus beau.

Les premiers vers de Jammes, combien nous les avons aimés! Volontiers nous dirions avec M. Pierre Delatère **(Le Progrès de l'Allier),** tant les souvenirs de l'adolescence se rejoignent :

C'est peu après 1900, dans la fameuse anthologie *les Poètes d'aujourd'hui*, de Van Bever et Léautaud, que j'appris à aimer Francis Jammes ainsi que bien d'autres poètes. Je me souviens encore de l'émotion ressentie à la première lecture de ses poèmes.

Sa simplicité un peu voulue, sa douceur, sa volonté d'être exclusivement poète, avaient enthousiasmé ma jeunesse. Je lisais et relisais ses vers sans me lasser et je crois que, sa mémoire me pardonne, j'en admirais surtout les imperfections. Mais ces imperfections intentionnelles c'était, en somme, ce que Jammes apportait de neuf à la littérature française.

Chères « imperfections », oui. M. François Porché remarque dans **l'Epoque :**

Le vers de Jammes en son beau temps est singulier. Il n'est pas musical et n'a même souvent aucun rythme. C'est comme un vers régulier qui serait faux. A l'époque où le vers libre était en faveur, Jammes ne l'a pas adopté. Il n'a pas rejeté l'antique psaltérion, mais il en a desserré les cordes fatiguées. C'est sur cet instrument désaccordé qu'il a réussi ses meilleures incantations, en dehors de toute mélodie.

Et encore :

On a dit que Jammes balbutiait et que c'était une affectation chez lui. Peut-être, quand il lui arrivait de s'imiter lui-même. Plus tard (à partir des *Géorgiques chrétiennes*) il se raidit dans un cadre pseudo-classique pour lequel il n'était pas fait. Mais le bon vers de Jammes (celui de ses premiers livres) ne semble balbutier que parce qu'il se déplace imperceptiblement entre les lignes du mètre régulier. Ainsi l'abeille qui butine plane, presque immobile en apparence, avant de se poser.

Ici, revenons à Claudel, aux yeux de qui le vers de Francis Jammes, dans ses premiers poèmes surtout, c'est comme une cloche.

Il tire sur la corde sans savoir combien de coups du battant sur la paroi, combien de syllabes, quel nombre de bronze et de cristal s'épandra en ondes élargies au-dessus de la campagne attentive. Ou bien il donne sur le diapason une note et tous les vers de la laisse, l'un après l'autre, viennent rimer, assoner, s'accorder en chatoyant sur ce timbre fondamental.

Avec les *Géorgiques chrétiennes,* la technique change :

Jammes au milieu de son âge revient au rythme classique et aux mesures exactes. Il adopte la forme du distique et du quatrain, de ces vers deux à deux, la pensée et son écho qui sortent du silence pour y retourner en laissant dans l'âme et dans l'oreille, derrière eux, une longue vibration.

Dans les derniers vers, enfin — abreuvons-nous, encore une fois, aux *Sources :*

on dirait le chuchotement intarissable d'une source qui jaillit.

Et si on considère l'œuvre de Jammes dans sa totalité, — « de l'angélus de l'aube à l'angélus du soir » — qui ne voit que le poète, cygne d'Orthez ou brebis d'Hasparren, a toujours servi la Poésie avec tout ce cœur, toute cette âme, tout ce génie qu'il mettait, au moins dans la partie seconde de sa vie, à servir Dieu?

Cher Jammes, — lui dit Mauriac, — je vous ai admiré et aimé entre tous mes maîtres. Je suis fier d'appartenir à une génération qui n'a jamais insulté ses aînés — car nous sommes tributaires de tous ceux qui nous ont précédés; — mais vous, vous m'avez ouvert les yeux sur la beauté du monde. Vous avez accompli, sous mes yeux, ce passage des satyres aux anges, et du grand Pan au Christ dont je me sens incapable et indigne. Votre œuvre réconcilie la Nature et la Grâce. Dans ce ciel où vous êtes ce soir, avec Maurice et Eugénie de Guérin, avec André Lafon, continuez de prier pour ceux qui vous ont aimé sur la terre et qui, jusqu'à leur dernier jour, se réciteront vos vers, à voix basse, pour eux seuls.

§

Jammes au Paradis. Est-ce que nous le verrons jamais en descendre, reprendre pied avec la Terre? Jammes promu héros de comédie, imagine-t-on cela?

Verlaine et Rimbaud sur la scène,

lit-on dans les courriers des théâtres. Dans une pièce de M. Maurice Rostand. M. Lucien Nat sera Verlaine; M. Gilbert Gil, Rimbaud. Mais pourquoi pas une pièce de M. Maurice Rostand où Edmond Rostand aurait ses entrées, voire une pièce de M. Maurice Rostand où M. Maurice Rostand serait M. Maurice Rostand?... A se limiter aux disparus, il faut retenir, d'ailleurs, si cocasse nous semble l'utilisation d'un Rimbaud, d'un Verlaine, à des fins scéniques, il faut retenir l'intention, qui est d'honorer deux grands poètes. Les poètes ne sont pas très lus; mais ils trouvent dans leurs pairs fidélité, amour. Le vingtième anniversaire de la mort d'un Guillaume Apollinaire a été l'objet d'une juste consécration, et à défaut

de voir le poète d'*Alcools* sur scène, la radio — ce qui est mieux — a prolongé son souvenir, en multipliant les résonances de la voix d'Apollinaire, sa voix qui avait été — ô Charles Cros — enregistrée sur disque. Il n'a point été suffisamment parlé, par contre, de Théo Varlet, qui avait cependant sa personnalité. Les morts sont nombreux, et je pense à ce singulier Jacques de Cézamy, *alias* l'Abbé Allanche, qu'il serait permis d'apparenter au Louis Le Cardonnel des débuts sur certain point, qui s'il ne s'exprimait pas en vers mettait dans son idéalisme, et dans l'admiration qu'il vouait à feu l'Abbé Bremond, et certes dans la conduite de sa vie, beaucoup de poésie. Je pense surtout à ce Fanchy, poète patoisant, *alias* Louis Mirault, auquel M. Jean Tenant, dans **le Mémorial de Saint-Etienne,** rend un légitime hommage. Né à Cours-les-Barres, dans le Cher,

c'était, je crois, le meilleur de nos poètes de terroir.

Le poète des *Pernelles et Bigarriaux,* que préfaça Jehan-Rictus. Et le poète des *Soliloques du Pauvre,* qui s'y connaissait,

avait vu ce qui distingue ces poèmes de tant de banales et souvent laborieuses paysanneries, « morceaux prosaïques complètement dépourvus de substance poétique et musicale ». Ce qui les distingue? *Le rythme.* Comment Rictus, qui avait su trouver de si admirables cadences pour ses litanies de la misère, aurait-il passé à côté de cette œuvre drue, haletante et dorée, sans en déceler l'intime palpitation?

Il suffit, pour aimer Fanchy, de le lire. Nous citerons avec M. Jean Tenant ces vers, où trouver « tout un art de vivre et, peut-être, un art poétique » :

Sortir au soleil sa vrai piau,
Pas d'grimace et pas d'oripiau...
Pour la bonne ombre, un grand chapiau,
    Et jamais dire
Un voui quand faudrait dire un non...
Dé la Louère à Château-Chinon,
Si c'est pas bien qu'j'y pard' mon nom,
    Anqu'el goût d'rire.
Aimer son pat'lin tant qu'on peut,
Et son voué'sin pas qu'un p'tit peu...
Et les siens pu chaud'ment qué l'feu...

Et puis un jour, quand on est vieux, quand on est « fatigué » — discrète, l'épithète déguise le pire — fermer sa porte, refuser le lit parce que, n'est-ce pas, on ne voudrait pas avoir l'air... et filer vers le Paradis, à fleur de rimes. Telle fut la fin de Fanchy.

§

La destinée d'un nain, quelle est-elle?

— Avoir contemplé le monde à la hauteur des fesses de ses contemporains, voilà le drame! ainsi s'exprime, sans ambages, M. Jean-Paul Le Tarare, qui a aujourd'hui 39 ans, 1 mètre 10 de hauteur, qui se hausse d'une opulente et folle chevelure et qui vient d'écrire son premier livre : *Moi, un nain*

note M. Marcel Sauvage dans **l'Intransigeant.** *Moi, un nain,* rentre dans les attributions de notre John Charpentier. Mais à quelques jours des prix littéraires, et dans la pensée que, peut-être, il se trouvera un jury pour faire du plus petit romancier du monde un grand homme, il est permis de dire ici avec le collaborateur de *l'Intransigeant* ce qu'est l'auteur. Pourquoi nain? Hélas!

La mère fut une des plus jolies femmes de Paris. Un jour, son bébé tomba malade, on dut lui faire une piqûre antidiphtérique. Dans quelles conditions fut-elle faite, cette piqûre?... Dès lors, hélas, le bel enfant, né de parents normaux, était condamné, sa croissance arrêtée, son destin fixé : le lourd destin d'une « curiosité » humaine sur les frêles épaules d'un nain.

Prenant la plume, M. Jean-Paul Le Tarare allait-il écrire sa vie? Cela viendra. Pour ses débuts, il romance : *Moi, un nain* est l'histoire d'un clown. Ses débuts en librairie, puisque ayant touché, déjà, à toutes les formes de l'activité intellectuelle :

Il a écrit naguère une pièce jouée avec succès en 1928 par le groupe l'« Assaut », à la salle Adyar : *la Vie Miraculeuse.* Il a encore écrit, joué, monté un film qui fit, en son temps, quelque scandale dans les salles où il passa : *Rêve de plage.* Car M. Jean-Paul Le Tarare, avant de se consacrer à la littérature, a pratiqué le théâtre et le cinéma. Il a joué dans *la Galerie des monstres,* de Jacques Catelain, dans *la Terre du Diable,* où on put le voir roulant

dans le cratère du Vésuve. Il fut encore un des interprètes assidus d'*Art et Action*, aux côtés d'Autant Lara...

Et il a joué Shakespeare.

§

Le grenier des Goncourt sera rendu aux académiciens! La rumeur publique se fait l'écho de cette nouvelle... Chacun s'en réjouit, mais l'accueille avec quelque scepticisme car chaque année la chose est certaine et retombe bientôt dans l'oubli, remarque M. Paul Auroch, dans **l'Ordre.**

Ce grenier je l'ai visité hier... Ah! les choses ont répondu à mon imagination, à ce que j'ai souvent lu dans le *Journal...*

J'ai traversé un vestibule, une salle à manger. C'est là qu'on se réunissait l'été. Il y avait, au fond, une fontaine en rocaille entourée de roses grimpantes. Elle y est encore, mais il n'y a plus ou pas encore de roses, et les arbustes rares, les fleurs étranges ont aussi disparu. Une pelouse pauvre, et « les grands arbres en éventail » privés d'oiseaux. C'est tout.

Au premier étage il y a trois chambres à peine meublées, la lumière et la voix y circulent mal, et l'on parle bas, crainte de soulever autour de soi trop de fantômes.

La porte du « grenier » s'ouvrit, — mais sur le vide. Et l'envoyé de *l'Ordre,* qui a le culte du souvenir, d'évoquer les beaux jours du « grenier », de rêver.

Le rêve dont on souhaite qu'il se réalise, c'est que le « grenier » fameux rentre dans le giron des Goncourt. Et pour ce, relever la Maison. Comme on dit de la France : « refaire le grenier ».

§

« Refaire la France », l'expression est en vogue. Mais que vaut le slogan? M. Emile Henriot écrit dans **le Temps :**

Il est beaucoup question de « refaire la France », dans les palabres et les interviews, à toutes les terrasses de café. Détestable formule.

Et de préciser :

Elle est injuste et démoralisante en soi. La France n'est pas à refaire. La façon dont s'est effectuée la mobilisation de l'autre jour, la gravité de tous devant le péril, l'acceptation du devoir, la noblesse militaire des grandes heures retrouvée, ont témoigné suffi-

samment de l'existence réelle et profonde du pays, de sa capacité de reprise et de résistance. Non, la France n'est pas à refaire.

Alors?

Le collaborateur du *Temps* ajoute :

Elle est seulement à délivrer.

A délivrer de quoi? Voici :

A délivrer de deux mainmises qui la menacent, et de leurs propagandes sans arrêt, sous toutes les formes, larvée ou publique, verbale, murale, imprimée, publicitaire ou salonnière. C'est en dehors de ces influences étrangères et contre elles que doit s'effectuer le rassemblement nécessaire; sinon il sera inutile. Mais ce grand parti du centre existe déjà virtuellement dans le désir de beaucoup de gens, les Français de bonne volonté. Il ne lui manque encore qu'une mystique; ou tout simplement un mot d'ordre, un mot magique.

Un mot de passe, pourquoi pas? Et qui serait, si une suggestion m'est permise : « France pas morte. » Un pays n'est ni mort ni sur le point de mourir qui à l'issue de quatre années de guerre, maintes provinces envahies, a vaincu : c'était il y a vingt ans, *il n'y a que vingt ans*, donc hier, et on l'oublie trop, on passe sur la victoire, on ne veut voir que, parmi les fruits — l'Alsace, la Lorraine reconquises, et ce sont deux beaux fruits, — ceux où s'est glissé le ver, le ver rongeur; le pays est grand, et sain, qui en vingt années de difficultés de toutes sortes, a connu des troubles, mais non pas la révolution; qui n'a ni ruiné la liberté de pensée, ni persécuté, ni torturé le prochain, ni enchaîné les faibles, ni guerroyé contre un peuple bien embarrassé de résister longtemps, ni annexé tout un pays, ni démembré un autre. Un pays n'est pas perdu, que les pays rivaux donnaient pour assujetti au bolchevisme et qui, dans des circonstances terribles, se rencontre avec trois puissances, n'a cure du camarade russe, mène son affaire avec le souci de sauver la Paix, — une paix boiteuse, mais personne qui en soit mort. Un homme d'Etat s'écriait naguère : « La France est chic! » Elle l'est toujours. Elle n'a pas de sang sur les mains. Qu'un autre homme d'Etat, dans les sursauts d'une manifestation de la rue, fasse couler le sang, et c'est le même que la rue, plus

tard, acclame, exprimant son ivresse d'être là, palpable, vivante. Mais oui : « France pas morte. »

Je respecte toujours l'Allemagne des grands esprits, dit M. Georges Duhamel dans *le Figaro,* mais c'est une Allemagne défunte. Tout me confirme dans cette opinion désespérante qu'en ce qui concerne la culture — pour prendre le mot en honneur chez nos voisins — le III° Reich s'enfonce dans les ténèbres.

Quand des Français instruits se trouvent réunis pour deviser, il arrive qu'une voix s'élève et pose cette question toute simple : « Quelqu'un peut-il citer le nom d'un grand écrivain, d'un grand savant ou d'un grand artiste vivant aujourd'hui en Allemagne? » Cette question est toujours suivie d'un profond silence. Parfois une voix hésitante s'élève et prononce un nom qui ne fait naître ni protestation ni approbation parce que personne ne le connaît. Alors l'entretien reprend et d'autres noms sont prononcés. On dit Einstein, Thomas Mann, Freud, von Unruh, Heinrich Mann, Remarque, Ludwig, Zweig, Werfel, Schickele... Mais tous ceux-là, qui maintiennent les hautes traditions de la culture allemande, tous ceux-là sont en exil.

Je sais qu'un certain nombre de bons écrivains et d'universitaires de grand mérite vivent encore en Allemagne, et je pourrais citer leurs noms. Naguère encore, nous entretenions avec eux des correspondances amicales. Quel affreux silence est donc tombé sur cette amitié? Que nous faut-il croire? Ces esprits d'élite sont-ils terrorisés? Sont-ils abattus? Sont-ils désespérés? Nous ne pouvons le savoir.

Et Schuschnigg? Où est Schuschnigg? Nous ne pouvons le savoir. Nous le savons moins encore. Refaire la France? Mais la France — par ailleurs bien trop accueillante aux étrangers, on a ses défauts, si Marianne ne se vend pas, Marianne se donne — mais la France n'en est plus à exiler un Victor Hugo; pas davantage elle ne séquestrerait l'ex-Chancelier d'un pays volé.

Les musiciens eux-mêmes ont fui. M. Furtwaengler, de qui j'ai fait ici même l'éloge, au printemps dernier, est le seul chef d'orchestre qui accepte encore de représenter aux yeux du monde une nation puissante, mais déshéritée, une nation qui fut longtemps la plus musicienne de toutes.

Un tel phénomène ne devrait-il pas ouvrir les yeux des Allemands sur l'erreur criminelle dans laquelle ils persévèrent?

C'est bien vrai, pourtant, que tout ne va pas comme il faudrait, chez nous. Parbleu! les caisses sont vides. Mais, discrète à son ordinaire, Madame la France, dès l'instant où son Ministre des Finances annonce des mesures de nature à trop gêner les gens, fait signe à un autre; irions-nous nous mettre, à ne prendre d'exemple que, relativement littéraire, dans la position de ces amis de l'étranger qui ne peuvent pas se procurer nos bouquins parce que, chez eux, l'argent a défense de sortir? « J'aurais tant voulu acheter vos Classiques! » soupire une élève de l'Université de Z..., quelque part dans un de ces pays où le droit du gouvernement est toujours le meilleur...

C'est bien vrai, pourtant, que la question sociale, le problème économique et financier, nécessitent, sinon qu'on refasse la France, du moins qu'on fasse beaucoup pour son équilibre. Trop souvent; en cette matière, la réciproque méconnaissance des droits, des besoins de chacun, intervient. Nous demanderons son avis, pour être bien impartial, à une personnalité promue leader du **Matin,** à M. Henri Pichot, Président de l'*Union fédérale des Combattants* :

Le problème économique et financier est lié au problème social, si tant est qu'il n'en soit pas le corollaire. D'une part, les masses ouvrières des cités de grande concentration industrielle qui ont obtenu en 1936, sur le plan humain, une sorte de charte morale du travail, n'entendent pas en être dépossédées, et c'est probablement la crainte d'une régression sociale qui les dresse contre les tentatives d'aménagement des lois du travail, crainte réelle chez les uns, suscitée ou entretenue chez d'autres par une certaine propagande politique de caractère douteux, en sorte que les ouvriers eux-mêmes et leurs familles pâtissent en définitive de l'affaissement de l'économie nationale.

D'autre part, le grand patronat commettrait une faute capitale si, à la faveur d'une bataille politique, il entendait revenir sur le principe des avantages conquis il y a deux ans par le monde ouvrier ou les annihiler pratiquement par le détour de mesures habiles prises sous le couvert de l'intérêt général.

De la crainte obstinée des uns, de la manœuvre calculée des autres sortirait un conflit dont une moindre prévoyance permet d'avance d'évaluer la nocivité.

La guerre civile, quoi? Vraiment ce ne serait pas la peine d'avoir renvoyé la guerre tout court au cimetière. Voyez-vous

qu'on lise dans nos journaux des nouvelles comme celles-ci, qui viennent du pays où il n'y a plus de frères qu'ennemis :

A plusieurs reprises, nos troupes ont combattu à l'arme blanche et ont fait un véritable carnage dans les rangs des...

Des Rouges? Des Blancs? Il n'importe, ce sont toujours des Espagnols. Et le résultat est mirifique.

Plus de 700 prisonniers et un grand nombre de cadavres [de cadavres! cela sent-il assez bon!] et de blessés sont tombés entre nos mains. Rien que sur deux positions ennemies, nous avons relevé plus de 440 cadavres [encore ce mot...].

C'est pour le coup qu'avec des trucs comme ça la France serait à refaire.

GASTON PICARD.

## *MUSIQUE*

Centenaire de Bizet. — Concerts symphoniques : œuvres nouvelles de MM. Henri Büsser, Georges Spork et Pierre Vellones. — *Voix du vieux Monde*, poème de M. Georges Duhamel, musique d'Albert Doyen.

Les diverses cérémonies en l'honneur de **Bizet** ont permis à beaucoup de musiciens de mieux connaître — ou de découvrir — un Bizet symphoniste que ne suffisait pas à mettre en lumière l'ouverture de *Patrie*, assez souvent jouée, ni même *Roma* ni les *Jeux d'enfants*, plus rarement offerts au public des concerts. Quand on songe que Bizet était encore élève de la classe de Zimmermann et qu'il avait à peine dix-sept ans lorsqu'il écrivit la *Symphonie en ut* que nous avons entendue plusieurs fois pendant ces fêtes avec un plaisir renouvelé, on se dit que l'auteur de *Carmen* aurait pu tout aussi bien enrichir la musique symphonique française que le théâtre lyrique. Et l'on éprouve un immense regret en songeant à cette mort survenue à trente-sept ans, j'allais écrire avant la maturité de son génie. Mais Mozart, mais Schubert, eux aussi sont morts avant cette maturité de l'âge et ont donné comme Bizet leur pleine mesure. Nous nous rendrons mieux compte maintenant de ce que fut notre Bizet : les cérémonies officielles ont eu cet heureux résultat. Sous le prétexte que le livret de *La Jolie fille de Perth* est stupide et que celui de *Djamileh* est insignifiant, on tenait ces partitions sous le boisseau. On nous a rendu *Djamileh* et certes le livret tiré (Willy

eût dit « par les cheveux ») de *Namouna* ne s'est pas amélioré depuis le 22 mai 1872. Mais que de jolies pages dans cette partition! Et que de trouvailles ravissantes dans ce *Don Procopio* — envoi de Rome, daté de 1858 — que l'Orchestre National et les Chœurs Félix Raugel nous ont fait entendre sous l'habile direction de M. Manuel Rosenthal, après une parfaite exécution de la *Symphonie en ut majeur!* Enfin l'exposition de manuscrits autographes et de souvenirs de Bizet organisée par M. Léon Vallas dans la rotonde de l'Opéra fut non seulement intéressante, mais émouvante. Cette forme d'hommage — comme les autres qui furent purement musicaux — rendait plus lourds nos regrets devant cette vie si courte et pourtant si féconde.

§

Nous connaissons bien les *Voix du Vieux Monde* qu'**Albert Doyen** écrivit sur un poème de M. Georges Duhamel, et qui furent données en première exécution en avril 1930 sous la direction de l'auteur. Musique généreuse et large, bien sonnante aussi, expressive avec simplicité, ce qui la gardera de vieillir et lui conservera son bel accent sincère; la chorale des Fêtes du Peuple, animée toujours de l'esprit de son fondateur, l'a interprétée avec foi. Mmes Branèze et Schenneberg, MM. Planel et Lodge se firent justement applaudir dans les soli.

**M. Henri Büsser** qui fut chef des chœurs à l'Opéra-Comique au début de sa carrière, puis professeur d'ensemble vocal au Conservatoire avant d'enseigner la composition, a gardé une dilection particulière pour les voix, et singulièrement les voix de femmes. On ne peut que se réjouir de ce goût : il nous a valu la première audition à ce même concert Pasdeloup où fut donné l'ouvrage d'Albert Doyen, de trois Trios de M. Henri Büsser, fort délicatement rendus, je le dis tout de suite, par Mmes Simone Blin, Andrée Bague et Odette Lebon. Le premier : « J'ai mis mon cœur à la fenêtre », est un dialogue orné d'un andante expressif du soprano; le deuxième « L'Oiseau s'est tu », est d'une teinte doucement mélancolique; le troisième, et peut-être le plus réussi, « Robin des Bois » fait chanter les trois voix sur un rythme de carillon et avec un

accompagnement d'orchestre transparent et joliment nuancé.

**M. G. Sporck** intitula *Rouen* le poème symphonique dont l'orchestre de M. Albert Wolff et Mme Jeanne-Marie Darré, au piano, nous donnèrent la première audition. Devant tout ouvrage de ce genre, une question se pose d'abord à propos du titre et plus encore à propos du programme. La musique étant un art de suggestion, et partant un art imprécis, est-elle vraiment propre à décrire, ou tout au moins à imposer à l'auditeur un paysage, un site, dont les détails ont bien une valeur essentielle? Ce Rouen que l'on veut nous peindre, cette église Saint-Maclou, dont l'andante (je cite le programme) prétend « magnifier les merveilles » avant que « la promenade s'achève devant la cathédrale dont les orgues se déchaînent et dont les cloches sonnent à toute volée » — pourraient être aussi bien Saint-Sernin de Toulouse, Sainte-Croix d'Orléans, Saint-Etienne de Bourges, merveilles romanes ou gothiques; et ce port que nous peint le premier mouvement, rien ne nous y fait reconnaître la capitale normande, et d'autant moins que M. Sporck — et sans doute a-t-il raison — en exclut toute allusion au folklore qui eût plus précisément marqué son dessein. La lecture attentive de l'argument est donc nécessaire; mais cette subordination de la musique à la littérature souligne le défaut d'un genre qui, trop souvent et en dépit de quelques rares exceptions, reste inférieur. La musique, il nous suffit qu'elle nous émeuve, qu'elle nous fasse pleurer, rire ou rêver en nous laissant le soin de définir nous-même l'application que nous ferons, selon notre humeur du moment, de notre rire, de notre rêve ou de nos larmes. En vérité la musique demeure et demeurera toujours pareille au nuage d'Hamlet. Elle est un miroir tendu pour que nous y cherchions le reflet de notre âme. Que le rythme forcené du *Mazeppa*, de Liszt nous impose l'idée d'une course à travers la steppe, il se peut. Que les joyeux méfaits de *Till Eulenspiegel* éclatent irrésistiblement dans le poème de M. Richard Strauss, cela n'empêche point que cette musique peut se passer de commentaire sans rien perdre de sa séduction. J'aurais sans doute mieux goûté *Rouen* de M. Sporck si je ne m'étais trop appliqué à retrouver dans ce que j'entendais l'image de ce que je venais de lire. Je souhaite de la réentendre, cette

musique, et cette fois je le ferai comme s'il s'agissait d'une œuvre de musique pure. Elle m'en a paru digne au surplus, ce qui, je vous prie de le croire, est un éloge et même le meilleur qu'on en puisse faire, car cela revient à dire qu'elle vaut mieux que son auteur ne l'a lui-même pensé puisqu'elle peut nous être offerte sans qu'on prenne aucune précaution oratoire pour nous la faire accepter. J'ajouterai que l'importante partie de piano a été tenue par Mme Jeanne-Marie Darré avec la souple autorité de la grande pianiste qu'elle est .

§

Il n'est point rare de se tromper, mais il est exceptionnel qu'un auteur s'apercevant d'une erreur, reprenne sept ou huit ans plus tard son ouvrage et le refasse. Ce bel exemple de conscience nous a été donné par **M. Pierre Vellones.** Il avait instrumenté pour orchestre de jazz — en 1931, quand le jazz était roi — des *Fables de Florian.* Il a compris que la musique *more Afrorum* et le texte de Florian n'allaient guère ensemble et il a récrit ses *Fables* selon la mode européenne. Elles gagnent infiniment à cette parure nouvelle, mieux faite pour les vers du petit-neveu de Voltaire. Mlle Elsa Ruhlmann les a chantées avec le beau talent qu'on lui connaît et qui fait regretter qu'on ne l'entende pas plus souvent. Et l'orchestre des Concerts Pasdeloup a traduit avec fidélité les grâces nuancées de la partition nouvelle.

RENÉ DUMESNIL.

## *ART*

Le **Salon d'Automne.** — Dans son Palais de Chaillot, le Salon d'Automne aurait pu trouver un abri assez digne; mais il y a un vice rédhibitoire : cet abri est divisé en deux. Une galerie claire; une autre, mal éclairée (à la lumière du jour, bien entendu). Naturellement, les sociétaires, les placeurs ont pris la première : ils s'y étalent à l'aise. On imagine les pleurs, rancœurs, fureurs. Plus encore que les autres années, l'accrochage a donc été marqué par d'éclatantes disputes. Il n'en reste pas moins que la tenue générale de ce Salon d'Automne est consciencieuse et sympathique.

Suivons l'ordre de classement par salles. Le *Nu* de Kisling relève peut-être, comme me le soufflait un gentil camarade, de l'imagerie monumentale, mais c'est une œuvre d'un graphisme élégant — un beau tableau. L'intérieur de Paul Welsh est une composition habile et vivante. M. Charles Rappoport est un modèle célèbre. Qu'il soit traité avec verve par Van Dongen, avec plus de sérieux, hélas! par Mela Muter, son portrait aboutit naturellement à la caricature. Nous préférons le portrait de Gisèle Ferrandier, plein de goût et de discrétion. Les écuyères de Cochet sont peintes avec beaucoup de style. Vlaminck expose de fulgurants paysages qui sont le pôle attractif de la première salle. De Walsh, nous voyons l'une de ses féeries colorées les plus heureuses, non loin de Valentine Prax, qui ne lui ressemble que par cette sorte d'enthousiasme dans la distribution de la couleur. Le *Nu* de Souverbie est attachant malgré son archaïsme un peu sévère. La vaporeuse *Femme au Miroir* de Milich est pleine de suaves délicatesses mauves et grises. Comme le fut l'an dernier son *Hommage à Le Nain*, la *Nature morte au torse grec* de Darel est une sorte de triomphe. Nous y trouvons des qualités d'un sérieux indiscutable.

Legueult et Brianchon ont fait chanter leur subtile palette de leurs inoubliables accents. Il est difficile d'échapper à l'ensorcellement de cette peinture — qui ne veut être que de la peinture. Marguerite Louppe, qui use des mêmes registres, a de plus hautes ambitions. Elle se réfère au répertoire mythologique mais avec un abandon charmant. Le *portrait de Mlle Marc-Hély* de Planson est d'une vivacité de dessin et de couleurs qui fait honneur à son auteur.

Cavaillès nous offre des natures mortes dont la simplification semble spontanée et toujours conçue dans une certaine joie de vivre. Nous noterons les intérieurs raffinés de Claude Escholier, et les paysages d'Henriette Gröll. Christian Caillard, dont on suit l'ascension régulière, présente une rayonnante composition. Le paysage parisien d'Antral est juste et solide.

L'*Ile de France* de Roland Oudot semble offrir la synthèse de son œuvre intelligente et intelligible. Poncelet, dans son *Bal Champêtre*, se laisse entraîner par cette vigoureuse ardeur qui anime toute son œuvre, sans pour cela dépasser les

limites que lui impose un sens très strict de la composition. La *Noce* d'Aujame est aussi parcourue de sève ardente, et même de truculence. Cette toile, qui nous paraît être jusqu'ici son œuvre la meilleure, reste, malgré le tourbillonnement qui l'emporte, d'un rythme sobre et précis. La composition de Chapelain-Midy est d'un grand style : tout y est équilibre de lignes et de couleurs; l'ordonnance, volontaire, un peu tendue, est saisissante.

La nature morte de Valdo-Barbey, vraie toile de Salon d'Automne, confronte dans une symphonie d'une rare délicatesse toutes les rouilles de la saison.

Quel tableau peut « tenir » dans le voisinage de la rouge *Espagne* de Waroquier?... Nous ne disons pas : « l'Espagne rouge », car le peintre a voulu symboliser l'Espagne qui se déchire elle-même. Cette figure, qui paraît gigantesque, bien que ses dimensions réelles soient très normales, dépasse encore la *Tragédie* en intensité tragique. Il fallait toute l'allégresse de Savreux pour disposer un bouquet de fleurs dont l'éclat vient dire, en face de cette épouvantable agonie, les droits éternels de la nature dans son exubérance enthousiaste.

La décoration murale d'Alfred Lombard est honnête. Elle tient au mur. Nous n'en dirons pas autant de celle de Charles Blanc, vide, hagarde et ennuyeuse. La maquette de Latapie est mieux rythmée, mais d'un art bien incomplet. Quant à Berthommé-Saint-André, nous croyons qu'il a bien tort de se lancer dans de « grandes machines » où il s'égare.

Nous devons signaler le paysage limpide de Marquet, la somptueuse nature morte de Dufrénoy, la composition d'un rythme sain et franc de Véra, les scènes infiniment touchantes d'Asselin — qui risque pourtant d'affadir sa palette — le beau paysage de Bagary, qui porte aux nobles rêveries, les mystérieux bûcherons de Zingg, le village morvandiau de Corneau, émouvant à force de vérité, une petite marine très délicate d'Andrée Joubert, les *Banians du Vieux Caire* de Sabbagh, l'un des paysages les plus saisissants du Salon.

Les scènes de douceur intime et lumineuse de Clairin sont d'un grand peintre. Nous aimons beaucoup le portrait de Derain par Constant Le Breton. On notera aussi le portrait de Louise Hervieu par Michel Kali, dont nous avons parlé ré-

cemment à propos de son exposition particulière. *L'Hommage à Ravel* de Quelvée est d'un maniérisme élégant, comme il se doit. *La Participation* de Max Band est l'aboutissement d'un travail ardent et d'une inspiration mystique; les personnages rudes, graves, simples, sont auréolés de lumière intérieure.

L'envoi de R. J. Clot, et, aux antipodes, celui de Maguet sont de ceux qui doivent retenir l'attention. La composition de Mosco est bien mal placée, à l'entrée : elle est sèche et triste, mais dénote un sens de la composition et beaucoup de goût. Nous remarquons le nu voluptueux de Lanceloy Ney (La volupté n'est pas très bien portée au Salon d'Automne; c'est l'apanage des Artistes français).

Nous devons signaler des peintres qui mériteraient plus qu'une hâtive mention : Chapiro, Feder, Anna Krajnikova, Eliane de la Villéon, G. A. Klein, dont l'envoi dénote un remarquable coloriste, Floch, Capon, Lila Bug, avec une bonne nature morte.

§

Une section d'art anglais contemporain a été organisée par MM. Raymond Escholier, Lotiron et Clairin. On est heureux de voir ce choix d'artistes restés jusqu'ici à peu près ignorés à Paris. A vrai dire ce n'est pas une surprise : on met très facilement sur la plupart des toiles les noms des maîtres de l'Ecole de Paris. Nous reconnaissons l'influence très nette de Vuillard ou de Picasso, du surréalisme ou d'un post-impressionnisme. Ceci ne veut pas dire que ces œuvres soient indifférentes. Nous devrions au moins retenir les noms de peintres comme Pasmore, Spencer, Richard Sickert, Rose, Wadsworth ou Mark Gerbler.

Comme l'art religieux — dont nous préférons ne rien dire cette année — le cubisme s'est isolé dans une section particulière dirigée par Albert Gleizes avec la compétence que chacun lui reconnaît. Il ne s'agit pas d'une rétrospective, comme on se plaît trop à le dire. Le titre même en indique le sens : « Aspect actuel du Cubisme chez quelques aînés et quelques jeunes. » On constate donc que l'art abstrait n'est pas chose morte — et qu'il inspire encore quelques jeunes artistes profondément sérieux et animés d'un besoin de grandeur.

Cette exposition offre une curieuse synthèse du mouvement pictural qui a exercé l'influence la plus profonde sur les arts contemporains.

Il y a une bonne section de dessin présidée par Perrichon et une excellente section, présidée par Hecht, où nous retrouvons les meilleurs graveurs. Plusieurs artistes qui exposent à ces sections en même temps qu'à la peinture donnent en noir et blanc le meilleur d'eux-mêmes. L'exemple le plus frappant est celui de Demeurisse.

§

Nous trouverons cette année les plâtres des sculptures décoratives, offertes par la France au Palais de la Société des Nations. Le choix est très heureux. On s'est adressé aux meilleurs de nos jeunes sculpteurs. Deux doubles portes monumentales sont ornées de figures en bas-relief de Couturier et Auricoste, traitées dans la tradition de la Renaissance, mais pleines d'ardeur et de vitalité. Deux grandes statues ornementales — deux figures couchées qui, naturellement, tiennent le rameau de la paix — sont situées aux bouts de la noble balustrade qui se trouve au pied de la tribune. Yencesse a su, en restant digne, sobre et classique, éviter l'académisme, grand péril pour des statues de ce genre. Le jeune talent de ces sculpteurs s'est plié aux contraintes d'un art officiel et décoratif, sans rien abdiquer de sa fraîcheur et de sa spontanéité. C'est une réussite. C'est un exemple qui témoigne que les richesses de l'art français existent, mais qu'il faut savoir les découvrir et les utiliser. L'ère de la liberté à outrance est dépassée. On revient tout doucement à la méthode traditionnelle. Celle qui consiste à traiter un artiste comme un travailleur manuel auquel on impose un cadre, des dimensions, des lignes, un sujet. L'expérience prouve qu'il en devient plus grand.

L'ordonnance de cette décoration est due à l'architecte J.-C. Moreux. C'est lui qui en a dirigé les grandes lignes, qui en a tracé le dessin et, par une collaboration toute proche et amicale avec les artistes, a permis d'arriver à cette homogénéité de grand style. Ainsi retrouvons-nous l'importance du maître d'œuvre.

Le buste de Fernand Fleuret, par Gimond, est sans doute le plus beau qui soit sorti des mains de cet artiste. Gimond qui, par principe, et pour se concentrer sur la recherche purement plastique, fuit l'expressif, est arrivé à représenter un visage d'une émouvante intensité d'expression intérieure.

Nous remarquerons les excellents bustes de Kretz, et de Jean Osouf. On s'arrête avec intérêt devant le buste d'homme de Moirignot, et devant la sensible et douce *Maternité* de Bachelet. Deux sculptures de Jeanne Muller, qui expose en France pour la première fois, croyons-nous, témoignent de dons encore un peu dispersés, mais qui révèlent plus que des promesses. Les figurines de terre cuite de Moïse Kogan sont pleines d'élégance et de goût.

Le torse de Malfray est une œuvre puissante. Le portrait de Louise Hervieu par Iché est d'une sensibilité émouvante. Despiau a envoyé un buste ardent qui peut combler ceux qui attendent le plus du meilleur portraitiste de notre temps.

Le groupe harmonieux de Deluol, malgré ses rares qualités, est un peu lourd; nous n'y trouvons pas le rythme aérien qui convient à des danseuses. Sa petite *Madone,* toute souriante, toute enrichie de draperies aux grâces un peu baroques, est d'une délicatesse ravissante. Au milieu des plâtres — têtes et nus — que nous voyons ici, comme dans tous les Salons, cette statuette de pierre surprend et enchante.

La section de l'Art Décoratif — c'est une habitude — n'est pas prête à l'heure où nous écrivons ces lignes; non plus que celle de l'Art des Fêtes. Elles promettent d'être fort intéressantes. Au prochain numéro.

§

C'est notre ami René Chavance qui a préfacé le catalogue. Il développe une idée qui nous est chère.

Après avoir constaté que le tableau de chevalet s'est substitué à la peinture artisane et utilitaire, celle qui avait sa destination toute tracée dans la décoration de l'architecture, il analyse l'incertitude de l'art contemporain marqué par la recherche d'une destination nouvelle.

« Dans la galerie ou le cabinet de l'amateur, la peinture dépouille toute ambition nouvelle, voire décorative ou narra-

tive. Elle a sa fin en soi. Elle ne procède plus d'un métier. Elle est le fruit d'un libre jeu. Avec Giorgione et le Bassan, avec la longue suite de leurs glorieux émules qui obéissent à ces goûts et contribuent à les développer, la peinture prend un caractère individuel et se détourne de plus en plus de ses anciennes destinations. »

Mais de nos jours, les conditions ont changé. Si le collectionneur n'abandonne pas sa passion, les logements sont étroits. On ne sait plus où mettre les tableaux. La galerie est devenue un mythe. « Ce n'est pas la seule raison pour laquelle on achète moins de peinture, mais c'en est une. »

René Chavance présente alors une hypothèse. Pourquoi continuer à accrocher nos tableaux au mur? Les décorateurs se trouvent à tout instant appelés à résoudre par leur ingéniosité le problème de l'exiguïté du logis. Après le « coin pour travailler », le « coin pour écouter de la musique », ne peut-on imaginer le « coin pour regarder de la peinture ».

Nous imaginons un meuble qui serait à la fois réserve de tableaux et instrument de présentation, « une sorte de pinacothèque » d'appartement. « On y ferait passer, suivant son caprice, suivant l'heure, suivant le jour, suivant la saison, les œuvres que l'on aime, un peu comme l'extrême-oriental suspend à son gré les Kakémonos. On se recueillerait à l'aise devant elles; on les changerait avant qu'elles ne lassent... »

La peinture d'aujourd'hui, si individualiste, si subjective, si rarement adaptée — il faut bien le dire — à nos intérieurs, trouverait bien des avantages à être ainsi présentée. L'amateur ferait « passer ses tableaux », un peu comme le mélomane fait passer ses disques préférés. Cette tentative serait évidemment d'un esprit contraire à toutes les recherches « d'art mural » qui sont en honneur chez certains artistes; mais il faut convenir que ces recherches n'ont pas donné beaucoup de résultats jusqu'ici. Et, chaque Salon — celui-ci davantage encore que les précédents — affirme l'individualisme, et même une sorte d'anti-universalisme, de l'art contemporain.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

## *NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES*

**Documents baudelairiens : Le placard du Voyage.** — Il nous arrive d'Amérique une nouvelle qui va causer la plus vive sensation dans le monde chaque jour plus nombreux des Baudelairiens : on vient de retrouver un texte entre tous précieux : le premier qui ait été imprimé, de *L'Albatros* et du *Voyage!* (Voir reproduction ci-après, pages 467-68.)

Ces deux poèmes qui parurent à la *Revue Française* le 10 avril 1859, on savait dès longtemps que Baudelaire, sitôt le second au point, les avait réunis dans un placard imprimé à Honfleur et tiré à quelques exemplaires, six ou sept tout au plus; on savait aussi que ces exemplaires avaient été envoyés à Maxime du Camp, auquel le *Voyage* est dédié, — à Alphonse de Calonne, directeur de la *Revue Contemporaine*, à Charles Asselineau, à Poulet-Malassis, à Flaubert, à Barbey d'Aurevilly et peut-être à Sainte-Beuve; on savait encore, par la correspondance de l'auteur, qu'ils étaient bien parvenus à leurs destinataires, éveillant même chez plusieurs — Asselineau, Flaubert, Barbey — un véritable enthousiasme... Mais, jusqu'à ce jour, par une fatalité singulière, on n'avait réussi à mettre la main sur aucun d'entre eux. Bref, ils semblaient perdus, et leur réalité condamnée à ne se survivre que dans les rêves désespérés des bibliophiles.

C'est à deux professeurs du Bryn Mawr College (Pennsylvania), Mmes Eunice Morgan Schenck et Margaret Gilman — cette dernière déjà connue des Baudelairiens par un article sur leur poète et Thomas Hood, — qu'il devait revenir de confondre enfin la malice du destin. Ce jour-là ces deux dames, qui font des recherches sur Gustave Flaubert, s'étaient rendues à la Bibliothèque municipale de Rouen où se trouvent, on le sait, d'importants manuscrits du maître de Croisset, et elles feuilletaient un recueil de documents réunis en vue de la préparation de *Bouvard et Pécuchet,* recueil intitulé *Poésies et Chansons...* Mais, plutôt que de risquer de gâter leur prestigieuse aventure par un résumé hâtif, laissons-les nous la raconter elles-mêmes, je veux dire, contentons-nous d'en traduire la relation, telle qu'elles viennent de la donner dans la dernière livraison de *The Romanic Review,*

sur un ton dont la modestie se rencontre bien rarement chez les *inventeurs :*

« Le titre de *Poésies et Chansons,* écrivent-elles, paraissait promettre de beaux échantillons de l'inaptitude à la versification et peut-être aussi quelques indications quant aux antipathies décidées de Flaubert. Nous venions de constater qu'il

**LE VOYAGE.**

**A Maxime DU CAMP.**

I.

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,
Le cœur gros de rancune et de désirs amers,
Et nous allons, suivant le rythme de la lame,
Berçant notre infini sur le fini des mers ;

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme,
D'autres, l'horreur de leurs berceaux ; et quelques-uns,
Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,
La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent
D'espace et de lumière et de cieux embrasés ;
La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent
Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,
Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,
De vastes voluptés, changeantes, inconnues,
Et dont l'esprit humain ~~ne connaît pas~~ le nom !
n'a jamais su

II.

Nous imitons, horreur ! la toupie et la boule
Dans leur valse et leurs bonds ; même dans nos sommeils
La Curiosité nous tourmente et nous roule
Comme un Ange cruel qui fouette des soleils !

Singulière fortune où le but se déplace
Et, n'étant nulle part, peut être n'importe où !
Où l'homme, dont jamais l'espérance n'est lasse,
Pour trouver le repos court toujours comme un fou.

Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie ;
Une voix retentit sur le pont : Ouvre l'œil !
Une voix de la hune, ardente et folle, crie :
Amour.... gloire.... bonheur ! — Enfer ! c'est un écueil !

Chaque îlot signalé par l'homme de vigie
Est un Eldorado promis par le Destin ;
L'Imagination qui dresse son orgie
Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.

O le pauvre amoureux des pays chimériques !
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amériques
Dont le mirage rend le gouffre plus amer ?

Tel le vieux vagabond, piétinant dans la boue,
Rêve, le nez en l'air, de brillants paradis ;
Son œil ensorcelé découvre une capoue
Partout où la chandelle illumine un taudis.

III.

Etonnants voyageurs, quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
Ces bijoux merveilleux faits d'astres et d'éthers.

Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile ;
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leur cadre d'horizons ;

Dites, qu'avez-vous vu ?

IV.

— Nous avons vu des astres
Et des flots. Nous avons vu des sables aussi.
Et, malgré bien des chocs et d'imprévus désastres,
Nous nous sommes souvent ennuyés, comme ici.

La gloire du soleil sur la mer violette,
La gloire des cités dans le soleil couchant
Allumaient dans nos cœurs une envie inquiète
De plonger dans un ciel au reflet alléchant.

Les plus riches cités, les plus frais paysages
Jamais ne contenaient l'attrait mystérieux
De ceux que le hasard fait avec les nuages.
Et toujours le désir nous rendait soucieux !

— La jouissance ajoute au désir de la force.
Désir, vieil arbre à qui le plaisir sert d'engrais,
Cependant que grossit et durcit ton écorce,
Tes branches veulent voir le soleil de plus près !

Grandiras-tu toujours, grand arbre plus vivace
Que le cyprès ! — Pourtant, nous avons avec soin
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin !

Nous avons salué des idoles à trompe ;
Des trônes constellés de joyaux lumineux ,
Des palais ouvragés dont la féerique pompe
Serait pour vos banquiers un rêve ruineux ;

Des costumes qui sont pour les yeux une ivresse ,
Des femmes dont les dents et les ongles sont teints ,
Et des jongleurs savants que le serpent caresse.
— Et puis , et puis encor ? — O cerveaux enfantins !

Pour ne pas oublier la chose capitale ,
Nous avons vu partout , et sans l'avoir cherché ,
Du haut jusques en bas de l'échelle fatale ,
Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché :

La femme, esclave vile, orgueilleuse et stupide,
Sans rire s'adorant et s'aimant sans dégoût;
L'homme, maître goulu, paillard, dur et cupide,
Esclave de l'esclave et ruisseau dans l'égoût;

Le bourreau qui jouit, le martyr qui sanglote ;
La fête qu'assaisonne et parfume le sang;
Le poison du pouvoir énervant le despote,
Et le peuple amateur du fouet abrutissant;

Plusieurs religions pareilles à la nôtre
Toutes escaladant le Ciel, la sainteté,
Comme en un lit de plume un délicat se vautre,
Dans les clous et le crin cherchant la volupté ;

L'humanité bavarde, ivre de son génie,
Et, folle maintenant comme elle était jadis,
Criant à Dieu, dans sa furibonde agonie:
O mon semblable, ô mon maître, je te maudis !

Et les moins sots, hardis amants de la Démence,
Fuyant le grand troupeau parqué par le Destin,
Et se réfugiant dans l'opium immense!
— Tel est du globe entier l'éternel bulletin.

V

Amer savoir, celui qu'on tire du voyage !
Le monde monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui!

Faut-il rester? partir? si tu peux rester, reste
Pars, s'il le faut. L'un court, et l'autre se tapit
Pour tromper l'ennemi vigilant et funeste,
Le Temps! Il est, hélas! des ~~[illegible]~~ coureurs sans répit

Comme le Juif errant et comme les apôtres,
A qui rien ne suffit, ni wagon ni vaisseau,

infâme
Pour fuir ce rétiaire infatigable; il en est d'autres
Qui savent le tuer sans quitter leur berceau.

Lorsque enfin il mettra son pied sur notre échine,
Nous pourrons espérer et crier : en avant!
De même qu'autrefois nous partions pour la Chine,
Les yeux fixés au large et les cheveux au vent,

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres
Avec le cœur joyeux d'un jeune passager.
— Entendez-vous ces voix, charmantes et funèbres,
Qui chantent : « Par ici ! vous qui voulez manger

Le Lotos parfumé ! c'est ici qu'on vendange
Les fruits miraculeux dont votre cœur a faim;
Venez vous enivrer de la douceur étrange
De cette après-midi qui n'a jamais de fin ! »

A l'accent familier nous devinons le spectre.
Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous.
« Pour ~~[illegible]~~ ton cœur, nage vers ton Electre,» (rafraîchir)
Dit celle dont jadis nous baisions les genoux.

VI.

O Mort, vieux capitaine, il est temps, levons l'ancre!
Ce pays nous ennuie, ô Mort! Appareillons!
Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,
Nos cœurs, que tu connais, sont remplis de rayons!

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte;
Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, (Enfer ou Ciel, qu'importe?)
Au fond de l'inconnu, pour trouver du nouveau!



## L'ALBATROS.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, curieux compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches,
Comme des avirons, traîner à côté d'eux.

Le poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

y avait là des vers manuscrits, des pamphlets, des coupures de journaux et de magazines, des pages arrachées à des livres, — tout cela allant de l'éloge de la polka à des complaintes d'orphelin, à des exhortations de veuves à leurs filles, à des adieux à la Ville de Rouen, etc., etc., chacun des éléments réunis prêtant à l'envie aux sarcasmes d'un esprit qui se

penche sur la stupidité humaine. Le lecteur peut s'imaginer notre surprise à rencontrer dans un tel ramas les deux titres suivants :

Fol. 101. *Le Voyage* (Poème dédié à Max. du Camp).

Fol. 102. *L'Albatros* (Poème), par Baudelaire.

« Les deux poèmes, disposés sur deux colonnes et qu'accompagnent des additions ou corrections manuscrites, sont imprimés d'un seul côté d'une feuille pliée qui mesure 9 pouces 1/4 sur 15 1/2, — voyez la reproduction ci-contre (1). L'écriture a depuis été reconnue pour celle de Baudelaire. »

Comment Flaubert avait-il pu loger l'envoi du poète en une place aussi ignominieuse, lui qui en avait accusé réception dans des termes particulièrement chaleureux, écrivant :

Merci, pour votre souvenir, mon cher Baudelaire. J'en a été à la fois attendri et charmé.

Vos trois pièces (2) m'ont fait énormément rêver. Je les relis de temps à autres (*sic*). Elles restent sur ma table comme des choses de luxe qu'on aime à regarder. *L'Albatros* me semble un vrai diamant. Quant aux deux autres morceaux, mon papier serait trop court si je me mettais à vous parler de tous les détails qui me ravissent...

Mmes Eunice Morgan Schenck et Margaret Gilman ont formulé à ce sujet plusieurs hypothèses entre lesquelles l'hésitation leur semble permise. — Soit dit en passant, c'est le seul reproche que je ferai à leur article, qui est impeccablement documenté et où elles montrent le plus souvent un jugement très sûr. Se basant sur les listes établies par M. D. L. Demorest (3), listes d'où il ressort que les plus grands auteurs, Chateaubriand, Stendhal, Hugo, Gautier, Sainte-Beuve, Bouilhet et Flaubert lui-même devaient être représentés dans le *Sottisier* de *Bouvard et Pécuchet*, elles ont admis que Baudelaire aurait bien pu les y rejoindre, soit que son *Voyage* eût indisposé Flaubert aux yeux de qui, depuis son malheureux *Voyage en famille en Italie*, tout *voyageur* devait être tenu pour un

(1) Le pouce anglais mesure 2 centimètres et demi.

(2) Au placard Baudelaire avait sans doute joint *Sisina* qui parut à la *Revue Française* le même jour que *l'Albatros* et le *Voyage*.

(3) Dans son remarquable ouvrage : *A travers les plans, manuscrits et dossiers de* « Bouvard et Pécuchet » (Louis Conard, éd., 1931, grand in-8).

sot, soit qu'il se fût irrité de voir ce poème dédié à Maxime du Camp, le tripatouilleur de *Madame Bovary* et « le moins poétique des esprits ». Enfin, mais en dernière explication seulement, elles ont supposé encore, étant donné que Baudelaire se flattait, avec le *Voyage*, d'horrifier les amis du progrès, et vu tout ce qu'il osait impliquer dans son « Enfer ou ciel, qu'importe? » — elles ont supposé, dis-je, que ce poème aurait pu devenir « le bien tentant objet d'une *critique à rebours* pour des esprits faits comme ceux de Bouvard et Pécuchet ». Provisoirement tout au moins — j'entends jusqu'au jour où une lumière décisive aura été apportée sur la signification des personnages de Bouvard et Pécuchet, et ce jour-là, en dépit de tant de recherches, ne semble pas près de luire — on me permettra, pour ma part, de ne retenir que la dernière hypothèse de Mmes Schenck et Gilman. — Se souvient-on d'un délicieux dessin de Jean Veber où l'on voyait des nains difformes s'esclaffant autour d'une adorable femme nue, faite pour la joie des yeux et des âmes? Cela s'appelait *La Beauté*, je crois... Si Flaubert eut réellement l'intention d'utiliser *Le Voyage* ou *L'Albatros* dans son *Bouvard et Pécuchet*, ce ne pouvait être à mon sens, et les louanges de sa lettre précitée m'en convainquent davantage, que comme un repoussoir à l'épique sottise de ses héros.

Mais quittons cela, car après tout l'important ici, ce n'est pas où l'on a retrouvé le placard, mais qu'on l'ait retrouvé. Voilà donc enfin comblée, grâce aux savants professeurs du Bryn Mawr College, une des plus importantes lacunes de la bibliographie baudelairienne! Comme le lecteur pourra le constater à l'aide du fac-similé que nous empruntons à *The Romanic Review*, ce placard, s'il ne révèle rien quant à *L'Albatros* dont nous savions déjà que la troisième strophe y fut ajoutée à la suggestion de Charles Asselineau, apporte en revanche, quant au *Voyage*, plusieurs leçons premières ou successives qui seront à rapprocher de celles de la *Revue française* et des *Fleurs du Mal* de 1861. Plusieurs variantes, quand il s'agit d'un *texte* comme celui-là, c'est quelque chose!

JACQUES CREPET.

## *SITUATION DES JEUNES ÉCRIVAINS. LEUR PENSÉE PAR EUX-MÊMES*[1]

**Prise de Conscience.** — Il n'est plus temps de rire ou de se désintéresser du drame humain. Il faut en prendre conscience d'une façon absolue et s'incorporer à lui. La raison, de plus en plus, nous pousse à ignorer certaines catégories d'artistes qui, par le fait même de leur existence, prouvent que la pensée — loin de nous avoir abandonnés — est plus haute et plus forte que jamais. Cette facilité d'oubli — la plupart du temps volontaire — est encore augmentée par le genre de vie que nous menons, vie toute extérieure au milieu de laquelle nous mimons mécaniquement une scène silencieuse de rêve jouée par des marionnettes, sans songer un seul instant que nous n'y sommes jamais. Or tout est là. L'habitude que nous prenons de n'appartenir pas totalement au moment même, de ne pas faire corps avec notre intérêt vital, conduit inévitablement à la trahison. Trahison de soi-même, à commencer par les autres, tel est l'état chronique — et symptomatique — de notre époque. La facilité règne partout, à tous les échelons sociaux, vis-à-vis de l'intellect entier. Le résultat en a été l'intellectualisme qui a émergé de la vase comme le sentimentalisme est né du sentiment dégénéré. Faute de pouvoir essayer de comprendre, on sourit. On se désintéresse de tout, car on n'a plus la force de s'intéresser à quoi que ce soit.

Il ne faudrait cependant pas oublier que, bien qu'on paraisse l'ignorer, non seulement l'art survit toujours, mais encore qu'il se trouve, plus que jamais, dans l'absolue nécessité d'être protégé pour continuer à se maintenir dans sa pureté première. Il est vraiment trop facile de dire : « L'art n'existe plus ! » ou : « Il n'y a plus de poètes depuis Baudelaire ! » (ceux qui avancent cette assertion oublient un peu trop vite l'importance d'un Rimbaud, d'un Mallarmé et de quelques autres !) Il est, dans tous les cas, moins fatigant d'oser une affirmation de ce genre — qui coupe court à toute espèce de discussion — que d'essayer de comprendre ce qui s'est produit et ce qui continue à se passer.

(1) Rubrique placée sous la direction de **René de Berval**.

Quelle que soit l'attitude de la critique — ou du public — vis-à-vis de la nouvelle génération, il n'en reste pas moins qu'elle est là et qu'elle se dresse, vibrante et anxieuse, chaque fois plus forte.

Les jeunes ont pris conscience de leur état. Ils savent ce qu'ils veulent et où ils vont. Qu'importe qu'on les suive : ils travaillent pour eux-mêmes, car, ce faisant, ils pensent travailler pour tous.

Le temps n'est plus où l'on pouvait abandonner les gains faits par la conscience. Tout sert à tout pour mener au but. Il faut à tout prix construire, car la trahison des clercs a produit un mouvement de révolte qui a gagné les couches les plus profondes de l'être.

Voici, dans les grandes lignes, ce que pensent quantités de jeunes créateurs qui, de par le monde, travaillent à l'élaboration de la pensée à venir (1).

C'est dans cet état d'esprit que nous commençons cette nouvelle chronique. Elle m'a été confiée par les dirigeants du *Mercure*. Nous rendons grâces à leur largeur d'esprit et acceptons leur hospitalité, qu'il nous serait douloureux de trahir.

Tous les deux mois, donc, les lecteurs trouveront à cette même place les jeunes qu'ils n'ont jamais cherchés. Tous les deux mois, ils pourront pénétrer dans le drame intime de ces écrivains qui, pour être jeunes, n'en sont pas moins conscients — au plus haut point — du devoir qui leur incombe. Ils ont revisé les valeurs. Ils ont remis en place ce qui devait l'être. A chaque fois qu'ils seront ici, ils mettront les lecteurs au courant de leur situation vis-à-vis des problèmes angoissants qui se posent à chaque instant sous leurs pas. Leur attitude, en face de ces problèmes, n'est pas sans gravité. Au contraire de certaines générations qui les ont précédés, ils ont repris à la base certaines questions qui leur paraissaient être d'un intérêt vital. Par leurs travaux, ils essaient de refaire leur monde, de fond en comble détruit par un rationalisme effréné. Ils ne demandent rien des

(1) C'est à eux que je fais appel ici en leur demandant instamment de se manifester de quelque façon que ce soit (études, essais, poèmes, prose, etc.).

autres, car ils n'ont besoin de rien. Ils implorent seulement ceux qui les liront de se replier sur eux-mêmes pour essayer de voir clair dans leur propre jeu et d'agir en conséquence.

Puisse cette chronique arriver à ce résultat. C'est tout ce qu'ils souhaitent!

RENÉ DE BERVAL.

§

La critique, ces dernières années, n'a pas manqué de signaler les efforts d'une équipe de jeunes dont elle attend un renouvellement de la production littéraire. Il semble même qu'après de nombreuses et modestes tentatives, notre génération parvienne à toucher la masse du public, à la faveur d'une revue plus importante comme *Les Nouvelles Lettres*. Par ailleurs les grandes revues établies n'ont pas hésité à accueillir quelques-unes des individualités les plus représentatives de ce mouvement. Il n'en fallait pas plus pour que, déjà, certains aient pensé trouver dans notre production les éléments d'une doctrine homogène, ou plus simplement les tendances communes permettant de définir une sensibilité nouvelle. C'est aller d'autant plus vite qu'on n'a eu à faire, jusqu'ici, qu'avec des manifestations isolées sans liaison entre elles, si l'on veut bien admettre que la masse quotidienne des plaquettes surréalisantes ou valéryennes, — sans compter les innombrables sous-produits d'autres maîtres plus ou moins assimilés, — ne correspond à rien d'autre qu'à un besoin de littérature, sans autre ambition plus profonde. S'il est permis d'affirmer, en considérant la qualité de quelques ouvrages, que la jeune poésie est étonnamment riche et vivante, on ne saurait prédire ce qu'elle sera. De même, si Edmond Jaloux, toujours remarquablement informé des efforts des jeunes, a pu dire, justement à propos de l'un des nôtres, que le roman d'avant-garde n'avait guère évolué depuis *Le Grand Meaulnes*, si Montherlant a pu constater la même uniformité dans les envois de la bourse Blumenthal, il n'y faut voir aucune indication pour l'avenir; pour ma part, je m'en prends, une fois de plus, au besoin de littérature, je me borne à constater que nous n'avons pas encore donné un seul romancier. C'est d'un cœur léger, d'ailleurs, que je le dis ici. Ce n'est sans doute qu'au contact des jeunes

écrivains qu'un espoir pourra se former dans leur production à venir. Et je me hâte d'ajouter que les plus empressés à publier ne sont pas obligatoirement les mieux doués. J'en connais, d'une qualité certaine, qui mûrissent leur œuvre en secret.

Le peu de cas que je fais des groupements et des esthètes qui gravitent autour d'eux, sans autre activité plus précise que leurs palabres de café, m'oblige à m'en tenir pour l'instant à ces isolés, isolés par ce fait que leur œuvre, en répondant à une impérieuse nécessité intérieure, exige un complet repliement sur soi-même, uniquement préoccupés de la construire durable car c'est en elle qu'ils se réaliseront.

On s'est hâté, et je l'ai fait avec les autres, de prédire au surréalisme une prépondérance de longue durée parce que trop d'entre nous éprouvent le besoin de se mettre au pas des régiments qui passent. Depuis un an, après la thèse géniale d'Albert Béguin (ce n'est pas si souvent qu'un professeur érudit se montre intelligent), l'évolution des groupes s'est précipitée. Il n'est bruit, maintenant, que d'un « retour au romantisme ». C'est ainsi qu'il y a vingt ans, la poésie était « d'esprit moderne », et que M. Philippe Soupault était le grand homme de son siècle. Personne déjà ne le lit plus : ce sont les mauvais coucheurs du temps qui l'ont tué; et j'en sais beaucoup que le même sort attend. Aujourd'hui, il suffirait d'une analyse simplement exacte de ce qu'il y a de commun aux écrits de la jeune génération pour donner de cette génération une image absolument fausse, ce qui est fort heureux pour elle.

Il va de soi qu'à une époque comme la nôtre, où l'université de plus en plus, envahit la littérature (pour y échouer jusqu'ici), il faille compter avec un contingent d'écrivains dont les tendances ne nous sont pas encore connues. Je pense qu'il ne faut rien attendre d'eux. La mode universitaire est à la révolte, comme ailleurs. On y brûle les maîtres. Mais on en choisit d'autres. Et chacun, rigoureusement conforme au milieu, se proclame réfractaire. Il n'est rien qui s'oppose autant à la révolte authentique que ce conformisme aujourd'hui général d'une révolte *a priori*.

Quoi qu'il en soit, et si je ne m'appuie, pour en juger, que

sur les œuvres qui ont rendu un son unique, la littérature des jeunes — la poésie surtout — me semble sur le point de se dégager de sa fausse position actuelle. Je pourrais citer beaucoup de noms, dont l'un au moins est très répandu, mais dont les succès actuels ne parviennent pas à emporter mon enthousiasme.

Après les jeux intellectuels et les recherches ésotériques de ces dernières années, nous assisterons, probablement, à une humanisation de la poésie. L'émotion est le caractère prédominant chez les plus originaux. Dès maintenant, aussi, le retour au chant semble être apparu comme une nécessité; c'est même la seule constatation que l'on puisse faire aussi bien chez ceux qui s'attardent à des imitations stériles que chez les créateurs.

Par ailleurs, les préoccupations profondes des poètes, ne semblent pas devoir varier. Leurs recherches, de plus en plus, tendent à la conquête de domaines obscurs interdits à l'exploration rationnelle. Il ne faut pas s'étonner si ce besoin s'est confondu, pour quelques-uns, avec un mysticisme qui prend une place de plus en plus large. Quel que soit, à cet égard, le point de vue du critique, il lui faut constater que les travaux de Marcel de Corte et de Jacques Maritain ont le plus grand retentissement parmi ces écrivains. Leurs derniers essais suscitent, dans le moment présent, un débat qui ne fait que commencer et auquel participent les meilleurs éléments de la poésie nouvelle. Moins important, mais tout aussi caractéristique de son temps, *l'Expérience poétique* de Rolland de Renéville a donné lieu aux mêmes controverses. On trouvait chez ce dernier une conception poétique analogue à celle qu'avait antérieurement dégagée Marcel Raymond et Albert Béguin. « On peut se demander si ce n'est pas l'idée d'une *certaine poésie* », écrivait Jean Wahl dans un compte-rendu. Et c'est là que se mesure le chemin parcouru par quelques-uns. Renéville, en considérant le surréalisme comme la dernière en date des tentatives vers cet élargissement de la conscience qu'il préconise, se trouve déjà en désaccord avec une génération dont il n'est l'aîné, pourtant, que de quelques années. Le surréalisme a perdu son dynamisme, et l'influence d'un poète comme Eluard — dont

l'incontestable grandeur n'est pas ici mise en cause, — est devenue, chez ceux qui la subissent, aussi stérile que pourrait l'être celle de Samain. La poésie, sans rien renier de la direction nouvelle qu'elle a prise peu à peu depuis Nerval, Baudelaire, Mallarmé et Rimbaud, a retrouvé bien des valeurs anciennes. Il est permis d'espérer quand Max Jacob prophétise : « Le renouveau qui se prépare actuellement est d'une aussi grande importance que l'a été l'arrivée d'un art d'un Cimabué ou d'un Giotto. »

RENÉ LACÔTE.

§

Dans sa volonté de comprendre comment par l'acte de nommer, la connaissance poétique réalise l'expression d'une zone déterminée de l'esprit, l'intelligence abstraite, dans le moment délibéré où elle s'interroge et n'interroge que soi, se doit d'utiliser les moyens que met à sa disposition la partie claire d'elle-même, c'est-à-dire la conscience.

Car notre génération doit admettre que l'investigation poétique et la recherche dialectique n'ont pas de raisons légitimes de diviser l'être.

Pour nous, la poésie sera en effet : la conscience acharnée à prendre possession de toutes les parties de l'être mental, tandis que pour la génération immédiatement précédente, elle était : la conscience offerte, ses possibilités de mémoire étant détruites, à tous les envahissements des autres zones de l'esprit.

Nous n'admettons pas qu'en effet se trouvent en présence d'un côté les forces destructrices de l'instinct, et de l'autre, les moyens de la connaissance rationnelle.

Ces antinomies sont valables quant à l'être.

Elles ne le sont plus une fois qu'intervient l'instrument de l'unité, qu'est le poème.

Si, comme nous le croyons, « l'esprit humain est une force qui conduit à l'Unité », l'homme ne peut pas, au nom de l'art, de la liberté ou de la sincérité, prononcer de pénibles excommunications contre certaines parties de son être.

Nous devons user, en face de toutes nos *natures* (car l'esprit est en proie à plusieurs *silences*, comme le monde se

fragmente en de très diverses *clameurs*) des moyens de connaissance les plus complets.

Un seul élément mental (qu'il soit la conscience, la sub ou la sur conscience) n'a pas le droit de s'accorder le privilège de représenter l'être intégralement (comme ont cru pouvoir l'exiger le surréalisme et la liberté de son courant psychique, ou de l'intellectualisme valéryen et les seules valeurs de l'intelligence claire.)

Bien au contraire, le secret de la poésie serait celui qui lui permet à la fois d'élever un instant particulier à son existence individuelle la plus absolue, et aussi d'établir au même moment ses rapports entre lui et le monde lointain des relations inattendues. « En effet, il y a en chacun de nous plus d'êtres que nous ne voulons l'avouer » ou que nous ne le pouvons...

Si, en effet, la littérature française se présente aujourd'hui à nous en totalité, il est à peu près évident également que l'exploration *séparée* des diverses zones de l'esprit est complète, dès maintenant.

Et j'en veux pour exemple le fait que les mouvements romantiques avec leur réinvention d'un âge précédent : le XVI<sup>e</sup> siècle, n'ont fait qu'amener un jour une certaine figure de l'homme que deux siècles de classicisme avaient voulu dissimuler.

Ainsi donc une nécessité intérieure trouvait favorablement sa contre-partie dans l'atmosphère littéraire d'une époque. Mais il sera peut-être donné à notre poésie de réaliser l'union entre les êtres dispersés de notre esprit.

Jusqu'ici, mais depuis peu de temps, d'un côté on a affirmé que l'intelligence claire était seule édificatrice du monde, par les seules valeurs abstraites, de l'autre on n'a considéré la poésie que comme une forme anarchique de l'esprit, et excentrique à la conscience.

Or je pose ici en principe que la Poésie, en *nommant*, réalise l'union parfaite de la connaissance et de l'expression. Etant entendu que l'expression est bien ce moment psychologique où les différents inconnus de l'esprit arrivent à la conscience claire de l'être. Car il n'y a pas de véritable con-

naissance quand, de l'inconscient, le conscient ne garde témoignage.

Etant entendu d'autre part que la connaissance poétique n'est pas toute la connaissance. Parce que la mise en action des moyens physiques du langage, qui sont les principaux instruments de l'investigation poétique, n'ont de pouvoir que dans un champ limité de l'esprit, qu'elle révèle à lui-même et qu'elle réalise en l'exprimant.

C'est ainsi que pour nous servir du symbole valéryen de la Pythie, nous dirons : celle-ci n'est pas seulement un instrument passif de la transmission du verbe divin, elle est une force de découverte lancée vers les régions secrètes où son esprit voisine avec l'esprit des dieux.

De même le poème n'est pas seulement un moyen transcendental, uniquement attentif à traduire et à exprimer ce que les forces inconscientes vont lui suggérer, il est un instrument méthodique de connaissance, utilisé par l'esprit pour parvenir à ces régions où se rejoignent le lourd réseau des vigilances humaines, et nos mystères internes.

Cependant, dans ce double effort de la création poétique, l'un transmetteur et l'autre découvreur, l'esprit se trouve favorisé par une sorte d'imprévisible sécurité. Car s'il est permis au vertige mental de croire qu'il peut inventer des mondes absolus comme l'ont cru Rimbaud ou Lautréamont, l'expression poétique ramène le poète, par le poids inévitable du langage, à infirmer l'aventure de son esprit par les faiblesses d'une expression liée à l'ordre de ce monde. Ceci d'une part. D'autre part, quelle que soit l'immense liberté que nous sommes disposés à accorder à l'état de mise en éveil de l'inspiration poétique, nous n'admettons pas que ce soit dans la même gratuité que le poème nous élève peu à peu à la connaissance. L'usage d'une technique de la spiritualité fit les grands mystiques. De même nous estimons que la transcendentalité de l'état poétique n'est qu'une conséquence de la création ,et non un état accordé au poète préalablement à toutes recherches, à tout effort, à tout acheminement.

C'est à ce double signe que j'ai vulu dire que l'esprit jouissait dans notre création poétique d'une sorte de sécurité. Car, à aucun moment, et quelle que soit la part anonyme de l'ins-

piration, le poète selon nous ne peut s'échapper à lui-même. Bien loin de dissocier l'être, le poème le ramène tout entier au centre d'une éblouissante unité.

S'il est donc permis de parler encore, après ce que nous venons de dire plus haut, d'un état mystique de la poésie, il différera de l'état mystique véritable, par son essence même qui est inverse, et qui est pour lui de participer constamment au sourd débat charnel du monde où il vit.

C'est parce que l'insensible devient sensible, par l'intermédiaire du poème, que l'intelligence arrive à savoir ce que la poésie a réussi, à un moment donné et sans son aide, à faire.

La solitude du poète, plus grande à chacun de ses pas, marque son tragique destin, car de l'un à l'autre des territoires successivement occupés, son départ coïncide toujours avec le retour d'une immense et ténébreuse marée.

ROGER LANNES.

## *CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE*

Anniversaire. — Les soixante ans de Ramuz. — Les soixante-dix ans de William Ritter.

La « Guilde du Livre » est une association, fondée à Lausanne il y a quelques années, pour diffuser dans les masses, par une coopération efficace entre auteurs, éditeurs et lecteurs, le goût des beaux textes soigneusement imprimés. Elle a édité elle-même — et fort bien — un certain nombre de volumes.

Pour les **Soixante ans de Ramuz,** — né à Lausanne le 24 septembre 1878 — la Guilde vient de publier un bulletin spécial dont la présentation et le contenu font grand honneur à ceux qui le réalisèrent.

On y trouve tout d'abord une introduction, en style ramuzien, de M. Albert Mermoud, puis une étude d'ensemble, due à la plume de M. Henri Poulaille, un des plus vieux amis français du jubilaire. Viennent ensuite des extraits judicieusement choisis dans toute l'œuvre, du *Petit Village* (1903) à l'ouvrage encore inédit que la Guilde se propose de faire paraître au début de l'année prochaine (1). Pour illustrer

(1) Il sera intitulé: *Paris*. Ramuz, je pense, y dira comment son long séjour dans la grand'ville l'a aidé à prendre conscience de lui-même.

ces textes, on y a joint toute une série de portraits, ainsi que de nombreux fac-simile d'écriture. Sur l'évolution du graphisme, plus ferme et plus appuyé à mesure que les années passent, je voudrais bien connaître l'opinion de François Franzoni. Les documents iconographiques, je les soumettrais volontiers à l'examen d'un expert comme mon ami Hiram Brulhart. Tout cela justifierait d'amples commentaires. Mais il faut se borner.

De l'ensemble, une impression très nette se dégage : l'œuvre de Ramuz forme une masse dont les matériaux divers se juxtaposent dans une profonde unité.

Aspect de masse. Alors que presque tous les Suisses romands qui écrivent se voient contraints, pour vivre, d'exercer un autre métier, Ramuz, dès son plus jeune âge, semble avoir fait serment de n'être jamais qu'un écrivain. Son père le destinait au professorat. Licencié ès lettres à vingt et un ans, il accepte, pendant six mois, d'enseigner à des potaches le grec et l'allemand. Un peu plus tard, pour peu de temps, il se résigne à être précepteur à Weimar. Ces deux éclipses ne comptent guère. Tout le reste des années 1901 à 1913, Ramuz le passe à Paris, où, solitaire et inconnu, il compose ses premiers livres. Il lui fallut, j'imagine, une grande force d'âme pour résister aux tentations de toutes sortes auxquelles s'expose un homme qui, sans appui, sans perspectives de profit matériel, sans même l'espoir de se faire entendre avant longtemps, décide une fois pour toutes de n'obéir jamais qu'à sa vocation. Les sacrifices qu'il s'imposait, pouvait-il croire qu'ils seraient un jour récompensés? Apparemment, Ramuz ne s'est même pas posé cette question. Il s'est mis à la besogne et, d'un livre à l'autre, son œuvre, lentement, s'est construite. Dès le temps des *Pénates d'Argile* et, surtout, lorsque se forma le groupe de la *Voile latine*, Ramuz trouva chez les jeunes d'alors des admirateurs et des amis. Pour obtenir une plus large audience, quel effort tenace, quelle obstination, que d'obstacles à écarter! On dirait que, de tout cela, il ne s'est jamais soucié. Simplement, il allait, droit devant lui, comme un laboureur qui, derrière ses bœufs, remonterait un terrain en pente, tout semé de pierres, et y tracerait un interminable sillon. En 1912 déjà,

je pouvais écrire que ses romans « forment l'œuvre la plus solide, la plus compacte, la mieux ordonnée de notre production contemporaine ». Déjà l'on voyait s'élever et s'élargir cette masse dont le résultat de son effort évoque irrésistiblement l'image.

Unité de la substance. C'est à Paris, semble-t-il, qu'il a entrepris et achevé, de 1901 à 1913, le premier cycle de ses travaux. Cette période, M. Henri Poulaille l'appelle réaliste. Oui, sans doute, mais on y percevait, sous le vêtement du réalisme, une force lyrique, encore diffuse, dont il était facile de prévoir que, peu à peu, elle triompherait de toutes les résistances. La *Vie de Samuel Belet* ferme ce premier cycle. L'*Adieu à beaucoup de personnages* (1913) marque une étape. Pour la première fois, Ramuz abandonne les moules du poème descriptif et du roman d'apparence « objective ». Il devient essayiste. Il se confesse, ou du moins se confie. *Raison d'être* (1914) appartient à la même veine : c'est un examen de conscience, qui se justifie non par le goût de l'analyse pour elle-même, comme chez Amiel, mais par la nécessité de « faire le point » avant de repartir. Nouveau départ : la série des œuvres mystiques (le *Règne de l'Esprit Malin*, la *Guérison des maladies*, les *Signes parmi nous*). Désormais, l'auteur s'exprimera tantôt par des récits où les personnages, leurs propos, leurs démarches abandonneront la première place aux grandes forces de la nature et de l'instinct (*Présence de la Mort*, *Joie dans le Ciel*, *l'Amour du Monde*, la *Grande peur dans la montagne*), tantôt par des méditations sur toutes sortes de sujets (*Taille de l'homme*, *Questions*, *Besoin de grandeur*).

Dans tout cela, dira-t-on, où est, pour Ramuz, l'unité? M. Henri Poulaille répond : dans « sa robustesse, sa saveur étrange, son humanité ». Je dirais plutôt : dans la conscience qu'il n'a cessé d'avoir de son moi, comme des rapports de ce moi avec le monde extérieur. Poète, romancier ou penseur, quel que soit le thème auquel il s'attaque, son seul souci demeure de découvrir et d'exprimer le vrai. Le vrai dans l'ordre du sensible, ou, comme il dit lui-même, « sur le plan expressif ». En somme (je crois l'avoir déjà écrit, mais, si c'est exact, je ne vois aucune raison de ne pas

le répéter), Ramuz procède comme Descartes : son œuvre est à l'univers plastique ce que le *Discours de la méthode* est au monde de la pensée pure. Grande force et dont rien n'annonce le déclin. Il est beau que, dans un pays généralement si peu sensible au prestige du Verbe, en un temps si cruel aux artistes, le créateur de cette force ait trouvé, aux moments décisifs de sa carrière, l'aide matérielle et morale dont il avait besoin pour travailler en paix. On est heureux de se dire que, certain jour de septembre 1938, où l'Europe entière haletait, les nerfs tendus, partagée entre l'espoir de vivre et la peur de mourir, des amis n'ont pas craint de se rassembler dans le vignoble de Lavaux pour fêter le « passage du poète ». Car, en somme, c'est toujours la voix du poète qui enseigne aux hommes la sagesse : si on l'entendait mieux, le monde irait moins mal.

Sauf un article de la *Gazette de Lausanne,* rien, à ma connaissance du moins, n'a rappelé au public un autre anniversaire, qui pourtant intéresse notre littérature.

**William Ritter** vient d'avoir soixante-dix ans.

William Ritter? Ce nom ne vous dit rien? Il devrait pourtant n'être pas tout à fait ignoré des lecteurs de cette revue : celui qui le porte a longtemps collaboré au *Mercure.* N'est-ce pas la maison de la rue de Condé qui édita *Leurs lys et leurs roses,* la *Passante des Quatre Saisons, Fillette slovaque?*

Mes premières rencontres avec William Ritter datent de plus de quarante ans et il y en a au moins trente que je ne l'ai pas revu. Enfant, je lui vouais une admiration à la fois fervente et craintive. J'étais à peine un homme quand il disparut de mon horizon. Dès cette époque, toute une partie de son œuvre m'irritait par un romantisme morbide, par une forme odieusement tourmentée, tandis que certaines pages déclenchaient dans tout mon être ce choc mystérieux, cette sorte de vertige par quoi se manifeste l'approche du génie.

Pourquoi, depuis tant d'années, la voix de William Ritter a-t-elle cessé de se faire entendre? Pourquoi cet homme extraordinaire n'a-t-il pas donné toute sa mesure?

Il était trop doué. Trop de fées s'étaient assemblées autour de son berceau. Les présents dont elles l'avaient comblé

lui eussent permis d'exceller dans la peinture comme dans la musique, dans la critique d'art comme dans le roman ou le poème en prose. Tous les moyens dont l'homme dispose pour s'exprimer, il pouvait s'en rendre maître. Trop de trésors s'offraient à lui : il ne sut pas se résigner à choisir.

Avec ses défauts et ses excès, le message qu'il apportait au monde méritait pourtant d'être entendu. S'il ne l'a pas été, c'est, sans doute, avant tout, parce que la foule est distraite, frivole, incapable d'une attention soutenue, privée de toute mémoire. Peut-être aussi, parce que William Ritter s'est passionné pour trop de choses. Il s'est dispersé alors que Ramuz se concentrait. Le danger d'éparpiller ses forces, il l'apercevait cependant. « Vois-tu, me disait-il un jour, ce qui importe, c'est de savoir ce que l'on veut et de bien faire ce que l'on fait. Un traité sur les champignons, écrit avec amour par un homme vraiment plein de son sujet, pourrait être un chef-d'œuvre ». Il eût gagné à suivre cet excellent conseil.

Méconnu dans son pays (car, au temps où il débutait dans les lettres, la Suisse romande n'avait d'oreilles que pour les porte-parole de la « sagesse » bourgeoise), il n'a pas trouvé non plus à Paris le « climat » qui lui convenait. Je relis, de lui, une page de journal, où il en fait l'aveu. Evoquant la « Ville Lumière », il écrivait en 1910 :

> Lumière dont je devais me détourner de par la force des choses et de par le rayonnement de ces astres qui illuminent les cieux du Nord et de l'Orient. Mélancoliquement d'abord, puis avec cette sérénité intime, cette joie sans cesse grandissante de celui qui, enfin, a trouvé sa vraie lumière, un zénith et des horizons selon son cœur. O mes douces collines slovaques! O mes ciels voilés du Sud de la Bohême! Tristes campagnes de Jihlava où Mahler vit le jour!

La patrie de son âme, c'était, au vrai, cette Autriche-Hongrie bariolée d'avant-guerre, défi à la raison, mais philtre pour le cœur. Il y découvrit Gustave Mahler, comme il avait trouvé Segantini en Engadine et Grigoresco à Bucarest. Critique d'art, il fut un prospecteur sans pareil. Ses erreurs (Boecklin, par exemple, ou Mehofer) ne doivent pas faire oublier ses étonnantes réussites. Il est souvent sourcier, presque sorcier. Par ses œuvres d'imagination, il aurait pu se

faire, pour l'Occident, mieux que l'interprète, l'explorateur, le héraut de cette Europe centrale qu'il a tant aimée et où s'affrontent Latins, Slaves, Germains. Il le fut parfois et, si on ne l'a pas mieux compris, c'est peut-être parce qu'il avait trop complètement rompu avec les siens pour recréer à leur usage, pour imposer à leur entendement le monde inconnu d'eux qui était devenu le sien.

Aujourd'hui, de retour en Suisse, il y cache, je ne sais pas au juste en quel lieu, sa vieillesse solitaire. Bien des jeunes, je pense, n'ont jamais entendu son nom. Quelle injustice! Que faut-il lui souhaiter? D'abord, de pouvoir dire tout ce qu'il lui reste à dire. Ensuite d'être entendu. Enfin, de se réconcilier, s'il se peut, avec son pays et son peuple. Je suis sûr que, sur la terre où il est né, William Ritter pourrait encore tirer de lui le maître livre qui serait la clef de son œuvre.

RENÉ DE WECK.

## *PETITE HISTOIRE LITTÉRAIRE ET ANECDOTES*

Où on voit l'ami d'*Aimienne* collaborer à la *Presse*, à la rubrique « Le Boulevard », épiloguer, de préférence sur les faits divers passionnels, éreinter la « pauvre Marceline », et nouer, avec la complicité de deux journalistes inconnus (tout au moins pour l'auteur de cette *Petite Histoire*), Emile Métrot et Henry Vernot, la *Guirlande à Célimène*, et galamment disputer avec eux, en marge d'interviews, des mérites, tant littéraires qu'extra-littéraires, d'un roman autobiographique de Mlle de Pougy, l'*Insaisissable*, dont le *Gil Blas* allait commencer la publication; d'un frontispice que Félicien Rops grava pour l'*Impuissance d'aimer* et de quelques souvenirs à ce propos de Jean de Tinan.

C'est en 1897 que Jean de Tinan, qui n'avait encore publié que *Penses-tu réussir?* des plaquettes aux éditions du *Mercure de France* et, dans la revue d'Alfred Vallette, des notules sur les *cirques, concerts et cabarets,* si originales qu'elles en sont restées inimitables, et que nul, pas même ce brave Pierre Varenne qui est pétri de bonnes intentions, ne s'est risqué à pasticher, — collabora à la **Presse,** laquelle, après que le grand Emile, je veux dire Girardin, eut rendu son âme au diable, s'en était allée périclitant jusqu'au jour où M. Léon Bailby la prit en pitié, entreprit de la renflouer, et y réussit à merveille. Quand, à la suite de je ne sais quelles circonstances, il l'eut de nouveau abandonnée à son triste sort, on vit retomber cette feuille publique dans le troisième dessous d'où il l'avait tirée, comme naguère *l'Intransigeant,*

lequel, soit dit en passant, depuis longtemps eût dû changer son enseigne, transigeant sur tout, et comme lui et comme elle, comme la défunte *Presse* et moribond *l'Intran,* du jour au lendemain, sans même passer par la phase intermédiaire du crépuscule, le *Jour* deviendrait la *Nuit,* et avec elle le si faible *Echo de Paris* se tairait à tout jamais, si d'aventure M. Bailby qui si bien s'entend à lancer des journaux venait à partir pour d'autres Champs-Elysées que ceux où il a ses bureaux. Je ne saurais préciser, — mais sans doute M. Albert Flament le pourrait-il, — ou, à son défaut, M. Fernand Hauser, s'il est toujours de ce monde, — qui amena Jean de Tinan, rue du Croissant, à la *Presse,* où, sauf erreur, dont par avance je m'excuse, il débuta en 2ᵉ page, à la rubrique collective : *Le Boulevard.* Il épilogua avec son nonchalant et si charmant amoralisme, dont il ne pouvait se défaire, même dans un journal, sur les faits divers, les passionnels de préférence. C'était, j'imagine, une manière comme une autre pour lui de gagner, sans trop de peine, son argent de poche. N'attachant d'importance à rien, sauf aux choses futiles, tout au moins en apparence, il n'en devait attacher aucune à ces feuillets éphémères, emportés par le vent de l'actualité, sitôt lus, sitôt oubliés. Le 22 septembre 1897, traitant, sous le titre les *Mille Serpents de la Jalousie,* du cas du doreur Paul Gouet :

Simple histoire, écrivait-il : son amie Catherine s'en laisse conter par un autre. Il lui écrit : il écrit avec la charmante emphase classique des « lettres d'amour » : « Oh! ingrate! devrais-je donc périr de mon excès d'amour! » Et il demande un rendez-vous « pour avoir une explication qui décidera de son sort ». Et il signe : « Celui que tu tues et qui t'aime quand même! ».

Ah! ne souriez pas! *Vous serez peut-être comme cela dimanche.*

C'est Tinan qui soulignait, et il n'y mettait, semble-t-il, malice, ni ironie, ayant été lui-même, un ou quelques dimanches passés, comme cela. Le 5 octobre 1897, à propos du suicide de R. de la Viloyo, il s'écriait :

Ah! certes, s'il est un droit que j'admets, c'est le droit au suicide. Je pense même que si l'on y songeait bien on s'étonnerait de l'entêtement que l'on met à vivre, alors que se présentent à vous, chaque jour, tant d'excellents prétextes d'aller dormir pour de

bon; puisque, pour la plupart de nous (progrès de la science, progrès de la science!) le monologue du jeune Hamlet n'est que de la littérature.

C'est un contre-sens qu'il commettait en commentant si librement un vers célèbre du *Guignon,* appliquant aux ratés de la poésie plus que de la vie, qui, disait-il, un jour qu'ils devront deux termes, iront... *ridiculement se pendre au réverbère.*

« Et l'on aura tout de même bien pitié d'eux. »

Moins que pour d'autres, qui avaient du génie, comme Nerval, à qui Mallarmé pensa, et qui las de la vie, las des autres et de lui-même, par une aube glaciale d'hiver, saisit le premier prétexte pour s'en aller dormir pour de bon, en ce séjour plus beau où, lui qui pourtant ne croyait à rien, a cru, peut-être, aller retrouver Jenny Colon parmi les Cydalyses.

Lui non, Jean de Tinan n'a jamais cru à rien, sauf peut-être à l'amitié, impuissante à le consoler de ses chagrins secrets. Il en plaisantait avec lui-même, tâchant de le distraire par le travail, passant une partie de l'hiver 1897-1898 à Pau à rédiger

pour une charmante petite madame aux yeux de pervenche — ...qui le lui avait demandé gentiment par le plus admirable crépuscule devant les tranquilles ondulations des vallées heureuses, — quelques notes qu'il avait prises autrefois sur la vie d'une amoureuse...

Assis devant une vieille table de chêne à pieds tors dans une grande salle unie et dallée, froide, malgré les flambées de feu clair,

s'interrompant de penser à Ninon,

par les fenêtres, il voyait, lorsqu'il n'y avait pas de brume, les neiges des Pyrénées, bleues le matin et sanglantes au soleil couchant. Au fond de la salle, deux armoires entr'ouvertes pleines de livres — d'autres livres débordant autour de lui, dans leurs reliures sérieuses de l'autre siècle — près de l'encrier dans un vase de Cariès gris laiteux [qu'il] emportait dans toutes ses villégiatures, des roses d'hiver étaient toujours rouillées et il lisait, fumait, buvait du cassis de famille, et classait des notes

qui lui servaient à exalter pour lui-même et pour la petite madame le gracieux petit livre auquel il revenait

avec une âme frileuse entre deux amours... (celui dont il s'était point guéri, et celui par lequel on avait essayé doucement de le guérir).

Mais il n'avait ni l'âge, ni la philosophie de Saint-Evremond. S'il se montrait indulgent à la passion dont il brûlait lui-même, qui fait faire tant de sottises, Tinan n'admettait pas l'artifice. Les fausses amoureuses lui faisaient horreur. M. Fernand Vandérem, qui a voué à la *Pauvre Marceline* un culte posthume pour le moins aussi fervent qu'au pauvre crétin nommé Théophile Silvestre (1), ne manquera pas de ressauter et tressauter et s'indigner en lisant ces lignes, sacrilèges pour lui (2), auxquelles applaudiront tous ceux qui, chez un homme, prisent, avant tout, le caractère, et chez une femme le naturel, qui lui tient lieu de sincérité :

...Personne, évidemment, n'a rythmé plus de *pleurs* que Félicité (!) - Josèphe-Marceline Desbordes-Valmore ; elle a battu de bien loin le record déjà si honorable de la regrettée mademoiselle de Lespinasse; et quand on a battu un record on a instamment droit à une statue. Songeons aussi, puisqu'il paraît qu'il faut être impartial (pourquoi?) que, parmi tant de pages idylliques ou élégiaques comme il en traîne, pas bien inférieures, par rames, dans tous les sous-mains de sous-chefs de bureaux, des strophes souvent, des romances surtout sont gracieuses...

— « J'ai voulu ce matin te rapporter des roses...

— Justement ! »

Mais l'impression de tout cela est horriblement agaçante. « *C'est insupportable à la fin*, a dit Jules Renard, *cette manie d'avoir toujours dans le cou quelque chose qui ne passe pas!* » Il n'y a pas de bruit plus odieux que d'entendre, fût-elle plus irisée dix fois, trop roucouler une tourterelle qui a perdu son tourtereau, et l'on finit par se sentir plein de compassion pour le nommé Valmore dont la situation paraît avoir été tout de même un peu fausse.

Enfin, elle a sa statue. Soit!

Mais qu'elle nous fiche la paix!

(1) Voyez : *Un portrait-charge inconnu de Gustave Flaubert : Mercure de France.*

(2) Parues dans la *Presse* du 16 mars 1898.

Ah! il n'y a pas de danger... Voici qu'elle encombre de nouveau la chronique. M. Frédéric Loliée a attaché le grelot. Ce n'est plus d'elle qu'il s'agit, c'est du vilain amant qui lui fit de la peine... Est-ce qu'on va aussi lui élever une statue?... Nous étions habitués à savoir que c'était Henri de Latouche, un « mufle », chère madame! un monstre! Il l'avait plaquée, cet homme (comme je le comprends!) et s'en était fait une petite célébrité. C'était en son nom qu'elle avait étalé sur tant de tartines la douce amère marmelade de son cœur brisé, c'était classique et très bien... Et puis voilà que ce n'est plus lui. C'est un vague chevalier des Islets — il a même une assez mauvaise presse — qui est responsable des « *vers vagues et pénétrants* » du « *cœur sincère* ». C'est lui qui... Allons tant mieux — et restons en là. Si l'on découvre tous les mois de Mars un nouveau bénéficiaire des lyriques regrets de la *Pauvre Marceline*, étant donné que, lorsqu'on calomnie, *il en reste toujours quelque chose*, nous nous écrierons dans quelques années:: « Comment! elle avait tant d'amants que cela! », et ce sera encore une femme compromise. Celle-là ne le mérite pas. Qu'elle demeure, avec le plus de discrétion possible l'incontestable Muse de ceux qui se complaisent à tremper dans l'eau salée une douleur postiche et prolixe, mais qu'on ne nous la fasse pas à la grande amoureuse, ou sans cela on lui enverra un vers de Franc-Nohain, qui est légèrement mieux que tous les siens :

*Qu'est-ce que cela peut bien nous faire, au fond !*

Rien, absolument rien.

Le 19 juin 1898, Jean de Tinan inaugurait une série de *Billets à Célimène*. Lui-même tenait le rôle de cette coquette, à laquelle deux compères, qui n'ont pas, que je sache, laissé de nom dans les lettres, ni même dans le journalisme, Emile Métrot, sous le couvert de Philinte, et Henri Vernot, sous celui d'Alceste, convinrent de donner la réplique. Le badinage ayant été goûté, les « billets à Célimène » se transformèrent, quatre jours plus tard, en une **Guirlande à Célimène.** Pour la plupart, ces impromptus de la *Presse* ont perdu de leur saveur avec l'actualité qui les inspira, à l'exception de celui-ci, tourné à l'occasion du roman que Mlle de Pougy allait faire paraître en feuilleton dans le *Gil Blas*.

PHILINTE A CÉLIMÈNE

Célimène, lisez l'*Insaisissable!* Votre ami Jean de Tinan y puisera des documents pour ses *Petits Linges*. Ce sera, j'imagine, une

autobiographie et une réhabilitation. Une demi-mondaine ouvre là son armoire à glace et fait jouer les grandes eaux de la toilette. Cela n'ira pas sans quelque scandale, ce qui n'est point pour vous déplaire. Lisez l'*Insaisissable!* Votre goût des dessous et de la lingerie fine s'y trouvera rassasié. Je suis une mauvaise langue, Célimène. Mlle Liane de Pougy est éprise d'idéal, ma chère ! Elle « aime l'Inconnu » avec un grand I, ce qui témoigne à la fois de sa dépravation et de son ingénuité. Dans sa bibliothèque, qui est un cartonnier, Baudelaire fait, dit-on, bon ménage avec Mürger et ses potiches sont bourrées de Fleurs du Mal? de pervenches : l'âme d'une rosière qui aurait passé par le couvent avec le corps d'une nymphe qui aurait eu des bontés innombrables pour les satyres. Liane se souvient de son éducation religieuse : imaginez une Marie-Madeleine qui continuerait à faire la noce après s'être repentie. Quand elle a du chagrin, elle écrit à son curé qui est évêque. Ce saint homme, dont vous voudriez bien connaître le nom, lui donne de bons conseils, qu'elle ne suit pas. Ce sont, dit-elle, les seules lettres d'amour qu'elle ait gardées. C'est qu'elle aura donné les autres à l'imprimeur Célimène, lisez l'*Insaisissable,* vous y trouverez l'apologie de la vertu par une pécheresse, en même temps que la nomenclature des grands habilleurs et le culte de M. de Montesquiou, dont les paradoxes et les hortensias sont bien faits pour séduire l'*Araignée d'Or.* Vous y découvrirez l'« auteur préféré », qu'on ne nomme pas parce que chacun le connaît. Le livre a été écrit en Russie au milieu d'un décor romantique. Liane « aime tant les bois » et le Bois, donc! Son style, assure-t-elle, a pris là une teinte byzantine. Elle logeait du reste chez un grand-duc. Lisez l'*Insaisissable!* (Ce titre est une mauvaise excuse.) J'en parle d'après les potins. Vous m'en rendrez compte, nous nous amuserons. Donnez aussi vos impressions à Alceste pour qu'il se fasse de la bile. Il vous enverra une semonce dont nous rirons. Lisez l'*Insaisissable!* C'est un livre de.... chevet.

PHILINTE.

Pour copie
ÉMILE METROT

CÉLIMÈNE A PHILINTE

Certainement je lirai l'*Insaisissable!* — Faites-moi envoyer le *Gil Blas* dès que cela commencera — et tout le monde le lira comme moi, c'est bien là au fond ce qui vous enrage. Je le lirai bien régulièrement, et je suis déjà persuadée que c'est très bien... Pourquoi ne serait-ce pas très bien? Vraiment, messieurs et dames, je vous trouve tous infects... Parce que Liane veut publier un

roman, vous voilà tous à jaser après elle de la réclame jaseuse. Pourquoi ne serait-ce pas très bien, ce roman? Je vous assure que Liane a « de l'éducation ». Une de mes cousines a été sa camarade de couvent, elle se sont perdues de vue, mais je ne doute pas que maintenant elles ne renouent. Une artiste... ça n'est plus du tout la même chose... Et vous sentez si bien, ô Philinte et Cie, que ce roman *doit* être très bien, que vous insinuez déjà « qu'il n'est pas d'elle... » ou tout au plus qu'elle a subi tant d'influences... chacun sait *que la femme n'est qu'un reflet*... et on les cite un peu pêle-mêle, ces influences... Eh! mais! il me semble que si le roman de Liane reflète à la fois Arsène Houssaye, Jacques-Emile Blanche, Meilhac, Bourget, Pierre Louys, Mürger et Jean Lorrain, ça doit être plutôt ce qu'on appelle une *œuvre originale*... Philinte, que j'ai donc hâte de le lire... Ce sera factice, dites-vous, et Liane l'est elle-même sans naïveté... Elle s'habille d'iris blanc, c'est trop salissant!... Elle aime les forêts russes, c'est impardonnable... et qu'elle se suicide quelquefois, c'est bien, mais peut-on admettre qu'elle l'écrive à des évêques! Philinte, voulez-vous que je vous dise ce que vous êtes... Philinte, vous êtes un vilain curieux et voici pourquoi l'*Insaisissable!* Je ne trouve pas ce titre si mal. Je suis sûre que la formule en deviendra à la mode, car vous savez que la mode des titres de roman est la plus contagieuse des modes... Ernest Lajeunesse n'annonçait-il pas déjà l'*Inimitable*... Attendez seulement quelques mois, et vous pourrez écrire l'*Implacable*... sur celle que l'on ne peut pas plaquer... Je suis méchante, mais je lis si bien à travers les phrases sans indulgence de votre lettre l'aigre douceur de certaine personne, souvenir de votre enfance, qui pardonnerait bien à Liane son porte-plume d'écaille, mais ne lui pardonnera jamais sa nuque et ses épaules d'ivoire. Ne vous laissez pas influencer, mon petit Philinte, ne soyez pas si petit garçon... Vous me donneriez presque envie de me laisser aimer par vous, pour vous aider, comme c'est la mode, à recouvrer votre indépendance.

Votre
CÉLIMÈNE.

Pour copie
JEAN DE TINAN

Célimène lut l'*Insaisissable* et dut en être déçue. Bien que les scribes de *Gil Blas* l'eussent à l'envi comparée à Imperia, Bilitis et Ninon de Lenclos, romancière et mémorialiste, Mlle de Pougy faisait piètre figure à côté de ses illustres devancières, de qui elle ne suivait pas l'exemple, surtout de la dernière, que Jean de Tinan avait commenté à l'usage des

amoureuses, professionnelles et autres. Philinte avait raison, Tinan n'y trouva rien à glaner pour ses *Petits Linges,* « sous presse », et qui n'en devaient jamais sortir, rien à ajouter à cette petite suite si bizarrement intitulée, et qui se composait des proses suivantes : *la Dame voilée — Consolation à Diane de Falguière — l'Ame frère — la Soliste.*

La *Guirlande à Célimène* se dénoua le 15 août 1898. Ce fut sans doute la faute de la chaleur et des vacances qui disloquèrent le trio, la coquette, l'optimiste, et le misanthrope ayant fui Weber et le boulevard pour la mer, la montagne ou la campagne. C'est loin de Paris que Jean de Tinan apprit la mort de **Félicien Rops,** il envoya à la *Presse* ses souvenirs sur l'artiste disparu :

Je le connus (j'avais seize ans), ayant encore son atelier de la place Boïeldieu. — « L'ancien atelier de Bouguereau, disait-il : quand je me suis installé, j'ai été obligé de faire désinfecter ! »

Pendant... oh ! plusieurs mois, j'y suis allé plusieurs fois par semaine, Rops m'avait même promis un *frontispice...* il s'était même, en riant, engagé sur « papier timbré », avec des croquis dans les marges, mais avoir une promesse de Rops et la lui faire tenir, ça faisait deux. Je m'entêtais. « Ecoutez, me dit-il, venez le matin et je travaillerai pour vous pendant que vous serez là... » Je le pris au mot avec obstination. Je n'ai jamais regretté que cela ait duré si longtemps... Les séances étaient faites d'interruptions. Il marchait à travers l'atelier, s'occupant d'un tas de choses, donnant un coup de crayon toutes les semaines, l'air très jeune, très mousquetaire, alerte, la chevelure au vent — on connaît le portrait de lui par Matthey, qui est au Luxembourg — et racontant avec une verve, une jeunesse, dont quelques *lettres* publiées dans le *Catalogue* de Ramiro et ailleurs, peuvent donner une idée, mais bien pâle, si brillantes qu'elles soient, des plus admirables histoires... Songez ! il était arrivé de Namur à l'*Hôtel Voltaire...* Il y trouvait installés Charles Baudelaire, Glatigny, Richard Wagner... « Allons bon ! disait le garçon en regardant sa boîte de couleurs — encore un fou ! » Et de fait, il ne tardait pas à être de la bande... Vous pensez si après un semblable début à Paris la suite du récit étincelait de rares anecdotes... et si j'écoutais, ravi et content de « noter » tout cela le soir dans mon *journal,* car j'avais commencé, comme il convient, des « mémoires littéraires ». La conversation de Rops ne pouvait se comparer à aucune autre; elle touchait à tout, rebondissait, revenait, repar-

tait sans cesse, boutade mordante, imagée toujours et fringante. C'était, après une anecdote sur la *Grande Taciturne*, de Baudelaire, ou un enthousiasme sur ses chères plages de Flandre, quelque digression ethnique sur la botanique que j'étudiais alors et où Rops était un vrai maître. C'était le développement étourdissant d'imprévu d'un article qu'il ferait — et ne faisait jamais — sur la moralité de la chair ou l'art décoratif, ou quelque autre de ses *dadas* préférés... Je dois plus vivement me souvenir avec quelle bonté gaie ainsi il se « mettait en frais » pour le tout à fait gamin que j'étais, et je sens aussi combien je lui dois, combien les conseils que me donnait sa voix brusque et nette ont heureusement contribué à détruire en moi des « idées vagues » qui y auraient peut-être moisi longtemps... Lorsque mon *Frontispice* fut fini... je fus content et désolé. Je vis alors Rops à ses *jeudis* place Boïeldieu d'abord, puis rue du Marché-des-Blancs-Manteaux... Il avait de grands projets sur ce nouvel atelier, mais la maladie vint, progressa vite, sa vue baissa, il ne put presque plus travailler. Bientôt cette parole si claire, si nerveuse, s'embarrassa, devint difficile à comprendre... Il ne reçut plus. Je me souviens de la dernière histoire qu'il me raconta... une aventude de voyage dans un bal nègre en Amérique. Il répéta plusieurs fois en terminant : « Il y avait une négresse superbe, mon cher! d'une couleur admirable, « un Véronèse!... » Sur le seuil de la porte, il me dit: « Je vous ferai encore un frontispice, je vous le promets!... » Je ne devais plus le revoir. On l'emmena à Hyères; les nouvelles furent meilleures ou pires — il revint à Corbeil... Aujourd'hui il est mort... J'ai toute la tristesse d'avoir perdu un de mes *maîtres* qui fut excellent pour moi, et je sens que, malgré tout ce que l'on pourra dire, un immense artiste a disparu : l'homme qui a fait *la Buveuse d'Absinthe, L'Idole, Mors Syphilitica* et *La Grande Lyre!...*

Le frontispice dont il est question dans ce fragment des Souvenirs de Tinan est celui qui orna le *Document sur l'impuissance d'aimer*, paru en plaquette aux éditions du *Mercure de France*. Rops offrit à son jeune ami un autre vernis mou, le *Flirt*, qui servit de frontispice à sa lettre longue à la *Bien aimée pour lui expliquer que cela n'a pas d'importance* insérée dans le tome II *Centaure*. Il porte cette dédicace : « à mon vieux Jean de Tinan son jeune ami Félicien Rops. »

Quelques semaines plus tard, Jean de Tinan rejoignait Rops dans la tombe et nous avons perdu l'*Ami des filles*, *Tu me plais*, romans, la *Nuit triste*, épisode de la *Conquête*

*de la Nouvelle Espagne* et quelques autres écrits que sa délicieuse fantaisie tenait, depuis des années, « en préparation ».

AURIANT.

## *QUESTIONS ACTUELLES*

**Le plan de « redressement » Rabourdin.** — M. de Balzac ne jouit pas d'un grand crédit auprès des historiens actuels. M. Lucas-Dubreton vient de publier 700 pages sur *Louis-Philippe* et son règne (1). Entre cent autres témoins, il cite Alexandre Dumas, il invoque ses « mémoires » qui sont des romans, mais il passe sous silence M. de Balzac, l'idée ne lui étant même pas venue de relire ses romans qui sont la meilleure histoire contemporaine que nous ayons sur la première moitié du XIXe siècle. Apparemment que pour M. Lucas-Dubreton, comme pour ses plus notables confrères, M. de Balzac n'est pas un homme sérieux, il n'est qu'un romancier, un amuseur, et qui amuse moins que le père Dumas. C'est le préjugé courant. Le gros des lecteurs trouve les *scènes* de la *Comédie humaine* longues, confuses, embrouillées, et les souhaiterait expurgées d'une bonne centaine de pages chacune, qui sans lien apparent avec l'intrigue, en embarrassent le cours et retardent le dénouement. En ce temps de loisirs, on n'a guère celui de méditer ce qu'on lit. De toutes les œuvres de M. de Balzac, celle qui porte ce titre : **les Employés** est une des moins connues. C'est un titre ingrat, seyant mieux à un traité d'économie politique ou de sociologie qu'à un roman. Les *Employés* sont l'un et l'autre, mais fondus dans une histoire d'amour, d'ailleurs cruelle, et coupée de tableaux de mœurs dialogués à la Henri Monnier, qui y figure, comme on sait, sous le nom de Bixiou. M. de Balzac s'est vivement préoccupé du désordre administratif et économique qui paralyse la France depuis la fin de l'ancien régime. Frappé de la gravité du mal, il en a diagnostiqué les causes et prescrit, en clinicien, — on dirait aujourd'hui en « technicien », — un remède basé sur la raison et les nécessités vitales du pays. Il s'est déchargé sur Xavier Rabourdin, maître des requêtes et secrétaire général du ministère des finances, du soin d'exposer et expliquer son plan de réforme administrative et de redressement financier, lequel, très vraisemblablement, bien que tiré à des milliers d'exemplaires, a dû rester ignoré de M. Thiers, de M. Guizot et de l'un quelconque des ministres des finances du Roi-Citoyen. Les *Employés*, ces messieurs ne connaissaient que ça, en ayant tant sous leurs ordres, du moins pensaient-ils les connaître; et M. de Balzac, n'est-ce pas, ne leur aurait rien appris à leur sujet. Il leur eût appris

(1) Fayard, éditeur. Nous rendrons prochainement compte de cet ouvrage.

bien des choses qu'ils ignoraient sur la situation du pays, qu'ils s'imaginaient aussi connaître. Mais les hommes d'Etat, quand ils souhaitent se distraire, lisent de préférence des romans de cape et d'épée, d'aventures ou policiers, fussent-ils écrits par Foudras ou Eugène Sue, qui les aident à oublier leurs tracas en les faisant évader de leur milieu. Quant aux lecteurs, ceux qui réfléchissent forment l'infime minorité et ceux qui lisent pour tuer le temps, l'immense majorité. Aussi le programme élaboré par M. de Balzac pour le relèvement de la France est-il resté lettre-morte. Il n'en a pas pour cela perdu de sa vertu. Il nous a paru qu'il était plus que jamais d'actualité et bien à sa place à cette rubrique. Peut-être voudra-t-on le traiter avec moins de dédain et lui prêter un peu plus de considération qu'il y a un siècle. Ce n'est pas sûr. Il est même à craindre que, par delà la tombe, M. de Balzac, qui ne se faisait, là-dessus, nulle illusion, ne s'entende dire ce que Mme Rabourdin disait, avec le sens pratique des femmes qui leur sert de logique, à son mari :

« Ai-je besoin de connaître un plan dont l'esprit est d'administrer la France avec six mille employés au lieu de vingt-mille? Mais, mon ami, fût-ce un plan d'homme de génie, un roi de France se ferait détrôner en voulant l'exécuter. On soumet une aristocratie féodale en abattant quelques têtes, mais on ne soumet pas une hydre à mille pattes. Non, l'on n'écrase pas les petits, ils sont trop plats sous le pied. Et c'est avec les ministres actuels, entre nous de pauvres sires, que tu veux remuer ainsi les hommes? Mais on remue les intérêts, et l'on ne remue pas les hommes; ils crient trop; tandis que les écus sont muets... »

Au lecteur de donner tort ou raison à Célestine et de décider si, comme le lui faisait remarquer Rabourdin, elle faisait de l'esprit à côté de la question. — AURIANT.

Employer peu de monde, tripler ou doubler les traitements et supprimer les pensions; prendre des employés jeunes, comme faisaient Napoléon, Louis XIV, Richelieu et Ximénès, mais les garder longtemps en leur réservant les hauts emplois et de grands honneurs, furent les points capitaux d'une réforme aussi utile à l'Etat qu'à l'employé. Il est difficile de raconter en détail, chapitre par chapitre, un plan qui embrassa le budget et qui descendit dans les infiniment petits de

l'administration pour les synthétiser; mais peut-être une indication des principales réformes suffira-t-elle à ceux qui connaissent comme à ceux qui ignorent la constitution administrative. Quoique la position d'un historien soit dangereuse en racontant un plan qui ressemble à de la politique faite au coin du feu, encore est-il nécessaire de le crayonner, afin d'expliquer l'homme par l'œuvre. Supprimez le récit de ses travaux, vous ne voudrez plus croire le narrateur sur parole, s'il se contentait d'affirmer le talent ou l'audace d'un chef de bureau.

Rabourdin divisait la haute administration en trois ministères. Il avait pensé que si jadis il se trouvait des têtes assez fortes pour embrasser l'ensemble des affaires intérieures et extérieures, la France d'aujourd'hui ne manquerait jamais de Mazarin, de Suger, de Sully, de Choiseul, de Colbert pour diriger des ministères plus vastes que les ministères actuels. D'ailleurs, constitutionnellement parlant, trois ministres s'accordent plus facilement que sept. Puis, il est moins difficile aussi de se tromper quant au choix. Enfin, peut-être la royauté éviterait-elle ainsi ces perpétuelles oscillations ministérielles qui ne permettent de suivre aucun plan de politique extérieure, ni d'accomplir aucune amélioration intérieure. En Autriche, où des nations diverses réunies offrent des intérêts différents à concilier et à conduire sous une même couronne, deux hommes d'Etat supportaient le poids des affaires publiques, sans en être accablés. La France était-elle plus pauvre que l'Allemagne en capacités politiques? Le jeu, assez niais, de ce qu'on nomme les *institutions constitutionnelles,* développé outre mesure, a fini, comme on sait, par exiger beaucoup de ministres pour satisfaire les ambitions multipliées de la bourgeoisie. D'abord, il parut alors naturel à Rabourdin de réunir le ministère de la marine au ministère de la guerre. Pour lui, la marine était un des comptes courants du ministère de la guerre, comme l'artillerie, la cavalerie, l'infanterie et l'intendance. N'était-ce pas un contre-sens de donner aux amiraux et aux maréchaux une administration séparée, quand ils marchaient vers un but commun : la défense du pays, l'attaque de l'ennemi, la protection des possessions nationales? Le ministère de l'intérieur devait réunir le commerce, la police et

les finances, sous peine de mentir à son nom. Au ministère des affaires étrangères appartenaient la justice, la maison du roi, et tout ce qui, dans le ministère de l'intérieur, concerne les arts, les lettres et les grâces. Toute protection doit découler immédiatement du souverain. Ce ministère impliquait la présidence du conseil. Chacun de ces trois ministères ne comportait pas plus de deux cents employés à son administration centrale, où Rabourdin les logeait tous, comme jadis sous la monarchie. En prenant pour moyenne une somme de douze mille francs par tête, il ne comptait que sept millions pour des chapitres qui en coûtent plus de vingt dans le budget actuel. En réduisant ainsi les ministères à trois têtes, il supprimait des administrations entières, devenues inutiles, et les énormes frais de leurs établissements dans Paris. Il prouvait qu'un arrondissement devait être administré par dix hommes, une préfecture par douze au plus, ce qui ne supposait que cinq mille employés pour toute la France (justice et armée à part), nombre que dépassait alors le chiffre seul des employés aux ministères. Mais, dans ce plan, les greffiers des tribunaux étaient chargés du régime hypothécaire; mais le ministère public était chargé de l'enregistrement et des domaines. Rabourdin réunissait dans un même centre les parties similaires. Ainsi l'hypothèque, la succession, l'enregistrement, ne sortaient pas de leur cercle d'action, et ne nécessitaient que trois surnuméraires par tribunal, et trois par cour royale. L'application constante de ce principe avait conduit Rabourdin à la réforme des finances. Il avait confondu toutes les perceptions d'impôts en une seule, en taxant la consommation en masse au lieu de taxer la propriété. Selon lui, la consommation était l'unique matière imposable en temps de paix. La contribution foncière devait être réservée pour les cas de guerre. Alors seulement, l'Etat pouvait demander des sacrifices au sol, car alors il s'agissait de le défendre; mais, en temps de paix, c'était une lourde faute politique que de l'inquiéter au delà d'une certaine limite; on ne le trouvait plus dans les grandes crises. Aussi l'*emprunt* pendant la paix, parce qu'il se faisait au pair et non à cinquante pour cent de perte, comme dans les temps mauvais; puis, pendant la guerre, la *contribution foncière*.

— L'invasion de 1814 et de 1815, disait Rabourdin à ses amis, a fondé en France et démontré une institution que ni Law ni Napoléon n'ont pu établir : le *crédit*.

Malheureusement, Xavier considérait les vrais principes de cette admirable machine comme encore peu compris, à l'époque de son travail commencé en 1820. Rabourdin imposait la consommation par le mode des contributions directes, en supprimant tout l'attirail des contributions indirectes. La recette de l'impôt se résolvait par un rôle unique composé de divers articles. Il abattait ainsi les gênantes barrières qui barricadent les villes, auxquelles il procurait de plus gros revenus en simplifiant leurs modes actuels de perception, énormément coûteux. Diminuer la lourdeur de l'impôt n'est pas, en matière de finances, diminuer l'impôt, c'est le mieux répartir; l'alléger, c'est augmenter la masse des transactions en leur laissant plus de jeu; l'individu paye moins et l'Etat reçoit davantage. Cette réforme, qui peut sembler immense, reposait sur un mécanisme fort simple. Rabourdin avait pris l'impôt personnel et mobilier comme la représentation la plus fidèle de la consommation générale. Les fortunes individuelles s'expriment admirablement en France par le loyer, par le nombre des domestiques, par les chevaux et les voitures de luxe qui se prêtent à la fiscalité. Les habitations et ce qu'elles contiennent varient peu, et disparaissent difficilement. Après avoir indiqué les moyens de confectionner un rôle de contributions mobilières plus sincère que ne l'était le rôle actuel, il répartissait les sommes que produisaient au Trésor les impôts dits *indirects* en un *tant pour cent* de chaque cote individuelle. L'impôt est un prélèvement d'argent fait sur les choses ou sur les personnes, sous des déguisements plus ou moins spécieux; ces déguisements, bons quand il fallait extorquer l'argent, ne sont-ils pas ridicules dans une époque où la classe sur laquelle pèsent les impôts sait pourquoi l'Etat les prend et par quel mécanisme il les lui rend? En effet, le budget n'est pas un coffre-fort, mais un arrosoir; plus il puise et répand d'eau, plus un pays prospère. Ainsi, supposez six millions de *cotes aisées* (Rabourdin en prouvait l'existence, en y comprenant les *cotes riches*), ne valait-il pas mieux leur demander directement *un droit de vin* qui ne

serait pas plus odieux que l'impôt *des portes et fenêtres* et produirait cent millions, plutôt que de les tourmenter en imposant la chose même? Par cette régularisation de l'impôt, chaque particulier payerait moins en réalité, l'Etat recevrait davantage, et les consommateurs jouiraient d'une immense réduction dans le prix des choses que l'Etat ne soumettrait plus à des tortures infinies. Rabourdin conservait un droit de culture sur les vignobles, afin de protéger cette industrie contre la trop grande abondance de ses produits. Puis, pour atteindre les consommations des cotes pauvres, les patentes des débitants étaient taxées d'après la population des lieux qu'ils habitaient. Ainsi, sous trois formes : droit de vin, droit de culture et patente, le Trésor levait une recette énorme sans frais ni vexations, là où pesait un impôt vexatoire partagé entre ses employés et lui. L'impôt frappait sur le riche au lieu de tourmenter le pauvre. Un autre exemple. Supposez par cote un franc ou deux de droits de sel, vous obtenez dix ou douze millions, la gabelle moderne disparaît, la population pauvre respire, l'agriculture est soulagée, l'Etat reçoit tout autant, et nulle cote ne se plaint. Toute cote, plus ou moins industrielle ou propriétaire, peut reconnaître immédiatement les bénéfices d'un impôt ainsi réparti en voyant au fond des campagnes la vie s'améliorant, et le commerce agrandi. Enfin, d'année en année, l'Etat verrait le nombre des *cotes aisées* s'accroissant. En supprimant l'administration des contributions indirectes, machine extrêmement coûteuse, et qui est un Etat dans l'Etat, le Trésor et les particuliers y gagnaient donc énormément, à ne considérer que l'économie des frais de perception. Le tabac et la poudre s'affermaient en régie, sous une surveillance. Le système sur ces deux régies, développé par d'autres que Rabourdin lors du renouvellement de la loi sur les tabacs, fut si convaincant que cette loi n'eût point passé dans une Chambre à qui l'on n'aurait pas mis le marché à la main, comme le fit alors le ministère. Ce fut alors moins une question de finance qu'une question de gouvernement. L'Etat ne possédait plus rien en propre, ni forêts, ni mines, ni exploitations. Aux yeux de Rabourdin, l'Etat, possesseur de domaines, constituait un contre-sens administratif. L'Etat ne sait pas faire valoir et se prive de contributions, il

perd deux produits à la fois. Quant aux fabriques du gouvernement, c'était le même non-sens reporté dans la sphère de l'industrie. L'Etat obtient des produits plus coûteux que ceux du commerce, plus lentement confectionnés, et manque à percevoir ses droits sur les mouvements de l'industrie, à laquelle il retranche des alimentations. Est-ce administrer un pays que d'y fabriquer au lieu d'y faire fabriquer, d'y posséder au lieu de créer le plus de possessions diverses? Dans ce système, l'Etat n'exigeait plus un seul cautionnement en argent. Rabourdin n'admettait que des cautionnements hypothécaires. Voici pourquoi. Ou l'Etat garde le cautionnement en nature, et c'est gêner le mouvement de l'argent; ou il l'emploie à un taux supérieur à l'intérêt qu'il en donne, et c'est un vol ignoble; ou il y perd, et c'est une sottise; enfin, s'il dispose un jour de la masse des cautionnements, il prépare dans certains cas une banqueroute horrible. L'impôt territorial ne disparaissait donc pas entièrement, Rabourdin en conservait une faible portion, comme point de départ en cas de guerre; mais évidemment les productions du sol devenaient libres, et l'industrie, en trouvant les matières premières à bas prix, pouvait lutter avec l'étranger sans le secours trompeur des douanes. Les riches administraient gratuitement les départements, en ayant pour récompense la pairie sous certaines conditions. Les magistrats, les corps savants, les officiers inférieurs voyaient leurs services honorablement récompensés. Il n'y avait pas d'employé qui n'obtînt une immense considération, méritée par l'étendue de ses travaux et l'importance de ses appointements; chacun d'eux pensait lui-même à son avenir, et la France n'avait plus sur le corps le cancer des pensions. En résultat, Rabourdin trouvait sept cents millions de dépenses seulement et douze cent millions de recettes. Un remboursement de cinq cents millions annuels jouait alors avec un peu plus de force que le maigre amortissement dont le vice était démontré. Là, selon lui, l'Etat se faisait encore rentier, comme l'Etat s'entêtait d'ailleurs à posséder et à fabriquer. Enfin, pour exécuter sans secousses sa réforme et pour éviter une Saint-Barthélemy d'employés, Rabourdin demandait vingt années...

HONORÉ DE BALZAC.

## *CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE*

**La politique du « bloc grand-asiatique ».** — Les événements qui pendant tant de semaines ont préoccupé tous les esprits en Europe ont détourné l'attention de la situation en Extrême-Orient, où se pose pourtant pour l'ensemble de l'évolution internationale un des plus graves problèmes affectant la civilisation qui est l'œuvre de la race blanche tout entière. Les nouveaux développements du conflit sino-japonais, qui dure depuis plus d'un an et demi et qui, sans guerre officiellement déclarée, a tous les aspects terrifiants d'une lutte armée poursuivie farouchement avec les moyens militaires les plus modernes, ont créé un état de choses auquel aucune grande puissance ayant des intérêts à sauvegarder dans l'Orient lointain ne saurait demeurer indifférente. Trop occupées de leurs propres querelles, les grandes nations n'ont pu faire pratiquement obstacle à l'impérialisme nippon, et la Société des nations s'est révélée incapable de défendre directement ou indirectement les droits de la Chine envahie par les armées japonaises et obligée de lutter par ses seuls moyens sur son propre territoire national. Pour essayer d'expliquer et de justifier cette abstention de l'Occident, on a invoqué la nécessité de sauvegarder la paix générale; mais il ne semble pas, tout bien considéré, que celle-ci se trouve raffermie et assurée en toute certitude par le fait brutal que la politique de conquête et de domination de l'impérialisme japonais ait abouti à l'occupation effective des provinces de la Chine du nord, d'une grande partie de la Chine centrale et des principaux points du littoral chinois, de Shangaï à Canton.

Le Japon a eu toute liberté d'agir à sa guise, sans avoir à craindre aucune intervention étrangère, et, poussé par ses éléments militaires les plus audacieux, qui ont réussi à créer dans l'Empire du Soleil-Levant une mystique assez semblable à celle du national-socialisme allemand et du fascisme italien, mais adaptée au tempérament proprement japonais, il s'est jeté à corps perdu dans une aventure dont certainement il n'avait pas mesuré d'avance tous les risques. Il ne s'agissait à l'origine, on le sait, que de favoriser l'établissement

d'un régime autonome, sous contrôle nippon, dans les cinq provinces du nord de la Chine. Les tragiques événements de Shanghaï ont contraint le gouvernement de Tokio à transformer en une expédition militaire de grand style ce qui ne devait être, au début, qu'une simple opération locale de police. Il a fallu amener près d'un million d'hommes sur le continent asiatique et procéder, avec les moyens de destruction les plus puissants, à la conquête méthodique de la région de Shanghaï, puis de la région de Nankin, pour aboutir, enfin, à cette marche sur Hankéou qui a duré de longs mois, qui s'est heurtée à des difficultés énormes et qui, même après l'occupation de ce centre vital, n'a pas mis fin à la résistance chinoise. Le gouvernement impérial ayant proclamé, il y a quelques mois, qu'en aucun cas, il ne traiterait avec le pouvoir chinois représenté par le maréchal Tchiang-Kaï-Chek, il a exaspéré par là chez ce dernier la volonté de poursuivre la lutte à outrance, même si la Chine ne pouvait plus compter sur aucune aide du dehors.

Tchiang-Kaï-Chek avait pour lui l'espace et le nombre, et aussi longtemps qu'il était en mesure d'approvisionner ses troupes en armes et en munitions et de harceler l'ennemi sur tous les fronts par une campagne de guerillas singulièrement épuisante à la longue pour l'envahisseur, la fin de la résistance ne pouvait être prévue. Cela pouvait durer des mois et des années, et la puissance nippone s'y serait inévitablement ruinée et usée. Le parti militaire, maître de la situation à Tokio, résolut alors de frapper un coup décisif en entreprenant une grande expédition dans la Chine du sud, en s'emparant de Canton et du chemin de fer conduisant de cette ville à Hankéou, principale voie de ravitaillement des armées de Tchiang-Kaï-Chek. L'opération, commencée au mois d'octobre, réussit avec une facilité déconcertante. La défense de Canton, pourtant assurée, disait-on, par plusieurs centaines de mille hommes, s'effondra lamentablement dès le premier contact avec l'envahisseur. Ce fut un des épisodes les plus tragiques de cet effroyable lutte poursuivie par les moyens les plus cruels, les plus barbares. La prise de Canton coïncidant à peu près avec l'occupation de Hankéou marqua ainsi un grand tournant dans l'histoire du conflit

sino-japonais. La chute de Hankéou n'eût peut-être pas suffi, à elle seule, à briser la défense chinoise si elle s'était produite comme un fait isolé; mais précédée immédiatement de l'occupation de Canton, elle pouvait avoir des conséquences décisives pour toute la suite de la campagne. Le gouvernement national chinois a bien pu se retirer dans quelque ville inaccessible pour un certain temps aux armées nippones, et le maréchal Tchiang-Kaï-Chek a bien pu regrouper ses forces sur de nouvelles positions, assez loin à l'intérieur du pays; il ne paraissait guère vraisemblable, au surplus, que les Japonais eussent l'intention de poursuivre indéfiniment les armées chinoises sur leur nouveau terrain, mais il n'en était pas moins évident que, privé de sa principale voie d'approvisionnement en armes et en munitions par la perte du chemin de fer de Canton à Hankéou, le maréchal Tchiang-Kaï-Chek se trouvait désormais réduit à des moyens très limités.

Le gouvernement de Tokio a toujours eu l'espoir qu'après la prise de Hankéou et de Canton il lui serait possible de négocier avec un pouvoir chinois nouveau disposé à collaborer avec l'Empire du Soleil-Levant. Sa tactique a consisté à improviser d'abord dans les provinces de la Chine du nord, ensuite à Nankin, des autorités locales, avec l'intention de grouper celles-ci au fur et à mesure au sein d'un gouvernement central capable de se substituer à un moment donné au pouvoir national chinois dominé par la forte personnalité de Tchiang-Kaï-Chek. Cette politique n'a pas donné tous les résultats qu'en attendaient les Nippons, mais le dessein de ces derniers n'en fut pas moins de persévérer dans cette voie en s'appliquant, pour l'instant, à l'organisation et à l'exploitation des régions qu'ils occupent et en abandonnant à son sort le restant de la Chine, de manière à faire l'économie d'une guerre par trop prolongée. Le plan japonais a été exposé très clairement à Tokio même. Il tend à établir sur des bases durables la collaboration permanente, dans le domaine politique comme dans le domaine économique, du Japon, du Mandchoukuo et de la Chine, en vue de constituer un formidable bloc de peuples jaunes affranchis de toutes les influences étrangères. Même le parti Minseïto,

auquel on avait connu, jusque-là, des tendances relativement libérales, a fini par se rallier à cette politique en demandant, à son tour, la reconstitution économique de la Chine sur la base de la communauté d'intérêts des trois pays, mais en respectant, était-il dit, le principe de la porte ouverte, en ce qui concerne les puissances étrangères, « dans le cadre d'une structure économique nouvelle ». En fait, toute l'action du Japon sur le continent asiatique tend dès à présent à s'assurer le bénéfice des marchés industriels chinois et à en exclure toute concurrence étrangère par l'établissement d'un contrôle du commerce d'exportation de la Chine et de sévères restrictions pour les capitaux étrangers dans ce pays. Une telle politique est impossible à concilier avec le principe de la porte ouverte, inscrit dans tous les traités conclus avec la Chine. Il n'était que trop à prévoir que de telles perspectives ne faciliteraient point les relations du Japon avec les puissances occidentales, principalement avec l'Angleterre et les Etats-Unis, pour lesquels le principe de la porte ouverte en Chine, lequel ne va pas sans le respect de l'intégralité territoriale de ce pays, est la condition essentielle de toute confiante collaboration en Extrême-Orient. Ces tendances impérialistes du Japon furent encore accentuées par la démission du général Ugaki comme ministre des affaires étrangères et son remplacement dans le cabinet Konoye par M. Hachiro-Arita, lequel, bien qu'ayant été étroitement associé à la politique du général Ugaki visant à améliorer les relations avec l'Angleterre et les autres puissances occidentales, n'en paraît pas moins entièrement acquis à cette heure à la méthode des chefs militaires qui commandent effectivement toute l'action intérieure et extérieure du Japon.

Le discours radiodiffusé que le président du conseil prononça au début de novembre devait d'ailleurs projeter la pleine clarté sur cet aspect nouveau de la situation. Ce discours revenait, en somme, à réclamer une révision générale des traités relatifs à l'Extrême-Orient, non seulement des accords en vigueur consacrant les droits acquis par les puissances occidentales dans cette partie du monde, mais aussi du traité des Neuf puissances sur lequel repose tout

l'équilibre politique dans l'Orient lointain et dans le Pacifique. A en croire le prince Konoye, il s'agirait uniquement d'effacer les atteintes à la paix et à l'indépendance imposées au cours des derniers siècles par ce qu'on appelle l'impérialisme occidental et de travailler ainsi à l'établissement d'un nouveau système de paix fondé sur la justice. Quand on examine de près les choses, on découvre sous l'apparence des mots qu'il s'agit surtout de substituer l'impérialisme nippon le plus brutal à cet impérialisme occidental que l'on dénonce avec tant de vigueur, mais auquel on ne saurait refuser pourtant d'avoir été toujours empreint d'un certain libéralisme. Dégagé de toute la phraséologie par laquelle on essaie de donner le change sur les véritables buts du Japon, on constate que la formule nippone se résume dans la constitution d'un « bloc grand-asiatique » par l'alliance la plus étroite du Japon, du Mandchoukuo et de la Chine, alliance principalement dirigée contre toute expansion du communisme russe. Le prince Konoye a déclaré, notamment, que les événements de ces derniers mois l'ont convaincu de la nécessité de renforcer les liens qui unissent le Japon au Mandchoukuo et à la Chine en vue de collaborer à l'établissement d'un nouvel ordre fondé sur l'idéologie commune des trois Etats. On ne dissimule même plus à Tokio que l'existence d'un tel « bloc grand-asiatique » exclut définitivement le principe de la porte ouverte. Tant que l'issue de la lutte restait incertaine, on a répété du côté japonais que les droits et les intérêts de toutes les nations seraient respectés, qu'il ne s'agissait pas d'autre chose que de combattre le communisme et de mettre fin à la propagande anti-japonaise; mais à mesure que les succès militaires des armées impériales se sont précisés, on a reconnu avec plus de franchise que le régime de la porte ouverte ne serait maintenu que dans le cadre de ce qu'on appelle la structure d'une économie nouvelle.

Le discours radiodiffusé du prince Konoye a donc placé brutalement les puissances occidentales devant un problème nouveau, — celui de la constitution d'un « bloc grand-asiatique » groupant étroitement le Japon, la Chine et le Mandchoukuo, — que le gouvernement de Tokio entend bien résoudre à son seul avantage, à la faveur des rivalités qui

dressent les unes contre les autres les nations de race blanche. C'est le monde jaune qui s'affirme rudement en face du monde blanc. Si le Japon a pu en quelques années consolider prodigieusement son établissement sur le Continent asiatique, c'est parce que l'Europe était profondément divisée contre elle-même et parce que les Etats-Unis n'ont pu se décider en temps utile à réagir en pleine solidarité avec les autres puissances intéressées contre les audacieuses entreprises de l'impérialisme nippon. Toutes les fautes, tous les abandons, toutes les lâchetés finissent toujours par se payer. Avec le triomphe insolent des Japonais en Chine, du Mandchoukuo à Canton, c'est le déclin de la suprématie et de la civilisation blanches qui commence.

ROLAND DE MARÈS.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

**[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]**

### Archéologie, Voyages

Emmanuel Grevin : *Rivages du Grand Erg*. Avec des illustrations; Stock. 20 »

Marise Périale : *Maroc lusitanien 1415-1769*. Illust. de M. Cuinet; Revue des Indépendants. » »

### Art

Pola Gauguin : *Paul Gauguin mon père*. Avec 8 lettres inédites et 10 illust. h. t. Traduit du norvégien par Georges Sautereau; Edit. de France. 30 »

### Finance

Jean-Paul Hütter : *L'incidence économique de la frappe de monnaie d'argent aux Etats-Unis de 1878 à 1893. Interprétations contemporaines et essai d'évaluation quantitative;* Presses modernes. 18 »

Jean-Paul Hütter : *La question de la monnaie d'argent aux Etats-Unis des origines à 1900;* Presses modernes. 75 »

### Histoire

Paule Henry Bordeaux : *Marie Stuart. I : Reine de France et d'Ecosse. II : Les prisons et la mort.* Avec 19 gravures h. t.; Plon. Tome I. 30 » Tome II. 25 »

J. Burckhardt : *Considérations sur l'histoire du monde,* version française de S. Stelling-Michaud; Alcan. 40 »

### Littérature

Jean Boccace : *Nouvelles,* traduction de Mirabeau; Libertés françaises. 12 »

Docteur Cabanès : *Autour de la vie de Bohême.* Avec 100 illust.; Albin Michel. 25 »

J. Calvet : *La littérature religieuse de François de Sales à Fénelon.* (*Histoire de la littérature française*, tome V) ; J. de Gigord. » »

Francis Carco : *Montmartre à vingt ans;* Albin Michel. » »

Jacques Dyssord : *Le plus grand amour du Chevalier de Boufflers;* Edit. de France. 18 »

Nicolas Gogol : *Nouvelles (1836-1842)*, traduites du russe par Henri Mongault; Nouv. Revue franç. 22»

Pierre Hamp : *Gueules noires;* Nouv. Rev. Franc. 28 »

Marc Le Guillerme : *Les amours tourmentées de Henri Heine;* Edit. de France. 18 »

Georges Lote : *La vie et l'œuvre de François Rabelais.* Avec 16 planches h. t.; Droz. 100 »

Harry Martinson : *Voyages sans but,* traduit du suédois par E. Avenard. Préface de Paul Morand; Stock. 27 »

Andrée Massenet : *Les voix pures;* Edit. La Bourdonnais. » »

André Ransan : *La vie privée du Régent;* Hachette. 18 »

Ivan Solonievitch : *Barbelés rouges. Trois Russes s'évadent des bagnes soviétiques,* adapté du russe par Pierre Brégy et P. A. Cousteau; Edit de France. 25 »

## Ouvrages sur la guerre de 1914

Commandant Lhopital : *Foch. L'Armistice et la paix;* Plon. 18 »

## Pédagogie

Emile Durkheim : *L'évolution pédagogique en France. II : De la Renaissance à nos jours;* Alcan. 25 »

## Philosophie

G. Bénézé : *Critique de la mesure;* Hermann. 12 »

G. Bouligand : *Structure des théories. Problèmes infinis.* Préface de M. Abel Rey; Hermann. 15 »

Léon Brunschvicg : *L'actualité des problèmes platoniciens;* Hermann. 5 »

F. Euriques et G. de Santillana : *Platon et Aristote;* Hermann. 18 »

F. Euriques et G. de Santillana : *Le problème de la connaissance. Empirisme et nationalisme grecs;* Hermann. 15 »

F. Gonseth : *Qu'est-ce que la logique?* Hermann. 18 »

Enzo Lolli : *L'irradiation de la vie et de la pensée,* traduit de l'italien par Camille Lolli et Mme D. de Vesme; Alcan. 25 »

Pius Servien : *Le langage des sciences;* Hermann. 20 »

Charles Werner : *La philosophie grecque;* Payot. 40 »

## Poésie

Charles Hagel : *Poèmes;* Fontana. 25 »

Philéas Lebesgue : *Arc-en-ciel, In Memoriam;* Biet, calligraphie, Edit. de l'Ile-de-France, La Chapelle aux Pots, Oise. » »

Blanche Messis : *Lumière de l'ombre;* Points et contrepoints. » »

## Politique

Pierre d'Arcangues : *Le destin de l'Espagne;* Denoël. 18 »

Marcel Clerget : *La Turquie passé et présent;* Colin. 15 »

Docteur Venceslas Huda : *Masaryk, fils de serf, père d'un peuple;* Je Sers. 12 »

Simone Téry : *Front de la liberté, Espagne 1937-1938;* Edit. Sociales internationales. 24 »

## Questions juridiques

Albert Gilles : *La presse devant le jury.* Préface de Georges Barthélemy; Pedone. 60 »

## Questions médicales

Walter Riese, en collaboration avec M. André Réquet : *L'idée de l'homme dans la neurologie contemporaine;* Alcan. 30 »

## Questions religieuses

B. Romeyer S. J. : *La philosophie chrétienne jusqu'à Descartes : III : Les systématisations scolastiques de la philosophie chrétienne;* Bloud et Gay. » »

## Roman

Henri Baraude : *Mademoiselle Mentor;* Edit. La Bourdonnais. 15 »

Phyllis Bentley : *Héritage,* traduit de l'anglais par M. Metzzer; Je Sers. 30 »

Elizabeth Borton : *Polyanna au Mexique,* traduction française autorisée de Berthe Medici-Cavin, avec 4 illust. h. t.; Jeheber, Genève. » »

André Cayatte : *Les marchands d'ombres;* Albin Michel. 25 »

Léon Daudet : *Les lys sanglants,* roman historique; Flammarion. 18 »

Antoine Didier : *Patte pelue;* Edit. La Bourdonnais. » »

André Fraigneau : *La grâce humaine;* Nouv. Revue franç. 18 »

Clarisse Francillon : *Le plaisir de Dieu;* Nouv. Revue franç. 25 »

Sigurd Hoel : *Un jour d'octobre,* traduit du norvégien par Georges Sautereau; Rieder. 18 »

Marie Laure : *Les Croquevivant;* Stock. 18 »

Jeanne Lenglin : *Chambre n° 6;* Edit. Corymbe. 16 »

Jean Paul Le Tarare : *Moi, un nain;* Denoël. 25 »

André Marise : *La danse d'Aigrefin,* Messageries Hachette. 15 »

Marcelle Marty : *Un sidi ou la vie est belle;* Albin Michel. 18 »

Colette Ofaire : *Sylvie Velsey;* Stock. 18 »

Jules Romains : *Les hommes de bonne volonté. XV : Prélude à Verdun. XVI : Verdun;* Flammarion. 2 vol. » »

Egide Straven : *Le fou du lac et Sinakwabo;* Edit. Albert. 18 »

René Vanlande : *Vaéa, étudiante tahitienne;* Peyronnet. 18 »

Jean Voilier : *Jours de lumière;* Emile Paul. 18 »

## Sciences

F. Bedeau : *Théorie et technique du bruit de fond (Effets schottky èt thermique);* Hermann. 25 »

Henri Brasseur : *Les applications non médicales des rayons X.* Avec des figures; Dunod. 25 »

B. Cabrera : *Dia- et para-magnétisme et structure de la matière;* Hermann. 20 »

Lucien Chopard : *La biologie des orthoptères.* Avec 453 figures. *Encyclopédie entomologique,* XX); Lechevalier. 250 »

Pierre Dubois : *Cristaux mixtes et leur structure;* Hermann. 12 »

Philippe Frank : *Interprétations and misinterprétations of modern physics;* Hermann. 18 »

J. Giaja : *L'homéothermie;* Hermann. 15 »

J. Giaja : *La thermorégulation;* Hermann. 15 »

Thomas Greenwood : *Les fondements de la logique symbolique. I : Critique du nominalisme logistique. II : Justifications des calculs logiques;* Hermann. 36 »

Milton Théo Hanke : *Nutrition et dentition;* Hermann. 20 »

W. Jeunehomme : *Calcul des équilibres physico-chimiques à l'aide des données de la spectroscopie;* Hermann. 20 »

Jean La Barre : *Les régulations hormonales du métabolisme glucidique;* Hermann. 20 »

Julien Pacotte : *L'espace hermitien quantique;* Hermann. 12 »

Pierre Potel : *Le problème du pain. III : La qualité des blés et son amélioration;* Hermann 10 »

Maurice Prost : *Travaux pratiques de physique. P. C. B. — S. P. C. N. — M. P. C. — I : Mesures, Chaleur;* Hermann. 25 »

S. Rytov : *Diffraction de la lumière par les ultra-sons;* Hermann. 15 »

Azary Weber : *Essai sur la deuxième hypothèse du Parménide;* Hermann. 10 »

## Sociologie

Richard Coudenhove Kalergi : *L'homme et l'Etat totalitaire*, traduction de Manuel Beaufils; Plon. 18 »

Pierre George : *Géographie économique et sociale de la France*. Avec 6 cartes; Edit. sociales internationales. 20 »

Céline Lhotte et Elisabeth Dupeyrat : *Le jardin flétri*, enfance délinquante et malheureuse; Bloud et Gay. 18 »

## Varia

Nelly Caron-Mialaret : *Choisir son mari*; Flammarion. 2,25

MERCVRE.

## ÉCHOS

Le Grand Prix littéraire de la Ville de Paris. — Un prix qui devient deux. Deux lauréats qui deviennent un. — Echo pour le Guignol-Théâtre du Luxembourg. — Cinquantenaires. — A Hasparren, il y a quatre ans. — Corneille et Racine. — Erratum. — Le Sottisier universel.

**Le Grand Prix littéraire de la Ville de Paris** (25.000 francs,) décerné l'année dernière à un prosateur, revenait cette année à un poète. Le lauréat est M. André Dumas, ancien président de la Société des Poètes français, auteur de plusieurs recueils de poèmes (*Paysages, Roseaux*, etc.) et de diverses pièces de théâtre en vers.

§

**Un prix de poésie qui devient deux. Deux lauréats qui deviennent un.** — *L'Age nouveau* avait créé un prix de poésie qui a été attribué en novembre. L'Académie Mallarmé avait été chargée de découvrir le lauréat, et son bureau avait demandé au directeur littéraire de *L'Age Nouveau* de prendre part au vote. M. Roger Lannes fut le candidat de M. Jean Cocteau, M. André Dez celui de M. Marcello-Fabri. L'accord entre les membres du jury ayant, paraît-il, été difficile — en raison, sans aucun doute, des mérites respectifs des deux partants, — il n'y avait d'autre solution que de donner deux prix au lieu d'un seul, ce dont, non sans élégance, s'avisa *L'Age Nouveau*.

Qu'advint-il ensuite? L'Académie Mallarmé put laurer les deux poètes qui, à eux deux, ne totalisent pas cinquante ans. Mais les journaux, pour la plupart, ne publièrent que les photos de M. Lannes. *Le Figaro* ignora jusqu'au nom de M. André Dez, qui, professeur-adjoint à Lakanal, n'avait pas fait la tournée des rédactions. D'autres gazettes ne lui consacrèrent que quelques brèves lignes, alors qu'étaient reproduits tout au long les éloges de M. Cocteau sur son protégé, et des poèmes du dit jeune homme. *Le Jour* écrivit même que l'Académie Mallarmé « vota à l'unanimité pour son

collaborateur Roger Lannes », mais que « le recueil de M. Dez, ayant, d'autre part, retenu l'attention de la revue littéraire *L'Age Nouveau*, l'attribution d'un second prix avait été décidée. » Enfin la T. S. F. ne parla guère que de l'un des candidats sans nommer l'autre, et, à part *Toute l'Edition*, qui reproduisit les traits de M. Lannes à côté de ceux du bien sympathique auteur des *Mémoires en vrac*, — aucun journal de province ne publia d'autres photos que celles de M. Jean Cocteau et de son jeune ami.

Ceci doit pousser les poètes à espérer que *L'Age Nouveau*, en une autre occurrence, poussera la générosité jusqu'à fonder d'emblée deux prix au lieu d'un, et que, de cette façon, l'Académie Mallarmé pourra couronner quatre poètes au lieu de deux. Ainsi les camaraderies de presse auront peut-être plus de difficulté à emboucher leurs trompettes à la gloire d'une seul...

§

**Echo pour le Guignol-Théâtre du Luxembourg.** — Un ministre de l'*Education Nationale* en la personne de Jean Zay, se devait de faire comprendre à la foule des parents quelle importance peut avoir pour les enfants, les plus jeunes enfants, la représentation des chefs-d'œuvre de la littérature mise à leur portée sans en diminuer la valeur. Dans un chef-d'œuvre digne de ce nom, il y a toujours une part de naïve beauté, de simple bon sens, sous l'apparence de la pire folie.

M. Desarthis, directeur des *Marionnettes de France*, a compris que l'ère de la niaiserie était passée pour les petits enfants de notre peuple et il a fait descendre le spectre du chevalier de la Triste Figure jusqu'aux tout petits pour frapper leur imagination de la lueur de sa folie, qui n'est pas autre chose que le génie de la bonté.

Le plus grand fou du monde, c'est bien celui qui ne veut pas se contenter de la vérité toute nue! Mais c'est aussi celui qui console!

Que M. Desarthis soit remercié d'avoir eu le courage intelligent de rendre possible et presque sacrée la silhouette de don Quichotte dont la *rossinante*, ô merveilleux symbole! se nourrit de la moelle des lions.

Les décors sont délicieux et ne le cèdent en rien, vraiment, à ceux de *Blanche-Neige*. Les marionnettes que des fils (invisibles) font mouvoir me semblent plus vivantes et surtout plus souples de gestes que celles que l'on a présentées aux jeunes publics jusqu'à ce jour dans le Jardin du Sénat.

Les anciennes avaient peut-être le tort de ne connaître que le geste brutal de rosser le commissaire. Aujourd'hui elles ont appris toutes les nuances du salut de la paix... — RACHILDE.

§

**Cinquantenaires.** — Charles Blondet, l'acteur, n'avait pas attendu longtemps pour aborder la scène : dès l'âge de douze ans, il jouait au « Théâtre-Comte » d'où il passait au « Café des Aveugles ». Le 2 décembre 1888, Charles Blondet, âgé de soixante-quatre ans, fermait les yeux.

Le 6, c'était la mort de Fortuné Ferogio, le peintre, élève de Gros, le 9, de la duchesse de Galleria, qui avait épousé le constructeur de chemins de fer Ferrari, et qui léguait à la ville de Paris le Musée qui porte son nom.

C'était la mort, le 13, du peintre Nicolas Berthon, élève de Cogniet; le 16, de Paul-Edouard-Didier Riant, de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres; le 22, de Laurens Oliphant, auteur de romans et de livres de voyage, et de Mme Mathilde Bourdon, *alias* Froment, depuis de longues années collaboratrice du *Journal des Demoiselles :* elle avait soixante-et-onze ans.

Le 29, s'éteignait Delaunoy, le comédien; le 31, Georges Sauton, qui signait ses romans Pierre Brétigny, qui vers la fin de l'Empire avait appartenu à la rédaction de *la Marseillaise,* d'Henri Rochefort, qui, incidemment, avait été mêlé à l'affaire de Victor Noir et du prince Bonaparte, qui avait publié à cette époque, certain *Testament de Néro,* fort satirique : Néro, c'était le nom du chien de l'Empereur.

Mais de quoi parlait-on en décembre 1888? On parlait, et des représentations de la Patti à l'Opéra, et de la question du Panama. — G. P.

§

**A Hasparren il y a quatre ans.** — Il y a quatre ans, je voyais Francis Jammes pour la dernière fois. Dans une lettre pleine de bonté paternelle, à l'écriture épaisse et noire qu'on lui connaît, il avait promis de me parler de Charles Guérin, poète sur lequel je préparais une étude détaillée.

Je le trouvai dans son jardin, entouré de sa famille; le soleil du printemps jouait sur la neige de sa barbe. Me prenant par la main : « Entrez, jeune homme, dit-il, j'ai beaucoup à vous dire. »

Assis dans son fauteuil, il parla longuement du cher poète, le premier à faire le pèlerinage d'Orthez, qui lui dédia des lignes savoureuses :

> O Jammes, ta maison ressemble à ton visage;
> Une barbe de lierre y grimpe, enfin l'ombrage
> Eternellement jeune et dru comme ton cœur...

Il choisit certains poèmes et les lut d'une voix pleine de douceur.

De Guérin il passa à la poésie en général et puisa dans ses souvenirs, nommant tour à tour la comtesse de Noailles, Lucie Delarue-Mardrus, François Mauriac, Vallery-Radot, Darius Milhaud, et combien d'autres, tous ceux qui venaient le voir, qui lui dédiaient leurs vers, leur musique. Quel bonheur que de vivre dans son pays préféré quand Paris vient frapper à la porte!

Il parla ensuite de la critique, déplorant certaines tendances modernes, et, nommant un livre de critique dont on parlait beaucoup à l'époque : « Je savais, par les revues, que je ne le lirais jamais, dit-il. Quand je l'ai reçu, je l'ai brûlé là, sur mon âtre... »

Le soir venu, avant de m'accompagner jusqu'au village, il monta voir sa mère, depuis longtemps alitée. Il la savait mourante... Nous montâmes côte à côte la route du village...

— Elle meurt chrétiennement, dit-il.

Puis, tout d'un coup, avec la simplicité directe du poète de l'*Angelus* :

— Je communie tous les jours, parce que je ne suis pas parfait...

Il m'avait demandé si je rentrais tout de suite à Paris. Je répondis que je me rendais dès le lendemain à Marseille : ma mère prenait le bateau pour rentrer chez nous, là-bas en Australie. Il me regarda un long moment.

— Vous aussi, donc, vous devez voir partir votre mère...

Il me prit la main, la serrant bien fort.

— Et quand est-ce que vous comptez la revoir?

— Dans quatre ans.

Et j'ajoutai :

— Elle m'a donné rendez-vous en Australie pour 1938.

Sous le béret familier, ses yeux, habitués aux paysages lointains, rêvaient. Il tira sa cape autour de lui.

— Votre mère vous a donné rendez-vous au pays du ciel bleu pour l'année 1938...

Et il sourit, l'idée semblant lui plaire. — *Londres, le 3 novembre 1938.* — J.-B. HANSON.

§

**Corneille et Racine.** — M. Emile Henriot, dans un article du *Temps*, dit que Sainte-Beuve, grand esprit, n'était pas un grand écrivain, et aussitôt quelques lecteurs de lui poser cette question : « Qu'est-ce que c'est qu'un grand écrivain? » S'expliquant, M. Emile Henriot répond que le grand écrivain est celui qui s'impose non pas dans le temps, mais dans une longue suite de temps, que Hugo, avec ses manques, a tout ce que Sainte-Beuve (certainement plus fin, plus subtil, meilleur connaisseur d'hommes et d'âmes) n'a point :

l'abondance, le jet, la chaleur, l'imagination, le don verbal prodigieux, le génie inné de la forme, la conformité native avec le génie de la langue. Il n'y a qu'un tout petit nombre de *grands* écrivains. Et M. Emile Henriot de citer les *très grands* qui, chez nous, s'appellent Montaigne, Pascal, Corneille, qui ont tout, la pensée, la forme, l'universalité, la profondeur et la chaleur, servies par la toute-puissance du verbe et de l'art.

Certes, la liste n'est pas limitative, et M. Emile Henriot a cité les noms qui s'imposaient d'abord à son choix parce qu'ils lui semblaient d'incontestable valeur. Mais ce caractère spontané ne donne que plus de prix à son témoignage : il y a vingt-cinq ou trente ans, quel critique aurait placé Corneille sur cette liste sans y mettre Racine? La gloire de Corneille regagne ce qu'elle avait perdu. Il ne s'agit pas de jouer le jeu puéril d'ôter à Racine ce que l'on accorde à Corneille. Racine garde ce que nul homme de goût ne lui contestera jamais et cela suffit pour qu'il soit un grand écrivain. Mais Corneille, aujourd'hui plus près de nous parce que nous comprenons mieux la valeur des exemples qu'il nous propose (*Semper et exemplo sit virtus tua nobis,* lit-on sur le socle de sa statue à Rouen), nous semble mieux répondre à la définition des *très grands* écrivains par M. Emile Henriot : « A la fois humains, grands penseurs, grands cœurs, grands artistes : l'exception dans la hauteur et la largeur d'humanité. Les maîtres... » — R. D.

§

**Erratum.** — Dans l'article *Anthropo-Biologie des Races,* qui figure plus haut, un lapsus me fait dire, page 277, paragraphe 3 : « des cours d'anthropologie », alors qu'il faut *chaires.* — R. M.

§

## Le Sottisier universel.

Quelques heures après l'accord de Munich, Varsovie envoyait un ultimatum à Prague, qui n'a pas recouru à la garantie franco-anglaise, lit-on dans le *Populaire* sous la signature de M. Léon Bailby. — *La Dépêche du Centre*, 3 octobre.

Un groupe de Cambrésiens, constatant que la place d'Armes est devenue, à une époque d'erreurs électorales et de défaites, la place Aristide-Briand, demande que son nom soit francisé et que, désormais, elle s'appelle place Neville-Chamberlain. — *La Gazette de Cambrai*, 9 octobre.

Il avait épousé en 1930 Aline Picot, de Lullin, de 9 ans son aînée, issue d'une honnête famille.. C'était une forte femme, ne rechignant pas à l'ouvrage, tôt levée, jamais couchée... Elle donna au ménage trois fils, âgés aujourd'hui de 7, 10 et 12 ans. — *Le Petit Dauphinois*, 30 juillet.

*Le Gérant :* JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1938.